

Comparer les discours.
Enjeux, défis, perspectives

Acta Universitatis Wratislaviensis No 4167

Romanica

LXX

Wratislaviensia

Comparer les discours. Enjeux, défis, perspectives

sous la rédaction
d'Elżbieta Biardzka et Agata Rębkowska

Rédactrice en chef
Natalia Paprocka

Comité de rédaction

Elżbieta Biardzka, rédactrice en chef adjointe (Uniwersytet Wrocławski),
Helena Duffy (Uniwersytet Wrocławski), Ewa Kulak (Uniwersytet Wrocławski),
Justyna Łukasiewicz (Uniwersytet Wrocławski), Natalia Paprocka (Uniwersytet Wrocławski),
Maja Pawłowska, rédactrice en chef adjointe (Uniwersytet Wrocławski),
Elżbieta Skibińska (Uniwersytet Wrocławski), Witold Ucherek (Uniwersytet Wrocławski)

Conseil scientifique

Maciej Abramowicz (Uniwersytet Warszawski), Katarína Bednárová (Univerzita Komenského
v Bratislave), Krzysztof Bogacki (prof. émérite, Uniwersytet Warszawski), Philippe Bourdin
(Université Clermont Auvergne), Jacques Bres (Université Paul Valéry Montpellier 3),
Anna Dutka-Mańkowska (Uniwersytet Warszawski), Vincent Ferré (Université Paris-Est
Créteil Val de Marne), Greta Komur-Thilloz (Université de Haute Alsace), Christine Lombez
(Université de Nantes), Fabrice Marsac (Université de Strasbourg), Maria Papadima (Εθνικών
και Καποδιστριακών Πανεπιστήμιον Αθηνών), Marie-Anne Paveau (Université Paris 13), Alain
Rabatel (prof. émérite, Université de Lyon 1), Jean-Michel Wittmann (Université de Lorraine)

Comité de lecture

Annie Brisset (Université d'Ottawa), Tania Collani (Université de Haute-Alsace), Lieven D'hulst
(Katholieke Universiteit Leuven), Anna Dutka-Mańkowska (Uniwersytet Warszawski), Lidia
Lebas-Frańczak (Université Clermont Auvergne), Teresa Giermak-Zielińska (prof. émérite,
Uniwersytet Warszawski), Mirosław Loba (Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu),
Juan-Manuel Lopez-Muñoz (Universidad de Cádiz), Anje Müller Gjesdal (Høgskolen i Østfold),
Aleksandra Nowakowska (Université Paul Valéry Montpellier III), Elżbieta Pachocińska
(Uniwersytet Warszawski), Alain Rabatel (prof. émérite, Université de Lyon 1), Michał Rogoź
(Uniwersytet Pedagogiczny w Krakowie), Tomasz Swoboda (Uniwersytet Gdański), Kristiina
Taivalkoski-Shilov (Turun Yliopisto), Maria Załęska (Uniwersytet Warszawski)

Secrétaire de la rédaction
Kaja Gostkowska

Responsable de l'édition
Anna Broczkowska-Nguyen

Rédacteur linguistique
Xavier Chantry

© Auteurs et Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego sp. z o.o., 2023
Publication mise à disposition sous licence Creative Commons Attribution 4.0 (CC BY 4.0)
Certains droits sont réservés aux auteurs et à l'éditeur Wydawnictwo Uniwersytetu
Wrocławskiego [Éditions de l'Université de Wrocław]
Le texte de la licence est disponible ici : <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/legalcode.fr>
CC BY 4.0 Code Juridique | Attribution 4.0 International | Creative Commons

ISSN 0239-6661 (AUWr) ISSN 0557-2665 (RW)

Saisie et mise en pages Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego sp. z o.o.
50-137 Wrocław, pl. Uniwersytecki 15
tel. + 48 71 3752507, e-mail: sekretariat@uwwr.com.pl

TABLE DES MATIÈRES

Présentation (Elżbieta Biardzka et Agata Rębkowska)	7
Elżbieta BIARDZKA, Les discours de la mémoire en Europe. La représentation de la Seconde Guerre mondiale dans le discours des manuels français et polonais. Causalité et agentivité	11
Greta KOMUR-THILLOY, Les stratégies de la construction du discours sur la Seconde Guerre mondiale dans deux manuels d'histoire européens. Une perspective comparative	31
Anna KRZYŻANOWSKA, Comment comparer les formules expressives de la conversation : le cas de <i>faut pas pousser</i> et son équivalent en polonais <i>bez przesady</i>	51
Patrycja PASKART, Entre la linguistique et le social : comparaison des principes théoriques et méthodologiques de l'ethnolinguistique de Lublin et de la sémantique discursive	67
Patricia VON MÜNCHOW, L'approche diachronique en analyse du discours contrastive	81
Muriel WATERLOT, Catégorisation conceptuelle des noms de pain en Pologne et stratégies appliquées à leur traduction en français	95

VARIA

Joanna KOTOWSKA-MIZINIAK, De la figure géométrique à la figure rhétorique : le cercle comme métaphore narrative et temporelle dans les romans de Claude Simon	117
Christine RAGUET, La traduction — facteur et/ou vecteur d'identité. Une lecture des <i>Salaziennes</i> d'Auguste Lacaussade	127
Elżbieta SKIBIŃSKA, Comment étudier les titres des œuvres retraduites ? Remarques préliminaires	145
Daniel SŁAPEK, Katarzyna BIERNACKA-LICZNAR, Les études italiennes en Pologne à la lumière d'une analyse bibliométrique des publications des années 2000 à 2020	165

COMPTE-RENDUS

Monika GRABOWSKA, Simple comme bonjour ? Les formules de salutation et d'adieu dans les langues romanes (<i>Las fórmulas de saludo y de despedida en las lenguas románicas: sincronía, diacronía y aplicación a la enseñanza</i> , par Andrzej Zieliński (dir.), coll. « Études de linguistique, littérature et art / Studi di lingua, letteratura e arte », Katarzyna Wołowska et Maria Załęska (dir.), Peter Lang, Berlin–Bern–Bruxelles–New York–Oxford–Warszawa–Wien 2021)	187
Mavina PANTAZARA, La parole aux traducteurs (<i>Polites tis Vavylonias. Oi metafrastes kai o logos tous</i> [Citoyens de Babylonie. Les traducteurs et leur parole], par Maria Papadima (dir.), Nissos, Athènes 2021)	192
Eleni TZIAFA, Entre l'analyse du discours contrastive et les études interculturelles (<i>L'analyse du discours contrastive : théorie, méthodologie, pratique</i> , par Patricia von Münchow, Lambert-Lucas, Limoges 2021)	199

PRÉSENTATION

Comparer est une activité qui consiste à « rapprocher pour mettre en évidence des rapports de ressemblance ou de différence »¹. Cette activité est un des processus cognitifs majeurs qui orientent la compréhension et la catégorisation du monde environnant par l'être humain. Dans les sciences du langage, la pratique comparative est d'abord associée à la démarche historique et comparée du XIX^e siècle. Elle se développe ensuite dans d'autres disciplines linguistiques sous le nom d'approche *contrastive*, *comparative*, *comparée* ou encore *confrontative*, selon l'objectif visé. Théorique et appliquée, la démarche visant à comparer les systèmes grammaticaux sert surtout d'appui pour la didactique des langues et la traduction. Avec le développement de la linguistique orientée vers le contexte, la pratique comparative semble prendre un nouvel essor. Son objectif évolue aussi : il ne s'agit pas tant de comparer les systèmes de langues que de confronter les praxis langagières. Et de comparer les discours.

En France, les travaux du centre de recherche CEDISCOR ont considérablement contribué à la systématisation de ce champ de recherche², qui a gagné depuis en lisibilité. Ainsi, répondant à un intérêt croissant pour la démarche comparative, nous recommandons à l'attention des chercheurs le présent numéro de *Romanica Wratislaviensis*, présentant un recueil d'articles certes hétérogènes, mais qui interrogent chacun une thématique captivante et prometteuse en termes de nouvelles perspectives de recherche.

¹ *Trésor de la Langue Française informatisé*, <<http://atilf.atilf.fr>>.

² Citons, à titre d'exemple, les quelques travaux suivants : Ch. Claudel, G. Tréguer-Felten, « Rendre compte d'analyses comparatives sur des corpus issus de langues/cultures éloignées », *Les Carnets du Cediscor* 9 [en ligne], 2006, <<http://journals.openedition.org/cediscor/121>> [consulté le 25/04/2023] ; S. Moirand, « Des choix méthodologiques pour une linguistique de discours comparative », *Langages* 105, 1992, 26^e année, pp. 28–41 ; P. von Münchow, F. Rakotonolaina (dir.), « Discours, cultures, comparaisons », *Les Carnets du Cediscor* 9, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, <<https://doi.org/10.4000/cediscor.65>> [consulté le 25/04/2023] ; P. von Münchow, Ch. Claudel, M. Pordeus Ribeiro *et al.*, « Langue, discours et culture : vingt ans de recherche en comparaison », [dans :] Ch. Claudel, P. von Münchow, M. Pordeus Ribeiro *et al.* (dir.), *Cultures, discours, langues. Nouveaux abordages*, Lambert-Lucas, Limoges 2013, pp. 15–45 ; M. Pordeus Ribeiro, « Une sémantique discursive en contraste : propositions d'une étude de vocabulaire politique en français et en portugais », *Langages* 210, 2018/2, pp. 87–104, DOI : 10.3917/lang.210.0087 [consulté le 25/04/2023].

Lorsqu'on connaît plusieurs langues et cultures et qu'on entend ce qu'on dit dans différents contextes relevant de situations de communication culturellement hétérogènes, on ressent, comme l'écrit Patricia von Münchow³, « qu'il y a de la différence », sans pour autant réaliser immédiatement en quoi consiste l'écart ressenti. Ce constat de différence est le point de départ de la discipline qui s'appelle « analyse de discours contrastive ». Cette discipline s'intéresse, non seulement, à l'hétérogénéité des cultures discursives, qui diffèrent, par « ce qu'on peut/doit/ne peut pas/ne doit pas dire d'un objet social donné et comment, dans quelles circonstances, dans un groupe donné »⁴, mais aussi à la hiérarchisation des représentations que ces cultures discursives mettent en œuvre. Cette problématique est traitée dans trois contributions au présent volume. Analysant le discours des manuels d'histoire français et polonais, l'étude d'Elżbieta Biardzka montre que ces manuels diffèrent par la représentation de la causalité et de l'agentivité dans leurs descriptions de la Seconde Guerre mondiale, ce qui contribue, par les inflexions du discours, à la construction de deux mémoires collectives différentes du cours des événements et de leurs conséquences. Greta Komur-Thillooy s'intéresse également au discours de scolarisation français et polonais, mais cible un objectif différent : elle montre la façon dont se construisent les représentations de la Seconde Guerre mondiale en tant qu'objet discursif à travers le dispositif visuel mis en place dans les manuels d'histoire récents français et polonais. Le rapport au monde empirique passe, dans les manuels analysés, par un flux de représentations iconiques, s'émancipant de la sorte du mode logocentrique de présentation du cours des événements. Le travail méthodologique de Patricia von Münchow met en avant, à son tour, l'importance d'une approche diachronique, rare à présent en analyse de discours contrastive. Cette approche envisage de saisir la dynamique d'une culture discursive pour tenir compte de la hiérarchisation des représentations sur l'axe temporel, y compris les représentations « non dites » ou « peu dites » à un moment donné, mais qui ont pu être plus fortement affirmées précédemment ou le seront ultérieurement.

Les trois autres contributions à la section thématique s'éloignent des représentations dans les genres de discours et se concentrent, respectivement, sur la formulation des actes de langage, la comparaison des acquis théoriques et méthodologiques dans le genre du discours scientifique, et la limitation de l'efficacité de la traduction automatique par rapport à la traduction classique dans le contexte d'un discours commercial en raison du blocage culturel. L'objectif principal de l'étude d'Anna Krzyżanowska est de trouver, pour une formule française, un équivalent polonais pouvant être considéré comme fonctionnel, donc aussi proche que possible quant à sa signification et ses valeurs illocutoires. Ce faisant, elle attache une

³ P. von Münchow, *L'analyse du discours contrastive. Théorie, méthodologie, pratiques*, Lambert-Lucas, Limoges 2021, p. 9.

⁴ *Ibidem*, p. 106.

grande importance à l'impact des facteurs culturels qui déterminent les modalités d'utilisation des expressions analysées dans différents discours. Patrycja Paskart met en contraste les acquis théoriques et méthodologiques de l'ethnolinguistique de Lublin et de la sémantique discursive française, qui sont à l'origine de discours scientifiques distincts façonnant différemment leurs positions de recherche. Muriel Waterlot, quant à elle, relève le défi que représente la traduction automatique pour les cultures discursives et examine dans quelle mesure la traduction des noms de pains pose un problème à la traduction automatique au moyen d'une application.

Nous vous souhaitons bonne lecture de ces contributions en espérant qu'elles stimuleront l'intérêt d'un large public de chercheurs pour la praxis comparative.

*Elżbieta Biardzka
Agata Rębkowska*

ELŻBIETA BIARDZKA
ORCID : 0000-0002-5221-0830
Université de Wrocław
Faculté des Lettres
elzbieta.biardzka@uwr.edu.pl

LES DISCOURS DE LA MÉMOIRE EN EUROPE. LA REPRÉSENTATION DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE DANS LE DISCOURS DES MANUELS FRANÇAIS ET POLONAIS. CAUSALITÉ ET AGENTIVITÉ

1. OBJET ET HYPOTHÈSE DE RECHERCHE

Notre travail porte sur le discours des manuels d'histoire français et polonais concernant la Seconde Guerre mondiale qui demeure le conflit le plus meurtrier de l'histoire de l'humanité ayant un impact considérable sur l'architecture du monde contemporain. En Europe, le désir de rédiger collectivement un récit de la difficile histoire européenne et d'y inclure des connaissances qu'on peut dire « canoniques » refait surface aussi souvent qu'il est contesté. Les critiques soulignent l'incompatibilité d'un manuel d'histoire unique avec une Europe plurielle et diverse, tout particulièrement dans les domaines de la culture et de l'éducation.

Nous aimerions montrer dans cette étude que l'incompatibilité vient de la représentation du passé, stockée dans la mémoire collective¹, véhiculée par le discours, se matérialisant dans les expressions et usages variables d'une langue

¹ Notre étude se fonde ainsi sur le modèle constructiviste de la cognition qui admet, entre autres, que les connaissances sont un construit social, élaboré sur la base de la mémoire collective qu'il faut comprendre comme l'ensemble des descriptions des faits mémorisés constituant un tout cohérent, créateur de sens, formant un certain récit dans un contexte social et spatio-temporel donné. La mémoire collective constitue un processus façonné par les sujets sociaux actifs qui la créent et qui la maintiennent (*cf.* M. Halbwachs, *La mémoire collective*, PUF, Paris 1950).

à l'autre, formant des « cultures discursives » qui diffèrent, comme l'explique Patricia von Münchow, par « ce qu'on peut/doit/ne peut pas/ne doit pas dire d'un objet social donné et comment, dans telles circonstances, dans un groupe donné »².

L'hypothèse que nous développerons dans la présente étude est que les manuels français et polonais diffèrent par la représentation de la causalité et de l'agentivité dans leurs descriptions des défaits du début de guerre et du génocide (thématique choisie comme exemple juste pour pouvoir la traiter dans un article), ce qui contribue, par les inflexions du discours, à la construction de deux mémoires différentes du cours des événements, de leurs effets et de leurs conséquences. La problématique est pertinente du fait que l'indication de causes explicatives, de liens entre les phénomènes ainsi que l'anticipation et la compréhension des conséquences font partie intégrante de l'activité éducative dont relève le discours des manuels scolaires que nous analysons³.

Le présent travail n'est qu'une étape préliminaire de recherche et s'inscrit dans un projet beaucoup plus large, appuyé par la FMSH, portant sur les manuels français, polonais et allemands⁴ en vue de découvrir des cultures discursives qui, chacune, construisent une mémoire particulière des faits historiques assurant la transmission de valeurs et de modèles de comportements sociaux, légitimant le pouvoir, construisant l'identité collective des jeunes citoyens et, en fin de compte, consolidant des souvenirs d'ancêtres et des symboles⁵.

2. MÉTHODE DE L'ÉTUDE

Notre étude relève de l'analyse de discours contrastive (désormais ADC) qui se situe au croisement de l'analyse française du discours et de l'analyse textuelle, est de nature qualitative et interprétative et se base sur le corpus prenant comme *tertium comparationis* un genre de discours⁶. Ainsi, notre étude prend pour objet

² P. von Münchow, *L'analyse du discours contrastive. Théorie, méthodologie, pratiques*, Lambert-Lucas, Limoges 2021, pp. 17–18. Plus précisément, pour Münchow, « Une culture discursive réside dans l'intrication d'un ensemble hiérarchisé de représentations sociales et de représentations discursives. Les représentations discursives prennent en compte, véhiculent, construisent et transforment aussi bien les contenus que les statuts des représentations sociales à travers des niveaux de marquage ou non-marquage spécifiques à ces statuts » (*ibidem*, p. 106).

³ A. Jackiewicz, « La causalité dans la langue : Une question de point(s) de vue », *Intellectica* 38, 2004, pp. 43–67, < <https://doi.org/10.3406/intel.2004.1708> > [consulté le 18/01/2023].

⁴ Le projet est financé par la Fondation Maison des Sciences de l'Homme, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris, <www.fmsh.fr>, dans le cadre du programme DEA 2023 (Directeurs des études associées) en coopération entre l'Université de Wrocław, l'Université Paris Cité et le Laboratoire ILLE de l'Université de Haute-Alsace.

⁵ B. Szacka, « Przebudowa ustrojowa i pamięć przeszłości », [dans :] J. Wasilewski (dir.), *Współczesne społeczeństwo polskie. Dynamika zmian*, Wydawnictwo Naukowe Scholar, Warszawa 2006, pp. 405–427.

⁶ P. von Münchow, *op. cit.*, pp. 31–38.

le discours de scolarisation⁷ traitant d'un même événement historique : la Seconde Guerre mondiale. Pour assurer la faisabilité de notre analyse, nous avons opéré à une sélection thématique en retenant seulement deux parties des manuels comparés : celles consacrées aux débuts de la guerre (septembre 1939 – juin 1940) et à la description du génocide.

Le point de départ de l'ADC sont les données observables et « objectivables », c'est-à-dire, en l'occurrence, le marquage linguistique de l'agent et de la cause, que nous allons relier aux opérations discursives qui permettent d'accéder, via les marques linguistiques, aux représentations sociales. Ainsi, pour montrer les différences dans les représentations sociales de l'agentivité et de la causalité dans les manuels d'histoire français et polonais, nous nous interrogerons sur l'opération discursive de « mise en avant-scène » (*foregrounding*) et de « mise en arrière-fond » (*backgrounding*)⁸. Les données soumises à l'analyse relèvent des opérations linguistiques suivantes⁹ :

a) la nomination¹⁰, qu'on aborde dans sa dimension dialogique¹¹ et axiologique, surtout en tant qu'outil de formation des paradigmes désignationnels¹². L'étude des nominations dévoile « la façon dont le locuteur contextualise les unités dont il traite et la façon dont il exprime sa position à l'égard de ce dont il parle, et par là, sa propre "situation" dans un contexte et un interdiscours que l'on peut interpréter socialement »¹³. Les systèmes lexicaux sont non autonomes, l'analyse du sens qui construit la mémoire collective doit prendre en compte l'environnement phrastique, textuel, interdiscursif, contextuel, communicationnel au sein duquel l'actualisation produit le sens enregistré ;

⁷ Cf. M. Verdelhan-Bourgade, « Le manuel comme discours de scolarisation », *Éla. Études de linguistique appliquée* 125, 2002/1, pp. 37–52. La fonction principale du manuel scolaire est de présenter synthétiquement des connaissances de manière à favoriser leur apprentissage par l'élève. Il a donc un caractère d'ouvrage de vulgarisation scientifique tout en étant un instrument pédagogique conçu pour un type de public bien précis (pour le primaire, pour le secondaire, pour les études supérieures...) et pour un usage bien particulier (support à la construction de la leçon, exercices...).

⁸ Th. van Leeuwen, *Discourse and Practice. New Tools for Critical Discourse Analysis*, University Press, Oxford 2008.

⁹ Ces marques ont été largement décrites par la sémantique discursive qui considère le discours comme un lieu de construction multidimensionnelle du sens ; cf. M. Lecolle, M. Veniard, O. Guérin (dir.), « Vers une sémantique discursive : propositions théoriques et méthodologiques », *Langages* 210, 2018, pp. 5–16.

¹⁰ P. Siblot, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages* 127, 1997, pp. 38–55.

¹¹ J. Bres, A. Nowakowska, J.-M. Sarale, *Petite grammaire alphabétique du dialogisme*, Classiques Garnier, Paris 2019.

¹² M.-F. Mortureux, « Paradigmes désignationnels », *Semen* 8, 1993, <<https://journals.openedition.org/semen/4132>> [consulté le 08/04/2020].

¹³ S. Branca-Rosoff, « Approche discursive de la nomination/dénomination », [dans :] S. Branca-Rosoff (dir.), *L'acte de nommer : Une dynamique entre langue et discours* [en ligne], Presses Sorbonne Nouvelle, Paris 2007 ; <<http://books.openedition.org/psn/2261>> [consulté le 26/02/2023].

b) les effets de la nominalisation¹⁴, ce qui implique d'envisager les diverses répercussions régulières provoquées par une nominalisation des prédicats d'action (donc par le passage d'une construction verbale à une structure nominalisée correspondante) sur les relations entre un procès et ses actants ;

c) l'activité définitionnelle, qui repose sur des phrases de type définitionnel X est y , qui illustrent la catégorisation discursive et qui relèvent d'une activité strictement pédagogique ;

d) l'emploi du passif (effacement de l'agent, enjeux du scénario du récit agent/patient) ;

e) les enjeux de la structure logique des phrases (en thème/rhème) ;

f) l'observation des préconstruits¹⁵, surtout dans le contexte des nominalisations, de la construction adjective, de la phrase relative et de la prédication seconde¹⁶.

3. CORPUS

Notre corpus étant en cours de constitution, nous avons décidé de comparer les manuels « européens » français et polonais, c'est-à-dire les manuels qui sont le fruit d'une coopération entre des historiens de plusieurs pays européens¹⁷. Concernant ce critère de sélection du corpus, notre idée de départ était la suivante : des manuels français et polonais qui se disent « européens » sont peut-être similaires du point de vue des représentations sociales qu'ils construisent (de l'agentivité et de la causalité) et s'inscrivent de la sorte dans une culture discursive « européenne »

¹⁴ M.L. Knittel, « La nominalisation : un état des lieux », *Le Français Moderne* 1, 2015, pp. 3–17.

¹⁵ M.-A. Paveau, « Le préconstruit. Généalogie et déploiements d'une notion plastique », [dans :] F. Bréchet, S. Giai-Duganera, R. Luis *et al.*, *Le préconstruit. Approche pluridisciplinaire*, Classiques Garnier, Paris 2017, pp. 19–36.

¹⁶ E. Havu, M. Pierrard, « La prédication seconde en français : essai de mise au point », *Tra-vaux de linguistique* 57, 2008, pp. 7–21.

¹⁷ *L'Histoire de l'Europe*, sous la dir. de F. Delouche, Hachette, Paris 1997, ainsi que l'édition de 1994 [le livre est co-édité par : Jacques Aldebert, France ; Johan Bender, Danemark ; Jan Krzysztof Bielecki (absent dans l'édition de 1994), Pologne ; Jiri Grusa, Tchécoslovaquie ; Scipione Guarracino, Italie ; Ignace Masson, Belgique ; Kenneth Milne, Irlande ; Foula Pispiringou, Grèce ; Juan Antonio Sanchez y Garcia Saüco, Espagne ; Antonio Simoes Rodrigues, Portugal ; Ben W.M. Smulders, Pays-Bas ; Dieter Tiemann, France ; Robert Unwin, Royaume-Uni ; Jan Kieniewicz (conseiller éditorial, absent dans l'édition de 1994), Pologne] ; *Histoire. Géographie. 3^e*, sous la dir. de L. Bély (histoire) et M. Flonneau (géographie), Nathan, Paris 1989, ainsi qu'*Histoire. Géographie. 3^e* sous la dir. de M. Roche, Magnard, Paris 1989 ; *Europa. Nasza historia*, sous la dir. d'A. Brückmann, K. Gutowski, F. Huneke *et al.*, Wydawnictwa Szkolne i Pedagogiczne, Warszawa 2020 ; R. Śniegocki, A. Zielińska, *Wczoraj i dziś. Podręcznik do historii dla klasy ósmej szkoły podstawowej*, Nowa Era, Warszawa 2018.

plus ou moins homogène. Les premiers résultats d'analyse montrent qu'il n'en est rien. Qu'il soit européen ou non, un manuel écrit en français relève d'une culture discursive française, un manuel écrit en polonais relève d'une culture discursive polonaise. Ils ne diffèrent guère des manuels « ordinaires » (non « européens ») : pour le montrer, nous avons joint à notre corpus deux manuels français et deux manuels polonais supplémentaires¹⁸.

Nous privilégions dans notre travail une comparaison « géographique » (ou « horizontale »)¹⁹ du discours scolaire qui n'est pas forcément « synchronique » au sens saussurien, c'est-à-dire qui ne garantit pas, par le choix de la même date de publication des manuels comparés (français et polonais), une perspective statique et supposée immobile du discours, qu'on peut étudier sans référence à l'évolution qui l'a amené à son stade. En fait, le discours de scolarisation, et surtout les programmes éducatifs, n'évoluent pas à la même vitesse dans les différentes cultures, et n'ont pas la même dynamique, car les conditions socio-politiques de production du discours idéologique se modifient indépendamment dans les deux cultures discursives en question. Dans ce sens, comparer les manuels français et polonais publiés à peu près à la même date ne permet pas d'assurer une synchronisation parfaite de l'analyse. Nous pensons, exactement comme Münchow, que la comparaison « géographique » devrait être précédée d'une étude diachronique des manuels dans chacune des cultures concernées²⁰. C'est ainsi que nous avons décidé de comparer des manuels « européens » sans nous préoccuper du fait que le manuel français a été publié plus tôt, en 1997, tandis que le manuel polonais est plus tardif, de 2020.

Nous nous sommes proposée de comparer des manuels français et polonais pour adolescents de 14–15 ans, correspondant au modèle moderne actuellement en vigueur, dit démonstratif, qui est apparu dans les années 1980 et qui se caractérise par l'insertion fréquente d'encadrés et d'autres procédés visuels²¹. Dans notre étude, nous avons analysé le corps central des manuels et non les éléments « périphériques », appelés aussi « paratextes »²². En effet, le tissu textuel du manuel d'histoire est très peu fluide comparativement au texte d'un roman, par exemple, et se caractérise par de multiples ruptures marquées par des variations de caractères (taille, corps, grasse) et de mise en forme des paragraphes.

¹⁸ La liste des manuels analysés est présentée sous le texte de notre article.

¹⁹ P. von Münchow, *op. cit.*, pp. 77–88.

²⁰ Cf. l'article « L'approche diachronique en analyse du discours contrastive » de P. von Münchow dans ce même volume thématique de *Romanica Wratislaviensia*.

²¹ M. Verdelhan-Bourgade, *op. cit.*, pp. 37–52.

²² P. Lane, *La périphérie du texte*, Nathan, Paris 1992.

4. ENJEUX DE CAUSES ET D'EFFETS : REPRÉSENTATION DES DÉFAITES DE 1939–1940

Certains événements sont considérés, comme le dit Pierre Frath, « comme étant à l'origine de certains autres, dans une relation appelée cause, qui existe alors pour nous, comme toutes les autres choses dénommées »²³. Cette relation peut être mise en discours. À ce moment, elle est encodée dans la langue, véhiculée par des configurations langagières et, en fin de comptes, présentée (inter) subjectivement par l'énonciateur. Ainsi, en reprenant à notre compte l'avis d'Agata Jackiewicz²⁴, nous considérons que la causalité est telle qu'elle apparaît à l'énonciateur et que c'est ce dernier qui l'exprime : il met en avant son point de vue et le prend en charge en s'appuyant, bien évidemment, sur des données empiriques qui embrassent cependant, dans le cas de l'histoire, un ensemble d'événements non linéaire, extrêmement complexe du point de vue social, psycho-social, humain, militaire, politique, culturel. Comme le remarquent Manon Pengam et Agata Jackiewicz²⁵, les significations encodées par des relations causales sont hétérogènes et multiples. Le lien causal exprimé par le langage peut aller de la cause à l'effet mais aussi de l'effet vers la cause, peut être présenté par l'énonciateur comme global ou partiel, intelligible ou vague, concis ou délayé, économe ou redondant, ou encore plausible, approximatif ou précis, naturel, statistique, tout en étant saisi selon un rapport de contribution causale ou d'influence seulement²⁶. N'oublions pas non plus que le manuel scolaire interprète les relations causales par le biais du discours narratif et explicatif, parfois argumentatif. Comme le remarque Philippe Carrard, contrairement à une idée courante, le discours de scolarisation historique n'est pas toujours de l'ordre du récit (il ne dit pas toujours que « quelque chose s'est passé »), étant aussi d'ordre analytique, c'est-à-dire ne racontant rien sur l'axe temporel. L'ordre du récit consiste en un découpage en strates thématiques (en un certain nombre de tranches) que les manuels décrivent et assemblent de manière à constituer une sorte de narration faite d'une succession de phases, groupées sous des désignations très générales, anticipant sur le contenu des chapitres, telles que

²³ P. Frath, « Épistémologie linguistique de la causalité », [dans :] S. Viellard, I. Thomières, *La grammaire de la cause / The grammar of causation*, Actes du Colloque International « La Grammaire de la Cause / The Grammar of Causation », Paris, 23–24 octobre 2015, p. 176, <https://lettres.sorbonneuniversite.fr/sites/default/files/media/2020-01/la_grammaire_de_la_cause_actes.pdf> [consulté le 26/02/2023] ; cf. aussi J. Moeschler « L'expression de la causalité en français », *Cahiers de Linguistique Française* 25, 2003, pp. 11–42.

²⁴ A. Jackiewicz, *op. cit.*

²⁵ M. Pengam, A. Jackiewicz, « Les représentations causales de la radicalisation. Analyse sémantico-discursive des discours institutionnels français (2013–2018) », *SHS Web of Conferences* 138, 01008 (Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF, 2022), <<https://doi.org/10.1051/shsconf/202213801008>> [consulté le 18/01/2023].

²⁶ *Ibidem.*

« La campagne de France », « L'invasion de la Russie » ou « La guerre dans le Pacifique »²⁷.

L'encodage langagier de la causalité dévoile nettement une dimension pragmatique. La causalité peut être encodée par des marqueurs explicites comme les conjonctions de cause (« parce que, puisque »), les verbes relateurs (« conduire à, entraîner, imposer, provoquer »), les adverbes (« ainsi, en effet ») ou encore les constructions factitives et permissives (« faire + Infinitif », « laisser + Infinitif ») ainsi que par des verbes qui précisent et renforcent l'effet (« alimenter, favoriser, faciliter, aider »)²⁸. Ce type d'exposition causale émerge dans les parties analytiques des manuels analysés, relevant du discours explicatif, tandis que dans l'ordre du récit, relevant du discours narratif, ces marqueurs sont plus rares. Aussi les relations causales sont-elles à identifier, dans les extraits qui racontent les événements, sur le mode inférentiel, « par défaut » : il s'agit d'une inférence très sûre, c'est-à-dire dépourvue de contre-indication formelle. C'est ce type d'expression de causalité qui attirera particulièrement notre attention dans cette étude. Plus précisément, nous nous intéresserons aux relations temporelles liées à la succession des actions exprimée par les prédicats verbaux. Ces relations sont quasi automatiquement interprétables comme causales²⁹. À ce propos, Michel Charolles constate qu'il existe une hiérarchie entre les relations exprimées en discours et que la causalité est une relation prioritaire : « Les sujets, à supposer que rien dans leurs savoirs encyclopédiques ne vienne bloquer leur déclenchement, semblent rechercher en priorité des relations causales »³⁰.

Dans les manuels français et polonais analysés, la cause de la conquête de l'Europe par l'Allemagne dans les années 1939–1940 est ciblée différemment. Nous décrivons ces divergences dans les deux paragraphes qui suivent, qui nous conduiront à un bilan.

4.1. DISCOURS DE SCOLARISATION FRANÇAIS

Le manuel Hachette construit un rapport de cause à effet inférentiel entre la « guerre éclair » (*Blitzkrieg*) et la défaite de la Pologne :

- (1) En quelques semaines de « guerre éclair » (*Blitzkrieg*) où aviation et blindés agissent de concert, la Pologne est vaincue. (Hachette 1, 350)

²⁷ P. Carrard, « Discours historique et narrativité », *Cahiers de Narratologie* [en ligne] 39, 2021, URL : <<http://journals.openedition.org/narratologie/12028>> ; DOI : <<https://doi.org/10.4000/narratologie.12028>> [consulté le 18/01/2023].

²⁸ M. Pengam, A. Jackiewicz, *op. cit.*

²⁹ Cf. D. Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, Garnier-Flammarion, Paris 1983 [1748], p. 74, cité par M. Charolles, « Cohésion, cohérence et pertinence du discours », *Travaux de Linguistique* 29, 1995, p. 16.

³⁰ M. Charolles, *op. cit.*, pp. 125–151.

La relation de cause à effet s'articule dans une phrase complexe coordonnée mise en gras dans le texte central du manuel. Ciblée par un circonstant temporel thématiqué, la cause est posée comme connue, notoire, se distinguant nettement de l'effet, située dans le temps car sa durée est également précisée. Le complément circonstanciel de temps contient en plus un lexique que l'on peut dire causal, puisqu'il y a une relation claire entre « guerre contre X » et « défaite de X ». En outre, la causalité de la « guerre éclair » est mise en avant dans la relative par l'emploi du verbe « agir » ainsi que par la convocation d'un lexique évoquant les armes puissantes et modernes (à l'époque) que sont l'« aviation » et les « blindés ». C'est l'effet (et pas la cause) qui est « passivé » et ensuite focalisé, vu sa position rhématique dans la phrase.

Pareillement, le manuel Nathan indique une relation causale entre la « guerre éclair », qualifiée de « tactique nouvelle » efficace, et la désorganisation de l'État polonais :

- (2) La Wehrmacht révèle en Pologne l'efficacité de la tactique nouvelle de la « guerre éclair » (Blitzkrieg). L'État polonais est entièrement désorganisé. (Nathan, 78)

Le même type de causalité présentant directement une contribution causale (facteur qu'on peut juger déterminant, décisif) et pas seulement l'influence causale (une action continue durable, parfois imperceptible, d'un ou plusieurs facteurs) se présente en (3), dans un fragment mobilisant l'emploi d'une expression figurée misant sur l'effet (« succès à l'Ouest ») spectaculaire (« couronner de succès ») pour présenter la cause efficiente (la « guerre éclair ») :

- (3) À l'Ouest, la guerre-éclair est également couronnée de succès [...]. (Hachette 1, 350)

Pour un manuel français, l'emploi de cette expression est assez surprenant, sinon paradoxal, car le « succès » de la guerre éclair à l'Ouest équivaut en fait à la défaite de la France. Le point de vue adopté est celui des agresseurs allemands.

Les manuels français exposent également une relation causale entre la « guerre éclair » et la « drôle de guerre ». Cette dernière expression est toujours entourée de guillemets, comme pour signaler un emprunt à un tiers parlant, à une certaine doxa anonyme. L'expression désigne en fait une guerre sans guerre, « drôle » donc par l'absence de combat qui l'a caractérisée. À ce propos, le manuel Nathan (4) explique que c'est la défaite de la Pologne qui a provoqué la « drôle de guerre ». Le manuel définit en outre cette expression en la qualifiant de stratégie spécifique de défense (« stratégie défensive dont la ligne Maginot est le pivot », et puis, après les deux-points « les soldats sont mobilisés mais aucune opération militaire n'est engagée ») :

- (4) La défaite foudroyante de la Pologne renforce les états-majors français et anglais dans une stratégie défensive dont la ligne Maginot est le pivot. C'est la « drôle de guerre » : les soldats sont mobilisés mais aucune opération militaire n'est engagée. (Nathan, 78)

Dans le manuel européen Hachette, l'expression « drôle de guerre », pourtant assez saillante, est passée sous silence et, dans les parties analytiques, seule apparaît l'explication « tenir les engagements [...] mais sans engager de combats » :

- (5) Contrairement à ce qu'avait prévu Hitler, la Grande-Bretagne et la France tiennent leur engagement et déclarent la guerre à l'Allemagne, le 3 septembre, mais sans engager de combats. (Hachette 1, 350)

L'ouvrage de Magnard met en jeu, à son tour, un flux mémoriel construit par et dans le discours antérieur sur la Première Guerre. Par le biais des formulations « Grande Guerre » et « guerre d'usure », le discours enchaîne sur la mémoire de « la Der des Der » et des « Poilus », de « l'hécatombe », du « carnage », ou encore de « la Marne », de « Verdun » et de « la Somme »³¹. Les toponymes sont en fait des lieux de mémoire³², un organisateur socio-cognitif qui a contribué à la construction de la mémoire collective de la Grande Guerre pour alimenter ensuite la mise en discours ou, si l'on veut, une mise en mémoire des événements subséquents, ceux de la Seconde Guerre, comme la ligne Maginot :

- (6) Fort de l'expérience de la Grande Guerre, l'état-major français se prépare à une guerre d'usure, abritée derrière la ligne Maginot. Les chefs allemands prônent une stratégie offensive : la guerre éclair (*Blitzkrieg*) [...]. (Magnard, 80)

C'est ainsi que, par le renvoi dialogique, se construit dans les manuels français un référent social de menace imminente qui permet d'expliquer aux élèves que la « drôle de guerre » a été une stratégie visant à éviter le désastre, réfléchie et rationnelle, même si finalement elle s'est montrée inefficace. La Pologne est absente de ce récit en tant qu'actant. Elle n'est présentée que comme victime de l'invasion de 1939³³.

³¹ Toutes ces dénominations apparaissent dans les manuels français analysés pour décrire la Grande Guerre dont la mémoire alimente celle de la Deuxième Guerre mondiale. La Grande Guerre tire son sens du paradigme qui substitue cette appellation à une « guerre totale », « guerre de position », « guerre d'usure », « guerre dans les tranchées », qualifiée d'« hécatombe » et de « carnage », avec son lot de 20 millions de victimes. À ce propos P. von Münchow remarque que « la culture mémorielle est toujours façonnée à la fois par les événements du passé (de différentes époques et non seulement de l'époque abordée dans le manuel) » ; cf. P. von Münchow, « Quel *Soi* et quel *Autre* ? Une étude de la construction discursive de l'appartenance dans les manuels d'histoire français et allemands », *Langage et société* 167, 2019/2, pp. 145–174.

³² M.-A. Paveau, « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille », *Mots. Les langages du politique* 86, 2008/1, pp. 23–35.

³³ Le souvenir polonais de la Première Guerre mondiale est construit différemment et ne peut pas alimenter un discours de scolarisation qui ressemblerait au discours français. Le territoire de la Pologne se trouvait en 1914 entièrement entre les mains des Allemands, des Autrichiens et des Russes. Pour les Polonais, la mémoire de cette guerre est « la leur » dans la mesure où elle a mené à la reconstruction de l'État polonais. En d'autres termes, dans l'histoire de la Pologne, le chapitre englobant les années 1914–1918 est intitulé « Lutte pour la cause polonaise » ou « Lutte pour l'indépendance polonaise ». Cette façon de construire la mémoire éclipse le souvenir des combats

4.2. DISCOURS DE SCOLARISATION POLONAIS

Dans les manuels polonais, c'est la « drôle de guerre » et non la « guerre éclair » qui est présentée comme cause efficiente de la défaite de la Pologne. Le manuel germano-polonais WSiP ne manque pas de traduire la « drôle de guerre » (« dziwna wojna », sans citer l'expression française, mais en gardant les guillemets) et de la qualifier explicitement d'« ironique »³⁴. Dans le même manuel, la causalité est exprimée par le verbe « pozwalac » (« permettre »), qui a le sens causal de « ne pas empêcher » (« cela a permis de ... »)³⁵ :

- (7) Wielka Brytania i Francja [...] 3 września 1939 r. wypowiedziały wojnę Niemcom, ale nie podjęły zdecydowanych kroków militarnych. Ten brak działań nazwano ironicznie „dziwną wojną”. Pozwoliło to Hitlerowi na pokonanie Polski, a następnie przygotowanie uderzenia na państwa zachodnie. (WSiP, 14)
[La Grande-Bretagne et la France [...] ont déclaré la guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939 mais n'ont pas réellement engagé le combat. Ce non-engagement a été appelé ironiquement « drôle de guerre ». Il a permis à Hitler de vaincre la Pologne et, ensuite, de préparer l'attaque contre les pays occidentaux]³⁶

Dans le même manuel WSiP, la causalité de la « drôle de guerre » est également mise en avant dans un titre évoquant la succession des événements :

- (8) Europa Zachodnia. Od « dziwnej wojny » do wojny błyskawicznej. (WSiP, 14)
[Europe occidentale. De la « drôle de guerre » à la guerre éclair]

Le manuel NE explique la tactique polonaise de défense par les attentes envers les alliés :

- (9) Wobec przewagi militarnej III Rzeszy polskie plany wojenne zakładały obronę i czekanie na pomoc zachodnich sojuszników. Uwierzono w deklaracje rządów Wielkiej Brytanii i Francji,

acharnés, symbolisés par les « tranchées », par des noms de batailles et par les pertes de population civile. L'« hécatombe » et le « carnage » ne s'inscrivent pas dans la dimension mémorielle des Polonais, même si, selon les données empiriques, ces derniers ont pris part aux combats de la Première Guerre. Sur les territoires qui ont formé la II^e République de Pologne après la Première Guerre mondiale, on a mobilisé, entre 1914–1918, environ 2 400 000 soldats de nationalité polonaise qui ont combattu dans les trois armées des puissances qui se partageaient leur pays à l'époque. Au moins 300 000 Polonais ont péri. Mais ces données, comme l'écrit Tomasz Schramm (cf. « La mémoire polonaise de la première guerre mondiale », Presses Universitaires de France, *Guerres mondiales et conflits contemporains* 228, 2007/4, pp. 61–70), sont un peu oubliées et difficilement vérifiables. La tradition orale, privée, évoque parfois les grands-pères combattants de Verdun, ce qui ne fait guère l'objet de recherches et n'alimente pas la mémoire collective.

³⁴ Parce qu'on ne peut la lire que comme un paradoxe : « guerre sans guerre ».

³⁵ Selon le dictionnaire *PWN* en ligne : « o okolicznościach: umożliwić coś, dopuścić do czegoś, nie przeszkodzić czemuś » [parlant de circonstances : permettre, laisser se réaliser quelque chose, ne pas empêcher quelque chose] ; cf. <<https://sjp.pwn.pl>>.

³⁶ Les exemples des manuels polonais ont été traduits en français par E.B.

które obiecywały natychmiastowe działania lotnictwa, a po 15 dniach od początku wojny – atak lądowy na zachodnią granicę Niemiec. (NE, 8)

[Face à la supériorité militaire du III^e Reich, les plans polonais concernant la guerre prévoyaient la défense et l'attente d'un support des alliés occidentaux. On croyait dans les déclarations des gouvernements de la Grande-Bretagne et de la France, qui avaient promis une intervention immédiate de l'aviation et, 15 jours après le début de la guerre, une attaque au sol contre la frontière ouest de l'Allemagne]

Ensuite, la défaite de la Pologne est représentée à travers la résistance de son armée décrite dans un contexte concessif, comme en (10), construit par rapport à l'absence d'engagement de la Grande-Bretagne et de la France dans les combats (la « drôle de guerre ») et à la supériorité militaire de l'Allemagne (*Blitzkrieg*). L'armée polonaise est qualifiée de « osamotniona » (« abandonnée, isolée »), l'adjectif antéposé au nom est thématiqué et fonctionne comme prédicat secondaire renforçant l'expression de la concession (« l'armée polonaise résiste, bien qu'elle soit abandonnée (par les Alliés) ») :

- (10) Osamotniona armia polska mimo przewagi niemieckiej przez ponad miesiąc stawiała opór Wehrmachtowi. (WSiP, 10)
[Abandonnée, l'armée polonaise résiste à la Wehrmacht pendant plus d'un mois, malgré la supériorité militaire allemande]

4.3. BILAN

Dans les manuels français, la « drôle de guerre » (le non-engagement militaire de la France et de la Grande-Bretagne même si les deux pays avaient déclaré la guerre à l'Allemagne) est présentée comme effet de la défaite de Pologne en septembre 1939. Les manuels polonais la présentent clairement comme cause de la défaite de la Pologne et de l'Occident au début de la guerre.

En fait, on peut dire que la « drôle de guerre » fonctionne dans le discours de scolarisation français et polonais sur le mode de la formule³⁷. Par la stabilité du signifiant diffusé, l'expression a un caractère figé, n'existe que dans la circulation discursive (ne préexiste pas dans la langue-système) et résulte de pratiques discursives produites dans un contexte social et historique donné. Par son statut de référent social, elle revêt un aspect polémique. En fonction de la perspective géographique et, en dernière analyse, politique (française ou polonaise), son sens est exploité tantôt comme cause, tantôt comme effet, et sa place dans la hiérarchie des relations dans les deux discours de scolarisation historique est donc différente.

³⁷ A. Krieg-Planque, *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon 2009.

5. REPRÉSENTER LES AGRESSEURS ET LES VICTIMES : ENTRE OUBLI ET MÉMOIRE

L'analyse du discours française et surtout la sémantique discursive consacrent beaucoup de place à la nomination des événements essentiellement dans le discours médiatique³⁸, censé construire et diffuser les sens sociaux. Cependant, la mise en discours d'un événement historique est particulièrement intéressante du point de vue de la représentation de l'agentivité³⁹ qui correspond à une activité énonciative qui attribue un certain degré de participation, de contrôle et de responsabilité à un animé humain dans un événement particulier. Comme le remarque Münchow⁴⁰, le discours sur la guerre implique une description du partage des rôles, la nomination des agresseurs et des victimes, bref l'expression de l'agentivité.

Rappelons que, dans une phrase active, c'est la position du sujet d'un prédicat d'action qui est la plus saillante pour l'agent⁴¹. Sinon, l'agent peut être indiqué (ou non) par différents compléments comme le complément d'agent à la voix passive, l'expansion libre des nominalisations de prédicats d'action, ou encore par les indices contextuels qui informent sur la diathèse. Puisque les faits historiques relèvent d'un passé commun lointain, l'agentivité y est reconstruite, façonnée par la mémoire collective et, comme la causalité, dépend des opérations de l'esprit. Elle est de type interprétatif et est construite dans le discours, exactement comme la causalité, par l'énonciateur.

La gestion de l'indication ou de l'effacement de l'agent et son degré de participation diffèrent en fonction des deux discours analysés, français et polonais. Le *backgrounding* (la mise en arrière-plan)⁴², allant jusqu'à la suppression d'acteurs, est surtout mis en œuvre dans les manuels français lorsqu'il est question de crimes de guerre en général et du génocide en particulier.

³⁸ M. Véniard, *La nomination des événements dans la presse : essai de sémantique discursive*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon 2013.

³⁹ Ce vocable est un néologisme issu de la notion anglophone d'*agency* qui désigne, au sens large, la capacité de l'être humain à agir de façon intentionnelle sur lui-même, sur les autres et sur son environnement ; cf. A. Jézégou, « Agentivité », [dans :] A. Jorro (dir.), *Dictionnaire des concepts de la professionnalisation*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve 2022, pp. 41–44, <<https://doi.org/10.3917/dbu.jorro.2022.01.0041>>. Nous proposons dans notre étude une approche « francisée » de l'agentivité, focalisée sur le concept d'agent, compris comme une représentation énonciative de celui qui fait l'action.

⁴⁰ P. von Münchow, « Du politiquement correct et d'autres procédés de correction discursive », *ILCEA* [en ligne] 42, 2021 : <<http://journals.openedition.org/ilcea/11776>> ; DOI : <<https://doi.org/10.4000/ilcea.11776>> [consulté le 29/01/2023].

⁴¹ Cf. D. Dowty, « Thematic proto-roles and argument selection », *Language* 67, 1991/3, pp. 547–619 ; C.J. Fillmore, *The case for case*, Holt, Rinehart & Winston, New York 1968.

⁴² P. von Münchow, « Du politiquement correct ... », *op. cit.*

5.1. DISCOURS DE SCOLARISATION FRANÇAIS

Pour désigner la Seconde Guerre mondiale, le manuel européen Hachette emploie dans le titre d'un chapitre entier la dénomination d'« Autodestruction », c'est-à-dire, comme l'explique *Le Trésor de la Langue Française* en ligne⁴³, « la destruction de soi-même », instituant dans le texte la symbolique freudienne et/ou philosophique consistant à considérer que, à côté des instincts de vie (*libido*, instinct de conservation du « moi »), il existe des instincts de mort, des tendances à l'autodestruction. Cette désignation peut être considérée comme euphémique ou tout au moins vague par la mise en arrière-plan ou la suppression d'acteurs, des rôles partagés, les agresseurs et les victimes n'étant pas indiqués. L'élève est censé apprendre que les Première et Deuxième Guerres mondiales ont été des sortes de catastrophes naturelles, des crises psychiques sociales sans responsables. Le manuel Hachette évoque donc une réalité dont il est difficile de se construire une représentation précise des acteurs impliqués.

L'effacement de l'agent particulier est mis en œuvre dans l'usage de la nominalisation « effondrement »⁴⁴ pour désigner la défaite de la France en 1940. Le vocable permet sans doute d'éviter de donner à la France une image de vaincu (« L'effondrement de la France », titre de paragraphe — Nathan, 78)⁴⁵. La France est l'unique acteur de sa propre infortune, la dénomination mentionnée n'implique aucun autre acteur. De même, les désignations « solution finale » (*Endlösung*) et « Nuit et brouillard »⁴⁶ apparaissant dans les titres des chapitres consacrés respectivement à l'extermination des Juifs et aux déportations permettent de se rendre compte combien il est difficile parfois, sur la base d'un texte, de se construire une représentation plus au moins précise de l'agentivité. En fait, la « solution finale », ambiguë et métaphorique, est reformulée dans Magnard (p. 84) par la nominalisation « l'extermination secrète et planifiée des juifs⁴⁷ », qui évoque l'action et son objet, mais passe sous silence l'agentivité. Le prédicat nominal dérivé d'un prédicat verbal employé ici passe l'agent sous silence et lui attribue des valeurs référentielles indéterminées (puisque'il n'est pas nommé du tout). Il n'apporte pas d'informations précises sur la diathèse. Comme le constatent Laurence Benetti et Gilles Corminboeuf⁴⁸, la nominalisation est un procédé d'indistinction, mais des éléments informateurs, par exemple les expansions libres, peuvent donner des indices sur l'organisation interne des actants. Quoi qu'il en soit, l'expansion libre

⁴³ <<http://atilf.atilf.fr>>.

⁴⁴ Cf. P. von Münchow, « Du politiquement correct... », *op. cit.*

⁴⁵ *Ibidem.*

⁴⁶ *Ibidem.*

⁴⁷ Dans les exemples cités d'après les manuels respectifs nous gardons l'orthographe originale, ici une minuscule (« juifs »).

⁴⁸ L. Benetti, G. Corminboeuf, « Les nominalisations des prédicats d'action », *Cahiers de linguistique française* 26, 2004, pp. 413–435.

« secrète » augmente le sens confus de l'agentivité puisqu'elle rend difficile l'interprétation du contenu de cette nominalisation par l'identification des expansions avec des actants anonymes. L'élève doit se servir d'autres indices contextuels qui l'informent sur la diathèse. Pour interpréter l'agentivité, il est censé construire une hypothèse plausible, mais non décisive. Le paragraphe consacré à la « solution finale » dans Magnard (p. 85) ne lui facilite guère la tâche, car il abonde en passifs sans complément d'agent (« les juifs polonais sont entassés et isolés dans des ghettos... », « est décidée la solution finale », « des camps spéciaux sont construits... ») et en nominalisations dérivées de prédicats d'action effaçant les agents (« la persécution des juifs a commencé... »). La seule voix active se construit avec le pronom « on » (« [...] à Paris, on procède à la rafle du *Vél d'Hiv*. »). Cependant, cet emploi de « on » ne permet point de se construire une représentation claire de l'agentivité. Dans les manuels français parlant du génocide, l'agentivité humaine est effacée et les ethnonymes, déjà très rares dans ces strates thématiques du discours, disparaissent des positions d'agent des prédicats d'action au profit de la désignation « les nazis », sans aucune expansion⁴⁹. Puisque l'ethnonyme est absent du discours, le repérage aisé du paradigme dit désignationnel⁵⁰ (de type associatif « Allemands » / « nazis ») est bloqué, il n'y a pas de rapport de substitution qui conduirait à la construction de valeur référentielle. Voilà un autre extrait de Nathan qui nomme l'agent de la décision de la « solution finale » (« les nazis ») mais pas vraiment l'agent des actions qui en résultent (« juifs arrêtés », « dirigés vers les camps de concentration », « ils sont gazés »), du fait de l'effacement complet du complément d'agent :

- (11) Fin 1941, les nazis décident « la solution finale », c'est-à-dire l'extermination des juifs d'Europe. À partir du printemps 1942, des convois de juifs arrêtés dans toute Europe sont dirigés vers les camps de concentration qui deviennent des lieux d'extermination. Ils sont généralement gazés dès leur arrivée. (Nathan, 87)

Nous avons vu également que l'agentivité est sensible aussi bien dans le contexte du génocide que dans celui des combats, car elle impose, pour ainsi dire, une indication des acteurs des hostilités, des victimes, de la ruine des villes... À nos yeux, les noms propres évoquant les agresseurs (« l'Allemagne nationale-socialiste », « l'Italie fasciste ») sont spécifiés pour cibler le mobile idéologique/politique des actes de guerre. En effet, les noms propres comme les USA, la Pologne ou encore la Grande-Bretagne apparaissent sans aucune spécification, alors que la « France de Vichy » ou « de Pétain » émergent dans les descriptions du génocide. La spécification des noms propres, à part sa valeur explicative mentionnée, possède un autre poids encore : elle permet de restreindre la responsabilité collective des

⁴⁹ P. von Münchow, « Du politiquement correct... », *op. cit.*

⁵⁰ M.-F. Mortureux, *op. cit.*

agents, nommés d'ailleurs par métonymie, procédé qui occulte déjà l'agentivité⁵¹. Ainsi, la responsabilité des atrocités de la guerre est sous-catégorisée, attribuée à un groupe indéfini extrait d'une collectivité.

Les manuels français pratiquent en outre une forte individualisation de l'agentivité : les agents individuels sont présentés comme créateurs de l'histoire. Le manuel Hachette annonce par exemple ceci :

(12) Hitler a voulu la guerre, et c'est lui qui la déclenche. La suite de son plan [...]. (Hachette 1, 349)

Ou encore, pour restreindre, à notre avis, le nombre des auteurs de « la solution finale » :

(13) [...] Hitler et les racistes les plus fanatiques décident de mettre en œuvre « la solution finale de la question juive ». (Hachette 1, 350)

Hormis la mise en arrière-plan de l'agentivité, on peut parler de confusion actancielle dans les manuels français décrivant le génocide :

(14) Dans les camps d'extermination équipés de chambres à gaz et construits en Pologne, cinq à six millions de personnes sont assassinées. (Hachette 1, 355)

(15) Après 1939, l'Allemagne et la Pologne se couvrent de camps [...]. (Magnard, 84)

Dans les structures passives en (14), le complément d'agent effacé est remplacé par un circonstanciel analysable comme complément contraint du verbe, se substituant à la place vide du complément d'agent (« construits par... ») et véhiculant de la sorte une inférence possible, approximative et rapide de l'agentivité, du type : « ce qui se construit en Pologne est construit par les Polonais ». Or, ce discours, déjà brouillé et vague quant aux structures syntaxiques et sémantiques, manque vraiment de précision par rapport aux données empiriques : à l'époque, la Pologne (l'État polonais) n'existe pas, alors, pourquoi ne pas spécifier l'ethnonyme par l'ajout d'un adjectif déverbal pour obtenir, par exemple, « la Pologne occupée », ou ne pas utiliser la dénomination historique propre de l'époque, c'est-à-dire le « Gouvernement général de Pologne » (*Generalgouvernement Polen* en allemand, *Generalna Gubernia* en polonais), utilisée d'ailleurs dans les manuels polonais ?

5.2. DISCOURS DE SCOLARISATION POLONAIS

Dans les manuels polonais l'ethnonyme « Niemcy » apparaît systématiquement en position de sujet des prédicats d'action (« [...] Niemcy rozpoczęli nowy etap polityki rasistowskiej [les Allemands ont commencé une nouvelle étape de

⁵¹ M. Lecolle, « Toponymes en jeu : diversité et mixage des emplois métonymiques de toponymes », *Studii si cercetari filologice* 4, 2004, pp. 5–13 ; *eadem*, « Polyvalence des toponymes et interprétation en contexte », *Pratiques* 129–130, 2006, pp. 107–122.

leur politique raciste] », WSiP, 30), que ce soit dans la description du parcours militaire de la Seconde Guerre mondiale ou dans la narration du génocide. Ainsi, ce nom propre met en exergue la catégorie du pluriel qui remplit sa fonction généralisante et érige une propriété en qualité de trait commun. Mais cet ethnonyme est spécial en polonais, car sa forme est homonymique et donc ambiguë, à double fonctionnalité : *Niemcy* signifie à la fois « Allemagne » (nom du pays) et « les Allemands » (pluriel de *Niemiec*) : à la lecture, on hésitera donc entre l'interprétation du toponyme (métonymie) ou de l'ethnonyme au pluriel. L'ambiguïté peut être levée dans certains contextes (mais pas toujours) grâce à la déclinaison, qui spécifie le référent, puis par la forme du verbe utilisée dans le contexte (l'accord morphologique du verbe avec le sujet grammatical) : la troisième personne du singulier en *-li* sélectionne « les Allemands », tandis que le suffixe *-ty* sélectionne « l'Allemagne ».

Les ethnonymes en position du sujet des prédicats d'action sont reformulés par les expressions *Trzecia Rzesza* (« le troisième Reich »), *niemieccy naziści* (« les nazis allemands »), *Wehrmacht* (« la Wehrmacht »), *oddziały niemieckie* (« les troupes allemandes ») et encore par *Hitler*, évoqué systématiquement avec irrévérence, sans mention de son prénom ni de sa fonction. Le paradigme est riche et permet de se construire une référence précise de l'agentivité.

Les extraits des manuels polonais consacrés à l'extermination des Juifs s'intitulent *Holocaust* (« Holocauste »), nom propre reformulé (après un trait d'union) en *zagłada Żydów* (« extermination des Juifs »). Le discours de scolarisation polonais utilise aussi le vocable *Zagłada* écrit avec une majuscule, qui se traduit en français par « Extermination » et qui a une valeur de préconstruit importante en polonais : il désigne essentiellement le génocide des Juifs commis par l'Allemagne nazie et présuppose donc discursivement — symboliquement — l'agent et la victime⁵² sans que ces derniers ne soient représentés par un signifiant textuel. L'Holocauste, terme grec qui signifie « sacrifice par le feu », est très utilisé en polonais, fonctionne dans le même paradigme que *Zagłada* et *Shoah*, mot hébreu signifiant « catastrophe », et ensuite, que le mot *ludobójstwo* (« génocide »). L'expression *ostateczne rozwiązanie* (« solution finale ») est évoquée aussi, mais est reléguée dans un texte de source (WSiP, 33). L'obscurité agentive de ce paradigme riche en nominalisations est levée par l'emploi récurrent de l'ethnonyme *Niemcy* (« les Allemands ») sous des formes nominales et adjectivales.

⁵² Cf. A. Lipszyc, P. Piszczatowski, *Paul Celan: język i Zagłada*, Wydawnictwo Krytyki Politycznej, [s.l.] 2015.

5.3. BILAN

Quant aux opérations cognitives et énonciatives, les deux discours de scolarisation historique, le français et le polonais, naviguent inévitablement — du fait du genre de discours — vers une agentivité non prototypique (non « humaine » et individuelle à part entière) correspondant parfois à une description instrumentale des événements. Les débuts et le déroulement de la Seconde Guerre mondiale semblent ne pas être contrôlés entièrement par des êtres humains notoires mais par des anonymes, par des collectivités plus au moins vagues, ou encore par des instruments ou des causes non-humaines imprécises. Cette logique est propre au genre du discours historique, où l'agentivité est souvent affaiblie, par exemple par l'emploi métonymique des ethnonymes et, surtout, des toponymes, ou effacée par la « passivation totale », le complément d'agent n'étant pas indiqué. Effectivement, comme le constate Michelle Lecolle⁵³, la métonymie entraîne toujours un certain flou référentiel : la référence paraît indéterminée et peu précise, le procès semble être contrôlé plutôt par des causes non-humaines.

CONCLUSION

La représentation de la causalité et de l'agentivité ont pour objectif, dans le discours de scolarisation français et polonais, de protéger l'image de soi-même en vue d'assurer la transmission de valeurs et de modèles de comportements sociaux⁵⁴. Ainsi, le discours de scolarisation français construit une symbolique valorisante de la ligne Maginot et de la « drôle de guerre », les présentant comme produits d'une stratégie réfléchie imposée par le cours inévitable des événements (la *Blitzkrieg* et la défaite de la Pologne). Par ailleurs, la France est l'unique acteur de sa propre infortune : sa défaite est nommée « effondrement » et n'implique aucun autre acteur. L'adversaire plus fort qui lui a infligé une défaite militaire est souvent absent du discours. Les manuels légitiment ainsi le pouvoir, construisent l'identité collective des jeunes citoyens et, en fin des comptes, consolident des souvenirs. Se rapportant au même cours des événements, les manuels polonais

⁵³ M. Lecolle, « Toponymes en jeu ... » *op. cit.* ; *eadem*, « Polyvalence des toponymes ... », *op. cit.*

⁵⁴ Le manuel scolaire d'histoire est certainement un lieu privilégié de construction identitaire collective qui permet de prendre conscience de lui-même par le repérage dans le territoire et dans le temps, par son savoir (ses connaissances sur le monde), par ses jugements, croyances et valeurs, par ses actions. Même s'il a une forte charge symbolique, aux yeux du large public, le manuel paraît souvent banal et insignifiant : tous les livres scolaires se ressemblent. Ils renferment un discours dissuadant toute contradiction, souvent considéré comme stéréotypé, terne et ennuyeux. Cependant, diffusé à grande échelle sur le territoire national, le manuel d'histoire représente la mémoire nationale, il est un puissant vecteur idéologique et culturel contenant des références communes qui participent à une construction identitaire.

construisent la mémoire identitaire différemment. Ils interprètent par exemple la « drôle de guerre » comme une cause efficiente de la défaite de leur propre pays, cause « extérieure », inattendue, non maîtrisable, non méritée.

La comparaison des manuels montre aussi que la construction de l'identité a besoin de différence, car ce n'est qu'en percevant l'autre comme différent que peut naître la conscience identitaire, ce qui s'appelle le principe d'altérité⁵⁵. L'autre est souvent perçu plus négativement, comme un élément étrange/étranger/différent dont on peut se distancier. Pour en donner un simple exemple : la défaite militaire de la France est nommée différemment dans les deux discours de scolarisation. Dans les manuels français, ce moment critique de l'histoire se nomme ainsi (à part « effondrement » déjà évoqué) « l'armistice », synonyme de « cessez-le-feu » ou de « trêve », du fait de la convention signée entre le régime de Vichy et l'Allemagne, mais dans les manuels polonais, ce même événement se nomme *kapitulacja* (« capitulation ») (WSiP, 14). Pour décrire la défaite de la Pologne, l'ouvrage de Magnard écrit que « [...] la Pologne est anéantie » (p. 81).

La question de la présence ou de l'absence de l'agent (soit par effacement dans le texte, soit par sa mise en arrière-plan) est particulièrement délicate dans les manuels français, qui pratiquent une sorte d'agentivité occultée. À nos yeux, il s'agit de s'inscrire dans une culture discursive de non-responsabilité explicite des actes pour assurer la continuité d'un mythe civilisationnel moderne d'une européanité qui ne signifie pas une formation géographique ou une constellation politique, mais représente un patrimoine de valeurs communes (culturelles, sociales, historiques, politiques)... Entretenir un tel mythe européen impose de taire la responsabilité explicite de la mort de près de 60 millions d'êtres humains, des villes européennes rasées, des individus qui ont été capables de manipuler les autres de façon à provoquer des massacres délibérés de populations entières, l'infamie de l'Holocauste. La mémoire collective du manuel français refuse d'accepter l'agentivité claire et simple des persécutions politiques et ethniques qui ont déshumanisé et détruit des communautés entières. La construction identitaire française a un caractère d'auto-création sélective et valorisante. Nous croyons que l'évacuation de l'agent du récit, sa mise en arrière-plan permet de créer, paradoxalement, dans la description du génocide par exemple, une « mémoire de l'oubli » dans les manuels français. L'agentivité est vague par la fermeture de la position d'agent, par la nominalisation des prédicats d'action, par la spécification des ethnonymes, par l'évacuation du complément d'agent du passif.

Dans le discours de scolarisation polonais, une culture de l'agentivité accentuée, prononcée, nommée, plus au moins limpide s'est installée. Les manuels préfèrent mettre en avant l'agentivité collective, généraliser la responsabilité des

⁵⁵ P. Charaudeau, « Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière », [dans :] P. Charaudeau (dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, L'Harmattan, Paris 2009 ; <<http://www.patrick-charaudeau.com/Identite-sociale-et-identite,217.htm>> [consulté le 21/09/2022].

actes d'hostilité par l'emploi fréquent d'ethnonymes non spécifiés et par l'emploi du pluriel. Bref, la mémoire européenne se construit sur le rappel permanent des agresseurs et des victimes.

MANUELS ANALYSÉS

L'Histoire de l'Europe, sous la dir. de F. Delouche, Hachette, Paris 1994 (Hachette 1).

L'Histoire de l'Europe, sous la dir. de F. Delouche, Hachette, Paris 1997 (Hachette 2).

Histoire. Géographie 3^e, sous la dir. de M. Roche, Magnard, Paris 1989 (Magnard).

Histoire. Géographie 3^e, sous la dir. de L. Bély (histoire) et M. Flonneau (géographie), Nathan, Paris 1989 (Nathan).

T. Małkowski, *Historia 8. Podręcznik dla klasy ósmej szkoły podstawowej*, Gdańskie Wydawnictwo Oświatowe, Gdańsk 2020 (GWO).

R. Śniegocki, A. Zielińska, *Wczoraj i dziś. Podręcznik do historii dla klasy ósmej szkoły podstawowej*, Nowa Era, Warszawa 2018 (NE).

Europa. Nasza historia, sous la dir. d'A. Brückmann, K. Gutowski, F. Huneke *et al.*, Wydawnictwo Szkolne i Pedagogiczne, Warszawa 2020 (WSiP).

DISCOURSES OF MEMORY IN EUROPE. THE REPRESENTATION OF WORLD WAR II IN FRENCH AND POLISH EDUCATIONAL DISCOURSE. CAUSALITY AND AGENTIVITY

Abstract

This paper deals with the educational discourse used in French and Polish history textbooks addressed to adolescents and published in a so-called modern-day model of textbooks. The study falls under the continuity of the French discourse analysis in a contrastive dimension, the object of which is the description of different “discursive cultures” based on their verbal productions. The hypothesis developed in this study is that French and Polish textbooks differ in their representation of causality and agentivity, which contributes, through discourse inflections, to the construction of two different memories of the course of events. The two concepts mentioned are, indeed, organizing principles of the educational discourse analysed, since indicating explanatory causes and links between phenomena, anticipating and providing an understanding of consequences are an integral part of the educational activity supported by the popularization discourse we analyse.

Our analysis is based on the principles of discourse semantics in a comparative perspective.

Key words: discourse analysis, collective memory, causality, agentivity, construction of meaning.

Mots-clés : analyse de discours, mémoire collective, causalité, agentivité, construction du sens.

GRETA KOMUR-THILLOY
ORCID : 0000-0002-9887-961X
Université de Haute-Alsace
greta.komur-thilloy@uha.fr

LES STRATÉGIES DE LA CONSTRUCTION DU DISCOURS SUR LA SECONDE GUERRE MONDIALE DANS DEUX MANUELS D'HISTOIRE EUROPÉENS. UNE PERSPECTIVE COMPARATIVE*

INTRODUCTION

En situant notre recherche dans le cadre large de l'analyse du discours, nous avançons que tout discours constitue un lieu de confrontation entre les discours produits par des communautés langagières appartenant à des mondes sociaux différents. En ce sens, le discours est une stratégie qui a pour objet de dicter des règles discursives permettant de construire le dit et l'écrit sur l'objet discursif.

Quelles sont ces règles, ces stratégies ? Notre article s'attache à traquer quelques-unes des stratégies discursives mises en place pour parler de la Seconde Guerre mondiale dans les manuels d'histoire destinés à deux communautés ethno-linguistiques différentes, d'une part à la jeunesse polonaise et allemande et d'autre part à la jeunesse allemande et française.

En inscrivant la présente étude dans une perspective de l'analyse du discours comparative proposée par Patricia von Münchow¹, nous observerons dans les deux

* Nous inscrivons notre article dans le projet-lauréat de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme, intitulé *Les discours de la mémoire en Europe sur la Seconde Guerre mondiale*, élaboré par Elżbieta Biardzka de l'Université de Wrocław en coopération avec Greta Komur-Thilloy de l'Université de Haute-Alsace et Patricia von Münchow de l'Université Paris Cité.

¹ P. von Münchow, *L'analyse du discours contrastive. Théorie, méthodologie, pratique*, Lambert Lucas, Limoges 2021.

manuels les perspectives adoptées, les faits dits ou réduits en silence, le dispositif sémiotique des premières pages du manuel, les stratégies sémantiques et dialogiques déployées pour inviter à réfléchir et diriger l'attention sur l'information jugée pertinente. Ces points constituent, à nos yeux, autant de stratégies discursives qui façonnent les représentations des élèves sur la Seconde Guerre mondiale et ainsi participent à la construction d'une mémoire collective de la société.

LES REPRÉSENTATIONS — COMME CONSTITUTIVES D'UNE MÉMOIRE COLLECTIVE ET D'UNE CULTURE DISCURSIVE

Dans ses travaux théoriques, von Münchow démontre le lien entre l'hétérogénéité des cultures discursives et la hiérarchisation des représentations. L'auteure avance que

Une culture discursive réside dans l'intrication d'un ensemble hiérarchisé de représentations sociales et de représentations discursives. Les représentations discursives prennent en compte, véhiculent, construisent et transforment aussi bien les contenus que les statuts des représentations sociales à travers des niveaux de marquage ou non-marquage spécifiques à ces statuts².

Concernant les représentations discursives, von Münchow s'inspire de travaux de Jean-Blaise Grize pour les décrire en termes d'« images données à voir dans le discours par l'auteur, individuel ou collectif »³. Les représentations sociales, quant à elles, correspondent pour ces deux auteurs aux croyances, valeurs, attitudes, connaissances et opinions partagées par un groupe de personnes. Tout en reprenant à notre compte ces définitions, nous faisons le choix de les compléter par la référence à Serge Moscovici dont la définition des représentations sociales nous paraît parfaitement adaptée au contexte de notre étude. En effet, pour l'auteur il s'agit d'un système de valeurs, d'idées et de pratiques qui établissent un ordre que l'on pourrait appeler consensuel entre les phénomènes et permettent ainsi la communication entre les membres d'une communauté en leur fournissant un code rendant possible un échange social.

La connaissance des représentations sociales suppose une prise en considération du moment de la production et la réception discursive. Si les représentations suscitent l'intérêt des chercheurs en analyse du discours, comme c'est le cas dans cette étude en particulier, c'est parce qu'elles peuvent constituer l'« objet de manipulations dans les médias, à l'école, et dans la vie quotidienne »⁴. Leur caractère malléable peut faire des représentations un réel instrument de manipu-

² *Ibidem*, p. 106.

³ J.-B. Grize, *Logique naturelle et communications*, PUF, Paris 1996, p. 63.

⁴ L. Maurer, « Identités visuelles : valeurs du local et du transnational dans la genèse d'un tableau », [dans :] G. Zarate, D. Lévy, C. Kramsch (dir.), *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme*, Éditions des archives contemporaines, Paris 2008, p. 255.

lation à disposition des institutions et des individus entre eux. En effet, c'est ce que semble dire également, mais en d'autres termes, Moscovici pour qui « dans le processus de formation d'une représentation, il y a toujours à la fois conflit et coopération »⁵. La coopération fournit aux sujets sociaux un point commun pour faciliter et construire des réalités sociales⁶, tandis que le conflit fournit un lieu de compétition. L'aspect social, qui se manifeste dans la coopération et le conflit, constitue l'essence de la distinction entre les représentations sociales à partir des notions de Émile Durkheim de représentations « collectives » et « individuelles »⁷. Cette distinction se reflète dans la structure même des représentations sociales, où le noyau central a le caractère concret et invariable, tandis que les éléments périphériques permettent la transformation et l'évolution de la représentation résultant de l'interaction sociale. Par conséquent, la représentation a un rôle vital dans la gestion des relations sociales, en termes de comportement et de communication. Selon Denise Jodelet, une représentation sociale est « une forme de connaissance socialement développée et partagée, avec des implications pratiques, qui contribue à la construction d'une réalité commune pour un groupe social »⁸ participant ainsi à la construction d'une mémoire collective faisant références aux savoirs, à l'histoire, aux rituels et aux croyances partagés propres à une communauté ethnolinguistique. Construite sur un socle commun de connaissance, la mémoire collective permet d'assurer la transmission de valeurs et de modèles de comportements sociaux, de consolider des souvenirs d'ancêtres et des symboles.

En termes de sciences cognitives⁹, la mémoire collective est constituée de descriptions de faits sélectionnées et mémorisés de sorte à représenter un récit cohérent dont le sens, loin d'être stable, se construit dans un contexte social et spatio-temporel donné¹⁰. Ledit récit, étant donné qu'il est créé pour et dans une communauté langagière précise, devient intentionnel en reconfigurant la représentation

⁵ S. Moscovici, « Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire », [dans :] D. Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, Presses Universitaires de France, Paris 1989/1991, p. 337.

⁶ Voir A. Wagener, *Mémologie. Théorie postdigitale des mêmes*, UGA Éditions, Grenoble 2000.

⁷ É. Durkheim, « Représentation individuelle et représentations collectives », *Revue de Métaphysique et de Morale* VI, édition électronique réalisée par J.-M. Tremblay, « Les classiques des sciences sociales », <http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html>, Québec 2002 [consulté le 05/09/2022].

⁸ Cité dans : V. Castellotti, D. Moore, *Représentations Sociales des Langues et Enseignements. Guide pour l'élaboration des politiques linguistiques éducatives en Europe – De la diversité linguistique à l'éducation plurilingue*, Conseil de l'Europe, Strasbourg 2002, p. 7.

⁹ Les sciences cognitives portent sur la manière dont les connaissances se construisent, s'utilisent et se transmettent. L'approche des sciences cognitives est pluridisciplinaire, avec un versant théorique et un versant expérimental. Les sciences cognitives exploitent les données transmises par plusieurs sous-disciplines : la neurosciences, la linguistique, l'anthropologie, la philosophie, la psychologie et l'intelligence artificielle.

¹⁰ Voir M. Halbwachs, *La mémoire collective*, PUF, Paris 1950.

du passé, refoulant certains faits, en valorisant d'autres. Tout en se nourrissant de la mémoire individuelle le récit permet la construction d'une mémoire collective qui reconfigure les comportements sociaux et construit les lieux de mémoire¹¹. Ces repères peuvent être concrets et tangibles, comme des objets ou monuments, mais aussi, immatériels, comme les traditions, le récit d'histoire, les discours¹².

LA DIMENSION DIALOGIQUE COMME STRATAGÈME DE LA CONSTRUCTION DISCURSIVE

Considérant le discours, à l'instar de Dominique Maingueneau, en termes de « dispersion de textes que leur mode d'inscription historique permet de définir comme un espace de régularité énonciatives » inscrite dans un rituel socio-langagier domanial¹³, l'analyse de discours inclut toutes les activités dans des rapports institutionnalisés. Aussi, étudier des textes c'est les rapporter à des genres discursifs ce qui permet non seulement de comprendre les choix concernant le lexique, les structures, le style, les figures, les actes de langage, mais aussi de voir l'articulation de l'analyse linguistique avec le social, l'engagement des sujets, le temps, l'espace, les positionnements. Adopter une telle perspective éclaire sur ce qu'est le langage ou le discours scientifique, scolaire, historique, politique, et sur la relation entre le texte, l'image, le genre et le discours. Choisir un genre, c'est en termes de Mikhaïl Bakhtine¹⁴ choisir, dès la première ligne, non seulement un lexique, mais aussi une syntaxe, les énoncés s'inscrivant dans des constructions syntaxiques appropriées au discours relevant d'un genre, c'est aussi prendre en compte les conditions de production, cibler le récepteur du discours, tous ces éléments participant à la construction du sens.

Le sens, loin d'être stable, se voit traversé constamment par d'autres dire. Il n'est plus évocateur de l'énonciation dont il résulte, pour reprendre Jacques Bres¹⁵ mais « qualifie [...] cette énonciation comme le fait d'autres discours, le cas échéant d'autres voix, ou points de vue, que celui du sujet parlant empirique.

¹¹ P. Nora, *Les Lieux de mémoire*, Gallimard, Paris 1984.

¹² Voir aussi E. Biardzka, G. Komur-Thillooy, H. Kost, « La construction mémétique de la mémoire collective sur "l'opération spéciale" lancée par la Russie le 24 février 2022 », [dans :] J. Simon, A. Wagener (dir.), « Approches discursives des mêmes en politique », *Sémen* 54, [à paraître en 2023].

¹³ D. Maingueneau, *Genèse du discours*, Mardaga, Bruxelles 1984, p. 5, et *eadem*, « Présentation », *Langages* 117, 1995, pp. 5–11.

¹⁴ M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, Paris 1984 [1974].

¹⁵ J. Bres, « Vous les entendez ? De quelques marqueurs dialogiques », *Modèles Linguistiques* 40, 1999, pp.71–86, mis en ligne le 1 mai 2017 ; URL : <<http://journals.openedition.org/ml/1411>> ; DOI : <<https://doi.org/10.4000/ml.1411>> [consulté le 21/07/2021].

Le sens joue, et se joue, des voix ou points de vue qu'il met en scène »¹⁶. Pour pouvoir détecter ce jeu constant nous faisons appel à notre *mémoire discursive* définie, en tant que concept opératoire, par Joseph Courtine, lui-même inspiré des travaux de Michel Pêcheux portant sur l'*interdiscours* :

Nous introduisons ainsi la notion de mémoire discursive dans la problématique de l'analyse du discours politique. [...] toute formulation possède dans son « domaine associé » d'autres formulations, qu'elle répète, réfute, transforme, dénie..., c'est-à-dire à l'égard desquelles elle produit des effets de mémoire spécifiques ; mais toute formulation entretient également avec des formulations avec lesquelles elle coexiste (son « champ de concomitance » dirait Foucault) ou qui lui succèdent (son « champ d'anticipation ») des rapports dont l'analyse inscrit nécessairement la question de la durée et celle de la pluralité des temps historiques au cœur des problèmes que pose l'utilisation du concept de FD. [...] ¹⁷.

Quelques années auparavant, Bakhtine¹⁸ énonçait que tout avait été déjà discuté, que chaque objet de discours avait déjà été considéré. C'est la raison pour laquelle l'auteur appréhende chaque énoncé comme une réponse (au sens large) : « Dans la langue il ne reste aucun mot, aucune forme neutres, n'appartenant à personne ; toute langue s'avère être éparpillée, transpercée d'intention. [...] ».

Ce caractère dialogique, au sens bakhtinien du terme, nous enseigne que la construction du discours prend une triple orientation¹⁹ :

- vers les discours réalisés antérieurement sur le même objet (dialogisme interdiscursif),
- vers lui-même où le locuteur est son premier interlocuteur (autodialogisme),
- vers le tour de parole antérieur de l'interlocuteur dans les genres dialogaux, que le genre soit dialogal ou monologal.

Ces types du dialogisme n'ont rien d'exclusif. Le discours s'appuie sur des suppositions formulées quant aux connaissances de ses destinataires. Chaque énoncé construit anticipe la potentielle réaction de l'allocutaire (dialogisme interlocutif) et en « [...] se constituant dans l'atmosphère du déjà-dit, le discours est déterminé en même temps par la réplique non encore dite, mais sollicitée et déjà prévue »²⁰.

En tant que genre discursif spécifique, le manuel scolaire d'histoire s'apparente, à nos yeux, à un genre que l'on peut appeler le discours de la vulgarisation

¹⁶ L. Perrin, « Introduction », [dans :] M. Colas-Blaise *et al.*, « La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage », *Recherches linguistiques* 31, Université Paul Verlaine, Metz 2010, p. 4.

¹⁷ J.-J. Courtine, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours. À propos du discours communiste adressé aux chrétiens », *Langages* 62 : *Analyse du discours politique*, Larousse, Paris 1981, p. 52.

¹⁸ M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris 1978 [1934], p. 89.

¹⁹ Voir aussi J. Bres, *op. cit.*

²⁰ H. Grzmił-Tylutki, *Francuski i polski dyskurs ekologiczny w perspektywie aksjologii*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2000, p. 103.

scientifique. En tant que tel, il inclut, d'une part, le discours scientifique où l'énonciateur s'efface pour laisser la place à la présentation des faits et, d'autre part, le discours de transmission de connaissances qui nécessite un médiateur expliquant au novice ce que la science dit. De ce point de vue, les textes de manuels scolaires apparaissent comme foncièrement dialogaux. Cette dimension dialogique visible à travers différentes constructions de l'« extériorité » et de l'« altérité » discursive²¹ et conditionnée par le choix de sa cible prédéterminée aura, comme nous allons le voir, une importance indéniable dans la construction du discours sur l'objet discursif de la guerre.

LE CHOIX MÉTHODOLOGIQUE ET LA DESCRIPTION DU CORPUS

En règle générale, le manuel scolaire constitue un objet didactique qui réunit deux dimensions constitutives de toute approche didactique : une dimension transpositive d'une part puisqu'il propose une réorganisation des savoirs en vue de leur enseignement, une dimension situationnelle d'autre part puisqu'il est censé réunir un ensemble de conditions spécifiques, qui, bien que non suffisantes, doivent permettre de donner un sens aux connaissances visées²². Si les manuels constituent des outils essentiels dans le processus éducatif pour guider les enseignants, présenter la matière à enseigner mais aussi diffuser les idéologies de la société, développer les compétences de l'apprenant dans une matière définie et construire la représentation collective, le choix des sujets et des textes et leur hiérarchisation, la place accordée aux sujets relevant du programme (qui, lui, indéniablement a une influence sur la société) construisent la représentation discursive. S'influençant mutuellement, les représentations façonnent la perception du monde des élèves, orientent leurs attentes et leurs valeurs. Sans parler des représentations et croyances de l'enseignant sur l'enseignement/apprentissage ainsi que sur le sujet abordé qui ont une influence non négligeable sur celles des élèves en classe²³.

Pour la présente étude, nous avons fait le choix de deux manuels d'histoire s'adressant à un public d'adolescents de 15–16 ans.

²¹ Voir à ce sujet S. Moirand, « Retour sur une approche dialogique en analyse du discours », [dans :] M. Colas-Blaise *et al.*, *op. cit.*, pp. 375–398.

²² B. Sarrazy, « Sens et situations : une mise en question de l'enseignement des stratégies méta-cognitives en mathématiques », *Recherches en Didactique des Mathématiques* 17(2), 1997, pp. 135–166, <<https://revue-rdm.com/1997/sens-et-situations/>> [consulté le 07/09/2021].

²³ Nous pouvons mentionner à ce titre Geneviève Zarate, *Représentations de l'étranger et didactique des langues*, coll. CREDIF, Didier, Paris 1993, et la toute récente étude dans le cadre des recherches en thèse de doctorat de Neveen Kamal Zaki Mostafa, *La représentation de la femme dans les manuels de langues (arabe, anglais et français) en Égypte : enjeux didactiques et sociétaux pour le XXI^e siècle*, Université de Haute-Alsace, Mulhouse.

Le premier manuel d'histoire est destiné à un public polonophone²⁴. Il a été édité en 2020 par deux maisons d'édition, l'une polonaise, WSiP, et l'autre allemande, Eduversum. Réalisé dans le cadre du projet européen « Polono-allemand manuel d'histoire » avec le concours de Ministère de l'Éducation Nationale, du Ministère des Affaires Étrangères, du Ministère de la Culture et du Patrimoine National du côté polonais ainsi que du Ministère des Affaires Étrangères et du Ministère de l'Éducation des États Fédéraux sous légide du Ministère de l'Éducation, de la Jeunesse et des Sports de l'État Fédéral de Brandebourg du côté allemand. La Fondation de Coopération Polono-Allemande (Fundacja Współpracy Polsko-Niemieckiej) a également apporté un soutien important au projet. Le manuel d'histoire se veut européen. Il a été coordonné par les scientifiques et experts allemands et polonais. Son objectif est de s'inscrire dans le dialogue entre les historiens, géographes et didacticiens de deux pays. Le manuel peut être utilisé aussi bien dans les écoles en Pologne qu'en Allemagne.

Le deuxième manuel d'histoire, germanophone²⁵, est également le fruit d'un projet européen, entre l'Allemagne et la France, et a pour vocation d'être utilisé à la fois en Allemagne et en France. Édité en 2018, il est le fruit d'une collaboration entre les éditeurs, les auteurs et les responsables des deux maisons d'édition, Klett en Allemagne et Nathan en France. Tout comme le précédent, ce manuel fait face au défi de la coopération entre trois groupes d'acteurs : scientifiques, pédagogues, enseignants provenant de deux pays. L'objectif est de partager le même contenu afin de « briser les préjugés causés par l'ignorance » (« [...] durch Unwissenheit verursachte Vorurteile abzubauen »²⁶) dans le Manuel *Geschichte* (2015, p. 3) et de donner des réponses aux questions qui résultent d'une compréhension de l'histoire qui accorde aux faits autant de place qu'à leur interprétation.

Notre analyse s'appuiera donc sur un corpus d'images et de textes extraits de ces deux manuels, en version polonaise d'une part et allemande d'autre part incluant, chacun, un dossier sur la Seconde Guerre mondiale, respectivement, de 62 pages pour le premier et de 60 pages pour le second.

Nous nous sommes intéressée aussi bien à la hiérarchisation qu'au choix des thématiques abordées. Les titres des sections et le lexique employé dans différents textes tout comme leur dimension dialogique et plus particulièrement la façon dont sont introduits les témoignages ont retenus, eux aussi, tout notre intérêt.

L'analyse comparative de ces deux manuels nous paraît particulièrement pertinente dans la mesure où, tous deux, se veulent européens et entendent résolument transcender la perspective nationale tout comme attirer l'attention sur les similitudes et les interactions qui relient la coopération d'une part polono-alle-

²⁴ A. Brückmann *et al.* (dir.), *Europa. Nasza historia. Od wybuchu II wojny światowej do czasów współczesnych*, WSiP & Eduversum, Warszawa 2020.

²⁵ A. Duménil *et al.* (dir.), *Histoire/Geschichte. Europa und die Welt vom Wiener Kongress bis 1945*, Klett & Nathan, Stuttgart 2018 [première édition 2004].

²⁶ Toutes les traductions dans cet article sont effectuées par notre soin.

mande et d'autre part franco-allemande ayant pour objectif de les replacer dans leur contexte européen et mondial.

LA CONSTRUCTION DU DISCOURS — LE REGARD SÉMIOTIQUE

Les discours d'un côté et les images de l'autre constituent dans les manuels la confrontation perpétuelle de ce qui est lu et vu. Synchroniser ou aligner, si l'on préfère, le texte avec la représentation visuelle nous paraît d'une importance cruciale dans un processus d'apprentissage. À l'instar de Jean Amos Komenský, nous dirons que « tout ce qu'on peut apprendre ne doit pas seulement être raconté pour que les oreilles le reçoivent mais aussi dépend de ce qui est imprimé dans l'imagination par l'intermédiaire des yeux »²⁷. Une photo peut de ce fait jouer un rôle indéniable en faveur d'une conscientisation du regard sur sa propre culture, pour pouvoir se reporter aux autres, parvenir à saisir et à exprimer l'implicite et questionner l'imaginaire des cultures²⁸. Cela revient à dire que le dispositif sémiotique d'une page de manuel scolaire relève d'un choix stratégique.

Les deux manuels analysés optent pour accorder la place de premier ordre à la photographie. Nous avons souhaité d'observer si ce choix semblable du dispositif sémiotique révèle la même intention discursive, véhicule le même message.

Une photo en noir et blanc en grand format ouvre le dossier thématique sur la guerre dans le manuel polonais. La photo prise en avril 1943, illustre un groupe de la population civile en mouvement et tenant haut les mains. Le court descriptif stipule qu'il s'agit d'un groupe de personnes, hommes, femmes, enfants, de confession juive, capturés pendant le soulèvement de ghetto à Varsovie. Les personnes forcées d'avancer sont conduites vers le train à destination d'un camp de concentration. Encadrés par les soldats allemands, les personnes saisies semblent terrifiées et impuissantes. Les soldats allemands y rappellent le pouvoir de l'occupant et le contrôle qu'ils exercent. On peut ressentir la confusion ainsi que l'impuissance de ce groupe de gens face à la terrible réalité. La photo, en illustrant les visages exprimant la peur qui régnait, a le pouvoir de nous montrer la détresse des habitants. Les couleurs sombres de l'image contribuent à l'atmosphère tragique que la photo dépeint livrant un message clair : nous ne devons jamais oublier l'ampleur de la catastrophe. Le manuel polonais oriente d'emblée le discours en mettant en scène sur le tout premier plan du récit sur la guerre la population civile, sa souffrance, son impuissance, tout en revenant sur les relations émotionnelles polono-juives. Au travers de cette photo, le manuel semble ainsi cibler ses intentions discursives

²⁷ J.A. Comenius, *La Grande Didactique ou Traité de l'Art Universel d'enseigner tout à tous*, PUF, Paris 1952, p. 112.

²⁸ Voir à ce sujet par exemple L. Maurer, « Identités visuelles : valeurs du local et du transnational dans la genèse d'un tableau », [dans :] G. Zarate, D. Lévy, C. Kramsch (dir.), *op. cit.*

sur l'émotion, l'empathie envers la cause de la population civile meurtrie, frappée par la guerre. Nous verrons que ce choix constituera le fil conducteur du manuel.

Une perspective toute différente se dégage du manuel allemand. Deux photos de taille égale, présentant les soldats hissant les drapeaux, ouvrent le chapitre sur la guerre. Cette composition sémiotique nous paraît relever le choix stratégique de premier ordre. La photo en haut de la page a été prise le 24 février 1945 par Joe Rosenthal, photographe américain, dont les parents étaient des immigrants juifs russes. Ce cliché, pour lequel Joe Rosenthal a reçu le Prix Pulitzer, présente une reconstruction d'une image de six soldats américains hissant le drapeau américain sur la montagne japonaise Suribachi au terme d'une bataille d'Iwo Jima. Juste au-dessous est juxtaposée une autre photo, prise le lendemain de la libération du Berlin en mois de mai 1945. Le nom du photographe n'est pas mentionné. La photo illustre les soldats russes sur les toits dominant Berlin dévasté. Les soldats tiennent le drapeau de la Russie soviétique immortalisant la victoire de la « grande Guerre Patriotique », comme le nommaient les livres soviétiques d'histoire²⁹, et héroïsent la prise de Berlin par l'armée Rouge.

Outre cette mise en espace dessus-dessous de ces deux photos, la mise en scène de courts descriptifs mérite que l'on s'y attarde un instant.

En dessous de la photo, située en haut de la page, nous observons un syntagme nominal finalisé par les trois points *Der Sieg der Demokratie...* [La victoire de la démocratie...]. Invitant à un moment de réflexion, ces trois points précèdent la question rhétorique qui réfère à la deuxième photo : *...Oder der Sieg des Kommunismus?* [... ou la victoire du communisme ?]. Cette mise en scène suggère indéniablement la nécessité du choix qui s'impose pour pouvoir construire le monde du futur. Ce choix résulte de toute évidence d'une figure de gradation qui situe la démocratie à l'opposé du communisme.

Le dialogue de ces deux photos symboliques de la fin de la Seconde Guerre mondiale et de la victoire de l'alliance, visibles dès la première page du dossier sur la guerre du manuel allemand, semble indiquer le point de vigilance : la conscientisation de la victoire, nécessaire, de la démocratie contre une idéologie destructive.

Ce bref regard sémiotique sur les premières pages du dossier consacré à la Seconde Guerre mondiale dans les deux manuels illustre d'ores et déjà que la stratégie de la construction discursive du manuel polonais contraste avec celle du manuel allemand. Tandis que le premier s'attache à mettre en scène la souffrance de la population civile déclenchant nécessairement les émotions et l'empathie, le manuel allemand oriente le discours sur la victoire de la démocratie, ouvrant ainsi la perspective vers les temps de l'après-guerre.

²⁹ « Die Szene wurde von des Fotografen gestellt, um den Sieg der Roten Armee im Zweiten Weltkrieg zu heroisieren der in den sowjetischen Geschichtsbüchern als "Grosser Vaterländischer Krieg" bezeichnet wurde », *Geschichte*, p. 299.

Cette observation nous permet d'aboutir à un avancement de l'hypothèse, qui mérite d'être approfondie et vérifiée, que le choix des photos et leur mise en scène dans les deux manuels considérés permet un déplacement concernant la stratégie de la représentation de l'objet discursif. Ce déplacement concerne l'objectif de la Seconde Guerre : contre l'Allemagne nazie dont l'objectif est limité à l'Allemagne dans le manuel polonais, et contre le communisme (et pour la démocratie), ayant un objectif mondial dans le manuel allemand. Un tel changement de perspective permettrait de modifier la nature de l'adversaire, pour reprendre Marie Veniard³⁰ : de l'Allemagne on passe ainsi à une idéologie politique (nazie et/ou communiste) ce qui permet de pointer en quelque sorte de vrais ennemis, ceux que l'on qualifie de nazi ou de communistes.

LES CARTES ET LEUR RÔLE DANS LA REPRÉSENTATION DE LA RÉALITÉ

Au-delà des photos, les cartes constituent un élément d'apprentissage important dans les manuels d'histoire. Le choix de les introduire, ou non, pour supporter le texte relève, à nos yeux, d'une vraie stratégie de conduite du discours. Complétées par les applications et exercices, les cartes, tout comme les images et le récit, peuvent influencer les représentations sur l'objet discursif de la guerre.

Un simple coup d'œil dans les deux manuels permet de constater que le manuel allemand a fait le choix de proposer davantage de cartes en comparaison avec le manuel polonais : on compte 17 cartes dans le manuel allemand contre seulement 6 dans le manuel polonais dans le dossier sur la Seconde Guerre mondiale. La question qui se pose est la raison de cette différence.

Dans le manuel allemand, le choix des cartes sert les représentations schématiques illustrant la chronologie de la guerre, les alliances constituées dotées de légendes détaillées, l'évolution des avancées des armées. Ces représentations schématiques témoignent d'une volonté de focaliser l'attention sur des aspects techniques de la stratégie militaire de la guerre. Le tableau chronologique qui détaille les préparatifs de la guerre accompagné d'une carte qui trace des alliances illustrant la puissance de la politique étrangère d'Allemagne dès le mois de septembre 1939 (p. 300) semble confirmer notre hypothèse. Suit une carte qui schématise les revendications du Japon (p. 303). Sur une double page (pp. 304–305), 4 cartes illustrent la stratégie militaire et des victoires d'une part de l'Axe (l'alliance entre l'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste) et du Japon sur l'Océan Pacifique (1939–1942), et d'autre part celles de l'Union Soviétique (1942–1945)

³⁰ M. Veniard, *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, Presse Universitaire de Franche-Comté, Besançon 2013.

contre l'Allemagne hitlérienne. Des cartes plus détaillées schématisant des étapes intermédiaires comme des percées dans les Ardennes en 1940 soutenues par le tableau illustrant des productions dans les trois états belligérants (p. 310) sont également représentées. Tout comme la carte de l'Europe en 1942 qui saisit l'influence de l'Allemagne lorsque l'hégémonie allemande atteint son apogée sur le continent européen. Les cartes du « grand empire Allemand » et de « l'Europe sous domination allemande » et « le reste de l'Europe » constituent l'objet d'application des savoirs des élèves (p. 319). La comparaison avec un « grand Reich allemand » (*Grossdeutsches Reich*) saisi sur un moment particulier de la guerre est présentée aux élèves allemands pour les amener à effectuer des analyses du développement des premières phases stratégiques de la guerre (1937–1942). Les textes qui accompagnent ces cartes présentent les points d'attention sur l'idéologie qui régnait à l'époque justifiant « l'annexion » de l'Autriche dont le but était d'« intégrer tous les Allemands dans le grand Reich ». L'annexion est « justifiée par l'idéologie nazie » résultant de la volonté de la mise à la disposition de tous les allemands de « l'espace de vie » (*Lebensraum*). Des états alliés du Reich qui ont soutenu l'établissement de l'ordre nouveau » (*neuen Ordnung*) sont également évoqués. Une dernière et unique carte est dédiée aux emplacements des camps de concentration (p. 335). Les cartes du manuel allemand illustrent avant tout, nous l'avons dit, des mouvements des armées, des batailles, des stratégies militaires et des conséquences politiques et sociales de la guerre. Ce faisant elles permettent de construire un discours explicitant la façon dont les Allemands ont progressivement conquis de nouveaux territoires, comment ils ont organisé leur défense et leur expansion, comment la guerre a été utilisée pour imposer le régime nazi et comment ce dernier a été utilisé pour maintenir le pouvoir des dirigeants allemands jusqu'aux premières années de la Seconde Guerre mondiale. À travers des exercices d'analyses de cartes, les élèves sont amenés à réfléchir sur la façon dont la montée en puissance du nazisme a été utilisée pour imposer des idéologies et des systèmes politiques à l'échelle internationale.

Une représentation toute différente est véhiculée dans le manuel polonais à travers ses six cartes. Si les deux premières, de taille nettement plus petite que les cartes dans le manuel allemand, illustrent très schématiquement l'attaque de l'Allemagne hitlérienne et de l'Union Soviétique sur la Pologne en 1939 (p. 11) puis une période large de 1937 à 1945 relative aux mouvements de guerre sur le Pacifique (p. 19), presque la moitié des cartes est consacrée à la population civile. En effet, on y retrace les mouvements de déportation des travailleurs forcés en Europe, ou encore les emplacements de l'extermination de la population Juive (p. 35). Ces cartes sont complétées par le tableau indiquant le nombre de victimes selon les pays. Le dossier est clos par une carte très générale de l'Europe durant Seconde Guerre mondiale (1942–1945) avec les points tournants des batailles victorieuses des alliées et de l'Union Soviétique.

Ces brèves analyses nous semblent pertinentes dans le cadre de notre recherche pour démontrer que le dispositif sémiotique a la capacité à forger une représentation sur un objet discursif. Dans ce qui suit nous allons mettre en regard les analyses avancées avec la matérialité signifiante des textes de deux manuels.

LA GUERRE ET SES APPARENCES SÉMANTIQUES

Nos analyses portent sur l'interaction du lexique avec les fonctionnements linguistique et discursif au service de la construction du sens : le syntagme, la syntaxe, le texte, l'hétérogénéité énonciative et interdiscours. Nous considérons ce fonctionnement comme une caractéristique constitutive du sens en discours³¹ dans lequel une unité lexicale est « le résultat d'un travail et le point de rencontre entre une pluralité de processus de structuralisation »³². Le sens se situe au carrefour de fils qui le traversent, pour paraphraser Sophie Moirand (voir *supra*).

Les premières lignes du texte illustrent d'emblée que le contraste entre les deux manuels dans la représentation de la guerre est tout aussi frappant lorsque l'on aborde la matérialité textuelle.

En effet, les titres du manuel polonais emploient relativement peu le nom de la *guerre*. On y préfère, ou trouve plus conforme, d'autres noms qui peuvent constituer en quelque sorte un champ associatif afférant³³, tels que l'*attaque sur* ou encore *invasion* ou l'*agression*, ce qu'illustrent ces quelques exemples : *Atak hitlerowskich Niemiec na Polskę* (p. 10) (l'attaque de l'Allemagne hitlérienne sur la Pologne), *Sowiecki atak na Polskę* (p. 11) (l'attaque des soviétiques sur la Pologne), *Inwazja Niemiec na Polskę* (p. 10) (l'attaque de l'Allemagne sur la Pologne), *Atak na polską inteligencję i kulturę* (p. 23) (l'attaque contre l'intelligence et la culture polonaise).

Le choix du nom d'action *attaque* à valeur aspectuelle inchoative est sans doute motivé pour préciser sur le plan lexical le début de l'action : *attaquer* (ital. *attaccare* — « assaillir »), porter les premiers coups à, commencer le combat (le dictionnaire *Le Robert*). Dans notre cas, l'*attaque sur* souligne avant tout l'aspect soudain et brutal de l'invasion subie par la Pologne.

Outre le signalement des dégâts matériels les conséquences rejaillissent avant tout sur le peuple polonais, meurtri et opprimé, qui subit l'*attaque (atak na)*. On le voit à travers les intitulés des paragraphes qui mettent en exergue les épreuves de

³¹ *Ibidem*.

³² D. Maingueneau, *L'analyse du discours : introduction aux lectures de l'archive*, Hachette Université, Paris 1991, p. 30.

³³ M. Veniard, *op. cit.*

la population civile, les atrocités subies et l'oppression comme conséquences de cette attaque brutale : *Przymusowa praca* (p. 26) (le travail forcé), *Zagłada Żydów* (p. 30) (l'extermination des Juifs), *Izolacja Żydów w gettach* (p. 30) (l'isolation des Juifs dans les ghettos), *Życie w gettach — powolna śmierć z głodu i wyczerpania* (p. 31) (la vie dans les ghettos — une lente mort de la famine et de la fatigue), *Ludobójstwo* (p. 37) (le génocide), *Głód* (p. 23) (la famine), *Marsze śmierci i wyzwolenie obozów* (p. 25) (les marches de la mort et libération des camps). Une telle structuration permet de mettre en relation la *Seconde Guerre mondiale* et le champ sémantique : *l'attaque, l'occupation, les pertes, la mort, la mort de masse, la famine, le crime, l'oppression, la destruction, l'arrestation, les déportations*. À travers ce rapport associatif, le manuel érige la mémoire discursive qui s'installe durablement dans la mémoire collective des Polonais.

Contrairement au manuel polonais, le nom de *la guerre* se détache avec une puissance remarquable dans le manuel allemand. Ce dernier opte pour l'emploi démythifié du nom de *la guerre*. Loin du discours marqué par le pathos, au sens grecque du terme, la *guerre* y indique une activité visant à atteindre un objectif politique par l'utilisation de la force armée. Le nom est déployé dans les titres inscrivant un processus qui comprend des étapes militaires relatifs à la préparation, le déclenchement, le déroulement et la conclusion ce qu'illustrent ces quelques exemples : *Die grossen Phasen des Zweiten Weltkriegs* (p. 300) (de grandes phases de la Seconde Guerre mondiale), *Aussenpolitik und Kriegsvorbereitung (1933–1939)* (p. 301) (politique étrangère et préparation à la guerre), *Von den Siegen der Achsenmächte zu den Siegen der Alliierten* (p. 304) (des victoires de l'Axe aux victoires des alliées), *Die Siege des Achsenmächte* (p. 306) (les victoires de l'Axe), *Der totale Krieg* (p. 308) (la guerre totale), *Der Sieg des Anti-Hitler-Koalition* (p. 310) (la victoire de la coalition antihitlérienne), *Die Welt und Europa 1945* (p. 312) (le monde et l'Europe), *Vom Krieg zum Frieden* (p. 314) (de la guerre à la paix). Le manuel allemand insiste ensuite sur le fait que le déclenchement de la guerre est une décision politique et que le déroulement de la guerre est un processus qui comprend des activités telles que la conduite des opérations militaires, la gestion des ressources et la gestion des relations avec les autres États (*Aussenpolitik und Kiegsvorbereitung*). En définitive, la fin de la guerre est un processus qui comprend des activités telles que la négociation des traités de paix et la mise en œuvre des accords (*Die Welt und Europa, Vom Krieg zum Frieden, Ein Sieg der Demokratie?*). Il s'y agit de la conquête qui modifie la dimension militaire en une dimension idéologique en mettant en avant la volonté d'anéantir le communisme : *Im osten Europas — ein vernichtungskrieg gegen des Kommunismus* (p. 324) (en Europe de l'Est — une guerre d'anéantissement contre le communisme). On y observe l'entrée en relation interdiscursive du texte (p. 324) avec les photos (p. 299) (voir les analyses ci-dessus).

LA NOMINALISATION ET LES FORMES PASSIVES
COMME STRATÉGIE DE LA CONSTRUCTION DU DISCOURS
SUR LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Outre le choix lexical, les constructions morpho-syntaxiques contribuent elles aussi à la mise en place des stratégies discursives. C'est le cas des formes passives et de la nominalisation dans des structures syntaxiques complexes dont l'emploi est massif dans le manuel allemand, comme en témoignent ces quelques exemples : *ein Vernichtungskrieg gegen des Kommunismus* (une guerre d'extermination contre le communisme), *Die Vernichtung des Juden in Europa* (l'extermination des Juifs en Europe), *Ghettos, Pogrome und Hinrichtungen — die erste Phase des Völkermordes an des Juden* (ghettos, pogroms et exécutions — la première phase du génocide des Juifs).

L'article annoncé par le titre *Die Welt des Konzentrationslager* (le monde des camps de concentration) pose la question ouverte commençant par la locution conjonctive « en quoi », impersonnelle et dépourvue de l'agent : *In welcher Hinsicht waren die nationalsocialistischen Lager in der Geschichte singular?* (en quoi les camps nazis étaient-ils singuliers dans l'histoire ?). Dans la suite du texte nous pouvons lire à travers des formes passives que *Als Sklaven gehaltene Häftlinge* (tous les prisonniers sont détenus comme esclaves), que *Die sich während des Krieges verstärkende Unterdrückung spiegelte sich in einer beachtlichen Stingerung der Häftlingszahlen in den Konzentrationslagern wider* (l'intensification de l'oppression pendant la guerre s'est traduite par une augmentation du nombre de prisonniers dans les camps de concentration), que *Die Ermondung durch Gas wurde Gewählt weil sie im Vergleich zu Erschiessungen als "effizienter" galt und die Mörder seelisch weniger belastete* (l'assassinat par gaz a été choisi parce qu'il était considéré comme plus « efficace » que l'exécution par balles et qu'il faisait moins souffrir psychologiquement les meurtriers).

Dans le manuel polonais les nominalisations et les formes passives ne manquent pas non plus : *najokrutniejsze wydarzenia miały miejsce we Lwowie oraz w Jedwabnem na Podlasiu* (p. 16) (les événements les plus cruels ont eu lieu à Lviv et à Jedwabne en Podlasie). Elles font souvent l'ellipse de l'agent correspondant ainsi à la description, quelque peu instrumentale pour rendre le terme de Patrick Charaudeau³⁴ des événements. Certes, ce procédé permet une forte condensation du contenu du dire ou de faits mais elle peut aussi dissimuler les actants humains responsables. Les actions semblent ne pas être contrôlées par les êtres humains mais par des instruments ou par des causes non-humaines. Ces derniers jouent le rôle d'agent et représentent le cas des structures actives dans lesquelles l'agent humain est remplacé par un agent non-humain. Ne pas exprimer l'agent humain permet de présenter le résultat de l'événement tout en effaçant la responsabilité de celui qui

³⁴ P. Charaudeau, *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette, Paris 1997.

contrôle l'action. Si il arrive que l'agent, le coupable, soit clairement désigné dans le manuel allemand, il s'agit, souvent, de la responsabilité assignée à une seule personne, Hitler : *Hitlers Aggressionspolitik in Europa* (la politique d'agression de Hitler) (p. 302), *Hitler ging davon aus, dass Grossbritannien ihm in Europa freie Hand liesse* (Hitler supposait que la Grande Bretagne lui donnerait une carte blanche en Europe) (p. 302), *Hitler plante eine Landung deutscher Truppen auf britischem Boden* (Hitler prévoyait un débarquement des troupes allemandes sur le sol britannique) (p. 305), *Ab dem 10. Mai 1940 führte Hitler eine grosse Offensive gegen des Niederlande, Belgien und Frankreich durch* (le 10 mai 1940 Hitler lance une offensive contre les Pays-Bas, la Belgique, et la France) (p. 306). Ce qui n'est pas le cas dans le manuel polonais qui nomme presque exclusivement le coupable collectif comme suit : *Naziści pozbawili ich (Żydów) praw obywatelskich* (les nazis les ont privés [les Juifs] de leurs droits civils) (p. 37), *Naziści rozpoczęli budowę w Niemczech pierwszych obozów koncentracyjnych* (les nazis ont commencé à construire les premiers camps de concentration en Allemagne) (p. 24), *[...] Jaby uniknąć śladów, funkconariusze SS zmusili żydowskich więźniów do zburzenia obozów* [...] pour effacer les traces, les officiers SS ont forcé les prisonniers juifs à démolir les camps) (p. 34), *Okupanci konsekwentnie dążyli do poddania Żydów całkowitej kontroli ...* (les occupants voulaient placer les Juifs sous le contrôle total) (p. 30), avec toutefois une prévalence de substantif gentilé *Niemcy* : *Niemcy zdecydowali, że zagłada Żydów zostanie przeprowadzona na ziemiach polskich* (les Allemands ont décidé que l'extermination des Juifs se ferait sur le sol polonais) (p. 34), *Niemcy wykorzystywali także antysemityczne nastroje* (les Allemands ont également exploité les sentiments antisémites) (p. 32), *Niemcy powzięli decyzję o utworzeniu gett na ziemiach polskich* (les Allemands ont pris la décision de créer des ghettos sur les terres polonaises) (p. 30), *Niemcy prowadzili taktykę niszczenia polskiej kultury* (les Allemands ont conduit une tactique de destruction de la culture polonaise) (p. 23).

DES TÉMOIGNAGES COMME STRATAGÈMES DE LA CONSTRUCTION DU DISCOURS SUR LA GUERRE

En tant que genre discursif apparenté à la vulgarisation scientifique³⁵ les manuels d'histoire, en produisant les textes à destination des élèves, jouent sur l'interaction dynamique entre le discours à transmettre et le discours qui sert de média pour la transmission. Cette interaction se construit à travers la mise en place

³⁵ Sur le caractère dialogique des textes de vulgarisation scientifique voir également G. Korum-Thillo, T. Musinova, E. Biardzka, « Stratégies discursives mises en place dans le texte de vulgarisation du discours scientifique américain et ses traductions en français et polonais : une étude contrastive », *Sprache im Beruf 6 : Fachsprache und Fachkommunikation im Wechselspiel*, 2023/1, J. Pędzisz, M. Sowa (dir.), pp. 45–65.

des stratagèmes qui consistent à l'assemblage des fragments de discours pour au final offrir un récit cohérent. Les *relations* « que tout énoncé entretient avec les énoncés produits antérieurement »³⁶ ou encore la « *rencontre* des discours autres » en termes de Bres³⁷ rendent le récit foncièrement dialogique.

Les travaux portant sur l'analyse du discours confirment la contribution de la mise en scène des témoignages dans la construction du discours et plus particulièrement à sa dimension interactionnelle, dialogale. Le rôle des pratiques citationnelles est d'une importance considérable, notamment quant à leur visée argumentative³⁸. En effet, les deux manuels analysés, allemand et polonais, font appel aux citations non seulement pour apporter des compléments d'information, mais aussi pour renforcer le discours du manuel par l'exactitude des faits ou encore pour apporter un point de vue contradictoire.

Dans le manuel allemand, nos observations concernant la volonté de présenter la guerre en tant qu'une activité militaire visant à atteindre un objectif politique semblent se confirmer par le choix des citations. En effet, le manuel propose un éventail riche d'extraits issus presque exclusivement des discours, documents officiels, politiques et/ou stratégiques, ce qu'illustrent les exemples que nous avons recensés (pp. 303–329) et dont nous nous livrons quelques titres :

Am Vorabend des Münchner Konferenz -eine "fatale Illusion" (À la veille de la conférence de Munich « une illusion fatale »), extrait de Discours de Winston Churchill, le 21 septembre 1938 (p. 303).

Beginn des Unternehmens Barbarossa, 22 juni 1941 (Département de l'action Barbarossa, le 22 juin 1941), extrait de la lettre de Hitler à Mussolini du 21 juin 1941 (p. 307).

Goebbels' "totaler Krieg" (La guerre totale de Goebbels), extrait du Discours prononcé au Palais du sport à Berlin 1943 par Joseph Goebbels : Voulez-vous la guerre totale ?, Hambourg 1998 (p. 309).

Jalta — eine Aufteilung der Welt (Yalta — une division du monde), extrait de la déclaration sur l'Europe libérée, le 11 février 1945 (p. 315).

Himmler über die Ziele des nationalsozialistischen Kriege, 1943 (Himmler sur les objectifs des guerres national-socialistes, 1943), extrait du discours de Himmler du 6 octobre 1943 (p. 323).

Hitler — Ein Kampf zweier Weltanschauungen (Hitler — une bataille de deux visions du monde), extrait des déclarations d'Hitler aux généraux allemands, mars 1941 (p. 324).

³⁶ S. Moirand, « Le dialogisme, entre problématiques énonciatives et théories discursives », *Cahiers de praxématiques* 43, 2004, pp. 189–220.

³⁷ Ensemble des formulations auquel l'énoncé *se réfère implicitement ou non, sciemment ou non*, qui le domine et à partir duquel il fait sens (J. Bres, « Vous les entendez ? Analyse du discours et le dialogisme », *Modèles linguistiques* 40 : *Les fondements théoriques de l'analyse du discours*, 1999, p. 1).

³⁸ Voir au sujet de la visée argumentative G. Komur, *Presse écrite et discours rapporté*, Orizons, Paris 2010, pour ne citer que cette auteure.

Die den Einsatzgruppen gegeben Anweisungen für Massenhinrichtungen (Les ordres pour les exécutions massives), extrait de la lettre du chef de service de la sécurité SD, Reinhard Heydrich, le 2 juillet 1941 (p. 325).

Plus rarement la parole est donnée aux civils. Nous en avons recensé quelques témoignages parmi lesquels également ceux de militaires :

Der Abwurf der Atombombe über Hiroshima — Bericht eines Augenzeugen (L'explosion de la bombe atomique sur Hiroshima — rapport d'un témoin oculaire), extrait de *Pika Don ! La leçon de Hiroshima*, Groupe de 6 août, Paris 1985 (p. 317).

Das "Erntefest" Massaker (Le massacre de la fête des vendanges, novembre 1943), extrait de R. Browning, *Ganz normale Männer* (Le réserviste du bataillon de police 101 et « solution finale » en Pologne) (p. 333).

"Der Krieg vor Augen" — die Russen in Berlin, April bis Mai 1945 (« La guerre sous nos yeux » — des russes à Berlin, avril à mai 1945), extrait d'*Une femme à Berlin*, anonyme, le journal 20 avril – 22 juin 1945 (p. 327).

Lorsque l'on déplace les stratégies militaires au second plan, on perçoit la guerre comme l'histoire des gens, comme l'histoire de leurs corps. C'est ce parti pris qui semble traverser l'ensemble du manuel polonais. Le déplacement principal du champ de bataille à la vie de la population permet de créer des représentations qui élargissent l'image du crime sur la population civile.

Durant la période de la guerre la population civile moins armée forme un organe collectif vulnérable, accessible, sans possibilité de résistance ; c'est ce que précisément veut démontrer le manuel polonais à travers des témoignages dont nous avons sélectionné quelques extraits ci-dessous :

Source 5. *Relacja ocalonego z Treblinki* (Témoignage d'un survivant de Treblinka)

Aaron Czechowicz, kupiec z Warszawy, został wysłany z całą rodziną do Treblinka, gdzie wybrano go do złożonej z Żydów grupy więźniów, którzy mieli pracować przy zwłokach pomordowanych. Dzięki temu przeżył i tak relacjonował:

[...] *Każdy już miał przygotowany bagaż i trzymali dzieci za rączki. Zobaczyłem przy wsiadaniu za parkanem stopy butów, stopy ubrań. [...] Powiadam do szwagra: „Oj szwagrze, niedobrze”. Krzyk, bicie. [...]* (p. 34)

[Aaron Czechowicz, un commerçant de Varsovie, a été envoyé avec toute sa famille à Treblinka, où il a été affecté à un groupe de prisonniers juifs pour travailler sur les corps des personnes assassinées. Grâce à cela, il a survécu et a fait un rapport :

[...] *Chacun avait déjà préparé ses bagages et tenait les enfants par la main. J'ai vu à l'embarquement derrière la clôture des piles de chaussures, des piles de vêtements. [...] J'ai dit à mon beau-frère : „Oh beau-frère, ce n'est pas bon”. Des cris, des coups. [...]*

Source 4. *Śmierć z głodu* (La mort par la famine)

Marek Edelman — ocalały z Getta Polak — tak opowiadał o śmierci z głodu:

Czarni i brzydcy leżą osłabli z głodu w wilgotnej pościeli i czekają, aż ktoś przyniesie im owies na wodzie albo coś ze śmietnika. Wszystko jest tak szare — twarze, włosy, pościel [...] (p. 31)

Extrait de K. Krall, *Zdążyć przed Panem Bogiem*, Warszawa 2000, pp. 22–24.

C'est ainsi qu'un survivant polonais de ghetto a raconté la mort par la famine :

Ils sont sales et laids, affaiblis par la faim, couchés dans une literie humide et attendent que quelqu'un leur apporte de l'avoine à l'eau ou quelque chose provenant des ordures. Tout est si gris — les visages, les cheveux, les draps [...]

Source 3. *Kamień na kamieniu nie został* (Aucune pierre n'a été négligée)

Anna Janko tak opisywała pacyfikację wsi Sochy koło Zamościa 1 czerwca 1943 r.:

Biorę za rękę brata i siostrę, i idziemy ścieżką do drogi. Mijamy tatę. Leży na plecach i ma z prawej strony marynarki dziurkę, tam gdzie wleciała kula. [...] Kiedy więc dziecku zabijają na jego oczach rodziców, to jakby świat zabijali, razem ze słońcem, księżycem, drzewem, polem, zeszytem i lalką. [...] W Sochach kamień na kamieniu nie został. Tylko niebo i ziemia. (p. 22)

Extrait d'A. Janko, *Mala zagłada*, Kraków 2015, pp. 330–336.

[Anna Janko a décrit la pacification du village de Sochy près de Zamość le 1^{er} juin 1943 :

Je prends mon frère et ma sœur par la main, et nous descendons le chemin jusqu'à la route. Nous passons devant mon père. Il est couché sur le dos, un trou sur le côté droit de sa veste témoigne que la balle y est entrée. [...] Quand on tue ses parents, le monde est anéanti pour un enfant, avec le soleil, la lune, l'arbre, le champ, le cahier et la poupée. [...] À Sochy, pas une pierre n'a résisté. Seulement le ciel et la terre.]

On observe que le choix des citations recouvre le champ sémantique d'émotions : les témoignages évoquent la colère, la crainte, la peur avec toutes les inclinations accompagnées de la peine. À travers ce rapport associatif traversant la narration sur la Seconde Guerre mondiale, le manuel polonais érige une mémoire discursive de la souffrance partagée qui s'installe durablement dans la mémoire collective des Polonais. Ce choix dans la construction du discours relève, à nos yeux, de l'empathie caractérisant les comportements socio-langagiers des Polonais qui semble correspondre aux normes sociales propres à la culture polonaise, une sorte de « rituel phatique »³⁹.

Cependant, loin de tomber dans des descriptions idéalisées, remplies de la narration exaltante moralisatrice de l'héroïsme polonais, les textes du manuel proposent une tentative d'aborder la question difficile, celle des bons et mauvais, courageux et lâches Polonais, Juifs, ce qu'illustre cet extrait de la chronique de ghetto de Varsovie de E. Ringelblum :

Polakom przypomniano w rozporządzeniu, że za ukrywanie Żydów grozi kara śmierci. [...] Polska inteligencja drży i nie chce przyjmować żydowskich przyjaciół, wyjątek stanowią elementy ideowe. (p. 36) [Le décret rappelle aux Polonais que le fait de cacher des Juifs est passible de la peine de mort. [...] L'intelligentsia polonaise tremble et ne veut pas accepter d'amis juifs, sauf quelques-uns guidés par des idéaux].

On observe que les deux manuels ont fait le choix d'aborder avec courage non seulement des passages des relations polono-juifs, mais plus largement l'attitude des populations européennes envers la population juive.

³⁹ H. Grzmil-Tylutki, *Gatunek w świetle francuskiej teorii dyskursu*, Universitas, Kraków 2007, p. 162.

CONCLUSION

L'objectif du présent article a été d'étudier quelques unes des stratégies employées par des manuels d'histoire permettant de construire le discours sur la Seconde Guerre mondiale.

L'immensité narrative concernant l'objet discursif analysé que les deux manuels révèlent a été observée sous différentes formes : à la fois le dispositif sémiotique et linguistico-discursif.

Les choix opérés concernant la sélection et la mise en page des images et des cartes, l'éclairage porté sur le champ sémantique spécifique notamment dans la construction des titres, l'usage fréquent de certaines structures morpho-syntaxiques telles nominalisations et formes passives, les pratiques citationnelles spécifiques et notamment la sélection et la hiérarchisation de textes sources ont souligné avant tout la malléabilité de l'objet de discours.

Loin du discours marqué par le pathos, au sens grecque du terme, marqué par le champ associatif suscitant l'émotion, l'objet discursif de la *Seconde Guerre mondiale* dans le manuel allemand se détache fortement des émotions pour véhiculer le sens d'une activité militaire visant à atteindre un objectif politique par l'utilisation de la force armée.

À contrario, le focus orienté non pas sur des corps militaires ou sur des combats mais plutôt sur la population civile, sur l'évitement de la mort ou sur des moyens de survie observés dans le manuel polonais, repositionne, voire change radicalement la perception de la guerre.

Ces deux récits, cohérents, révèlent que deux visions de l'événement sont possibles.

Des stratagèmes mis en place par des pratiques citationnelles de manuels participent eux aussi à la construction du discours.

En effet, si l'assemblage des fragments de discours issus de témoignages a pour but d'authentifier des atrocités commises par les nazis elle permet, dans le même temps, d'introduire parmi les victimes de la guerre un allemand qui souffre, un allemand à visage humain renforçant ainsi l'idée que certains allemands étaient, eux aussi, victimes de cette guerre. Ces stratégies révèlent indéniablement la volonté des auteurs d'aborder des sujets complexes tout en se projetant vers l'après-guerre, non seulement pour renforcer le dialogue au sein de l'espace européen mais aussi de participer à la construction de la mémoire discursive européenne et à l'édifice de la mémoire collective.

Les analyses présentées dans le présent article nous ont placée dans l'approche dialogique et ont permis d'avancer que le récit de manuel scolaire d'histoire est une réécriture par excellence, une reprise de propos déjà tenus mais orientés autrement et inscrits dans un contexte culturel et social nécessairement autre. L'idée qu'un texte quel qu'il soit n'innove jamais de façon absolue (et que les écrits antérieurs étant toujours présents et installés dans des relations interdiscursives)

permet de rappeler que tout ce qui est dit, est rapporté d'une perspective. En effet, nos connaissances sont construites sur la masse narrative se situant au carrefour de fils qui se croisent entre les discours passés et ceux à venir.

THE STRATEGY OF DISCOURSE CONSTRUCTION
OF THE SECOND WORLD WAR
IN TWO EUROPEAN HISTORY TEXTBOOKS:
A COMPARATIVE PERSPECTIVE

Abstract

This paper identifies strategies for the construction of discourse on the Second World War in two history textbooks published in the framework of two European projects. The main objective is to observe how different stratagems such as the semiotic device, lexical expressions, syntactic constructions, participate in the construction of a coherent narrative that shapes the collective memory on the discursive object of the Second World War. The dialogical character of the history textbook and its pedagogical aim, the essential and constitutive elements of the discursive strategy towards the readership conveying soft historical skills, are also questioned in the present paper.

Key words: Second World War, comparative discourse analysis, discursive object, discursive strategies, collective memory, discursive memory.

Mots-clés : Seconde Guerre mondiale, analyse comparative du discours, objet discursif, stratégies discursives, mémoire collective, mémoire discursive.

ANNA KRZYŻANOWSKA
ORCID : 0000-0001-7155-3612
Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin
anna.krzyzanowska@mail.umcs.pl

COMMENT COMPARER LES FORMULES EXPRESSIVES
DE LA CONVERSATION :
LE CAS DE *FAUT PAS POUSSER*
ET SON ÉQUIVALENT POLONAIS *BEZ PRZESADY*

1. INTRODUCTION

La présente étude s'inscrit dans le cadre de la phraséologie comparative qui se focalise sur la description multidimensionnelle des énoncés comportant un certain degré de figement syntaxique, sémantique et énonciatif. Elle vise, plus précisément, à mettre en exergue les similitudes et les divergences de structuration et d'emploi des formules expressives de la conversation en français et en polonais, ainsi qu'à relier la description des propriétés structurales et sémantiques au statut pragmatique du contenu exprimé. Notre principal objectif est d'identifier et de comparer les actes de langage impliqués par les formules dans des usages situationnels particuliers. Un survol des travaux existants montre que ce versant pragma-sémantique de l'étude reste également associé à la dimension culturelle de la langue¹.

¹ Cf. C. Kerbrat-Orecchioni, *La conversation*, Seuil, Paris 1996, pp. 66–92 ; A. Wierzbicka, « Różne kultury, różne języki, różne akty mowy », [dans :] J. Bartmiński (dir.), *Język — Umysł — Kultura*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 1999, pp. 193–227 ; Ch. Béal, *Les interactions quotidiennes en français et en anglais. De l'approche comparative à l'analyse des situations interculturelles*, Peter Lang, Berne 2010 ; E. Ougiermann, *On Apologising in Negative and Positive Politeness Culture*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam–Philadelphie 2009 ; F. Baider et

Les structures phrastiques étudiées font partie d'une sous-catégorie des formules réalisant, au moins dans certains de leurs emplois, un acte expressif. Leur valeur expressive se révèle à travers l'attitude du locuteur, fortement marquée par la subjectivité, et s'accompagne souvent de l'évaluation que ce dernier porte sur son propre énoncé ou sur celui d'autrui et un état de choses. Par exemple, la formule *ça suffit* permet d'exprimer devant autrui son agacement ou son irritation, et de lui signaler sa réprobation. Nous limitons notre champ d'investigation aux expressions qui ont un caractère figé ou semi-figé au plan syntaxique, et dont le sens non compositionnel est stabilisé par la contrainte pragmatique. Dans la plupart des cas, ce sont des énoncés autonomes dont le fonctionnement est déterminé par l'univers du discours et les contraintes qui y sont liées. Cet univers englobe, entre autres, les contraintes stylistico-thématiques et la situation de communication, qui correspond aux conditions concrètes dans lesquelles se déroule la communication². En tant qu'énoncés reproduits par le locuteur lui-même en situation, les formules constituent souvent une réaction conventionnelle face au comportement de l'interlocuteur. Elles peuvent aussi correspondre à des commentaires au sujet de ce qui s'est produit ou se passe. Nous nous intéressons également à la dimension interactionnelle de ce type d'énoncés, c'est-à-dire à leur place dans les échanges.

Afin de constituer les corpus répondant à notre problématique de recherche, nous avons exploité les bases de données suivantes : Frantext (désormais CF, 266 millions de mots), <<https://www.frantext.fr/>>; Lexicoscope (CL, textes littéraires contemporains, 30 millions de mots), <http://phraseotext.univ-grenoble-alpes.fr/lexicoscope_2.0/> ; ORFEO (CO, Outils et Ressources sur le Français Écrit et Oral, un corpus d'études pour le français contemporain qui comporte 4 millions de mots de productions orales, <<http://www.projet-orfeo.fr/>>); le Corpus national de la langue polonaise (NKJP, constitué de 1,5 milliard de mots, textes littéraires, textes de la presse quotidienne ou régionale, de sites Web et de textes oraux), <<http://nkjp.pl/>> ; et Spokes (CS, qui comporte 247 580 énoncés de corpus oraux), <<http://spokes.clarin-pl.eu/>>.

Des explorations complémentaires ont également été effectuées sur les sites de presse en ligne (CP), Twitter et des forums (RS) pour diversifier les exemples fournis. Des corpus bilingues alignés français-polonais ont été également utilisés : <<http://context.reverso.net/>> ; <<https://pl.glosbe.com/>> ; <<https://www.linguee.pl/polski-francuski>>.

G. Cislaru, « Communication et intercompréhension : regards croisés de la pragmatique interculturelle et de la pragmatique contrastive », *Langages* 222, juin 2021, pp. 7–24.

² C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris 1980, pp. 18–19.

2. APPUIS THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES DE L'ANALYSE COMPARATIVE

2.1. LA BASE DE COMPARAISON

La démarche méthodologique de ce type d'étude comporte généralement trois étapes successives : l'observation monolingue des deux langues ; la mise en parallèle des données, étape au cours de laquelle on doit indiquer quel élément de la langue de base (LB) doit être comparé à quel élément de la langue cible (LC), et enfin, l'élaboration et la mise en équivalence de deux analyses menées conjointement. À ce stade, l'essentiel est d'établir un ensemble de critères permettant d'effectuer la comparaison interlinguistique³.

Dans les approches contrastives, on a souvent recours à un *tertium comparationis*, qui se trouve associé soit à une catégorie censée être universelle, telle la *métalangue sémantique naturelle*⁴, soit à l'*élément d'invariance* rendant « possible la comparaison entre deux corpus de langues et cultures diverses »⁵. En revanche, dans le cadre théorique de la sémantique cognitive, certains chercheurs se servent de la notion de *commensurabilité*. Celle-ci, comme le montre bien Barbara Lewandowska-Tomaszczyk⁶, peut être repérée à l'aide d'un ensemble de critères analytiques pertinents pour étudier le concept polysémique d'*integrity* en anglais et ses équivalents lexicaux en polonais. Ainsi, l'analyse que la linguiste propose se fait à partir de quatre critères : le critère formel de traduisibilité, le critère de structuration, celui d'emploi et, enfin, le critère de cadrage, combinant la connaissance linguistique à la connaissance du monde extérieur. Pour résumer, cette démarche qui intègre différents niveaux d'analyse vise à mettre en évidence le caractère très complexe des recherches interlinguistiques fondées sur un ensemble de paramètres d'ordre linguistique et extralinguistique.

³ Cf. T.P. Krzeszowski, *Contrasting Languages. The Scope of Contrastive Linguistics*, Mouton de Gruyter, Berlin–New York 1990, pp. 24–45 ; A.-M. Loffler-Laurian, « Etienne Pietri et la dynamique de la Linguistique Contrastive », [dans :] F. Fredet, A.-M. Laurian (dir.), *Linguistique contrastive, linguistique appliquée, sociolinguistique. Hommage à Etienne Pietri*, Peter Lang, Bern–Berlin 2006, pp. 173–188.

⁴ A. Wierzbicka, « La quête des primitifs sémantiques », *Langue Française* 98, mai 1993, pp. 9–23. Notons que cet outil méthodologique suscite la polémique dans certains cercles de chercheurs. Par exemple, Patricia von Münchow (*eadem*, « Réflexions sur une linguistique de discours comparative : le cas du journal télévisé en France et en Allemagne », *Travaux neuchâtelois de linguistique* 40, juin 2004, p. 48) soutient que les catégories descriptives des primitifs sémantiques (*vouloir, savoir, penser, bon, mauvais*, etc.) ne sont pas « réellement opératoires » et « paraissent difficilement utilisables pour la description de genres complexes ».

⁵ M. Pordeus Ribeiro, « Une sémantique discursive en contraste : proposition d'une étude de vocabulaire politique en français et en portugais », *Langages* 210, juin 2018, p. 95.

⁶ B. Lewandowska-Tomaszczyk, « Comparing languages and cultures. Parametrization of analytic criteria », *Russian Journal of Linguistics* 25(2), 2021, pp. 343–368.

2.2. NOTION DE CADRE PRAGMATIQUE

Pour développer notre démarche, rappelons maintenant quelques hypothèses de base qui vont situer la position théorique et méthodologique adoptée. L'objectif principal de cette étude est de trouver un équivalent fonctionnel d'une formule française aussi proche que possible quant à sa signification et ses valeurs illocutoires, sans négliger pour autant l'impact des différents types de facteurs sociolinguistiques et culturels déterminant les modalités d'utilisation de cette expression. Lors du transfert du français (LB) vers le polonais (LC), le choix d'un correspondant satisfaisant est gouverné par le principe d'acceptabilité situationnelle⁷ ainsi que les principes d'équivalence catégorielle, lexicologique, stylistique et statistique⁸.

Pour circonscrire les conditions d'utilisation de chaque formule, nous allons nous appuyer sur la notion de cadre pragmatique, qui peut être schématisé comme suit : « Nous énonçons (disons) X pour atteindre Y ». Ce schéma peut être spécifié au moyen de paramètres pertinents qui font partie intégrante d'une situation de communication donnée : qui parle, à qui, dans quelle situation et dans quel but. Finalement, le modèle formalisé que nous proposons offre un cadre cognitif général comportant les éléments pertinents de tout acte de communication :

QUI communique AVEC QUI — OÙ — QUAND — DANS QUEL BUT — DE QUELLE MANIÈRE⁹.

Le schéma ci-dessus constitue le point de départ de l'élaboration d'une définition contextuelle, ayant un caractère métalinguistique et comportant un *definiendum* à la place d'un *definiens*¹⁰. Une telle définition permet à son tour de mettre

⁷ A. Bogusławski, *Podstawy konfrontatywnej lingwistyki przekładowej*, Oficyna Wydawnicza LEKSEM, Łask 2013, pp. 79–83. La recherche d'une équivalence adéquate se trouve aussi associée à la notion de *charge communicative*. Celle-ci englobe, entre autres, les composantes informative, stylistique et collocative, ainsi que quelques éléments facultatifs de nature différente, par ex. phonique, narrative ou socioculturelle ; cf. G. Misri, « La traductologie des expressions figées », [dans :] M. Lederer et al. (dir.), *Études traductologiques en hommage à Danica Séleskovitch*, Minard, Paris 1990, pp. 143–163.

⁸ Pour plus de précisions sur ce point, cf. J.-C. Anscombre, « Les formes sentencieuses : peut-on traduire la sagesse populaire? », *Meta. Journal des traducteurs* 53(2), 2008, pp. 253–268 ; A. Krzyżanowska et al. (dir.), *Les formules expressives de la conversation. Analyse contrastive : français-polonais-italien*, Episteme, Lublin 2021, pp. 38–45.

⁹ W. Chlebda, « “Ramka pragmatyczna” w procesie weryfikowania i tworzenia słownikowych definicji frazeologizmów », [dans :] M. Hordy et al. (dir.), *Język — Człowiek — Dyskurs*, PRINT GROUP Daniel Krzanowski, Szczecin 2007, p. 191 ; cf. aussi M. Hrabia, « *No nie mów! Słownik pragmatemów?!* Rozważania nad leksykograficznym opisem wyrażen pragmatycznych w ujęciu kontrastywnym (na przykładzie polskich ekwiwalentów francuskiego pragmatemu *Tu m'en diras tant !*) », *LingVaria* 17, 1(33), 2022, pp. 99–113.

¹⁰ Cf. A.M. Lewicki et al., *Z zagadnień frazeologii. Problemy leksykograficzne*, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Warszawa 1987, p. 30 ; P. Krzyżanowski, « O rodzajach definicji i definiowaniu

en évidence les éléments les plus saillants (ou facettes) de la situation d'emploi de la formule. La situation de communication englobe les participants de l'échange communicatif (nombre, statuts, leurs rôles et la relation qu'ils entretiennent), l'ancrage spatio-temporel, la situation sociale dans laquelle se situe l'échange et les règles qui le régissent. En revanche, le contexte renvoie à l'environnement verbal d'une formule¹¹.

Dans ce qui suit, nous proposons une comparaison de la formule *faut pas pousser* et de son correspondant polonais *bez przesady* (littéralement « sans exagération »), effectuée à partir d'une configuration de paramètres formels, lexi-co-sémantiques, pragmatiques, discursifs, affectifs et socioculturels intervenant à plusieurs niveaux d'analyse. Dans notre démarche, nous avons été confrontée à de nombreuses difficultés relevant des écarts dus aux spécificités typologiques du français et du polonais, au non-respect du principe d'équivalence stylistique, à des asymétries à différents niveaux : lexical (existence de variantes, présence d'équivalents monolexicaux des formules polylexicales), sémantique (polysémie) et pragmatique (le fait qu'une même formule puisse avoir plusieurs valeurs illocutoires).

La comparaison que nous proposons s'appuie sur deux modèles descriptifs établis à partir d'un ensemble de critères permettant de dégager les divergences et les similarités entre les deux langues comparées¹².

3. LA FORMULE *FAUT PAS POUSSER* ET SON ÉQUIVALENT EN POLONAIS

3.1. LA FORMULE *FAUT PAS POUSSER*

A. Définition contextuelle

AI. La formule *FAUT PAS POUSSER* est utilisée lorsque le locuteur veut indiquer à son interlocuteur qu'il dépasse la mesure, que son attitude excède ce qui est considéré comme généralement acceptable.

w lingwistyce », [dans :] J. Bartmiński (dir.), *O definicjach i definiowaniu*, Wydawnictwo UMCS, Lublin 1993, pp. 390–391.

¹¹ P. Charaudeau, D. Maingueneau (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris 2002, pp. 134–135. Il convient de noter que la question des relations réciproques et variées entre les phraséologismes pragmatiques et le contexte a été discutée de façon détaillée par Maurice Kauffer dans son article « Le sens contextuel des actes de langage stéréotypés », *Lublin Studies in Modern Languages and Literature* 42(4), 2018, pp. 39–59.

¹² Notre étude trouve son ancrage dans la recherche sur les formules expressives réalisée dans le cadre du projet Polonium PRAGMALEX (PHC 2018-2019), « Pragmatèmes en contraste : de la modélisation linguistique au codage lexicographique », cf. A. Krzyżanowska *et al.* (dir.), *op. cit.*, p. 11. Le schéma descriptif de la formule française a été élaboré en coopération avec Francis Grossmann (Université Grenoble Alpes, Lidilem).

AII. La formule FAUT PAS POUSSER peut aussi être utilisée dans le sens de *n'allons pas trop loin, n'exagérons pas quand même*, pour marquer la concession dans une argumentation ou comme commentaire négatif.

B. Actes de langage

Dans des contextes appropriés, la formule en question peut réaliser les valeurs illocutoires suivantes :

BI. Fonctions expressives (émotives et appréciatives)

[EXPRIMER L'IRRITATION]

[EXPRIMER UN JUGEMENT NÉGATIF]

[DÉSAPPROUVER UN COMPORTEMENT OU UNE ATTITUDE INAPPROPRIÉE]

BII. [AVERTIR, METTRE EN GARDE]

BIII. [CONCÉDER]

C. Variantes

Il faut pas pousser ; il ne faut pas pousser (langue écrite) ; variante plaisante : *faut pas pousser mémé (mémère) dans les orties*¹³.

D. Registre

Faut pas pousser appartient au registre de la conversation familière, alors que la forme *il ne faut pas pousser* se rencontre essentiellement à l'écrit.

E. Fréquence

La formule est peu fréquente dans Orfeo et Lexicoscope — Orfeo (oral) : 6 occurrences ; Lexicoscope : 3 occurrences. Nous avons pris également en compte de nombreuses occurrences trouvées sur les réseaux sociaux (Twitter).

F. Prosodie

Un des patrons mélodiques réalisés (pour l'exaspération) a une direction fortement ascendante, avec un accent d'insistance sur la première syllabe de pousser : /fopapus : e/.

G. Paraphrases, équivalents

Parmi les expressions sémantiquement et pragmatiquement proches, on trouve les formules suivantes : *Faut pas charrier !, Faut pas exagérer !, N'exagère pas !, N'exagérez pas !, N'exagérons pas* (cf. point AII).

H. Statut syntaxique

L'expression présente une structure impersonnelle ; elle est parfois exclamative. L'ellipse du pronom impersonnel *il* et celle de l'adverbe de négation *ne* sont fréquentes dans l'emploi courant. Elle est assez figée : pas de variation de personne, pas d'insertion (sauf *non plus* dans *faut pas non plus pousser*). La formule n'est utilisée qu'au présent de l'indicatif, ou parfois, au conditionnel présent : *faudrait pas pousser !* Pas de complémentation possible sauf dans la variante plaisante *faut*

¹³ A. Rey, S. Chantreau, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Les usuels du Robert, Paris 1989, p. 976.

pas pousser grand-mère dans les orties ou dans des formules proches : *faut pas pousser le bouchon trop loin*.

I. Statut lexical et sémantique

Le sens global de la formule est non-compositionnel ; cependant, le verbe *pousser*, dans certains de ses emplois, est un synonyme d'*exagérer*, ce qui aide au décodage¹⁴. Le verbe *falloir* a classiquement son sens *déontique*¹⁵, la négation fournissant la valeur d'interdiction ou de refus.

J. Cooccurents privilégiés

Les cooccurents apparaissant dans le contexte à gauche sont les suivants : *non faut pas pousser* ; *non mais faut pas pousser* ; *OK on est gentils mais faut pas pousser*. En ce qui concerne ceux qui s'insèrent à l'intérieur de l'expression, nous n'avons pu repérer qu'un seul exemple : *faut pas non plus pousser*. Enfin, les cooccurents qui apparaissent dans le contexte à droite se présentent comme suit : *comme ça il faut pas pousser non plus quoi* ; *non, faut pas pousser quand même*.

K. Exemples

Comme déjà signalé, la formule étudiée réalise au moins trois actes de langage dans des contextes appropriés :

KI. Fonctions expressives (émotives et appréciatives)

[EXPRIMER L'IRRITATION]

(1) — Tu l'prends quand, ton portrait ?

— [...] Il est super mais tu m'as fait un pif vachement long, faudrait qu'tu rectifies.

— Ton pif ? Non mais, tu t'es vue d'profil ?

— Arrête, merde ! J'suis pas l'Angelus (sic !) de Milo, je sais, mais *faut pas pousser* !

(CF, <<https://www.frantext.fr/>> [consulté le 10/09/2022])

[EXPRIMER UN JUGEMENT NÉGATIF]

(2) *faut pas pousser*, avec 2000 euros de retraite, on vit bien, faut pas attendre la retraite pour faire des dettes, la retraite sert à vivre paisiblement et non à mener un grand train de vie.

(RS, Europe 1, [en ligne] : <<https://www.europe1.fr/politique/interpelle-a-verdun-sur-la-hausse-de-la-csg-et-des-prix-des-carburants-macron-defend-la-politique-du-gouvernement-3794777>> [consulté le 9/02/2020])

(3) Vitesse : « *faut pas pousser* » !

Le gouvernement a donc décidé, au premier juillet de cette année, de réduire de 90 à 80 Kms/H la vitesse des véhicules sur les routes secondaires à double circulation, autrement dit les routes nationales.

¹⁴ Ce sens n'est mentionné dans le *Trésor de la langue française* (<<http://atilf.atilf.fr/>>) ou le Grand Robert (Le CD-ROM du Grand Robert, 2005, <www.lerobert.com>) qu'avec les expressions *faut pas pousser* ou *pousser le bouchon trop loin*. En revanche, le Larousse en ligne (<<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/pousser/63173>>) signale : « manifester une attitude, une action, un sentiment, les mener jusqu'à tel point, les développer avec excès : *Vous poussez un peu loin le scrupule* ».

¹⁵ M. Herslund, « *Faillir et falloir* : la création d'opérateurs modaux », [dans :] M. Birkelund et al. (dir.), *Aspects de la modalité*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen 2003, pp. 67–73.

(CP, <<https://www.sudouest.fr/2018/02/23/vitesse-faut-pas-pousser-4226088-6135.php>> [consulté le 2/09/2022])

KII. [AVERTIR, METTRE EN GARDE] + [DÉSAPPROUVER UN COMPORTEMENT OU UNE ATTITUDE INAPPROPRIÉE]

(4) « Halte au mépris » : sages-femmes « en colère » cherchent reconnaissance

« *Faut pas pousser* », « ras le bol » : des sages-femmes ont manifesté mercredi en France dans le cadre de la journée internationale qui leur est consacrée.

« Notre profession est très peu connue et très peu reconnue », a expliqué à l'AFP Camille Dumortier, présidente de l'Organisation nationale syndicale des sages-femmes. « Ça fait des années qu'on réclame plus d'effectifs et un vrai statut médical à l'hôpital », ajoute Isabelle Maigniem. En blouses blanches ou bleues [...], les sages-femmes ont improvisé plusieurs chorégraphies avant de prendre le chemin du ministère de la Santé.

(CP, <https://www.lepoint.fr/societe/halte-au-mepris-les-sages-femmes-en-colere-donnent-de-la-voix-05-05-2021-2425167_23.php#xtmc=faut-pas-pousser&xtnp=2&xtr=11> [consulté le 2/09/2022])

Ici, *faut pas pousser* sert à réaliser l'acte de refus lié à une évaluation négative pouvant être paraphrasée de la façon suivante : 'n'exagérez pas'. Cet appel des sages-femmes a été adressé à un allocataire collectif, en l'occurrence, le ministère de la Santé. Notons qu'à la valeur expressive émotive de la formule se manifestant à travers le sentiment de colère et « un gros ras-le-bol » s'ajoute un acte de mise en garde qui peut être inféré à partir des données situationnelles. Ce sont donc les connaissances du monde qui nous indiquent qu'il s'agit d'une éventualité à éviter.

KIII. [CONCÉDER]

(5) Lemonid 🍋@Lemon_id

Bordeaux élu ville la plus tendance du monde.

Je vais pas faire de commentaire... #facepalm

Axel Pillaud@_Askel

OK, c'est vraiment sympa Bordeaux.

Mais *faut pas pousser*. Y'a des lieux bien plus sympas à visiter dans le monde en 2017!

(RS, <<https://twitter.com/lionelalbertino/status/1000824775860719616>> [consulté le 11/09/2022])

(6) À cette époque, quasi néolithique à ses yeux, je venais de mettre un pied au « Nouvel Observateur » (ce n'était plus « France Observateur », *faut pas pousser*, mais pas encore l'actuel « L'Obs »).

(CP, <<https://o.nouvelobs.com/high-tech/20190311.OBS1486/voici-ma-vie-en-1989-avant-le-web.html>> [consulté le 2/09/2022])

Dans l'exemple (5), *faut pas pousser* marque la concession dans une argumentation, tandis qu'en (6), elle constitue un commentaire négatif par rapport à ce qu'on dit. Il convient encore de préciser que la formule peut prendre une valeur ironique :

(7) GU2 : pour si je vais vous dire l'école de fontainebleau est quand même connue pour son érotisme et c'est vrai que beaucoup de peintures dénudent un peu ces dames surtout à l'époque mais euh mais l'école de fontainebleau c'est systématique et euh on va pas trouver ça dans une pièce mixte on va éviter voilà et je tiens à dire quand même que à côté dans la dans le salon des dames on n'a pas de messieurs franchement dévêtus hein

FV2 : oui

FV1 : non

FV2 : non franchement hein

GU2 : euh faut pas pousser euh pas de calendrier des rugbymen pour nous

FV2 : faut pas exagérer

HV2 : voilà c'est ce que j'allais vous dire on n'est on n'est pas encore à la bonne époque

GU2 : c'est ça pourtant pourtant madame était moderne mais il faut pas mais *il faut pas pousser*

HV2 : oui voilà

(CO, CLAPI <visite_guidee_manoir_guide2> [consulté le 5/09/2022])

Ici, la locutrice met en valeur le fait que l'on dénude facilement les dames sur les tableaux de l'École de Fontainebleau, mais pas les messieurs, parce que « faut pas pousser », c'est-à-dire que cela irait trop loin.

L. La place de la formule dans l'échange

Au plan discursif, *faut pas pousser* fonctionne en tant que formule responsive, c'est-à-dire comme réaction à un événement qui se produit. C'est pourquoi elle ne peut pas occuper une position initiale dans les séquences dialogales. Généralement, la formule en question fait partie d'un tour de parole qui est interposé entre deux autres tours de parole :

(8) L1 : on va le dire euh on va être les méchants qui ne laisseront pas le temps aux gens vous l'avez dit vous-même hein manque de temps donc erreurs

L4 : alors euh faut pas être euh

L5 : combien de personnes

L6 : ben ça ils nous le disent en réunion hein

L1 : voilà voilà

L5 : *faut pas pousser*

L2 : ben surtout ceux qui sont euh hors-site eux ils disent ah ben oui mais moi je suis là qu'une fois euh moi j'ai pas le temps le temps de venir et tout euh

(CO, <https://orfeo.ortolang.fr/annis-sample/reunions-de-travail/OF1_Reunion22Nov07.html> [consulté le 5/09/2022])

Elle apparaît également en position finale :

(9) — Mais non, finalement, je n'y arrive pas. *Faut pas pousser*.

(CL, <http://phraseotext.univ-grenoble-alpes.fr/lexicoscope_2.0/> [consulté le 7/02/2020])

Enfin, *faut pas pousser* se rencontre en emploi parenthétique :

(10) GirlfromMars

Posté le 12 octobre 2006 à 14 h 43 min 16 s

J'en serai au point FMR.

The EX, c'est juste immanquable. Pis bon, à 12-15 euros le billet en général, *faut pas pousser*, même qd on a plus de fric on y va qd même. Ca nous change des concerts à 25 ou 30 euros.

(RS, <<http://www.xsilence.net/forum-2851113581710.htm>> [consulté le 18/09/2022])

M. Emploi métatextuel/argumentatif

(11) On me comparait à Godard mais, moi-même, si j'avais été témoin de ce type de phénomène, j'aurais dit : « Faut pas pousser ! »

(CP, <www.lemonde.fr/archives/article/2013/02/23/eric-rochant-p-j-ai-disparu-a-vos-yeux-pas-aux-miens-p_4329420_1819218.html> [consulté le 2/09/2020])

Passons maintenant à l'analyse de la formule *bez przesady*, qui semble être un équivalent adéquat de *faut pas pousser* pour plusieurs raisons :

- le principe d'équivalence lexicologique est respecté du fait qu'à l'idéal, il s'agit de fournir pour la formule figée de la LB une formule également figée de la LC ;
- les deux formules sont mémorisées comme des « blocs », syntaxiquement assez figées et sémantiquement transparentes ; les opérateurs de négation présents sur le plan structural (fr. la particule négative *pas*, pol. la préposition *bez* 'sans') sont porteurs d'une valeur d'interdiction ou de refus ;
- les formules étudiées appartiennent au registre de la conversation familière ;
- *faut pas pousser* et *bez przesady* comportent un certain degré de figement énonciatif et réalisent les mêmes valeurs illocutoires dans des contextes d'utilisation comparables, par exemple l'expression d'émotions et de jugements négatifs, la réalisation d'un acte de désapprobation (cf. points A et K).

3.2. LA FORMULE ÉQUIVALENTE *BEZ PRZESADY*

A. Définition contextuelle

AI. La formule *BEZ PRZESADY* est utilisée lorsque le locuteur veut indiquer à son interlocuteur qu'il dépasse la mesure, que son attitude excède ce qui est considéré comme généralement acceptable.

AII. La formule *BEZ PRZESADY* peut être aussi employée comme commentaire négatif pour minimiser l'importance d'un fait, d'un événement (dans le sens de *n'allons pas trop loin, n'exagérons pas quand même*).

B. Actes de langages

L'étude de notre corpus d'appui nous a amenée à constater que la formule *bez przesady* sert à exprimer des émotions et des jugements négatifs (cf. point KI, ex. 12). Elle s'utilise également pour marquer le refus lié à une évaluation négative du comportement de l'interlocuteur (cf. point KII, ex. 13) ou exprimer une mise en garde à valeur de recommandation (cf. point KII, ex. 14). Enfin, la troisième valeur illocutoire que la formule est susceptible de revêtir consiste à minimiser l'importance des actes et des paroles du locuteur ou à atténuer soit une critique catégorique, soit un compliment exagéré proféré par lui (cf. point KIII, ex. 15).

Compte tenu de toutes ces considérations, nous proposons le schéma de valeurs illocutoires suivant :

BI. Fonctions expressives (émotives et appréciatives)

[EXPRIMER L'EXASPÉRATION]

[EXPRIMER UN JUGEMENT NÉGATIF]
 [DÉSAPPROUVER UN COMPORTEMENT OU UNE ATTITUDE INAPPROPRIÉE]

BII. [AVERTIR, METTRE EN GARDE]

BIII. [MINIMISER L'IMPORTANCE DE QUELQUE CHOSE]

C. Variantes

Dans notre corpus, nous avons pu repérer deux variantes facultatives (synonymiques) de la formule : *No bez przesady!*, variante utilisée à l'oral et expansée à l'aide de la particule à valeur emphatique *no*. Cette variante sert à mettre en relief le fait que l'interlocuteur dépasse la norme socialement admise (valeur intensifiante), ou à souligner que le locuteur conteste les paroles et les actes de celui à qui il s'adresse.

La deuxième variante présente la structure *bez przesady* + préposition *z* (« avec ») + [pronom démonstratif nominal (*ten, ta, to*) à l'instrumental ou adjectival (*taki, taka, takie*) à l'instrumental] + nom à l'instrumental : *bez przesady z tą sławą* (« sans exagération avec cette célébrité »).

D. Registre

La formule appartient au registre de la conversation familière.

E. Fréquence

La formule *bez przesady* est très fréquente dans le Corpus national de la langue polonaise (102 occurrences) ainsi que dans le corpus Spokes PL (20 occurrences). De nombreuses occurrences ont été trouvées sur les réseaux sociaux (Twitter, blogs, forums).

F. Prosodie

Intonation descendante. Accentuation sur l'avant-dernière syllabe : *Bez prze-SA-dy!*

G. Paraphrases, équivalents

Parmi les formules synonymiques correspondantes au plan syntaxique et sémantique, on trouve des expressions telles que : *Przesada!*, *To (lekka) przesada!*, *To (chyba) przesada!*, *Nie przesadzaj!* (valeur I), *Daj spokój!* (valeur II).

H. Statut syntaxique

La formule correspond à la structure syntaxique avec la préposition *bez* (« sans »), antéposée au nom *przesada* (« exagération ») : Préposition + N abstrait au génitif. Elle est syntaxiquement figée : pas de possibilité d'insertion, mais l'ajout de la particule *no* (« alors là ») est admis (voir point C). Il n'y a pas de complémentation, sauf dans la variante : *bez obawy z* + [pronom démonstratif nominal (*ta*) ou adjectival (*taka*) à l'instrumental] (voir point C).

I. Statut lexical et sémantique

L'expression polylexicale a un sens global non compositionnel et sert à signaler que la façon dont l'interlocuteur présente les choses est inappropriée, car celui-ci leur donne des proportions démesurées.

J. Cooccurrents privilégiés

Dans ce cas de figure, ils n'apparaissent que dans le contexte à gauche : *nie no, już, tylko, no dobra + bez przesady* ; *ale + [terme d'injure] + bez przesady*, par ex. *ale, do cholery, bez przesady!* ; *ale + [terme d'adresse] + bez przesady*.

K. Exemples

KI. Fonctions expressives (émotives et appréciatives)

[EXPRIMER L'EXASPÉRATION]

[EXPRIMER UN JUGEMENT NÉGATIF]

(12) nie mogę zalogować się na konto Google w telefonie Ratunku!!! pomocy!!! drugi dzień jestem bez telefonu... ja rozumiem, że to zabezpieczenie, ale *bez przesady!!!!* ('Je ne peux pas me connecter à mon compte Google sur mon téléphone. Au secours !!! Ça fait deux jours que je suis sans téléphone... Je comprends que c'est une mesure de sécurité, mais faut pas pousser/exagérer quand même !!!!').

(RS, <https://support.google.com/mail/forum/AAAANN4Y_TU_Q35OhBT5LU> [consulté le 28/07/2019])

KII. [AVERTIR, METTRE EN GARDE] + [DÉSAPPROUVER UN COMPORTEMENT OU UNE ATTITUDE INAPPROPRIÉE]

(13) — Ja wiem, że przesyłki, cła, zarobek, ale kurna *bez przesady*. Nie ma zgody na to, że monopolista może wszystko. ('Je sais : les expéditions, les douanes, les recettes, mais bon sang, faut pas pousser. Pas d'accord sur le fait qu'un détenteur de monopole puisse tout se permettre').

(RS, <www.signs.pl> Forum » Warsztat » Poradnik zakupowy> [consulté le 21/08/2019])

Dans cet emploi, la formule *bez przesady* sert à marquer une opinion défavorable du locuteur qui blâme une personne profitant d'un monopole pour son attitude et les conséquences négatives de son comportement. L'acte de mise en garde peut être inféré à partir du contexte situationnel. Les connaissances du monde nous indiquent qu'il s'agit ici d'une éventualité à éviter.

(14) Tomasz Lis @lis_tomasz

Każdy kto weźmie udział w zabawie pt. referendum konstytucyjne, poddaje [sic!] w wątpliwość swe kwalifikacje intelektualne. ('Quiconque se prête au jeu du référendum constitutionnel sème le doute sur ses qualités intellectuelles').

4 h 40 25 wrz 2017

Rafał @Obywatel_RS 25 wrz 2017

W odpowiedzi do @lis_tomasz

No już bez przesady. Chyba trochę Pana za daleko pogoniło z tymi myślami. ('Alors là, Monsieur, vous poussez le bouchon un peu trop loin').

(RS, <https://twitter.com/lis_tomasz/status/912325969419042817> [consulté le 8/09/2021])

Dans ce cas de figure, l'expression *bez przesady* réalise un acte de mise en garde face à la manière de penser présentée par l'interlocuteur. Cette mise en garde pourrait être interprétée comme une recommandation paraphrasable par : « n'exagérez pas ! ».

KIII. [MINIMISER L'IMPORTANCE DE QUELQUE CHOSE]

(15) L1 — Pani wprowadziła nas w błąd. Pani wprowadziła w błąd rząd i wyłudziła setki milionów! To jest kryminal. (L1 — ‘Vous nous avez trompés, vous avez trompé le gouvernement et vous avez escroqué des centaines de millions ! C’est criminel’).

L2 — Och, *bez przesady*. Nic aż tak dramatycznego. Przecież sam pan wie, że porozumienie jest możliwe. (L2 — ‘Oh, faut pas pousser/exagérer. Ne dramatisons pas. Après tout, vous savez vous-même qu’un accord est possible’).

(NKJP, <<http://nkjp.pl>> [consulté le 6/09/2021])

La formule *bez przesady*, en tant que commentaire métatextuel renvoie à ce qui a été dit. L’interlocuteur l’utilise pour affaiblir une évaluation négative d’un événement.

L. La place de la formule dans l’échange

Au plan discursif, *bez przesady* fonctionne en tant que formule responsive et, de ce fait, ne peut pas occuper une position initiale :

(17) L1 — Sportowcy skarżą się też na wyposażenie wiosek. (L1 — ‘Les athlètes se plaignent également des installations du village olympique’).

L2 — *Bez przesady*. Pokoje są 2–3 osobowe, wygodne i funkcjonalne. (L2 — ‘Faut pas pousser/exagérer. Les chambres sont pour 2–3 personnes, confortables et fonctionnelles’).

(NKJP, <<http://nkjp.pl>> [consulté le 06/09/2021])

En revanche, elle se rencontre en position finale :

(18) Ja rozumiem, że nie trzeba być zbyt byстрыm, by mieć konto na Twitterze, no ale jednak *bez przesady*. (‘Je comprends qu’il ne faut pas être très intelligent pour avoir un compte Twitter, mais quand même, il ne faut pas exagérer/faut pas pousser’).

(<https://twitter.com/k_stanowski/status/1589375212705173504?lang=bg> [consulté le 8/09/2021])

M. Emploi métatextuel/argumentatif

(19) było tak w wigilię ja mówię Ewelina nie ucz się będziesz się uczyć w wigilię to się będziesz cały rok uczyć nie ? mówię *bez przesady*. (‘C’était au réveillon, je dis : «Ewelina, n’étudie pas. Tu vas étudier la veille de Noël ? Tu vas étudier toute l’année, n’est-ce pas ? ». Je dis faut pas pousser/n’exagère pas’).

(CS, <<http://spokes.clarin-pl.eu>> [consulté le 7/09/2021])

4. DIVERGENCES ET SIMILARITÉS ENTRE LES LANGUES COMPARÉES

L’analyse effectuée nous amène à constater que l’équivalence entre les deux formules étudiées est perturbée par des divergences de nature idiomatique portant sur la structuration syntaxique et sémantique de ce type d’énoncés ou des

divergences sur le plan idiosyncrasique, à savoir dans le découpage de la réalité extralinguistique. Ainsi, *faut pas pousser* et *bez przesady* réalisent des types de structures propres : la formule française est une construction impersonnelle avec le verbe modal *falloir* et l'ellipse du sujet *il*, alors que la formule polonaise est une structure phrastique averbale.

Sur le plan sémantique, les deux formules comparées sont motivées par des domaines expérientiels différents. En français, l'idée de ne pas dépasser la mesure se trouve associée à celle de ne pas exercer une pression sur quelqu'un¹⁶, tandis qu'en polonais, *bez przesady* renvoie à l'idée d'une quantité excessive de quelque chose.

Au plan pragmatique, *faut pas pousser* et *bez przesady* font partie de la catégorie des actes expressifs, ainsi que de celle des actes obligatifs¹⁷. Les deux formules sont polyfonctionnelles, réalisant l'acte de refus et celui de mise en garde, mais elles diffèrent quant à la troisième valeur illocutoire véhiculée. Ainsi, *faut pas pousser* est utilisé pour signaler que le locuteur ne veut pas juger trop catégoriquement ce qui a été dit, alors que *bez przesady* sert plutôt à minimiser l'importance d'un fait ou d'un événement. Mais les deux langues comparées convergent dans la mesure où les deux formules fonctionnent dans le discours comme des commentaires négatifs.

Enfin, dans une perspective traductologique, la recherche d'un équivalent adéquat s'est avérée très délicate et parfois ardue, vu des divergences de diverses natures et la complexité des phénomènes décrits. Compte tenu du type de contexte spécifique dans lequel les formules comparées apparaissent, nous avons été obligée de faire des choix et de décider quel équivalent parmi d'autres possibles devait être retenu.

5. CONCLUSION

Notre démarche comparative montre, nous l'espérons, que le recours au modèle descriptif fondé sur un ensemble de paramètres formels, pragma-sémantiques, discursifs, affectifs et socioculturels peut apporter de nouveaux éclairages dans l'étude du fonctionnement des formules appartenant à des langues typologi-

¹⁶ Alain Rey et Sophie Chantreau (*op. cit.*, p. 663) analysent la formule comme issue d'une métaphore ayant le sens de « bousculer, forcer quelqu'un ». Jacques Cellard remarque que le sens a sans doute été amené par des expressions comme *pousser les choses à bout* (*idem*, « *Ça mange pas de pain !* » 400 expressions familières ou voyoutes de France et du Québec, Hachette, Paris 1982, p. 134).

¹⁷ I. Vázquez-Orta *et al.*, « Quand dire c'est faire : la pragmatique », [dans :] N. Delbecque (dir.), *Linguistique cognitive : Comprendre comment fonctionne le langage*, Duculot, Bruxelles 2002, pp. 193–196.

quement éloignées. Il convient aussi de souligner le rôle de la situation de communication et celui des données contextuelles pour la compréhension, l'interprétation et le décodage de ce type de formules.

HOW TO COMPARE EXPRESSIVE CONVERSATIONAL FORMULAE:
THE CASE OF *FAUT PAS POUSSER*
AND ITS POLISH EQUIVALENT *BEZ PRZESADY*

Abstract

The main aim of this article is to highlight discrepancies and similarities in the structuring and use of the French expressive conversational formula *faut pas pousser* and its Polish equivalent *bez przesady*. The use of a descriptive model based on a set of relevant formal, pragmatic-semantic, discourse, affective and socio-cultural parameters made it possible to show in which speech acts, depending on the respective contexts, the formulae being compared are involved.

Key words: contrastive phraseology, expressive formulae, illocution, contextual definition.

Mots-clés : phraséologie contrastive, formules expressives, illocution, définition contextuelle.

PATRYCJA PASKART
ORCID : 0000-0003-0345-1280
Université de Wrocław
Faculté des Lettres
patrycja.paskart@uwr.edu.pl

ENTRE LA LINGUISTIQUE ET LE SOCIAL : COMPARAISON DES PRINCIPES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES DE L'ETHNOLINGUISTIQUE DE LUBLIN ET DE LA SÉMANTIQUE DISCURSIVE

1. INTRODUCTION

Ce travail prend pour objet les fondements théoriques et méthodologiques de deux approches linguistiques qui incluent le social dans leurs recherches et s'intéressent à la problématique du sens ou de la signification¹ : l'ethnolinguistique de Lublin (propre aux études slaves) et la sémantique discursive (propre aux études francophones). Nous considérons que les acquis théoriques et méthodologiques des deux approches mentionnées sont (et ont été) l'objet de discours scientifiques distincts façonnant différemment leurs positions de recherche. Nous pensons nous inscrire de la sorte dans la thématique de la comparaison de discours proposée dans ce numéro de la revue *Romanica Wratislaviensia*².

¹ Et c'est là la première des différences majeures qui rendent la comparaison difficile. En français, qui est la langue de cet article, le sens est associé à l'énoncé et à la production discursive, alors que la signification est associée à la langue-système.

² En ce qui concerne la signification du mot « comparaison » que nous employons dans le titre, nous suivons la définition proposée par le *Trésor de la Langue Française informatisé*, selon laquelle *comparer* consiste à « rapprocher pour mettre en évidence des rapports de ressemblance ou de différence ». Le dictionnaire indique donc un rapport d'alternative entre ressemblance et différence. En anticipant sur les résultats de nos observations, nous pouvons toutefois signaler que les similitudes

Les deux courants trouvent leurs origines dans le regard critique sur la pensée structuraliste qui s'est imposé en linguistique depuis Ferdinand de Saussure. À partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, les chercheurs se donnent pour objectif de dépasser les approches formelles de la langue (étudiée *en elle-même et pour elle-même*) et de s'ouvrir à d'autres branches scientifiques. La langue n'est plus envisagée comme un système autonome ; elle s'inscrit dans des pratiques sociales, des expériences humaines et un contexte historique, culturel et symbolique, ce qui est mis en avant par différents courants (sociolinguistique, psycholinguistique, analyse du discours, linguistique de l'énonciation, cognitivisme, analyse conversationnelle...). Pour reprendre les termes de Paul Siblot, on peut dès lors parler d'une « linguistique qui n'a plus peur du réel »³. L'ethnolinguistique de Lublin et la sémantique discursive, qui nous intéressent particulièrement, ne font pas exception à cette tendance. Les deux démarches s'intéressent à la problématique du sens/de la signification, en le/la traitant comme une unité composite perçue à travers une interprétation intersubjective du réel. On pourrait dire néanmoins que les similitudes s'arrêtent là, car pour les ethnolinguistes, la signification est établie, immuable, déposée dans la langue-culture, alors que pour les analystes du discours, le sens est produit dans un genre de discours donné, dans un contrat de communication particulier : il est historique, donc variable, dépendant des conditions socio-culturelles de production du discours. Les ethnolinguistes diront que la signification est déposée dans la mémoire collective d'une communauté ethnique donnée, les analystes du discours souligneront la contribution de la mémoire à la dialogisation, absente de la réflexion polonaise sur la signification non autonome⁴. Même si les similitudes entre les deux courants sont faibles, ils risquent d'être assimilés quasi automatiquement l'un à l'autre, que ce soit en colloque ou dans la relecture des publications⁵, ce qui provoque, dans les échanges entre linguistes, des difficultés et des malentendus résultant d'une assimilation trop rapide et trop approximative des deux positions de recherche⁶.

entre les deux courants, notées par certains linguistes lors des échanges scientifiques, sont limitées. Pour cette raison, nous nous concentrons surtout sur les différences. Nous croyons que la mise en lumière de ce qui diffère constitue le premier pas vers une éventuelle intégration des recherches.

³ P. Siblot, « Une linguistique qui n'a plus peur du réel », *Cahiers de praxématique* 15, 1990, pp. 57–76.

⁴ W. Chlebda, « Jak historia odkłada się w pamięci, jak pamięć odkłada się w języku », *Etnolingwistyka* 31, 2019, pp. 55–72 ; *idem*, « O wyzwaniach i zadaniach pamięćoznawstwa lingwistycznego », *LingVaria* 2(28), 2019, pp. 147–164 ; M. Halbwachs, *La mémoire collective*, Albin Michel, Paris 1997.

⁵ Les malentendus concernent en particulier les recherches dont les objets se chevauchent, comme le fonctionnement linguistique ou discursif de certains toponymes (*cf.* points 4 et 5).

⁶ Il s'agit, par exemple, des objections concernant le choix de la méthode, la sélection du matériel empirique ou encore le commencement d'une étude déjà menée dans un autre centre de recherche.

En fait, l'ethnolinguistique de Lublin et la sémantique discursive relèvent de traditions de recherche différentes. Elles se fondent sur des concepts descriptifs parfois apparentés, mais ancrés dans des discours bien différents. Pour l'ethnolinguistique, il s'agit de la dialectologie, de la folkloristique et de l'ethnographie⁷, alors que la linguistique de l'énonciation et l'école française d'analyse du discours, qui sont à la base de la sémantique discursive, se nourrissent de discours antérieurs de Michel Foucault, Louis Althusser ou Jacques Lacan⁸, qui façonnent les concepts descriptifs et font que les solutions de recherches des deux approches ne sont pas isomorphes. En fait, rappelons que le discours scientifique, comme tout discours, est essentiellement dialogique : les discours antérieurs alimentent les discours en train de se faire. Ainsi, en orientant leurs recherches sur différents types de problèmes, les deux communautés de linguistes s'inscrivent dans différents paradigmes scientifiques au sens de Thomas Kuhn⁹. Elles reproduisent de façon permanente certains choix terminologiques et/ou méthodologiques figés au sein de leurs groupes et déterminent ainsi les perspectives de leurs recherches¹⁰.

Pour illustrer les écarts théoriques et méthodologiques de l'ethnolinguistique de Lublin et de la sémantique discursive, nous adopterons le parcours suivant : nous commencerons par décrire leurs objectifs et concepts descriptifs divergents (point 2), puis nous présenterons les types de données empiriques prises en consi-

⁷ Les inspirations de l'ethnolinguistique de Lublin sont riches et complexes. D'un côté, l'approche trouve ses origines dans la pensée linguistique allemande initiée par Wilhelm von Humboldt, qui introduit dans les études le terme de *Weltansicht* (« vision du monde »), et continuée par Leo Weisgerber, auteur de l'hypothèse du *Sprachliche Zwischenwelt* (« monde linguistique intermédiaire »). De l'autre, elle s'inspire des recherches d'Edward Sapir (1978) et Benjamin Lee Whorf (1982), auteurs de l'hypothèse du relativisme linguistique soutenue que la façon dont on perçoit le monde dépend des catégories linguistiques (J. Bartmiński, *Językowe podstawy obrazu świata*, Wydawnictwo UMCS, Lublin 2009, p. 11).

⁸ Bien que le terme *sémantique discursive* ait été proposé au début des années 1970 (par Claudine Haroche, Paul Henry et Michel Pêcheux), il renvoie aujourd'hui à une tendance assez récente de l'analyse du discours française. Les principes théoriques et méthodologiques de la sémantique discursive ont été présentés dans : M. Lecolle, M. Veniard, O. Guérin (dir.), *Langages 210 : Vers une sémantique discursive : propositions théoriques et méthodologiques*, 2018. L'approche fait partie de ce que Halina Grzmil-Tylutki appelle *nouvelle analyse du discours* (H. Grzmil-Tylutki, *Francuska lingwistyczna teoria dyskursu*, Universitas, Kraków 2010, p. 127). Par ce terme, on entend l'ensemble des recherches proposées dans le domaine à partir des années 1980–1990 qui s'inscrivent dans la continuité des études de l'École française d'analyse du discours. Pour les représentants des deux courants, les conditions sociales et historiques sont constitutives des significations ; la différence consiste seulement dans l'objet d'étude. À partir des années 1980–1990, les analystes français du discours cessent de se concentrer sur le discours politique et s'orientent plutôt vers le discours médiatique.

⁹ T. Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, University of Chicago Press, Chicago 1962.

¹⁰ La problématique de l'identité scientifique, comprise comme ensemble des traits spécifiques qui marquent les contributions des chercheurs appartenant à une communauté scientifique donnée, a été présentée dans : E. Biardzka, « Être chercheur en linguistique française en Pologne. Quelques remarques sur l'identité scientifique », *Romanica Wratislaviensia* LXXV, 2018, pp. 25–38.

dération par les représentants des deux approches (point 3). Ensuite, nous décrivons les objets de leurs études (point 4). Enfin, nous passerons, en nous appuyant sur l'exemple de l'étude des noms propres, à l'exposition de résultats de leurs recherches (point 5). Nous terminerons notre contribution par une courte réflexion sur la possibilité d'intégrer les deux démarches dans un vaste projet linguistico-discursif. Par nécessité, notre étude a un caractère fort sélectif et ne propose que des remarques préliminaires sur le sujet.

2. OBJECTIFS ET CONCEPTS DESCRIPTIFS DE DEUX APPROCHES

Dans toute communauté scientifique, le choix de l'objectif de l'étude est crucial. Il détermine les positions théoriques et méthodologiques et guide le parcours d'une description et d'une interprétation des résultats appropriées à une langue et une culture données. L'ethnolinguistique de Lublin et la sémantique discursive se proposent des objets de recherche différents et visent des objectifs dissemblables.

L'ethnolinguistique de Lublin se donne pour projet l'analyse de la *représentation linguistique du monde* (*językowy obraz świata*). Ce concept descriptif se réfère à une interprétation de la réalité qui est reflétée et figée dans la langue-système et qui se laisse décrire sous la forme d'un ensemble de jugements sur l'extralinguistique : sur les humains, les choses, les événements, les phénomènes¹¹. Il s'agit de jugements « fossilisés » dans la matière même de la langue (dans sa grammaire, son vocabulaire ou encore dans les textes clichés¹²), mais aussi de jugements fixés au niveau du savoir social, des croyances et des mythes¹³. La représentation linguistique du monde est le résultat de la perception subjective et de la conceptualisation de la réalité par les sujets parlants. Elle s'oppose à la représentation du monde réel telle qu'elle est décrite par les sciences exactes et empiriques. L'ethnolinguistique de Lublin s'intéresse à une interprétation « naïve » de la réalité au sens de Jurij Apresjan¹⁴, à une représentation anthropocentrique (reflétant le point de vue de l'homme ordinaire qui se pose en repère de toute conceptualisation) et ethnocentrique (fort déterminée par les besoins et la mentalité culturels et sociaux des sujets parlants) à la fois. La représentation linguistique du monde ainsi comprise est un produit du passé, fruit d'expériences humaines spécifiques

¹¹ J. Bartmiński, « Pojęcie „językowy obraz świata” i sposoby jego operacjonalizacji », [dans :] P. Czaplński, A. Legeżyńska, M. Telicki (dir.), *Jaka antropologia literatury jest dzisiaj możliwa*, Poznańskie Studia Polonistyczne, Poznań 2010, pp. 155–178.

¹² La notion de *représentation linguistique du monde* ainsi entendue a été adoptée comme objet de recherches ethnolinguistiques et présentée dans l'introduction du premier volume de la revue *Etnolingwistyka* (cf. J. Bartmiński, « Słowo wstępne », *Etnolingwistyka* 1, 1988, pp. 5–7).

¹³ J. Bartmiński, « Punkt widzenia, perspektywa, językowy obraz świata », [dans :] *idem* (dir.), *Językowy obraz świata*, Wydawnictwo UMCS, Lublin 1999, pp. 103–120 ; *idem*, *Językowe podstawy obrazu świata*, op. cit., p. 12.

¹⁴ J.D. Apresjan, « Naiwny obraz świata a leksykografia », *Etnolingwistyka* 6, 1994, pp. 5–12.

se fondant sur le bon sens, et pas sur un contrat de communication quelconque imposant les conditions de production du sens ; elle est l'effet d'une histoire et, surtout, d'une culture communautaire permettant de construire l'identité nationale. Elle se transmet au moyen du langage dans le processus de socialisation¹⁵.

Pour rendre compte de cette vision dite naïve de la réalité figée dans la langue, véhiculée par la langue et déposée dans les significations stockées dans la langue, les ethnolinguistes de Lublin proposent une *définition cognitive* (*definicja kognitywna*)¹⁶ qui s'éloigne fort de la définition lexicale. Elle ne se limite pas aux caractéristiques nécessaires et suffisantes que l'on trouve dans les définitions taxinomiques. La définition cognitive a l'avantage de révéler la façon dont les usagers d'une langue appréhendent la réalité. Elle comprend l'ensemble des caractéristiques qui sont attribuées de manière permanente à un élément de la réalité et qui sont inscrites dans la structure même de la langue. La définition cognitive représente ainsi une catégorie supérieure et permet de décrire les *facettes* (*fasety*) de la signification, c'est-à-dire ses variantes¹⁷. La définition cognitive reconstitue donc l'ordre interne de ces caractéristiques en fonction de l'interprétation du réel faite par les locuteurs.

Comme toutes les études portant sur les phénomènes de nature cognitive, l'ethnolinguistique de Lublin n'évacue pas le référent de son terrain d'investigation. Ou, pour reprendre le modèle triangulaire proposé par Charles K. Ogden et Ivor A. Richards¹⁸, elle ne se concentre pas seulement sur la branche gauche du triangle sémantique, traditionnellement considérée comme propre aux études linguistiques¹⁹. L'ethnolinguistique aborde en partie le problème de la branche droite du triangle, analysant les notions créées à la suite d'une confrontation de l'homme avec des objets réels²⁰. La cognition ainsi comprise n'est guère le propos de la sémantique discursive.

La sémantique discursive oriente ses travaux d'une autre manière. En premier lieu, elle prend pour objet d'étude le *sens social* des mots en le définissant comme

¹⁵ J. Bartmiński, *Językowe podstawy obrazu świata, op. cit.*, p. 14.

¹⁶ L'emploi du terme de *définition cognitive* permet aussi aux représentants de l'approche de se référer au courant théorique et méthodologique de la *linguistique cognitive* qui situe les problèmes de la catégorisation « naturelle » des phénomènes du monde au premier plan de son centre d'intérêts (J. Bartmiński, *Językowe podstawy obrazu świata, op. cit.*, pp. 42–43).

¹⁷ J. Bartmiński, *Językowe podstawy obrazu świata, op. cit.*, pp. 45–47.

¹⁸ Ch.K. Ogden, I.A. Richards, *The meaning of meaning. A study of the influence of language upon thought and of the science symbolism*, Harcourt, New York 1923.

¹⁹ G. Kleiber, « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », *Langages* 127, 1997, pp. 9–37.

²⁰ Cf. H. Kardela, « Ogdena i Richardsa trójkąt uzupełniony, czyli co bada gramatyka kognitywna », [dans :] J. Bartmiński (dir.), *Językowy obraz świata, op. cit.*, pp. 15–37 ; R. Grzegorzczkowska, « Pojęcie językowego obrazu świata », [dans :] J. Bartmiński (dir.), *Językowy obraz świata, op. cit.*, pp. 39–46.

une unité sociale qui se construit et évolue en discours et par le discours²¹, et pas, sur le mode systémique, dans la langue-système. Le sens social que la sémantique discursive vise à découvrir n'est donc pas donné une fois pour toutes. Il n'est pas « codé » dans la langue et ne constitue pas une donnée préalable partagée à l'unanimité par les sujets parlants, mais il est représenté comme un phénomène dynamique qui se produit et s'actualise dans des contextes hétérogènes ayant trait aux valeurs, croyances, connaissances et expériences partagées. Le sens n'est pas localisé dans des unités discrètes, mais est le résultat d'une intrication et d'une interaction entre différentes strates linguistiques. Il s'élabore au moyen d'unités de rangs différents (mot, syntagme, phrase, séquence textuelle, discours et interdiscours) et connaît constamment des *bougés*²². La démarche de la sémantique discursive consiste à mettre au premier plan, dans l'analyse du sens des unités lexicales, la diversité de leurs emplois contextuels, la façon dont elles sont reprises et discutées, la façon dont elles évoluent dans la circulation des dires et, enfin, la façon dont elles se mettent au service de l'argumentation²³. L'approche se concentre donc sur la dynamique des sens qui émergent dans le discours, se routinisent et deviennent ensuite des ressources partagées. Autrement dit, la sémantique discursive travaille sur des phénomènes linguistiques véhiculés par les pratiques discursives dans des diachronies courtes²⁴.

Pour décrire les fonctionnements syntagmatique (cooccurrences, collocations, co-texte), textuel (se réalisant à travers la cohésion et la cohérence du texte, de même que par sa progression), discursif et interdiscursif — qui, cumulés, co-construisent le sens social d'une unité — la sémantique discursive propose de recourir à la notion de *profil lexico-discursif*²⁵. Le profil lexico-discursif rassemble les caractéristiques préférentielles de la combinatoire et du fonctionnement d'une unité de la langue dans un genre de discours et rend compte ainsi des déterminations sémantico-discursives s'exerçant sur le sens d'un mot. D'un point de vue pragmatique, il traduit aussi l'expérience qu'une communauté de locuteurs fait d'un objet du monde²⁶, mais il émerge dans un genre de discours donné, résultant des conditions socio-politiques de sa production et ne reposant pas sur une quelconque vision naïve de la réalité.

Contrairement à l'ethnolinguistique de Lublin, la sémantique discursive n'inclut pas le référent dans son champ d'investigation. Celui-ci (sous la forme d'un événement, d'un phénomène ou encore d'un objet réel) ne sert que de déclencheur

²¹ O. Guérin, M. Lecolle, M. Veniard, « Présentation », *Langages* 210, 2018, pp. 5–16.

²² M. Lecolle, M. Veniard, O. Guérin, « Pour une sémantique discursive : propositions et illustrations », *Langages* 210, 2018, pp. 35–54.

²³ O. Guérin, M. Lecolle, M. Veniard, *op. cit.*

²⁴ *Ibidem.*

²⁵ M. Lecolle, M. Veniard, O. Guérin, *op. cit.*

²⁶ M. Veniard, *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon 2013, p. 55.

d'une production discursive et de la circulation des dires. Le rôle de l'analyste du discours se limite à l'étude de la branche gauche du triangle sémantique ; il consiste à observer le cotexte et le contexte dans lesquels émerge le sens social d'une unité, sans s'interroger sur la relation entre ce sens et une partie de la réalité (souvent inaccessible à l'énonciateur).

La différence fondamentale qui résulte de cette adoption d'objectifs et de concepts descriptifs différents (la reconstruction de la *représentation linguistique du monde* d'un côté, la description du *sens social* de l'autre) tient dans l'orientation de la recherche vers des terrains d'étude différents. L'ethnolinguistique de Lublin considère la *langue* comme instrument principal de la conceptualisation du monde et source d'interprétation de la réalité. Par conséquent, la représentation linguistique du monde qu'elle décrit se présente comme stable, bien figée dans le système de la langue et communément partagée par les locuteurs. Pour les représentants de la sémantique discursive, en revanche, le *sens* (traditionnellement opposé à la *signification*) est imprévisible. Se construisant dans le *discours*, dans une interaction entre (co-)énonciateurs, il ne peut être déduit à partir des données systémiques.

3. CORPUS DE RECHERCHE ET OBSERVABLES D'ANALYSE

Les recherches concentrées, d'une part, sur la langue (dans le cas de l'ethnolinguistique) et, d'autre part, sur le discours (dans le cas de la sémantique discursive) déterminent de façon naturelle les principes d'analyse de différents types de données empiriques.

Selon les ethnolinguistes, la représentation linguistique du monde se laisse reconstruire à partir des trois sources : le système de la langue, les résultats d'enquêtes et les textes²⁷. Parmi les données du système, les ethnolinguistes cherchent les manifestations de la culture dans le vocabulaire d'une langue et dans sa grammaire. Le vocabulaire constitue ici le fondement le plus évident : il est indiscutable et privilégié pour la cognition du monde ; il est le premier marqueur de la culture²⁸, un « sismographe » enregistrant l'expérience sociale et les change-

²⁷ Cf. J. Bartmiński, *Językowe podstawy obrazu świata*, op. cit. ; *idem*, « Jak rekonstruować językowo-kulturowy obraz Europy? », *Etnolingwistyka* 22, 2010, pp. 121–127 ; *idem*, « Rola etymologii w rekonstrukcji językowego obrazu świata », *LingVaria* 16, 2013, pp. 233–245 ; *idem*, « Ankieta jako pomocnicze narzędzie rekonstrukcji językowego obrazu świata », [dans :] I. Bielińska-Gardziel, S. Niebrzegowska-Bartmińska, J. Szadura (dir.), *Wartości w językowym obrazie świata Słowian i ich sąsiadów. Problemy eksplikowania i profilowania pojęć*, Wydawnictwo UMCS, Lublin 2014, pp. 279–308 ; J. Bartmiński, W. Chlebda, « Jak badać językowo-kulturowy obraz świata Słowian i ich sąsiadów? », *Etnolingwistyka* 20, 2008, pp. 11–27 ; S. Niebrzegowska-Bartmińska, « Jakie dane są relewantne etnolingwistycznie ? », *Etnolingwistyka* 29, 2017, pp. 11–29.

²⁸ E. Sapir, *Kultura, język, osobowość*, Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa 1978, p. 62.

ments qui s'opèrent dans une communauté langagière donnée²⁹. Dans le domaine du vocabulaire, les ethnoлингistes se penchent surtout sur les noms des objets du monde réel, l'étymologie de ces noms, leurs significations enregistrées dans les dictionnaires, leurs dérivés (et les connotations qu'ils apportent), les expressions métaphoriques contenant les mots étudiés, et les liens phraséologiques entre différentes unités d'une langue. Du côté des propriétés grammaticales de la langue (communes à tous les types de texte), ils s'intéressent notamment aux catégories morphologiques (de personne, de nombre, de genre, de mode, d'aspect...), faciles à observer et à comparer à l'échelle interculturelle. L'enquête, deuxième source pertinente pour les ethnoлингistes, est une sorte de *sources déclenchées*³⁰. Elle consiste en un questionnaire comportant des questions ouvertes (de type : *À quoi associez-vous un X typique ? / J'apprécie que Y... / Je n'apprécie pas que Z...*³¹) et, par conséquent, permet un nombre illimité de réponses révélant des caractéristiques systémiques et individuelles, tout comme des caractéristiques se trouvant en quelque sorte dans l'entre-deux, c'est-à-dire relevant de la norme sociale³². Quant au troisième type de données empiriques, les textes, il s'agit notamment des textes qui transmettent la « sagesse populaire », tels que les textes clichés (proverbes), les textes folkloriques, la poésie populaire, les mythes, les légendes, les récits de croyances populaires, les contes ou les chansons. Du point de vue des ethnoлингistes, tous ces genres textuels sont une source intéressante de représentation linguistique du monde en raison de leur tendance à comporter les quantificateurs de type « tout », « aucun », « toujours », « jamais ». De tels textes, caractéristiques d'interprétations simplifiées et stéréotypées du monde, présentent des scénarios de comportements et d'actions conformes aux conventions socialement acceptées.

Le corpus de données empiriques examinées par la sémantique discursive est plus homogène. S'inspirant de l'analyse du discours telle qu'elle a été proposée dans les années 1950 par Zellig S. Harris³³, l'analyse du discours française s'appuie sur la méthode d'analyse distributionnelle et se concentre sur le fonctionnement des unités lexicales dans les textes. Comme nous l'avons déjà mentionné, le sens social qu'elle étudie est toujours considéré au sein d'un genre de discours précis. Dans le cas de la sémantique discursive, qui fait partie de la nouvelle analyse du discours³⁴, le rôle essentiel dans la construction et la diffusion du sens est accordé au discours médiatique. Selon les représentants de cette approche, les journalistes, qui ambitionnent d'expliquer aux lecteurs les enjeux des événements et phénomènes importants, effectuent un certain travail sémantique. Celui-ci ne

²⁹ J. Bartmiński, « Pojęcie „językowy obraz świata” i sposoby jego operacjonalizacji », *op. cit.*

³⁰ J. Bartmiński, « Jak rekonstruować językowo-kulturowy obraz Europy? », *op. cit.*

³¹ Cf. A. Viviand, *Polonais, Allemands, Français et Européens. Une étude ethnoлингistique*, L'Harmattan, Paris 2021.

³² J. Bartmiński, « Jak rekonstruować językowo-kulturowy obraz Europy? », *op. cit.*

³³ Cf. Z.S. Harris, « Discourse Analysis », *Language* 28, 1952, pp. 1–30.

³⁴ Cf. Note en bas de page n° 8 dans le présent travail.

consiste pas dans une simple description des faits, mais dans la mise en place d'un récit collectif s'inscrivant dans des pratiques sociales et dans un contexte socio-historique bien précis³⁵. Le sens social découle ici de plusieurs mécanismes langagiers³⁶. Or, le moyen principal de socialisation du réel et, par conséquent, sa principale source, est la *nomination*, activité qui consiste à attribuer une (ou des) expression(s) linguistique(s) à un segment de réalité, qui livre(nt) un point de vue anthropologique sur l'objet nommé³⁷. Le corpus de recherche de la sémantique discursive se divise donc en deux types. D'une part, il s'agit d'un corpus de textes (regroupant généralement des textes de la presse écrite d'information qui diffusent les sens à une grande échelle et sont destinés au grand public). D'autre part, il s'agit d'un corpus d'exemples extraits de ces textes, c'est-à-dire une liste de nominations (appelée *paradigme désignationnel*³⁸) dont l'examen vise à décrire, toujours selon les principes de Harris, non seulement ce qui a été dit, mais aussi comment les choses ont été dites (au niveau syntagmatique, syntaxique, textuel, énonciatif et interdiscursif).

En matière de corpus de recherche, l'ethnolinguistique de Lublin et la sémantique discursive présentent deux différences majeures. Premièrement, les représentants des deux approches collectent des données empiriques de natures différentes. Les ethnolinguistes fondent leurs études sur des données hétérogènes (le système langagier, les résultats d'enquêtes ouvertes, les textes) qui sont censées donner accès à la représentation linguistique du monde. Les analystes du discours, par contre, concentrent leur attention sur les textes en tant que manifestation maté-

³⁵ M. Veniard, *op. cit.*, p. 24.

³⁶ Énumérons à titre d'exemple : les réalisations discursives d'antonomase (cf. S. Leroy, *De l'identification à la catégorisation : l'antonomase du nom propre en français*, Peeters, Louvain-Paris 2005), les structures de reformulation ou de glose (cf. A. Steuckardt, A. Niklas-Salmiinen (dir.), *Le mot et sa glose*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence 2003), la formule (A. Krieg-Planque, *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon 2009) ou encore la négation (cf. A. Rębkowska, « Négation et le non-dit. Vers le sens social de la Russie dans la presse écrite française », *Academic Journal of Modern Philology* 12, 2021, pp. 125–135 ; *eadem*, « La Russie n'est pas un adversaire. Négation et construction du sens social dans la presse d'information », *Romanica Wratislaviensia* LXIX, 2022, pp. 93–103).

³⁷ Cf. P. Siblot, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages* 127, 1997, pp. 38–55 ; *idem*, « De la dénomination à la nomination : les dynamiques de la signification nominale et le propre du nom », *Cahiers de praxématique* 36, 2001, pp. 189–214 ; G. Cislaru et al. (dir.), *L'acte de nommer : une dynamique entre langue et discours*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris 2007 ; S. Moirand, « Du sens tel qu'il s'inscrit dans l'acte de nommer », [dans :] V.B. Dahlet (dir.), *Ciências da linguagem e didática das línguas*, Humanitas, São Paulo 2011, pp. 165–179 ; L. Calabrese, « L'acte de nommer : nouvelles perspectives pour le discours médiatique », *Langage et société* 140, 2012, pp. 29–40 ; *eadem*, *L'événement en discours. Presse et mémoire sociale*, Académia-L'Harmattan, Louvain-la-Neuve 2013 ; M. Veniard, *op. cit.* ; J. Longhi (dir.), « Stabilité et instabilité dans la production du sens : la nomination en discours », *Langue française* 188, 2015.

³⁸ M.-F. Mortureux, « Paradigmes désignationnels », *Semen* 8, 1993, <<https://journals.openedition.org/semen/4132>> [consulté le 12/01/2023].

rielle, empirique du discours. La deuxième différence réside dans les observables de l'analyse, dans les données extraites du matériel recueilli. L'ethnolinguistique de Lublin s'interroge sur ce qui a été dit, sur l'interprétation du réel telle qu'elle se manifeste dans la langue. La sémantique discursive, quant à elle, inclut dans son champ d'investigation l'analyse des mécanismes linguistiques et discursifs qui contribuent à la construction, la diffusion et l'ancrage du sens dans la mémoire collective.

4. OBJETS D'ÉTUDES

Les principes théoriques et méthodologiques présentés ci-dessus (comprenant l'objectif d'étude, les principaux concepts descriptifs, ainsi que les règles de sélection du corpus) se traduisent par une interprétation (que ce soit sous forme de représentation linguistique du monde ou sous forme de sens social) de différents fragments du réel.

Cherchant à reconstruire une représentation linguistique du monde stable et bien fossilisée dans la culture et dans la langue, l'ethnolinguistique de Lublin oriente ses recherches vers des objets connus. Elle s'intéresse notamment aux éléments de la réalité qui s'inscrivent dans le quotidien et dont les locuteurs d'une communauté donnée font l'expérience. Parmi les nombreux travaux ethnolinguistiques publiés sous la forme d'articles³⁹, de monographies⁴⁰ ou de dictionnaires⁴¹, notons, seulement pour donner une idée de l'objet des recherches ethnolinguistiques (et sans prétendre à aucune exhaustivité), les études consacrées à la représentation linguistique de 'mère', 'frère', 'chat', 'cheval', 'maison', 'blé', 'pain', 'soleil', 'pluie', 'feu', 'eau', 'larmes', 'travail', 'pauvreté', 'liberté', 'foi', 'respect', 'patrie', 'peuple', ou encore de 'Est' et de 'Ouest'.

En revanche, la sémantique discursive, basant sa recherche sur des corpus de textes journalistiques (notamment sur la presse écrite d'information), se concentre sur les noms des faits politiques, sociaux ou militaires actuels qui constituent, dans une communauté donnée, une rupture (matérielle ou psychique) dans l'ordre habituel des choses et qui demandent à être interprétés, expliqués et inscrits dans l'expérience commune. Il s'agit donc de donner un sens social à des dénominations émergentes à l'occasion des abondantes productions médiatiques qui font suite aux événements sensationnels. Les représentants de la sémantique discursive prennent pour objet d'étude, par exemple, les mots qui circulent dans les discours

³⁹ Cf. les articles publiés dans la revue *Etnolingwistyka* (Lublin 1988–2022), la principale revue du courant, ou dans *Język a Kultura* (Wrocław 1991–2022).

⁴⁰ Cf. les monographies citées dans le présent travail.

⁴¹ Cf. J. Bartmiński (dir.), *Słownik ludowych stereotypów językowych*, Wydawnictwo UMCS, Lublin 1980 ; *idem*, *Słownik stereotypów i symboli ludowych. Kosmos*, Wydawnictwo UMCS, Lublin 1996.

journalistiques sur la catastrophe de Tchernobyl, le 11 septembre, les élections présidentielles françaises de 2002, la canicule de 2003, la guerre en Afghanistan, le conflit des intermittents, la vache folle, les OGM, la crise migratoire, le Brexit ou la Covid-19.

Bien que les deux approches observent la socialisation du réel (dans et par la langue / dans et par le discours) et se penchent sur une conceptualisation intersubjective, leurs objets d'études précis divergent significativement. La représentation linguistique du monde des objets ou faits « ancrés » dans la langue et dans le savoir commun s'oppose au sens social qui se négocie et s'actualise dans les pratiques langagières. Les deux courants ont pourtant en commun d'aborder la problématique des objets qui, d'un côté, fonctionnent depuis longtemps dans le système de la langue, et de l'autre, suscitent toujours des polémiques qui se réalisent dans le discours. Ils étudient la représentation linguistique ou le sens social des objets liés aux problèmes sociaux actuels (par exemple, la question des *migrants* ou des *réfugiés*⁴²) ou à la politique (*la gauche / la droite*⁴³), ou encore des noms propres (*Europe, Pologne, Russie*⁴⁴).

⁴² Cf. A. Viviani, « La définition cognitive du RÉFUGIÉ en langue polonaise », *Academic Journal of Modern Philology* 9, 2020, pp. 207–219 ; L. Calabrese, « Faut-il dire migrant ou réfugié ? Débat lexico-sémantique autour d'un problème public », *Langages* 210, 2018, pp. 105–124.

⁴³ Cf. J. Bartmiński, *Językowe podstawy obrazu świata*, *op. cit.*, pp. 201–207 ; M.P. Ribeiro, « Une sémantique discursive en contraste : propositions d'une étude de vocabulaire politique en français et en portugais », *Langages* 210, 2018, pp. 87–104.

⁴⁴ Cf. J. Bartmiński, *Język. Wartości. Polityka. Zmiany rozumienia nazw wartości w okresie transformacji ustrojowej w Polsce: raport z badań empirycznych*, Wydawnictwo UMCS, Lublin 2006 ; *idem*, « Jak rekonstruować językowo-kulturowy obraz Europy ? », *op. cit.* ; J. Bartmiński, W. Chlebda, « Problem konceptu bazowego i jego profilowania — na przykładzie polskiego stereotypu Europy », *Etnolingwistyka* 25, 2013, pp. 69–95 ; W. Chlebda, « W stronę językowego obrazu Europy. Analiza słownikowo-tekstowa », *Etnolingwistyka* 22, 2010, pp. 83–102 ; M.-A. Paveau, « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille », *Mots. Les langages du politique* 86, 2008, pp. 23–35 ; J. Auboussier, « De quoi Europe est-il le nom ? Enjeux et usages argumentatifs de la polyréférentialité », *Argumentation et Analyse du Discours* 17, 2016, <<https://journals.openedition.org/aad/2216>> [consulté le 14/01/2023] ; P. Chruściel, « *Pays, bastion et forteresse catholique* ? À propos de la construction du sens social du nom propre *Pologne* dans le discours de la presse écrite », *Romanica Wratislaviensia* LXVI, 2019, pp. 163–176 ; P. Chruściel, A. Rębkowska, « Entre *Russie* et *Pologne* : sur les différences de construction du sens social dans le discours de la presse écrite d'information », *Academic Journal of Modern Philology* 9, 2020, pp. 27–37 ; A. Rębkowska, « *La Russie, elle, ce grand pays...* L'anaphore locative et actancielle et la construction du sens social de la Russie dans la presse écrite », *Academic Journal of Modern Philology* 9, 2020, pp. 171–184 ; P. Paskart, *Saint comme un Polonais (Święty jak Polak), plombier polonais (polski hydraulik), La Pologne, fille ingrate de l'Europe (Polska, córka marnotrawna Europy)*. *Dyskurs prasowy jako miejsce nadawania znaczeń*, thèse de doctorat, Uniwersytet Wrocławski, Wrocław 2022.

5. RÉSULTATS D'ÉTUDES APPARENTÉES

L'existence de certaines convergences observables entre les objets des études ethnolinguistiques et ceux de la sémantique discursive soulève la question de la possibilité de les comparer. La représentation linguistique de la Pologne, par exemple, est-elle comparable au sens social du nom propre *Pologne* ? Pour répondre à cette question, il serait nécessaire de mener une analyse comparative intralinguistique et de mettre en parallèle la représentation linguistique de la Pologne et le sens social de ce nom propre établi dans la presse d'information. Or, à notre connaissance, de telles études n'ont pas encore été publiées. Appartenant à différents espaces linguistiques, les deux courants s'appuient, dans la plupart des cas, sur des corpus de recherche propres à leurs langues de travail. Pour émettre des hypothèses sur la convergence des résultats des deux approches, nous proposons donc d'observer les types de données qui en résultent, sans nous interroger sur l'effet des deux conceptualisations du réel.

L'(auto)représentation linguistique de la Pologne, étudiée, à titre d'exemple, par les ethnolinguistes à l'aide d'enquêtes menées auprès des jeunes Polonais⁴⁵, comporte l'ensemble d'éléments (caractéristiques, valeurs, objets ou personnes) qui, selon les répondants, constituent l'essence de la « vraie » Pologne⁴⁶. Il s'agit d'éléments tels que l'histoire, la culture, la position géographique, le territoire, la nation, les citoyens, les habitants, le peuple, l'indépendance, la démocratie, la liberté, la tolérance, la langue, le patriotisme, la patrie, l'économie, l'hospitalité, le drapeau, l'hymne, l'emblème ou les frontières. Les données tirées de l'enquête sont ensuite classées dans des groupes d'aspects (aspects : culturel, localif, politique, national, historique, idéologique, social, éthique, etc.), évalués positivement ou négativement, qui permettent de mettre en valeur les éléments récurrents et qui offrent ainsi une grille de comparaison en langue.

Le sens social du nom *Pologne* tel qu'il émerge dans le discours de la presse écrite française et tel qu'il est examiné par la sémantique discursive⁴⁷ prête une attention particulière à la matérialité du discours et aux formes de langue qui s'y actualisent dans une période donnée. L'approche française observe le caractère fondamentalement polyvalent et polysignifiant du nom *Pologne* qui, comme tous les toponymes, peut — selon le contexte déterminé par l'emploi (par exemple par métonymie ou personnification) — renvoyer interprétativement, souvent par inférence, au lieu habité, aux habitants du lieu, à l'institution, aux autorités, à l'agent économique ou encore à l'équipe sportive⁴⁸. Le sens construit au cours de la production médiatique porte toujours sur un domaine de référence (parfois

⁴⁵ Cf. J. Bartmiński, *Język. Wartości. Polityka...*, op. cit., pp. 348–354.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 14.

⁴⁷ Cf. P. Paskart, op. cit., pp. 113–137.

⁴⁸ Georgeta Cislaru appelle l'ensemble de ces métonymies *potentiel sémantico-référentiel* des noms propres (G. Cislaru, *Étude sémantique et discursive du nom de pays dans la presse française*

difficile à déterminer) auquel on attribue des traits résultants de l'activité de nomination. La *Pologne* qui réfère à un lieu habité est un pays d'Europe centrale ou de l'Est, presque jamais d'Europe tout court. Dialogiquement, donc par renvoi aux discours antérieurs, elle est qualifiée de se trouver « nulle part ». Elle est située géographiquement en Europe (par les noms propres spécifiés), mais pas en Europe au sens culturel de l'euroanéité. De ce point de vue, la *Pologne* est un exclu. Au sens de ses *habitants*, elle est un pays extrêmement catholique. L'adjectif est mis en discours dans des contextes qui le marquent très négativement : par une série de coordination avec « rural », « antisémite », « xénophobe », par des effets de prédication seconde⁴⁹, par le sens construit sur l'axe de substitution (paradigme désignationnel). Quant au domaine politique, la *Pologne* représente un nouveau membre postcommuniste de l'Union européenne et de l'OTAN, un allié traditionnel des États-Unis et un partisan de la ligne dure envers la Russie. Enfin, en ce qui concerne l'aspect économique, le nom renvoie, d'un côté, à un pays pauvre, un bénéficiaire des aides européennes, une économie en transition, très dépendante du charbon ; de l'autre côté, il désigne une locomotive économique de la région et un îlot de croissance.

En nous basant sur les données présentées très brièvement ci-dessus, nous osons avancer l'hypothèse qu'une comparaison serait possible au niveau intralinguistique, sur la base de résultats obtenus pour les deux approches au sein d'une même communauté linguistique, en tout cas pour certains aspects ou domaines de référence (locatif, politique...). Une telle mise en parallèle permettrait d'observer les propriétés les plus pertinentes des deux champs d'investigation, de même que leurs évaluations effectuées par les membres d'une société donnée.

6. CONCLUSION

La prise de conscience d'une possible complémentarité de l'ethnolinguistique de Lublin et de la sémantique discursive française, deux approches dont les pistes se chevauchent partiellement, pourrait mener à l'intégration des recherches linguistiques et discursives. La comparaison, dans le cadre d'un tel projet, de la représentation linguistique d'un élément du réel choisi et du sens social attribué au nom de cet élément rendrait possible la vérification réciproque des résultats. Grâce à cela, il serait possible d'observer si le discours médiatique accentue la représentation linguistique du monde ou, peut-être, la contredit. En outre, ce projet pourrait contribuer à franchir les frontières d'autres sous-disciplines de la linguistique et à intégrer dans le terrain d'investigation différents types d'études,

avec référence à l'anglais, au roumain et au russe, thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle — Paris 3, Paris 2005).

⁴⁹ P. Chrusciel, « *Pays, bastion et forteresse catholique ? ...* », *op. cit.*

comme l'analyse de manuels scolaires d'histoire ou de langues étrangères, déjà menée en Pologne et en France.

BETWEEN LINGUISTICS AND THE SOCIAL:
COMPARISON OF THEORETICAL AND METHODOLOGICAL
PRINCIPLES OF THE ETHNOLINGUISTIC SCHOOL
OF LUBLIN AND DISCURSIVE SEMANTICS

Abstract

This paper focuses on the theoretical and methodological principles of two linguistic trends interested in the conceptualisation of reality in language or in discourse: the ethnolinguistic school of Lublin and discursive semantics. The similarities and differences between the two approaches described in the article concern their goals, research concepts, data corpus and analysis results. The paper ends up with a conclusion on the possibility of integrating ethnolinguistic and semantic-discursive research within a multidisciplinary project.

Key words: ethnolinguistics, linguistic worldview, discursive semantics, social meaning.

Mots-clés : ethnolinguistique, représentation linguistique du monde, sémantique discursive, sens social.

PATRICIA VON MÜNCHOW
Université Paris Cité, EDA, F-75006 Paris, France
patricia.vonmunchow@parisdescartes.fr

L'APPROCHE DIACHRONIQUE EN ANALYSE DU DISCOURS CONTRASTIVE

1. INTRODUCTION

Au début des années 2000 j'ai fondé, dans la continuité de l'analyse du discours française, l'*analyse du discours contrastive* (appelée d'abord *linguistique de discours comparative*, désormais ADC), dont l'objet est la mise au jour de différentes « cultures discursives » par l'intermédiaire des productions verbales qui en relèvent¹. Dans cette optique, j'ai d'abord longtemps consacré mes travaux exclusivement à des comparaisons de manifestations d'un même genre discursif en France et en Allemagne ou encore aux États-Unis. Au milieu des années 2010, l'approche a évolué, après une réflexion approfondie sur l'hétérogénéité des représentations en jeu, d'une part, et sur le non-dit, d'autre part². Cette évolution a abouti à une focalisation non seulement sur les représentations sociales et discursives, mais aussi sur les différents statuts de ces représentations lors de la mise au jour des cultures discursives, désormais définies comme suit :

¹ P. von Münchow, *Les journaux télévisés en France et en Allemagne. Plaisir de voir ou devoir de s'informer*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris 2009 [2004].

² Voir notamment P. von Münchow, « Analyse du discours, approches critiques et hétérogénéités », [dans :] J. Angermüller, G. Philippe (dir.), *Analyse du discours et dispositifs d'énonciation. Autour des travaux de Dominique Maingueneau*, Lambert Lucas, Limoges 2015, pp. 19–31 ; P. von Münchow, « Theoretical and methodological challenges in identifying meaningful absences in discourse », [dans :] M. Schröter, C. Taylor (dir.), *Exploring silence and absence in discourse. Empirical approaches*, Palgrave Macmillan, London 2018, pp. 215–240.

Une culture discursive réside dans l'intrication d'un ensemble hiérarchisé de représentations sociales et de représentations discursives. Les représentations discursives prennent en compte, véhiculent, construisent et transforment aussi bien les contenus que les statuts des représentations sociales à travers des niveaux de marquage ou non-marquage spécifiques à ces statuts³.

En effet, dans une mise au point récente, dans laquelle sont traités les principaux défis théoriques, méthodologiques et pratiques auxquels l'ADC fait face, je lie l'hétérogénéité des cultures discursives à la hiérarchisation des représentations, conception qui s'oppose à celle d'une sorte « d'hyper-hybridité », voire, *in fine*, de la non-existence, de ces cultures discursives⁴. Quant au défi de relever, en l'absence de marquage linguistique explicite d'une représentation, ceux parmi les éléments linguistiques discrets qui sont importants pour l'analyse ou — plus complexe encore — de détecter dans une infinité de non-dits et de « peu-dits » ce qu'on peut considérer comme étant pertinent pour la compréhension/interprétation d'un document ou d'un corpus, il faut apporter un savoir antérieur sur la communauté dont relève le matériel à analyser, mais qui risque en même temps de rendre la démarche circulaire. Il est alors nécessaire d'adopter tour à tour un regard extérieur et intérieur à cette communauté, entreprise dont la réussite dépend surtout de la précision de la méthodologie et qui est grandement facilitée justement par la comparaison⁵.

C'est surtout une approche diachronique qui permet d'observer plus aisément la hiérarchisation des représentations — justement parce qu'elle est fluctuante — de même que les représentations non-dites ou « peu-dites » à un moment donné, mais qui ont pu être plus fortement affirmées auparavant ou le seront ultérieurement. Après avoir longtemps privilégié la comparaison « géographique » et pour saisir la dynamique d'une culture discursive au-delà de ce qu'on peut déceler en synchronie, j'ai donc récemment mené la première étude diachronique, exploratoire. Ainsi, dans cette contribution, après un survol des approches diachroniques qu'on trouve actuellement en analyse du discours, on se concentrera sur des aspects théoriques et méthodologiques de l'ADC lorsque la comparaison est non plus de type horizontal, mais vertical et on illustrera la démarche à l'aide de quelques extraits de l'étude exploratoire mentionnée *supra* consistant en une comparaison de manuels scolaires d'histoire sur une période de 60 ans.

³ P. von Münchow, *L'analyse du discours contrastive. Théorie, méthodologie, pratique*, Lambert Lucas, Limoges 2021, p. 106. En suivant Jean-Blaise Grize (*Logique naturelle et communications*, PUF, Paris 1996, p. 63), je définis les représentations discursives comme les images données à voir dans le discours par l'auteur, individuel ou collectif. J'entends par « représentations sociales » les croyances, valeurs, attitudes, connaissances et opinions partagées par les membres d'un groupe au sens non pas d'une adhésion, mais d'une connaissance impliquant une prise en compte lors de la production et la réception discursive.

⁴ P. von Münchow, *L'analyse du discours contrastive...*, *op. cit.*, pp. 29–30, 105–106.

⁵ *Ibidem*, p. 107.

2. LA RARETÉ DES APPROCHES DIACHRONIQUES EN ANALYSE DU DISCOURS

Les approches diachroniques en analyse du discours — au sens large, au-delà de la tradition française — sont rares, aux dires d'une série de chercheurs. En analyse du discours française, Jean-Jacques Courtine indique, en 1981, la « dominance du synchronique » par rapport aux études de corpus « qui procèdent à un regroupement diachronique »⁶, même si les études diachroniques sont tout à fait attestées, d'après Courtine, notamment parmi les travaux de Denise Maldidier et de Jean-Baptiste Marcellesi⁷. Ce manque « pose le problème de la constitution d'un corpus discursif à propos duquel des hypothèses de nature historique sont engagées ». La dominance des études de corpus synchroniques a ainsi la « double conséquence » de l'« oubli de l'interdiscours, sous la modalité de l'effacement du caractère préconstruit de certains éléments (syntagmes nominalisés, par exemple) que tout discours renferme », d'une part, et d'autre part de l'« effacement des conditions proprement historiques de production du discours au profit de la définition de C[onditions de] P[roduction] qui se confondent avec les caractéristiques d'une situation de communication »⁸.

En 1994, Courtine constate de nouveau que « dans le domaine des travaux sur le discours qui sont encore menés en linguistique, les préoccupations historiques ont reculé au profit de perspectives formalisantes ou sociolinguistiques »⁹. En 2021 encore, Caroline Facq-Mellet relève à son tour la rareté des analyses du discours diachroniques¹⁰. Elle insiste à juste titre sur le fait que l'analyse diachronique permet pourtant de montrer l'historicité des productions discursives et « d'en “défamiliariser” la réception »¹¹, procédé central en analyse du discours. La chercheuse contribue elle-même à combler le manque de ce type d'analyses par l'étude de comptes rendus parlementaires entre la Révolution française et l'époque actuelle.

Certes, même en synchronie l'analyse du discours française s'efforce de prendre en compte l'interdiscours ainsi que les conditions historiques de production du discours et c'est aussi une préoccupation d'autres disciplines du discours, comme la *Critical Discourse Analysis* (CDA) sous la forme de la *discourse-historical approach* (DHA), qui cherche justement à explorer la « dimension histo-

⁶ J.-J. Courtine, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours. À propos du discours communiste adressé aux chrétiens », *Langages* 62, 1981, pp. 9–128, p. 28.

⁷ *Ibidem*, pp. 27–28.

⁸ *Ibidem*, p. 28.

⁹ J.-J. Courtine, « Le tissu de la mémoire : quelques perspectives de travail historique dans les sciences du langage », *Langages* 114, 1994, pp. 5–12, p. 7.

¹⁰ C. Facq-Mellet, « Étude de l'évolution du genre du compte rendu des débats à l'Assemblée Nationale : pour une analyse du discours diachronique », [dans :] J. Glikman *et al.* (dir.), *De la diachronie à la synchronie et vice versa. Mélanges offerts à Annie Bertin*, Presses universitaires Savoie Mont Blanc, Chambéry 2021, pp. 359–374, p. 359.

¹¹ *Ibidem*, p. 360.

rique des actions discursives »¹². Or si l'étude des changements diachroniques fait partie de son programme, la dimension en question consiste — dès les débuts de la DHA¹³ — surtout en la prise en compte du contexte historique dans l'interprétation de textes et de discours en synchronie¹⁴. Ainsi Jan Blommaert atteste-il à la CDA la même rareté d'analyses de développements historiques que Courtine relève en analyse du discours française¹⁵.

Des approches ou disciplines ayant un objet à proprement parler diachronique restent, quant à elles, peu pratiquées. C'est le cas pour les recherches qui, en Allemagne, à la suite des travaux fondateurs de Brigitte Schlieben-Lange et de Peter Koch¹⁶, se placent dans le prolongement des idées d'Eugenio Coseriu pour étudier les « traditions discursives »¹⁷, définies par Koch comme étant le lien entre l'histoire de la langue à proprement parler et celle des « événements extérieurs »¹⁸ sur le plan historique-politique, économique, culturel, religieux, etc.¹⁹ De même, David Banks considère-t-il le « *Diachronic ESP [English for Specific Purposes]* », dans lequel il s'est engagé à la suite de Charles Bazerman²⁰ et surtout de Michael Halliday²¹ comme un champ de recherche qui, malgré les efforts de quelques chercheurs, reste largement vierge²².

¹² « *the historical dimension of discursive actions* ». R. Wodak, « Critical Discourse Analysis, Discourse-Historical Approach », [dans :] K. Tracy, C. Ilie, T. Sandel (dir.), *The International Encyclopedia of Language and Social Interaction*, John Wiley & Sons, Boston 2015, pp. 275–288, p. 277.

¹³ R. Wodak et al., « *Wir sind alle unschuldige Täter!* ». *Diskurshistorische Studien zum Nachkriegsantisemitismus*, Suhrkamp, Frankfurt am Main 1990.

¹⁴ R. Wodak, « Critical Discourse Analysis... », *op. cit.*, p. 276.

¹⁵ J. Blommaert, *Discourse. A critical introduction*, Cambridge University Press, Cambridge 2005, p. 37.

¹⁶ B. Schlieben-Lange, *Traditionen des Sprechens. Elemente einer pragmatischen Sprachgeschichtsschreibung*, Kohlhammer, Stuttgart 1983 ; P. Koch, « Norm und Sprache », [dans :] J. Albrecht, J. Lüdtke, H. Thun (dir.), *Energeia und Ergon. Studia in Honorem Eugenio Coseriu*, Gunter Narr, Tübingen 1988, vol. II, pp. 327–354 ; P. Koch, « Diskurstraditionen: zu ihrem sprachtheoretischen Status und ihrer Dynamik », [dans :] B. Frank, T. Haye, D. Tophinke (dir.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*, Gunter Narr, Tübingen 1997, pp. 43–79. Pour un compte rendu plus récent, voir J. Kabatek, « Wie kann man Diskurstraditionen kategorisieren? », [dans :] A. López Serena, A. Octavio de Toledo, E. Winter-Froemel (dir.), *Diskurstraditionelles und Einzelsprachliches im Sprachwandel / Tradicionalidad discursiva e idiomatidad en los procesos de cambio lingüístico*, Gunter Narr, Tübingen 2015, pp. 51–65.

¹⁷ « *Diskurstraditionen* ».

¹⁸ « *externe Ereignisse* ».

¹⁹ P. Koch, « Diskurstraditionen... », *op. cit.*, pp. 57–58.

²⁰ C. Bazerman, *Shaping written knowledge. The genre and activity of the experimental article in science*, University of Wisconsin Press, Madison, WI, 1988.

²¹ M.A.K. Halliday, « On the language of physical science », [dans :] M. Ghadessy (dir.), *Registers of written English: situational factors and linguistic features*, Pinter, London 1988, pp. 162–178.

²² D. Banks, « Diachronic Aspects of ESP », *Asp* 69, 2016, pp. 97–112, p. 106, <<http://asp.revues.org/4812>> [consulté le 30/10/2022].

Les problèmes pointés par Courtine — pour récapituler, la négligence, d'une part, de l'historicité de la production discursive, et, d'autre part, de l'interdiscours — restent donc entiers et on doit tâcher d'y apporter des réponses méthodologiques, ce à quoi ma recherche en cours compte justement contribuer. S'agissant de l'interdiscours, Courtine lui-même introduit ainsi la notion de *mémoire discursive* et utilise le terme « effet de mémoire » pour désigner « le rapport entre interdiscours et intra-discours qui se joue dans cet effet discursif particulier à l'occasion duquel une formulation-origine fait retour dans l'actualité d'une "conjoncture discursive" »²³. Selon l'auteur, pour pouvoir « faire figurer, dans un corpus discursif, l'interdiscours comme instance de constitution de l'énoncé dans des réseaux de formulations empiriquement repérables », il faut constituer le « domaine de mémoire », le « domaine d'actualité » et le « domaine d'anticipation » de ce corpus²⁴. Ces domaines regroupent les séquences respectivement antérieures, contemporaines ou postérieures aux énoncés du corpus, avec lesquelles ces énoncés entrent « dans des réseaux de formulations » à partir desquels on peut analyser certains effets produits par le corpus sous analyse : « effets de rappel, de redéfinition, de transformation, mais aussi effets d'oubli, de rupture, de dénégation, du déjà-dit » ; effets de « réfutation immédiate de formulations prises dans des séquences discursives qui se répondent » à l'intérieur d'une même conjoncture historique ; effets d'anticipation, enfin²⁵.

3. INTERROGATIONS THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES POUR UNE APPROCHE DIACHRONIQUE EN ANALYSE DU DISCOURS CONTRASTIVE

Comme indiqué *supra* en d'autres mots, en ADC on cherche à accéder à l'intrication de représentations sociales et de représentations discursives dans une communauté pour, *in fine*, contribuer à la description d'(un état donné d')une culture discursive, autrement dit de ce qu'on peut/doit/ne peut pas/ne doit pas dire dans le groupe en question d'un objet social donné et dans une situation donnée et comment on peut/doit/ne peut pas/ne doit pas le dire. Sur le plan méthodologique, il s'agit de comparer les manifestations d'un même genre discursif dans deux communautés différentes ou dans la même communauté au fil du temps à l'aide d'entrées discursives en tous genres (syntaxiques, sémantiques, énonciatives, textuelles, argumentatives, etc.) et en inférant les statuts des représentations sociales à partir de leur degré de marquage dans le texte²⁶.

²³ J.-J. Courtine, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques... », *op. cit.*, p. 53.

²⁴ *Ibidem*, pp. 56–57.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ La démarche est décrite de manière détaillée dans P. von Münchow, *L'analyse du discours contrastive...*, *op. cit.* Pour un résumé, voir p. 81.

Ici il s'agit d'envisager l'approche verticale ou diachronique dans ses similarités et ses différences avec l'ADC horizontale (ou géographique ou encore synchronique), même si les deux approches peuvent, évidemment, se combiner. Parmi les différences entre synchronie et diachronie pointées par Courtine, ce qui sépare les deux approches en ADC n'est pas la prise en compte plus ou moins importante des conditions proprement historiques de la production de discours. Cette prise en compte nécessite, dans les deux versions de l'ADC, des lectures étendues dans des disciplines extérieures aux sciences du langage. Dans les deux cas aussi, elle est largement facilitée par la comparaison même, que cette dernière soit géographique ou diachronique, car les conditions proprement historiques de la production de discours créent des différences à l'intérieur du corpus entre des documents produits aussi bien à des endroits différents, même s'il s'agit de pays voisins, qu'à des moments différents de l'histoire dans un même endroit. De même, la comparaison aide à se décentrer s'agissant aussi bien de la communauté qu'on connaît le mieux dans le cas de l'ADC géographique que de la période actuelle dans le cas de l'ADC diachronique.

C'est donc plutôt sur le plan de l'interdiscours qu'on peut observer une différence. Alors que les productions discursives de deux communautés certes non sans lien, mais géographiquement distinctes, ne « se répondent » pas — ou seulement très peu —, les unes aux autres, à l'intérieur d'une même communauté le discours chronologiquement antérieur « nourrit » celui qui est postérieur, qui s'appuie sur ce qui précède, s'y oppose ou simplement en tient compte. Le corpus dans son ensemble devient donc en partie sa propre source d'explication et on peut aller au-delà du relevé, en synchronie, de différentes couches de représentations mettant en évidence l'existence d'une culture discursive²⁷ pour dater ces couches dans leur successivité et mieux saisir l'importance — ou la fortune changeante — de tel ou tel élément discursif pour une culture discursive dans la durée.

Mais s'il s'agit bien d'examiner la production des effets de mémoire à l'égard de formulations pré-, co- ou post-existantes dont parle Courtine, les différentes couches qui constituent (un état donné d')une culture discursive ne se conçoivent pas nécessairement, ou du moins pas seulement, en termes d'« extérieur spécifique »²⁸ à cette culture discursive ni même à un texte particulier. À condition que les représentations hétérogènes, voire incompatibles en question n'aient pas le même statut et donc pas non plus le même degré de marquage, elles peuvent en effet être considérées comme coexistant *dans* la culture discursive en question au lieu d'être « intérieures », pour les unes, et « extérieures », pour les autres. C'est justement dans ces cas que le type de comparaison abordé ici est particulièrement pertinent car les représentations non ou peu marquées à un stade donné de la culture discursive sont bien plus aisées à relever dans une approche diachronique

²⁷ *Ibidem*, p. 106.

²⁸ J.-J. Courtine, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques ... », *op. cit.*, p. 64.

que dans une étude synchronique puisqu'elles peuvent très bien être davantage marquées à un autre stade. Puis, on peut observer aussi le passage du « même », c'est-à-dire, en l'occurrence, d'une hétérogénéité intérieure, à « l'altérisation », ce qui renvoie au fait qu'une représentation est signalée comme « autre » à partir d'un moment donné dans l'évolution du discours. Enfin, l'approche diachronique permet aussi de constater une évolution au fil du temps des « extérieurs spécifiques » de toujours à l'intérieur des états différents d'une culture discursive. Dans tous les cas, qu'il s'agisse d'observer la dynamique de ce qui est intérieur ou extérieur à la culture discursive en question, une clôture complète du corpus sur lui-même est évidemment impossible.

Enfin, il faut aborder dans cette section la question de l'établissement du corpus ainsi que celle des entrées d'analyse, à la fois de manière générale et en rapport avec l'étude exploratoire que j'ai menée récemment et qui sera évoquée brièvement dans la section suivante. S'agissant de la première question, si Courtine cherche à articuler l'analyse du discours « aux formes contemporaines de la recherche historique, qui toutes insistent sur la valeur à accorder au temps long »²⁹, il me semble que son choix de la durée moyenne « d'un cycle », lorsqu'il étudie, dans sa publication de 1981 qui a fait date, le discours adressé par le Parti Communiste Français aux chrétiens entre 1936 et 1976, permet d'effectuer avec plus de minutie dans l'observation des procédés le travail sur la mémoire discursive qu'il vise. En effet, pour l'étude qui sera présentée rapidement ici, j'ai choisi un corpus portant sur une durée comparable. Il s'agit des chapitres abordant le national-socialisme et la Seconde Guerre mondiale (y compris l'immédiat après-guerre) d'un manuel scolaire d'histoire allemand intitulé d'abord *Deutsche Geschichte*, puis, à partir de 1961, *Die Reise in die Vergangenheit*, publié par la maison d'édition Georg Westermann et dont les auteurs principaux sont Hans Ebeling et, à partir de 1973, Wolfgang Birkenfeld, manuel dont j'ai étudié 20 éditions³⁰ entre 1955 et 2016. Il s'agit là d'une étude exploratoire pour une recherche portant sur les chapitres sur le même sujet dans 74 éditions de dix manuels d'histoire allemands, dont 12 éditions d'un manuel est-allemand, publiées entre 1949 et aujourd'hui. Cette étude exploratoire constitue un cas particulier à l'intérieur de l'ADC diachronique en ce que les différences entre les éditions successives du manuel sont très réduites sur de longues périodes, ce qui, à la fois, facilite la tâche de comparaison et attire fortement l'attention sur les changements.

S'agissant des catégories d'analyse, pour respecter l'« équilibre entre la réflexion sur le fonctionnement du discours et la compréhension de phénomènes

²⁹ *Ibidem*, p. 52.

³⁰ Choisies en fonction de leur disponibilité à la bibliothèque de l'Institut Georg Eckert de Braunschweig, que je remercie de m'avoir accordé un fellowship me permettant de constituer un large corpus.

d'ordre socio-historique ou psychologique »³¹ caractéristique de l'analyse du discours, il me semble utile de combiner entrées thématiques, d'un côté, et relevant d'opérations plus proprement discursives, de l'autre. Du côté des thèmes, une certaine persistance temporelle est nécessaire pour que l'étude diachronique soit pertinente. L'approche la plus fructueuse à l'avenir consistera, à mon sens, à suivre plusieurs thèmes liés, que ce soit dans la complémentarité ou dans l'opposition, pour observer, à travers le degré de marquage ou de non-marquage en discours, le parcours du non-dit via le peu-dit au fortement dit, puis de nouveau vers le peu-dit, ou inversement, autrement dit pour retracer l'évolution du statut — évident, dominant, acceptable, sensible, malséant, inacceptable ou inexistant — de différentes représentations à l'intérieur d'une culture discursive. L'étude exploratoire dont il sera brièvement question dans la section suivante est cependant plus modeste et porte sur un seul thème traité à travers toute l'étendue temporelle du corpus, à savoir le procès de Nuremberg. Quant à l'entrée discursive, j'ai opté pour le discours rapporté — première opération discursive à observer, selon Courtine³², dans l'étude du rapport entre mémoire et discours —, lui aussi omniprésent dans le corpus tout en subissant des changements subtils, mais réguliers.

4. ILLUSTRATION : QUELQUES RÉSULTATS D'ANALYSE

D'une édition à l'autre du manuel d'histoire étudié, l'unique changement dans beaucoup de passages consiste en une apparition ou disparition de guillemets ou encore en une autre modification concernant le discours rapporté, défini comme une opération métalangagière consistant en la « représentation d'un acte d'énonciation *distinct* de l'acte en train de se faire »³³. La tendance est à un meilleur balisage du discours autre en tant que tel ainsi que de ses frontières, surtout quand il s'agit d'un discours nazi (sans que ce ne soit pour autant toujours réussi). Ainsi le passage suivant connaît-il, entre la version de 1973 et celle de 1982, une transformation consistant à rendre plus explicite le discours rapporté à l'aide du modalisateur « aux yeux d'Hitler et de ses partisans »³⁴ :

(1) Wer nicht für Hitler war, war gegen ihn. Wer sich nicht bedingungslos in das System der nationalsozialistischen Diktatur einfügte, war ein politischer Gegner. (1973, 136)
[Quiconque n'était pas pour Hitler, était contre lui. Quiconque ne s'intégrait pas sans condition dans le système de la dictature national-socialiste était un adversaire politique.]

³¹ D. Maingueneau, « Que cherchent les analystes du discours ? », *Argumentation et Analyse du Discours* 9, 2012, p. 6, <<http://aad.revues.org/1354>> [page consultée le 30/10/2022].

³² J.-J. Courtine, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques... », *op. cit.*, pp. 122–123.

³³ J. Authier-Revuz, *La Représentation du discours autre. Principes pour une description*, De Gruyter, Berlin–Boston 2020, p. 35.

³⁴ « in den Augen Hitlers und seiner Anhänger ».

(2) Wer nicht für die nationalsozialistische Herrschaft war, war in den Augen Hitlers und seiner Anhänger ein Gegner. (1982, 163)

[Quiconque n'était pas en faveur du règne national-socialiste était aux yeux d'Hitler et de ses partisans un adversaire.]

Sans doute s'agit-il de ne pas se reposer sur les capacités d'induction contextuelle des élèves pour l'identification de l'énoncé comme étant du discours rapporté, dont les « locuteurs rapportés » sont Hitler et ses partisans. Cette tendance générale vers un discours rapporté de plus en plus explicite — et donc à une signalisation toujours plus marquée de cet « extérieur spécifique » qu'est le discours nazi comme étant, justement, extérieur — aboutit dans les années 2000 à ce que les auteurs laissent de moins en moins de place à l'interprétation quant à qui a dit quoi dans quel contexte. Ce qu'ils évitent de plus en plus soigneusement au fil du temps est surtout le discours bivocal (ou, selon une terminologie plus traditionnelle, discours indirect libre) — à ancrage énonciatif partagé entre locuteurs rapportant et rapporté³⁵. C'est une sorte de « parler ensemble »³⁶ dans lequel le locuteur rapporté peut être, dans les premières éditions du manuel, Hitler, mais aussi un dirigeant étranger, de grands industriels, etc. Dans l'extrait suivant du manuel de 1955, c'est l'énoncé rapporté d'Hitler qui livre la modalité énonciative interrogative dans la dernière phrase alors que les déictiques temporels relèvent de l'ancrage « rapportant » :

(3) Würde der Westen diesem [Polen] helfen, brauchte es trotzdem noch keinen Zweifrontenkrieg zu geben. Er [Hitler] war im tiefsten überzeugt davon, daß England wie bisher nur drohend "bluffen", aber sich hüten würde, in einen Krieg einzutreten. Hatte man nicht auch trotz verhängter Sanktionen die Eroberung Abessiniens durch Italien zugelassen? (1955, 123)

[Même si l'Ouest allait l'aider [la Pologne], il n'allait pas nécessairement y avoir une guerre sur deux fronts. Il [Hitler] était profondément convaincu que l'Angleterre ne ferait que « bluffer » de manière menaçante, comme elle l'avait fait jusqu'à présent, mais qu'elle se garderait bien d'entrer en guerre. N'avait-on pas laissé l'Italie conquérir l'Abyssinie malgré les sanctions imposées ?]

Par la suite, ce mode de discours rapporté devient de plus en plus rare jusqu'à ce que, dans les années 2000, seul le discours d'Allemands ordinaires puisse être représenté ainsi, surtout — mais non exclusivement — lorsque ces derniers revêtent un rôle de victimes. Dans l'extrait suivant, il est question de l'arrivée en Allemagne des réfugiés et expulsés des anciens territoires de l'Est. Dans la dernière phrase, le discours bivocal consiste en ce que l'ancrage temporel a comme référent la situation rapportante alors que l'exclamation relève de l'énoncé rapporté, le partage provoquant un effet d'empathie :

³⁵ J. Authier-Revuz, *op. cit.*, p. 129.

³⁶ J. Authier-Revuz, « Le Discours rapporté », [dans :] R. Tomassone (dir.), *Une langue : le français. Grands repères culturels*, Hachette Éducation, Paris 2001, pp. 192–201, p. 201.

(4) Von dort kam Margarete mit ihrer Mutter nach Schleswig-Holstein. [...] Als Flüchtlinge und Vertriebene nahmen die Menschen, die selber viele Probleme hatten, sie nicht gerade begeistert auf. Aber das Leben ging weiter! (2008, 171 ; 2014, 171)

[De là, Margarete partit dans le Schleswig-Holstein avec sa mère. [...] En tant que réfugiées et expulsées, les gens, qui avaient eux-mêmes beaucoup de problèmes, ne les accueillirent pas vraiment avec enthousiasme. Mais la vie continuait !]

Le discours bivocal est cependant extrêmement rare dans les années 2000, époque où le discours rapporté est plutôt bien balisé, on l'a dit. Une autre exception, tout sauf rare quant à elle, sont les citations (parfois entre guillemets, mais sans indication autre) qui constituent des titres de sections. C'est une tendance dont les germes sont déjà détectables en 1961, mais qui ne prend des proportions importantes que dans les années 2000. Le titre suivant réfère au discours d'Hitler au sujet de la « jeunesse héroïque » tenu le 4 décembre 1938 à Reichenberg, mais ces références ne sont indiquées nulle part :

(5) “Und sie werden nicht mehr frei” (2008, 114)

[« Et ils ne retrouveront plus la liberté »]

L'absence de cadrage du discours rapporté ainsi que le fait que cet énoncé soit rapporté dans toute une série de manuels d'histoire des années 2000 montre qu'on assiste, pendant cette période, à une sorte de mythification négative de certains énoncés, qui deviennent ainsi « mémoriels » sans être nécessairement intégrés dans un contexte précis, voire justement par l'intermédiaire d'une absence de contextualisation.

Un autre type d'emploi du discours rapporté dans le corpus — qui nous permettra de faire le lien avec l'exploration diachronique du traitement d'un même thème — est celui qui sert à véhiculer des représentations sensibles, parce qu'elles ne sont plus ou pas encore acceptables. On peut observer ce type d'évolution au sujet du procès de Nuremberg, dont on fait explicitement remarquer, dans les premières éditions du manuel, que la justice s'appliquait seulement aux Allemands et non aux Alliés :

(6) Zum ersten Male wurde hier der Grundsatz aufgestellt, daß die Vorbereitung und Anstiftung von Kriegen ein todeswürdiges Verbrechen sei und daß Verstöße gegen die Menschlichkeit auch im Leben der Völker strafrechtlich geahndet werden müssen — nur richtete sich dieser Grundsatz hier allein gegen die Deutschen, und die bisherigen Gegner stellten zugleich Ankläger und Richter dar. (1955, 152–153)

[Pour la première fois le principe était posé ici que préparer la guerre et y inciter était un crime digne de la peine de mort et que les atteintes à l'humanité devaient être sanctionnées sur le plan pénal même dans la vie des peuples — seulement, ce principe était dirigé uniquement contre les Allemands et les anciens adversaires représentaient à la fois les accusateurs et les juges.]

Cette remarque va de pair avec le fait qu'à cette époque, les crimes du nazisme sont présentés comme, alternativement, étant la faute exclusive d'Hitler ou à mettre en relation avec d'autres crimes commis dans d'autres pays au même

moment. Quant aux Allemands eux-mêmes, ils sont présentés essentiellement comme des victimes. Dans la version de 1961, la remarque en question est encore présente, mais on y détecte déjà l'annonce du passage — opérée dans l'historiographie allemande vers le milieu des années 1960 — de la théorie du totalitarisme (qui se préoccupait essentiellement de la stratégie du parti national-socialiste et de la responsabilité des forces d'extrême-droite et d'extrême-gauche dans la chute de la République de Weimar) vers une recherche des causes sociétales du nazisme et une réflexion sur la responsabilité des démocrates dans l'instauration de la dictature³⁷. Cela se voit notamment dans un ajout dans lequel les auteurs insistent sur l'importance de la mise au jour des crimes pendant le procès de Nuremberg. L'ajout se termine par un passage adressé directement aux élèves. Ce positionnement de la personne, qui détonne par rapport à ce qui précède et ce qui suit, crée un effet de mise en relief servant — avec la modalité déontique — justement le discours de responsabilité dans lequel s'inscrit le passage :

(7) Ihr solltet über all das, was ihr seit Beginn dieses Kapitels hier gelesen habt, sehr nachdenken und euch auch darüber aussprechen! Es geht um die sehr schweren Fragen: Schuld — Mitschuld — Mitverantwortung — Haftung — es geht um die Frage, wie wir alle unser Leben führen wollen! (1961, 250–251)

[Vous devriez réfléchir beaucoup à tout ce que vous avez lu ici depuis le début de ce chapitre et vous exprimer aussi à ce sujet ! Il s'agit de questions très graves : culpabilité — complicité — coresponsabilité — responsabilité pénale — il s'agit de la question de savoir comment nous voulons tous mener notre vie !]

L'absence de ce discours de responsabilité dans les années 1950, y compris dans la version antérieure du manuel même, constitue ici le domaine de mémoire dans lequel les auteurs s'inscrivent par opposition. On constate cependant une absence totale d'acteurs dans la partie de l'énoncé dans laquelle apparaissent, dans une simple énumération et en tant qu'autonymes, les termes « culpabilité — complicité — co-responsabilité — responsabilité pénale »³⁸. Autrement dit, les auteurs commencent à briser le silence sur la responsabilité d'autres personnes qu'Hitler dans les crimes commis tout en le perpétuant, ce qui montre bien que le discours antérieur et auquel on s'oppose ne devient pas pour autant « extérieur » à la culture discursive en cours en 1961 ; il est juste moins dominant désormais. Il en est de même dans le passage qui précède immédiatement l'extrait reproduit et dans lequel on fait état de « crimes qui s'étaient produits »³⁹. Cela s'inscrit contre un discours négationniste faisant partie du domaine de mémoire, mais aussi du domaine d'actualité du discours en train de se produire. En même temps, l'usage du verbe *geschehen* (« se produire ») permet, là encore, de supprimer ou du moins

³⁷ E.-M. David-Ballero Flores, "Erinnerungswissen" über Nationalsozialismus und Holocaust. Eine Untersuchung deutscher Geschichtsbuchnarrative, thèse de doctorat, Rheinisch-Westfälische Technische Hochschule, Aix-la-Chapelle 2017, p. 50.

³⁸ « Schuld – Mitschuld – Mitverantwortung – Haftung ».

³⁹ « Verbrechen, die geschehen waren ».

« mettre en arrière-fond »⁴⁰ les acteurs de ces crimes, qui restent donc dans un silence relatif. Cette coprésence de représentations hétérogènes, voire contradictoires à l'intérieur d'une même culture discursive est possible grâce au fait que les unes sont clairement affirmées et les autres détectables grâce à une analyse syntaxique seulement.

Quant au commentaire sur la justice de vainqueurs de 1955, il devient inacceptable par la suite dans la culture discursive allemande et disparaît à partir de l'édition de 1973, mais on peut se demander s'il ne constitue pas le domaine de mémoire pour un passage de l'édition de 2009, où il réapparaît sous la forme d'une tâche — et en discours rapporté, justement — qui suit la section dans laquelle il est question du procès de Nuremberg :

(8) Erörtere die Aussage: "Sieger richten über Besiegte!" (2009, 17)
[Discute l'affirmation : « Les vainqueurs jugent les vaincus ! »]

Les auteurs n'affirment pas ici que le procès de Nuremberg entre dans la catégorie de la justice de vainqueurs — affirmation toujours malséante dans la culture discursive allemande en 2009 et donc « altérisée » en discours rapporté — mais demandent à l'élève de discuter cette affirmation en un métadiscours à deux niveaux. « Discute »⁴¹ est l'introducteur du discours rapporté à produire par l'élève et qui porte à son tour sur une affirmation (sans référence... on ne sait donc pas qui l'aurait émise et dans quelles circonstances), c'est-à-dire sur du discours. Les auteurs se distancient ainsi doublement de cette affirmation qu'ils décident pourtant de faire figurer dans leur manuel. Autrement dit, ce qu'on ne peut plus dire en l'assumant pleinement, mais qui n'est plus non plus totalement inacceptable, peut se dire — de nouveau, à la fin d'une décennie marquée par la réapparition dans les médias du discours sur les Allemands comme victimes — en discours rapporté. L'évolution qui s'est produite est donc celle d'un discours acceptable vers un discours inacceptable, puis du retour à un discours sensible (mais non totalement proscrit), dont la présence dans le manuel demande des précautions discursives, assumées en l'occurrence par l'altérisation que procure le discours rapporté.

5. CONCLUSION

Dans cette contribution, je me suis efforcée d'insister sur les caractéristiques d'une ADC diachronique en comparaison avec l'ADC géographique en organisant ma réflexion en fonction des manques constatés par Courtine en analyse du discours française du fait de la rareté des études diachroniques conduites en son sein.

⁴⁰ T. van Leeuwen, *Discourse and practice. New tools for Critical Discourse Analysis*, Oxford University Press, Oxford 2008, p. 29.

⁴¹ « Erörtere ».

Ainsi l'ADC diachronique permet notamment une meilleure prise en compte de l'interdiscours, étant donné que le corpus dans cette approche constitue, du moins partiellement, son propre domaine de mémoire ainsi que d'anticipation.

J'ai esquissé à quoi peut ressembler une analyse partant conjointement d'une procédure discursive — en l'occurrence le discours rapporté — et d'un thème, à savoir, ici, le procès de Nuremberg, dans l'analyse diachronique d'un corpus de chapitres sur le nazisme et la Seconde Guerre mondiale dans des manuels scolaires d'histoire. Les quelques résultats présentés ont permis de montrer le fonctionnement du corpus même en tant que domaine de mémoire ainsi que l'hétérogénéité des représentations véhiculées, voire la contradiction entre elles, due à la superposition de plusieurs couches chronologiques en discours dont la « synchronisation » n'est pas toujours aisée⁴². On peut donc observer conjointement une évolution et une certaine stabilité dans la culture discursive qui caractérise les manuels d'histoire étudiés.

L'évolution observée peut être caractérisée par de grandes tendances (vers un balisage de plus en plus précis du discours autre, d'une part, et vers de plus en plus de responsabilisation de la population allemande dans les crimes nazis lors du traitement du procès de Nuremberg, de l'autre), mais elle n'est pas pour autant complètement linéaire. Ainsi la critique de la justice de vainqueurs à propos du procès disparaît en 1973 pour réapparaître en 2009, sous forme de discours rapporté, ce qui souligne son caractère sensible. De même, les manuels des années 2000 comportent de nouveau une série d'énoncés rapportés sous forme d'allusion, certes quasi exclusivement en titre de section, ce qui permet de faire le constat d'une certaine mythologisation du discours de la période nationale-socialiste. En effet, le discours est non seulement le moyen, mais aussi l'objet de la « socialisation mnémonique »⁴³ qui se construit à l'école.

Les faits discursifs observés ici à titre d'exemple devront évidemment être mis en relation avec des facteurs socio-historiques de manière plus approfondie que cela n'a été fait ci-dessus dans une contribution à objectif avant tout méthodologique. Plus généralement, s'agissant des perspectives ouvertes par l'étude diachronique exploratoire de manuels d'histoire, il faudrait poursuivre notamment celle, mentionnée ci-dessus, de l'observation de l'évolution des représentations à travers plusieurs entrées thématiques en relation de complémentarité ou de concurrence les unes avec les autres (la Shoah, la guerre à l'Est, la responsabilité des crimes commis, la fuite et l'expulsion d'Allemands, etc.) pour mieux saisir la dynamique dans cette évolution. Quant à une perspective plus proprement méthodologique, une question de taille qui se pose en ADC diachronique — et à laquelle il ne m'est pas possible d'apporter une réponse pour le moment — est celle de savoir à partir

⁴² J. Blommaert, *op. cit.*, pp. 130–131, 142.

⁴³ M. Grever, R.-J. Adriaansen, « Historical Culture: A Concept Revisited », [dans :] M. Carretero, S. Berger, M. Grever (dir.), *Palgrave Handbook of Research in Historical Culture and Education*, Palgrave Macmillan, London–Basingstoke 2017, pp. 73–89, pp. 79–80.

de quel moment, en fonction de quels aspects dans la matérialité discursive et dans les faits socio-historiques qui y sont liés, la différence l'emporte sur la continuité et on n'a plus affaire à un autre état de la même culture discursive, mais à une culture discursive autre, nouvelle.

THE DIACHRONIC APPROACH IN CONTRASTIVE DISCOURSE ANALYSIS

Abstract

Starting from the observation that diachronic approaches are rare in discourse analysis and that synchronicity poses the problem of neglecting both the historicity of discourse production and inter-discourse, the author presents a methodological reflection on what distinguishes “geographical” and diachronic approaches in Contrastive Discourse Analysis. This reflection is illustrated by some of the results of a contrastive analysis of the treatment of National Socialism and the World War II in German history textbooks between 1955 and 2016.

Key words: Contrastive Discourse Analysis, diachronic approach, history textbooks, National Socialism, World War II.

Mots-clés : Analyse du discours contrastive, approche diachronique, manuels scolaires d'histoire, national-socialisme, Seconde Guerre mondiale.

MURIEL WATERLOT
ORCID : 0000-0002-1665-2543
Université Catholique de Lublin Jean Paul II
murielwaterlot@kul.pl

CATÉGORISATION CONCEPTUELLE DES NOMS DE PAIN EN POLOGNE ET STRATÉGIES APPLIQUÉES À LEUR TRADUCTION EN FRANÇAIS*

INTRODUCTION ET OBJECTIFS DE LA RECHERCHE

À l'heure où nos sociétés sont devenues multiculturelles, nous devons faire face à une internationalisation du marché et par là à l'internationalisation des sites internet, processus qui consiste à s'assurer que le site d'une entreprise est configuré pour gérer différentes langues. Ce phénomène se produit également dans le domaine des boulangeries et des supermarchés : dans certains pays d'Europe centrale comme en Pologne, nous voyons des sites web de boulangeries qui présentent également leur gamme de pains à la population locale et aux citoyens de l'Union européenne en français et en anglais. S'il n'existe pas de traduction officielle, un client potentiel peut utiliser une application (en abrégé : « app ») qui traduit automatiquement et immédiatement les pages web consultées dans la langue de son choix.

Inspirés par l'article « Why translation is difficult for computers » dans lequel Doug Arnold¹ révèle des difficultés dans la traduction automatique liées

* Le présent article est la version rédigée de la communication présentée au colloque *Termes et relations autour du pain dans les textes bilingues* qui s'est tenu à l'Université Catholique de Lublin Jean Paul II, les 26–27 août 2022.

¹ D. Arnold, « Why translation is difficult for computers », *Computers and Translation: A translator's guide*, Benjamins Publishing Company, Amsterdam–Philadelphia 2003, p. 124.

à l'ambiguïté structurelle et lexicale, nous avons décidé de vérifier dans quelle mesure la traduction de noms de pains pose un problème à la traduction automatique avec une application. Lorsque quelqu'un consulte une page rédigée dans une langue qu'il ne comprend pas, il peut se servir d'une application pour la traduire.

À notre connaissance, relativement peu d'études ont analysé la précision de ces systèmes. Dans l'article intitulé « Apps-based Machine Translation on Smart Media Devices — A Review », Hary Gunarto² indique que la précision et la qualité de la traduction avec des applications sont suffisamment acceptables, mais que des améliorations et des efforts supplémentaires de la part des linguistes et des informaticiens sont encore nécessaires.

Pour notre recherche, nous avons décidé d'étudier l'efficacité de la traduction de noms de pains du site web d'une boulangerie polonaise renommée avec l'application *Chrome*. Cette étude de cas se déroulera en trois phases, répondant à trois objectifs :

1. Dans un premier temps nous élaborerons des catégories conceptuelles pour les différents types de pain avec le mot *chleb* ('pain'), offerts par une boulangerie polonaise ;
2. Dans un deuxième temps, nous analyserons — par catégorie conceptuelle définie dans la phase 1 — des traductions existantes ;
3. Le troisième objectif consistera à évaluer l'efficacité de la traduction automatique offerte par *Chrome*, en comparant les stratégies de traduction de certaines catégories de noms appliquées par *Chrome* (A) avec celles utilisées par les humains (H).

Afin de bien expliquer la démarche qui nous permettra d'atteindre ces trois objectifs, nous allons d'abord esquisser son cadre théorique en éclairant notre approche de classification des composés avec le mot *chleb* — 'pain'.

Après avoir détaillé les aspects méthodologiques dans la deuxième section, nous présentons les résultats des trois phases de notre étude de cas : dans la troisième section, nous présentons une classification des noms de pains avec *chleb* dans des catégories conceptuelles ; dans la quatrième section nous analyserons des traductions françaises existantes de composés polonais avec *chleb* appartenant aux mêmes catégories que celles définies dans la deuxième partie ; dans la cinquième section, nous comparons — pour un certain nombre de noms composés avec *chleb* appartenant aux mêmes catégories — les traductions existantes avec les traductions automatiques avec *Chrome*.

² H. Gunarto, « Apps-based Machine Translation on Smart Media Devices — A Review », *JCCS (Indonesian Journal of Computing and Cybernetics Systems)* 13, 2019, n° 1, p. 103.

1. APPROCHE THÉORIQUE DE LA CLASSIFICATION DES NOMS COMPOSÉS — CATÉGORISATION CONCEPTUELLE

En linguistique, la définition d'un mot composé repose sur la notion de composition³. Les multiples définitions de cette notion, à partir de la morphologie, de la sémantique, de la syntaxe et même de l'orthographe, ont suscité des discussions vives concernant la dénomination d'un « mot composé » — *lexies composées* ou *complexes* (Pottier), *synapsies* (Benveniste), *unités syntagmatiques* ou *unités de signification* (Guilbert), *unités phraséologiques* (Dubois)⁴. Dans notre analyse, nous n'entrons pas dans les querelles de dénomination. Nous nous convenons de désigner sous l'appellation de « nom composé » des composés avec le générique *chleb*.

Signalons également qu'au cours du XX^e siècle, de nombreuses recherches ont été menées sur les noms composés⁵. Elles ont permis de dévoiler l'extrême diversité de la composition, non seulement dans la langue générale, mais également dans les langues de spécialité. Certaines analyses se sont tout particulièrement concentrées sur les « substantifs épithètes » et les formes N à N. Il convient également de mentionner l'existence d'une typologie pour les adverbiaux et pour les adjectivaux⁶.

En ce qui concerne la classification sémantique des noms en français, nous trouvons dans la littérature de nombreuses propositions de classification (par ex. Gross 1996, Flaux et Van de Velde 2000, Huyghe 2015) ainsi que des travaux spécifiques sur certaines classes (par ex. Balibar-Mrabti 1995, Van de Velde 1995, Godard et Jayez 1996, Grossmann et Tutin 2005, Haas *et al.* 2008, Goossens 2009, Flaux et Stosic 2012)⁷.

Pauline Haas *et al.*⁸ évaluent la qualité des critères de classement sémantique dans les travaux théoriques existants :

[...] la classification des lexèmes [...] est rarement basée sur une méthodologie de classification. Inversement, les ressources lexicales ou lexicographiques existantes proposent des descriptions courantes, mais les critères de classification sont rarement explicités. La description sémantique des noms repose souvent sur la seule évaluation référentielle, et donne l'impression de s'apparenter à un classement des objets du monde plutôt qu'à l'identification de propriétés linguistiques distinctives.

³ A.G. Fernandez, « Noms composés et autres phrasèmes : fonctionnement discursif dans le domaine spécialisé du sport », *Roczniki Humanistyczne* 69, 2022, n° 8, p. 40.

⁴ M. Mathieu-Colas, « Essai de typologie des noms composés français », *Cahiers de Lexicologie* 69, 1996, p. 2.

⁵ Un aperçu plus détaillé des recherches menées dans ce domaine figure dans l'ouvrage de Dorota Śliwa, *Formation des noms et des termes composés français et polonais : de la cognition à la traduction* (cf. D. Śliwa, *op. cit.*, TN KUL, Lublin 2013) et dans l'article de Michel Mathieu-Colas, « Essai de typologie des noms composés français », *op. cit.*

⁶ M. Mathieu-Colas, *op. cit.*

⁷ P. Haas *et al.*, « Pour une classification sémantique des noms en français appuyée sur des tests linguistiques », *Journal of French Language Studies* 33, 2023, n° 1, p. 53.

⁸ *Ibidem*.

Dans cette section, nous décrivons plus en détail l'objet d'étude et le cadre théorique que nous avons choisi pour catégoriser les composés avec le générique *chleb* sur la base de critères de classification qui — contrairement aux différentes approches formelles (tant au niveau syntaxique que lexical) — découlent en premier lieu de *l'activité cognitive* du sujet parlant, et qui ensuite reposent sur les propriétés sémantiques et morphologiques des composés qui à leur tour découlent du « processus de dénomination »⁹.

1.1. APPROCHE (« COGNITIVE RÉALISTE ») ET OBJET D'ÉTUDE

Toute conceptualisation s'accompagne d'une catégorisation implicite du monde. Cependant, le caractère objectif des catégories identifiées est discutable en raison de leur motivation linguistique. L'une des manifestations de la catégorisation est le processus de dénomination, c'est-à-dire la dénomination des éléments séparés de la réalité. Le fonctionnement et l'utilisation d'un nom impliquent la connaissance d'un certain nombre de caractéristiques, de propriétés et le droit d'utiliser le nom dans un contexte spécifique, à la fois linguistique et situationnel. Les noms propres comme *Varsovie*, *Bruxelles*, *Paris* font référence à des entités uniques, notamment des villes individuelles qui diffèrent entre elles, par exemple, géographiquement. Les noms *homme*, *pain*, *Dieu* font référence à des entités ontologiquement différentes, successivement : homme, pain, Dieu. Ainsi, la dénomination est un acte de décision particulier, car il consiste à distinguer une personne ou un objet d'une autre personne ou d'un autre objet sur la base de ses caractéristiques¹⁰.

Pour catégoriser les composés, nous proposons une méthode de classification sémantique qui repose sur une approche « cognitive réaliste », approche cognitive inspirée de la métaphysique. Elle affirme la primauté du réel et son lien avec la conceptualisation où la réalité et l'activité cognitive du sujet parlant occupent une place centrale dans la conception de catégories « souples et dynamiques » qui suivent « les aspects des entités du réel exposées à l'activité cognitive du sujet parlant »¹¹. Cette pensée provient d'Aristote qui constate que l'intellect est l'organe qui fonctionne en tant que la parole¹². De cette manière, il souligne

⁹ D. Śliwa, « Les modèles de la formation de noms aux prises avec les taxonomies biologiques. Exemples polonais et français », *Roczniki Humanistyczne* 64, 2016, n° 8, p. 43.

¹⁰ R. Grzegorzczakowa, R. Laskowski, H. Wróbel (dir.), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 1999, p. 205.

¹¹ D. Śliwa, « Les modèles de la formation de noms aux prises avec les taxonomies biologiques... », *op. cit.*, p. 43.

¹² D. Śliwa, « Cœur et sentiments : une étude cognitive des collocations françaises et polonaises », [dans:] A. Krzyżanowska, R. Jakubczuk (dir.), *Parler des émotions : entre langue et littérature*, UMCS, Lublin 2011, p. 191.

l'importance de l'activité cognitive du sujet parlant dans la définition de la nature du signe linguistique qui est d'abord unité de parole. Cette approche a été adoptée et développée par Thomas d'Aquin (cf. conception aristotélicienne du signe linguistique) qui fait appel à une conception d'un signe linguistique dans son cadre naturel et qui selon lui est le moyen de communiquer à quelqu'un le monde connu par l'expérience¹³.

Dans la conception cognitive de Dorota Śliwa¹⁴, basée sur la métaphysique réaliste, lorsque le sujet parlant perçoit une entité dans la réalité sous différents aspects (propriétés), il sélectionne les aspects et les propriétés de cette entité perçue. Le concept ou l'image mentale qui apparaît est le résultat de l'acte de pensée du sujet parlant. Dans un premier temps il se servira d'une prédication pour exprimer le concept, par exemple : « *Ces oiseaux migrent d'un pays à l'autre — Te ptaki wędrują z krajów do krajów* »¹⁵. Sur le plan conceptuel, l'opposition entre sujet / prédicat se traduit en opposition entre spécifié / spécifiant. Le spécifié correspond « à une entité conceptuelle superordonnée désignée par l'hyperonyme métalinguistique »¹⁶ et le spécifiant aux caractéristiques (propriétés) de l'entité désignée par le prédicat. Le nom composé et sa structure formelle sont en sorte liés à la conceptualisation d'un aspect (propriété) de l'entité dénommée par le sujet parlant¹⁷. Dans le cas d'un oiseau qui vole d'un pays à l'autre, il sera question des *oiseau/migrateurs* (spécifié / spécifiant).

En fonction des rapports entre le sens du nom composé et le sens d'un élément, les linguistes polonais font la distinction entre des rapports endocentriques et exocentriques¹⁸. Ce n'est pas le cas des linguistes français « qui ont suivi la théorie générative ou distributionnelle » et « ne tiennent pas toujours suffisamment compte de cette distinction fondamentale »¹⁹.

Dans l'approche dénominative — qui conçoit les noms et les termes composés comme des unités dénominatives, combine deux dimensions : la cognition²⁰ et la linguistique distributionnelle — la distinction en endocentrique et exocentrique, comme le signale l'analyse morphologique des termes, suppose un « centre », c'est-à-dire :

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ D. Śliwa, *Formation des noms et des termes composés français et polonais...*, *op. cit.*

¹⁵ *Ibidem*, p. 38.

¹⁶ *Ibidem*, p. 39.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ *Ibidem*, p. 26.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ Ici le terme « cognition renvoie à l'activité de l'esprit humain où se situent l'intellect, l'affectivité, la mémoire, la volonté (prise de décision), etc. Ces facultés réalisent la fonction de connaissance et permettent au sujet parlant de construire une représentation opératoire (structure ontologique) de la réalité (qui a sa structure ontique) et de l'exprimer en langue » (D. Śliwa, *Formation des noms et des termes composés français et polonais...*, *op. cit.*, p. 20).

Dans le cas des mots composés, il s'agit du cadre formel (construction syntaxique) du nom composé de l'unité polylexicale par rapport auquel se situe le N1 désignant la catégorie de l'entité dénommée : à l'intérieur (endo-) ou à l'extérieur (exo-). Par exemple le *rouge à lèvres* est un composé endocentrique car le N1 désigne (y compris par métonymie) l'entité dénommée (produit); le *rouge-gorge* est un composé exocentrique car le N désignant l'entité dénommée (oiseau) n'a pas été intégré dans la forme du mot composé et le mot composé désigne une propriété distinctive de cet oiseau²¹.

Dans le contexte de cette étude où il s'agit de noms de pains, nous avons affaire à des composés syntagmatiques, appelés également « séquences binominales », dont le rapport forme/sens est de nature endocentrique, c'est-à-dire dont le référent du nom composé se joint avec le référent de l'élément *chleb* — 'pain', tandis que le deuxième élément se réfère à une propriété du pain. En prenant l'exemple de *chleb razowy* — *pain complet*, nous voyons que la structure binaire spécifié / spécifiant du niveau conceptuel sous-tend une structure binaire, notamment déterminé / déterminant qui se situe au niveau de la langue. Dans l'exemple de *chleb razowy* — *pain complet*, le déterminé est un nom et le déterminant un adjectif. Comme nous le verrons dans la section suivante, la nature morphologique des déterminants nous permettra de catégoriser les composés endocentriques, l'objet de cette étude, selon différents modèles compositionnels.

1.2. CATÉGORISATION CONCEPTUELLE DES COMPOSÉS BINOMINAUX (« BINÔMES »)

Dans les composés du type *composés syntagmatiques*, les mots sont séparés par un blanc graphique²². François Gaudin *et al.* (cités par Śliwa²³) distinguent deux types de composés syntagmatiques :

1) Les composés syntagmatiques simples sont des composés bi-nominaux (N-N) qui peuvent être reliés syntaxiquement par un joncteur (NjoncN). Dans

²¹ *Ibidem*, p. 45.

²² En ce qui concerne les formes orthographiques, les linguistes distinguent trois types de mots composés (D. Śliwa, *Formation des noms et des termes composés français et polonais...*, *op. cit.*, p. 52), à savoir : 1) les noms composés qui de par leur orthographe sont appelés des composés soudés (en polonais : *zrosty*) — deux mots soudés en un seul signe (par ex. *Wielkanoc* — 'Pâques' [cf. D. Śliwa, *Formation des noms et des termes composés français et polonais...*, *op. cit.*, p. 52]) ; 2) les composés reliés entre eux par un trait d'union qu'on appelle composés à trait d'union (en polonais *złożenia z infiksem -o-*) (par ex. *koszulo-bluza* — 'une veste-chemise' [cf. D. Śliwa, *Formation des noms et des termes composés français et polonais...*, *op. cit.*, p. 52]) ; 3) les composés au sens strict du terme ou les composés syntagmatiques (en polonais : *zestawienia*) (par ex. *ryba słodkowodna* — 'poisson qui vit dans les eaux douces' [cf. D. Śliwa, *Formation des noms et des termes composés français et polonais...*, *op. cit.*, p. 53]), appelés également séquences binominales (en polonais : *binomia*). Ce dernier type de mots composés polonais, leur catégorisation et leur traduction française fera l'objet de cette étude.

²³ D. Śliwa, *Formation des noms et des termes composés français et polonais...*, *op. cit.*, p. 11.

ce contexte, le linguiste Émile Benveniste²⁴ propose le terme « synapsie » pour indiquer ce modèle où le lien entre les deux membres est réalisé par un joncteur, dans la plupart des cas il s'agit en français de 'à ('aux')' et 'de', par exemple *pain de campagne*.

2) Les composés syntagmatiques complexes comprennent entre autres les composés conglomérés (à trait d'union ou syntagmatiques) et les composés syntagmatiques par emboîtement engendré par un mécanisme récursif de déterminations successives comme dans *machine à laver — machine à laver la vaisselle*²⁵.

En fonction de la nature morphologique des spécifiants, les composés endocentriques — avec le générique *chleb* — peuvent être classés selon différents modèles compositionnels. Le nom *chleb* forme avec d'autres mots des composés qui sont corrélés avec les dénominations d'une propriété du pain. Dans la classification que nous proposons dans la section 3, nous nous pencherons sur les « binômes ».

2. MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

À partir des objectifs définis dans l'introduction, nous avons formulé trois questions de recherche :

1. Comment les composés avec *chleb* — 'pain' peuvent-ils être catégorisés de manière conceptuelle ?
2. Quelles sont les stratégies de traduction appliquées par catégorie conceptuelle dans des traductions françaises existantes ou « humaines »²⁶ (H) ?
3. Dans quelle mesure les traductions humaines (H) diffèrent-elles des traductions automatiques (A) dans chacune des catégories conceptuelles ?
— Dans quelles catégories la traduction automatique (A) avec *Chrome* présente des lacunes par rapport à la traduction humaine (H) ?

Les questions ci-dessus seront traitées par le biais de trois analyses (analyses 1, 2 et 3) dont le corpus et la méthodologie appliquée seront présentés séparément dans la section suivante.

²⁴ É. Benveniste, « Formes nouvelles de la composition nominale », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* 61, 1966, p. 91.

²⁵ D. Śliwa, *Formation des noms et des termes composés français et polonais...*, *op. cit.*, p. 17.

²⁶ Nous avons choisi d'utiliser le terme traduction humaine dans cette étude pour l'opposer à la traduction automatique en raison du fait que des traductions existantes font généralement l'objet d'une post-édition.

2.1. MÉTHODOLOGIE DE L'ANALYSE 1

L'objectif de notre première analyse, qui constitue une étude de cas, consiste à élaborer des catégories conceptuelles pour différents types de pains offerts par une boulangerie polonaise. En ce qui concerne le corpus, nous avons utilisé les noms de pains avec le mot *chleb* qui apparaissent sur le site web de la boulangerie *Lubaszka* de Varsovie. Cette boulangerie est renommée pour sa large gamme de pains et son excellente qualité. Le site de *Lubaszka* n'offre pas de traduction de ses pages web en français, en allemand ou en anglais, par exemple. Néanmoins, un client peut facilement vérifier sur son téléphone portable comment les noms des pains peuvent être traduits en plusieurs langues, y compris en français.

Sur le site web de la boulangerie *Lubaszka*, nous avons trouvé 17 binômes qui sont endocentriques. Nous partons du fait que le premier mot de leur structure, le lexème *chleb*, est un hyperonyme qui désigne une catégorie conceptuelle ou un concept générique. Tenant compte du lien entre le lexème générique *chleb* et la structure morpho-syntaxique des composés qu'il forme, nous allons déterminer les catégories de composés d'abord en fonction de cette structure puis, dans un deuxième temps, en fonction de leur contenu sémantique qui réfère à un concept spécifique.

2.2. MÉTHODOLOGIE DE L'ANALYSE 2

Le deuxième objectif de notre analyse consiste à examiner comment, pour certaines catégories sémantiques, les composés avec le concept générique que — de par le processus de dénomination où nous passons du niveau conceptuel au niveau lexical — nous appellerons le « nom générique » (en abrégé « Ng ») notamment *chleb*, ont été traduits en français. Il s'agit de découvrir quelles stratégies ou techniques de traduction sont utilisées pour certains noms de pains (binômes), dont la traduction française existe et est en usage, qui appartiennent aux mêmes modèles compositionnels de binômes et leurs sous-catégories que celles des composés avec le Ng *chleb* du corpus de la boulangerie *Lubaszka*.

En ce qui concerne le corpus, nous avons repéré 16 composés avec *chleb* et leur traduction française sur le site web d'*InterEuropol*²⁷ — une boulangerie polonaise opérant sur le marché européen.

Pour décrire les stratégies de traduction appliquées pour chaque modèle compositionnel, nous avons développé une taxonomie dans laquelle nous utiliserons

²⁷ <<https://www.intereuropol.pl/>> [consulté en juillet 2022].

les stratégies « locales »²⁸ définies par Diederik Grit²⁹. À la liste des stratégies de Grit, nous ajoutons une stratégie définie par Andrew Chesterman³⁰ (cf. stratégie n° 8 — la transposition). Selon Chesterman une stratégie offre une solution à un problème, et est donc centrée sur le problème de traduction³¹. C'est principalement dans les situations problématiques que les traducteurs ont recours à des stratégies pour surmonter les difficultés dans le processus de traduction. Étant donné que nous pouvons supposer qu'il n'y aura pas toujours des problèmes dans la traduction de noms composés, nous introduirons ce que l'on appelle une « stratégie zéro » (= S0) qui réfère à une technique dans laquelle le composé est traduit littéralement, sans aucune autre option de traduction et qui ne semble donc présenter aucun problème de traduction. Dans la taxonomie de Chesterman cette stratégie correspond à la stratégie S2. Dans notre analyse, elle sera donc nommée S0.

Dans le tableau ci-dessous (cf. tableau 3), nous regroupons toutes les stratégies qui seront utilisées dans l'analyse des traductions françaises des binômes polonais avec *chleb*.

Tableau 1. Taxonomie des stratégies de traduction³²

	Stratégie	Description
S1	Maintien [même terme]	Lorsqu'un mot est maintenu, l'expression de la langue source dans la langue cible reste inchangée. Il s'agit en fait de la réutilisation dans le texte cible d'un terme ou d'une expression provenant du texte source.

²⁸ Certains spécialistes de la traduction préfèrent étendre le concept de « stratégie » à des principes généraux (par ex. Jääskeläinen, Hönig et Kussmaul). Ils utilisent le terme « stratégie » pour décrire les décisions « de haut niveau » de la traduction concernant par exemple l'orientation générale du texte par rapport au lecteur, etc. Chesterman distingue toutefois deux niveaux de stratégie : au niveau le plus général où le problème à résoudre est quelque chose comme « comment traduire ce texte ou ce type de texte ». À ce niveau-là nous avons affaire à des « stratégies globales » (ang. *global strategies*). Il peut s'agir de décider si un texte ancien doit être modernisé ou historicisé dans la traduction. À un niveau plus spécifique, le problème à résoudre est quelque chose comme « comment traduire cette structure / cette idée / cet élément » ; nous avons ici affaire à des « stratégies locales » (ang. *local strategies*) (cf. A. Chesterman, *Memes of Translation. The spread of ideas in translation theory*, John Benjamins, Amsterdam 1997, p. 90). Notre souci dans la définition des stratégies que nous utiliserons pour cette analyse concernera des stratégies locales et des problèmes au niveau local.

²⁹ D. Grit, « De vertaling van Realia », *Filter* 4:4, 1997, pp. 42–48. Ces stratégies concernent la sémantique, la traduction de la forme et du sens des mots et non pas des phrases entières.

³⁰ A. Chesterman, *Memes of translation. The spread of ideas in translation theory* (Revised edition), John Benjamins Publishing Company, Amsterdam–Philadelphia 2016, pp. 91–109.

³¹ *Ibidem*.

³² D. Grit, *op. cit.* ; A. Chesterman, *op. cit.*

Tableau 1. Taxonomie des stratégies de traduction (suite)

	Stratégie	Description
(S2 =) S0	Traduction littérale (traduction « mot à mot »)	Une traduction mot à mot d'un composé, d'une partie du texte source. Évidemment, cette technique ne peut être utilisée que si le rendu a du sens dans la langue cible. Une traduction « calque » est la traduction 'mot à mot' d'un terme de la langue source. Cela n'est possible que si l'expression en langue source est une composition d'unités indépendantes présentes dans la langue cible.
S3	Traduction approximative [terme plus ou moins similaire/qui rapproche le mieux]	Une expression de langue cible existante plus ou moins similaire est utilisée comme traduction approximative.
S4	Traduction descriptive	Description ou définition dans la langue cible. Une stratégie couramment utilisée est celle de la description ou de la définition.
S5	Traduction élémentaire	Une traduction élémentaire ne reflète que l'essence du sens. Dans ce cas, il s'agit généralement de l'utilisation d'un hyperonyme.
S6	Adaptation	Utilisation d'un équivalent culturel qui renvoie au même concept dans la langue cible.
S7	Omission	Le traducteur optera pour l'omission lorsque la dénotation n'est pas pertinente pour le groupe cible.
S8	Transposition	Passage d'une catégorie grammaticale à une autre durant le procédé de traduction mais sans changer le sens de l'expression. Par exemple un nom est rendu par un adjectif dans <i>Her beauty</i> [...] → Cette <i>belle</i> dame.

L'analyse 2 portera sur les stratégies de traduction employées par un traducteur lors de la traduction du polonais vers le français des composés avec *chleb* d'*InterEuropol*, dont chacun appartient à une catégorie et à une sous-catégorie conceptuelle définie dans l'analyse 1.

2.3. MÉTHODOLOGIE DE L'ANALYSE 3

Le troisième objectif de notre recherche consiste à évaluer l'efficacité de la traduction offerte par *Chrome*. Dans cette perspective nous allons, pour certaines catégories conceptuelles, analyser les stratégies de traduction appliquées par la traduction automatique (A) par l'application *Chrome* pour ensuite les comparer avec celles utilisées par des traducteurs.

Cela permettra de découvrir dans quelle mesure les traductions humaines (H) diffèrent des traductions automatiques (A) et dans quelles catégories la traduction

automatique (A) présente des lacunes par rapport à la traduction humaine (H) et devrait faire l'objet d'une post-édition.

3. ANALYSE 1 : CLASSIFICATION MOPRHO-SYNTAXIQUE DES BINÔMES AVEC LE NOM GÉNÉRIQUE *CHLEB*

Dans cette section, nous procédons à la catégorisation conceptuelle de 17 binômes en provenance du site web de la boulangerie *Lubaszka*. Comme nous l'avons déjà mentionné dans la méthodologie (cf. section 2.1.), il s'agit de binominaux endocentriques, dont le premier mot de leur structure, le lexème *chleb*, est un hyperonyme qui désigne une catégorie conceptuelle ou un concept générique. Les composés, par exemple *chleb gryczany* ('pain de sarrasin'), sont des hyponymes qui désignent des sous-catégories et se distinguent par des concepts spécifiques (= niveau 2). Tenant compte du lien entre le lexème générique *chleb* et la structure morpho-syntaxique des composés qu'il forme, nous allons d'abord déterminer les catégories de composés en fonction de cette structure puis, dans un deuxième temps, en fonction de leur contenu sémantique qui réfère à un concept spécifique.

Pour la classification morpho-syntaxique des binominaux, nous analyserons la nature des spécifiants³³ des composés qui caractérisent le nom générique (Ng). Ce nom générique, c'est-à-dire *chleb*, est soit accompagné d'un adjectif [Ng (*chleb*) + Adj], soit d'un nom [Ng (*chleb*) + N]. Dans ce qui suit, nous analysons la valeur sémantique des spécifiants qui accompagnent le générique, d'abord dans le cas où ce dernier est accompagné d'un adjectif, ensuite d'un nom.

3.1. MODÈLE COMPOSITIONNEL NG + ADJ

Sur le plan sémantique (sens/concept), nous distinguons un certain nombre de sous-catégories qui font partie du modèle compositionnel NgAdj où le nom générique (Ng) est combiné avec un adjectif (cf. tableau 2). Ces sous-catégories sont liées au sens de l'adjectif dérivé qui peut référer à : 1) des propriétés intrinsèques (les ingrédients de base, la forme ou l'aspect) du nom générique, 2) une localisation (critères spatiaux), 3) une/des propriété(s) géographique(s) (origine du pain), 4) l'histoire (critères historiques : période ou événements), 5) la culture polonaise (habitudes culturelles/alimentaires, vie quotidienne, ...), et autres.

³³ Le terme de base ou le « nom générique » (Ng) dans la langue source (le polonais) de notre analyse est le nom *chleb* (Ng). À partir du nom générique se forment des dénominations hyponymiques qui sont des termes composés endocentriques au sein desquels les lexèmes représentent une structure conceptuelle bipartite — « spécifié » et « spécifiant » ; le spécifié étant le nom générique, le spécifiant une représentation conceptuelle d'une propriété distinctive de l'entité dénommée (cf. D. Śliwa, *Formation des noms et des termes composés français et polonais...*, op. cit., p. 50).

Tableau 2. Binômes polonais avec *chleb* (= Ng) à structure morpho-sémantique Ng + Adj

Ng + Adj
1) + <u>AdjInt</u> <i>Chleb gryczany</i> <i>Chleb owsiany</i> <i>Chleb razowy</i> <i>Chleb słonecznikowy</i>
2) + <u>AdjExt</u>
a) <u>AdjLoc</u> <i>Chleb dworski</i> <i>Chleb firmowy</i> <i>Chleb wiejski</i>
b) + <u>AdjGeo</u> <i>Chleb kaszubski</i> <i>Chleb sycylijski</i> <i>Chleb włoski</i>
c) + <u>AdjHist</u> <i>Chleb baltonowski</i>
d) + <u>AdjCult</u> <i>Chleb śniadaniowy</i> <i>Chleb tostowy</i> <i>Chleb urodzinowy</i> <i>Chleb staropolski</i>

Le tableau 2 nous montre que, lorsque le nom générique est accompagné d'un adjectif, nous pouvons distinguer cinq sous-catégories sémantiques :

1. Adjectifs exprimant une propriété intrinsèque

La notion 'propriété intrinsèque' réfère ici principalement aux ingrédients dont sont composés les pains.

Exemples : *gryka* ('sarrasin'), *razowy* ('farine complète'), *owies* ('avoine cultivée').

2. Adjectifs exprimant une propriété extrinsèque

a) Adjectifs locatifs exprimant une localisation

La notion 'locatif' réfère à des critères spatiaux.

Exemples : *chleb dworski* ('pain de la cour'), *chleb firmowy* ('pain de la firme'), *chleb wiejski* ('pain de campagne').

Ces adjectifs réfèrent à des lieux qui ne sont pas liés à des endroits géographiques.

b) Adjectifs exprimant une propriété géographique

Ce groupe d'adjectifs comprend à la fois des noms de lieux géographiques et des noms de peuples liés à leur origine géographique.

Exemples : *chleb kaszubski* ('pain cachoube'), *chleb sycylijski* ('pain sicilien'), *chleb włoski* ('pain italien').

c) Adjectifs exprimant un aspect historique

Exemple : *chleb baltonowski* — ce pain est l'un des types de pain blanc les plus populaires qui doit son nom aux magasins *Baltona*, populaires dans la Pologne communiste, qui étaient synonymes de luxe et de haute qualité, associés aux normes du consumérisme occidental.

d) Adjectifs exprimant un aspect culturel (coutumes et pratiques)

Exemples: *chleb śniadaniowy* ('pain du déjeuner'), *chleb tostowy* ('pain de mie'), *chleb urodzinowy* ('pain d'anniversaire'), *chleb staropolski* ('pain ancien polonais').

3.2. MODÈLE COMPOSITIONNEL NG + N

Lorsque le nom générique *chleb* est accompagné d'un nom (N), ce dernier peut faire référence à une propriété intrinsèque (Int) comme les ingrédients dont le pain est composé, ou à une propriété extrinsèque (Ext), comme un fait/nom historique, ou une autre propriété extrinsèque (cf. « autres »).

Dans le tableau 3 nous voyons que dans la catégorie des binômes, il existe des spécifiants sous forme d'un nom qui accompagnent le nom générique. Ce nom générique peut être accompagné d'un nom qui exprime :

1. Une propriété intrinsèque
Exemple : *chleb trojak*.
2. Une propriété extrinsèque
 - a) Adjectifs exprimant un aspect historique
Exemple : *chleb Karola*.
 - b) Adjectifs exprimant d'autres aspects
Exemple : *chleb fitness*.

Tableau 3. Binômes polonais avec *chleb* (= Ng) à structure morpho-sémantique Ng + N

Ng + N
1) <u>Ng + NInt</u> * <i>Chleb trojak</i>
2) <u>Ng + NExt</u>
a) <u>Adj Hist</u> ** <i>Chleb Karola</i>
b) <u>Adj Autres</u> <i>Chleb fitness</i>

* Le nom *chleb trojak* réfère aux trois ingrédients principaux qui composent ce pain : le seigle, le blé et beaucoup de graines de tournesol.

** La recette et le nom du pain *chleb Karola* sont dus à Karol Alfred Tschirschnitz. La famille Tschirschnitz, venue d'Allemagne, s'est installée au début du XIX^e siècle dans le quartier de *Mokotów*, qui était alors une banlieue.

De cette analyse, nous pouvons déduire que le générique *chleb* est plus souvent accompagné d'un adjectif que d'un nom. Nous pouvons également noter que certaines sous-catégories (cf. 'propriété intrinsèque', 'propriété extrinsèque', 'aspect historique'), apparaissent à la fois dans les adjectifs et les noms. Néanmoins, les catégories d'adjectifs présentent une gamme de sous-catégories sémantiques de spécifiants plus étendue que les noms.

4. ANALYSE 2 : ANALYSE DES TRADUCTIONS FRANÇAISES EN USAGE POUR CERTAINS NOMS COMPOSÉS DE PAINS POLONAIS

Le deuxième objectif de notre analyse consiste à examiner comment — pour certaines catégories sémantiques — les composés avec le Ng *chleb* ont été traduits en français. Comme indiqué dans la méthodologie (cf. section 2.2), il s'agit de découvrir quelles stratégies sont utilisées pour la traduction de 16 binômes sur le site web de la boulangerie *InterEuropol* qui appartiennent aux mêmes modèles compositionnels et leurs sous-catégories que les composés de la boulangerie *Lubaszka*. Dans ce qui suit nous examinons les modèles compositionnels de ces binômes et leurs traductions.

4.1. MODÈLE COMPOSITIONNEL NG + ADJ ET TRADUCTIONS (H)

Nous commençons notre analyse par les binômes composés du générique (*chleb*) et d'un adjectif spécifiant. Dans le tableau 4 ci-dessous, les composés qui apparaissent également dans l'analyse avec le corpus de la boulangerie *Lubaszka* ont été soulignés (lignes en pointillés). Dans ce tableau et dans ceux qui suivent, nous mettons en gras les termes et/ou les stratégies qui seront commentées ultérieurement.

Dans la troisième colonne du tableau 4 se trouvent les binômes qui correspondent au modèle compositionnel Ng + Adj avec les sous-catégories qui correspondent à un type d'adjectif spécifiant. Chaque composé est accompagné de sa traduction et de la stratégie de traduction appliquée.

Nous remarquons que dans l'exemple de *chleb* (Ng) accompagné de l'adjectif polonais *ślonecznikowy* ('de tournesol') (marqué d'un astérisque dans le tableau 4) — dérivé du nom *ślonecznik* ('tournesol') — *ślonecznikowy* peut désigner la plante ou la graine ; on peut admettre que dans ce contexte c'est le sens « graine » qui est usuellement associé (le contexte sélectionne le sens métonymique « graine ») ; par contre en français, il est précisé qu'il s'agit des « graines de tournesol ».

Tableau 4. Binômes polonais avec *chleb* (Ng) et un adjectif (Adj) et leur traduction française (H).
Stratégies de traduction appliquées

Ng + Adj	Traduction française (H)	Stratégie
1) <u>AdjInt</u> <i>Chleb pszenny</i> <i>Chleb wieloziarnisty</i> <i>Chleb żytni</i> --- <i>*Chleb słonecznikowy</i>	<i>Pain blanc</i> <i>Pain multigrains</i> <i>Pain de seigle</i> <i>*Pain aux graines de tournesol</i>	S6 Adaptation [NgAdjInt] S0 Littérale [NgAdjInt] S8 Transposition [Ng de NInt] S8 Transposition [Ng aux NInt de NInt]
2) <u>AdjLoc</u> <i>Chleb sąsiedzki</i> <i>Chleb wiejski</i> <i>Chleb grodzki</i>	<i>Pain du voisin</i> <i>Pain de campagne</i> <i>Pain local</i>	S8 Transposition [Ng du NLoc] S8 Transposition [Ng de NLoc] S3 Traduction approximative [Ng AdjLoc]
3) <u>AdjGeo</u> <i>Chleb mazowiecki</i>	<i>Pain mazovien</i>	S0 Littérale [Ng AdjGeo]
4) <u>AdjHist</u> <i>Chleb królewski</i>	<i>Pain royal</i>	S0 Littérale [NgAdjHist]
5) <u>AdjCult</u> <i>Chleb kanapkowy</i> <i>Chleb okolicznościowy</i> <i>Chleb słowiański</i> <i>Chleb staropolski</i>	<i>Pain à sandwich (sic)</i> <i>Pain occasionnel (sic)</i> <i>Pain slave</i> <i>Pain polonais</i>	S8 Transposition [Ng à NCult] S0 Littérale [NgAdjCult] S0 Littérale [NgAdjCult] S5 Élémentaire [NgAdjCult]

« Pain aux graines de tournesol » signifie donc que le pain comporte des graines entières de tournesol. Ce syntagme est mis à part car il s'agit d'une unité qu'on ne peut pas mettre sur le même plan que les trois premières.

En examinant les résultats de l'analyse des stratégies de traduction, nous pouvons conclure que la traduction humaine (H) applique surtout les stratégies S0 (traduction littérale) et S8 (transposition) pour la traduction des noms composés du modèle Ng + Adj.

Dans toutes les sous-catégories adjectivales, la S8 représente une transposition du modèle compositionnel polonais Ng + Adj par le modèle compositionnel français Ng + jonc + N dans lequel le joncteur est *aux* ou *de* et le deuxième nom (N) représente ou exprime une propriété intrinsèque, ce qui en français nous donne le modèle détaillé Ng + à [*aux*]/*de*[*du*] + NInt. Dans ce cas nous avons affaire à des synapsies où le lien entre les deux membres est réalisé par un joncteur (en abrégé : jonc), ici *aux* et *de*.

Exemple : *chleb wiejski* — *pain de campagne*
Ng + Adj(x) → Ng + jonc + N(x).

4.2. MODÈLE COMPOSITIONNEL NG + JONC + N ET TRADUCTIONS (H)

Il existe une catégorie de binômes que nous n'avons pas rencontrée dans le corpus de la boulangerie *Lubaszka*, c'est le modèle compositionnel du type Ng + jonc + N ou des binominaux (synapsies) où le nom qui accompagne le générique représente une propriété intrinsèque, par exemple *chleb z orzechami*.

Voyons comment ces composés ont été traduits :

Tableau 5. Binômes polonais avec *chleb* (Ng) et un nom et leur traduction française (H).
Stratégies de traduction appliquées

Ng + jonc + N	Traduction française (H)	Stratégie
<i>Chleb z dynią</i>	* <i>Pain aux graines de citrouille</i>	S4 description Ng aux NInt de NInt
<i>Chleb z orzechami</i>	<i>Pain aux noix</i>	S0 littérale Ng aux NInt
<i>Chleb z siemieniem</i>	** <i>Pain aux graines de lin (sic)</i>	S4 description Ng aux NInt de NInt

Nous remarquons que dans l'exemple de *chleb* (Ng) accompagné du nom polonais *dynia* (cf. binôme marqué d'un astérisque dans le tableau 5), *dynia* est polysémique et peut désigner le légume entier ou les graines. En français le nom qui accompagne le nom générique et qui exprime une propriété intrinsèque comme *aux graines de citrouille* constitue un syntagme qu'on ne peut pas couper ni mettre au même niveau que *chleb z dynią* car il désigne explicitement les graines et non pas la plante potagère comme en polonais.

Nous voyons également que la stratégie S4 (ou la stratégie descriptive) se traduit par le fait d'ajouter le mot *graine* dans la traduction de *pain aux graines de lin* (cf. composé marqué d'un double astérisque dans le tableau 5) pour décrire que l'ingrédient n'est pas de la farine de lin mais des graines entières de lin.

Les composés de deux noms ou binômes polonais sont traduits soit littéralement (S0) avec la préservation du modèle compositionnel Ng aux NInt, soit par un S4 où le joncteur est suivi de deux noms exprimant une propriété intrinsèque (composé syntagmatique par emboîtement) — Ng aux NInt de NInt.

De notre analyse dans laquelle nous avons examiné la traduction (H) des composés, nous pouvons conclure que, dans le cas des binominaux, le traducteur opte le plus souvent pour une traduction littérale (S0) ou pour une transposition (S8) où il est question de la « transposition » d'un adjectif par un nom, précédé par *de*, un article défini contracté (*de*) ou un article contracté (*d'*).

5. ANALYSE 3 : COMPARAISON DES TRADUCTIONS AUTOMATIQUES (A) ET HUMAINES (H) DES NOMS COMPOSÉS

Dans ce qui suit, nous nous concentrons sur l'analyse des traductions par l'application *Chrome* (A) des composés de deux mots, c'est-à-dire un nom géné-

rique et un adjectif (Ng + Adj) ou un nom générique accompagné d'un second nom (Ng + N). L'objectif de cette analyse est d'identifier les différences entre la traduction humaine (H) et la traduction automatique (A).

5.1. MODÈLE COMPOSITIONNEL NG + ADJ ET TRADUCTIONS (A)

Tableau 6. Binômes à modèle compositionnel Ng + Adj. Traduction française automatique et stratégies appliquées³⁴

Ng + Adj	Traduction française (A)	Stratégie(s)
1) <u>AdjInt</u> <i>Chleb gryczany</i> <i>Chleb owsiany</i> <i>Chleb razowy</i> <i>Chleb słonecznikowy</i>	<i>Pain de sarrasin</i> <i>Pain à l'avoine</i> <i>Pain de seigle</i> <i>Pain au tournesol</i>	S8 Transposition S8 Transposition S8 Transposition S8 Transposition
2) <u>AdjLoc</u> <i>Chleb dworski</i> <i>Chleb firmowy</i> <i>Chleb wiejski</i>	<i>Pain de cour</i> <i>Pain d'entreprise</i> <i>Pain du village</i>	S8 Transposition S8 Transposition S8 Transposition
3) <u>AdjGeo</u> <i>Chleb kaszubski</i> <i>Chleb sycylijski</i> <i>Chleb włoski</i>	<i>Pain cachoube</i> ³⁵ <i>Pain sicilien</i> <i>Pain italien</i>	S0 Traduction littérale S0 Traduction littérale S0 Traduction littérale
4) <u>AdjHist</u> <i>Chleb baltonowski</i>	<i>Pain balton</i>	S0 Traduction littérale
5) <u>AdjCult</u> <i>Chleb śniadaniowy</i> <i>Chleb tostowy</i> <i>Chleb urodzinowy</i> <i>Chleb staropolski</i>	<i>Pain du petit déjeuner</i> <i>Pain grillé</i> <i>Pain d'anniversaire</i> <i>Pain polonais</i>	S8 Transposition S0 Traduction littérale S8 Transposition S5 Traduction élémentaire

L'analyse des stratégies appliquées dans la traduction automatique révèle que dans les cas où il n'existe pas d'adjectif équivalent pour un adjectif polonais — et dans notre cas exprimant une localisation et dans certains cas des adjectifs relatifs à la culture polonaise au sens le plus large du terme — la machine applique (comme dans le cas d'une traduction humaine) une transposition (= S8), en choisissant, au lieu d'un adjectif, un nom précédé d'un article défini contracté ou la forme élidée de la préposition « de » (*du, d'*) : *chleb śniadaniowy* — *pain du petit déjeuner* ; *chleb urodzinowy* — *pain d'anniversaire*. À partir de ces deux exemples nous voyons que l'adjectif polonais peut être rendu en français par la construction Prép (« de ») + (article défini) + N.

³⁴ Les traductions mises en gras sont discutées plus loin dans l'analyse.

³⁵ Transcription orthographique du nom de la région nord de la Pologne.

Nous constatons également que la traduction automatique ne parvient pas à sélectionner un terme/signifiant approprié dont le signifié renvoie au même référent que dans la langue source (ici : le polonais). Ainsi nous proposons pour la traduction de *firmowy* plutôt la traduction par (*pain*) *maison* et pour *wiejski* : *de campagne*.

Chleb domowy — *pain maison* est également utilisé en polonais et fait référence à la situation dans laquelle le pain est cuit à la maison par un particulier ou dans une boulangerie. Dans le second cas, la traduction *pain artisanal* pourrait également être utilisée. Dans le cas d'une boulangerie particulière de taille moyenne comme *Lubaszka*, où le pain est cuit dans une entreprise extérieure, *chleb firmowy* peut être également traduit par *pain maison*, car la traduction *pain industriel* est plus appropriée dans le cas où une usine fabrique des pains destinés par exemple aux grandes surfaces.

Dans la catégorie 5 — « AdjCult » — nous voyons dans le tableau 6 que *chleb tostowy* a été traduit par *pain grillé*. Ce composé aurait dû être traduit par *pain de mie* ou *pain pour toast*. Pour ce qui est de la traduction de *chleb staropolski*, la machine élimine également le *staro-* de l'adjectif et utilise comme une stratégie S5, comme dans la traduction humaine.

5.2. MODÈLE COMPOSITIONNEL NG + N ET TRADUCTIONS (A)

Tableau 7. Binômes à modèle compositionnel Ng + N. Traduction française automatique et stratégies appliquées³⁶

Ng + N	Traduction française (A)	Stratégie(s)
1) <u>Ng + NInt</u> <i>Chleb trojak</i>	*Le pain était triple	?
2) <u>Ng + NExt</u> <i>Chleb fitness</i>	Pain de remise en forme	S4 Traduction descriptive
<i>Chleb Karola</i>	*Charles pain	S1 ? Traduction littérale

La traduction automatique des termes binominaux du modèle composé de deux noms, s'avère plus problématique comme le prouvent les trois exemples dans le tableau 7. Là aussi l'intervention de l'humain s'avère d'une nécessité absolue.

Notre proposition :

- *chleb trojak* : *pain trois céréales au(x) (graines de) tournesol* (le composé *pain trois céréales* étant déjà utilisé) ;
- *chleb fitness* : *pain fitness* ;
- *chleb Karola* : *pain de Karol*.

³⁶ Les traductions mises en gras sont discutées plus loin dans l'analyse.

Dans cette analyse où la traduction automatique par l'application *Chrome* des binômes a été prise en compte, nous avons remarqué que la machine traduit souvent sans problèmes, sauf dans le cas où l'adjectif est polysémique. En effet, la traduction automatique ne parvient pas à sélectionner un terme/signifiant approprié dont le signifié renvoie au même référent que dans la langue source (ici : le polonais), par exemple dans le cas de l'adjectif *firmowy* et *wiejski*.

Dans les cas où le générique est accompagné d'un autre nom, l'utilisation de la stratégie S8 (transposition) et S4 (description) présente des erreurs, par exemple dans le cas où le spécifiant exprime une propriété extrinsèque ou bien une référence culturelle comme dans *chleb trojak* et *chleb Karola*.

CONCLUSION

Dans cette étude, nous avons tout d'abord examiné la structure morpho-syntaxique des noms composés polonais dont le générique (Ng) est *chleb* (analyse 1). Nous avons constaté que nous avons principalement affaire à des binômes du modèle compositionnel Ng + Adj. Les adjectifs peuvent être divisés en groupes sémantiques qui peuvent par exemple référer à des propriétés intrinsèques ou extrinsèques du pain.

Dans la deuxième analyse nous avons constaté que dans la traduction humaine (H) des composés avec le générique 'pain', outre la traduction littérale, le traducteur utilise des descriptions (S4) ou des transpositions (S8). La stratégie descriptive est souvent utilisée pour spécifier le sens de l'adjectif ou du nom apparaissant dans le composé qui réfère à une propriété intrinsèque du générique (par ex. *graines de tournesol* où il ne s'agit pas de pain de farine de tournesol, mais de pain qui comporte des graines entières de tournesol). La stratégie S8 est utilisée pour permettre la transposition dans le cas d'un adjectif polonais exprimant une propriété intrinsèque ou extrinsèque qui n'a pas d'équivalent en français (par ex. *gryczany, dworski, firmowy, wiejski*, etc.).

Dans la troisième analyse qui porte sur la traduction automatique par l'application *Chrome* (pour le site de la boulangerie *Lubaszka* qui ne possède pas de traduction française de ses produits), nous avons remarqué que la machine traduit souvent efficacement les Ng + Adj par une S8 ou transposition, donnant des synapsies. Toutefois, dans les cas où le nom générique est accompagné d'un autre nom (N), l'utilisation de la stratégie S8 (transposition) et S4 (description) présente des erreurs, par exemple si le nom spécifiant exprime une propriété extrinsèque ou bien une référence culturelle (par ex. *chleb trojak*, *chleb Karola*). Cela indique que dans ces cas la phase de post-édition, qui ne peut être effectuée que par des humains, est indispensable.

Cette étude de cas montre également qu'en analysant les traductions avec une application comme *Chrome*, nous pouvons identifier où peuvent résider des pro-

blèmes de traduction des noms composés du polonais au français. Cette étude n'est qu'une première ébauche qui pourrait servir de point de départ à des recherches plus approfondies en terminologie comparée. Notons également que les résultats de cette analyse peuvent être mis à profit dans la formation des traducteurs.

CONCEPTUAL CATEGORISATION OF BREAD NAMES IN POLAND AND STRATEGIES APPLIED TO THEIR TRANSLATION INTO FRENCH

Abstract

The aim of this article is threefold. Firstly, we will develop conceptual categories for the different types of bread offered by a “star” bakery in Poland known for its wide range of breads. We propose the analysis of bread names composed of the word bread (N) and nouns (N) or adjectives derived from nouns (ADJ) that designate e.g. intrinsic properties ([basic] ingredients, shape or appearance), location (spatial-geographical criteria), Polish culture (cultural criteria), history (historical criteria: historical figures or events), and others. Secondly, we will analyse existing Polish-French translations of bread names we found on the website of an international Polish bakery, which could be categorised in the same conceptual categories and subcategories which were defined in the first stage of our research. The analysis of translations will be based on the taxonomy of translation strategies developed by Diederik Gritt (1997) and Andrew Chesterman (2000). The third objective is to assess the relevance and applicability of machine translation, more precisely by the application Chrome, for bread names belonging to certain (sub)categories by comparing them with existing translations.

Key words: conceptual categories, cognitive realistic approach, compound nouns, machine translation, App-based MT.

Mots-clés : catégories conceptuelles, approche cognitive réaliste, noms composés, traduction automatique, applications de traduction instantanée.

VARIA

JOANNA KOTOWSKA-MIZINIAK
ORCID : 0000-0002-5891-6578
Université de Wrocław
Faculté des Lettres
joanna.kotowska@uwr.edu.pl

DE LA FIGURE GÉOMÉTRIQUE À LA FIGURE
RHÉTORIQUE : LE CERCLE COMME MÉTAPHORE
NARRATIVE ET TEMPORELLE
DANS LES ROMANS DE CLAUDE SIMON

*Dans la circonférence d'un cercle,
le commencement et la fin se confondent.*

Héraclite

1. INTRODUCTION : DANS LA CIRCONFÉRENCE D'UN CERCLE

Dans divers cultes et philosophies, le cercle représente trois aspects fondamentaux : d'abord, la cyclicité du temps, qui fait penser à la roue du temps du tantra de kalachakra ; ensuite, la continuité de la vie, symbolisée par les figures mythiques de l'ouroboros ou du phénix ; et enfin, la perfection divine, comme le prouve la métaphore célèbre, attribuée tantôt à Empédocle, tantôt à Hermès Trismégiste : « Dieu est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part »¹.

¹ Elle est reprise par Blaise Pascal et Nicolas de Cues : cf. *Répertoire de la littérature ancienne et moderne*, t. XVII, Castel de Courval, Paris 1825, p. 72 ; ainsi que C. Nodier, *Questions de littérature légale. Du plagiat, de la supposition d'auteurs, des supercheries qui ont rapport aux livres*, Droz, Genève 2003, p. 193, note 521 en bas de page.

La symbolique du cercle, dont les manifestations pluriformes relèvent de la culture, de la religion et de la philosophie, s'est affirmée à travers les siècles, riche et puissante. Au IV^e siècle avant J.-C., Platon constate dans le *Timée* (33b) que « le dieu a tourné le monde en forme de sphère, dont les extrémités sont partout à égale distance du centre, cette forme circulaire étant la plus parfaite de toutes et la plus semblable à elle-même »². Au XII^e siècle, Hildegarde de Bingen affirme sur le même ton : « Dans la rotondité de la tête humaine c'est la rotondité du firmament que l'on retrouve »³. À la Renaissance, Pierre de Ronsard ajoute : « rien n'est excellent au monde s'il n'est rond / Le grand ciel est tout rond, la mer est toute ronde, / Et la terre en rondeur se couronne de l'onde »⁴. À la lumière du dialogisme interdiscursif de Mikhaïl Bakhtine, postulant que les mots sont pourvus d'une sorte de mémoire de leurs significations et de leurs contextes précédents⁵, le « dédoublement énonciatif »⁶ qui résonne dans chaque emploi de la notion même du cercle, se pose en cadre assez intimidant pour l'étude d'une figure si fortement ancrée dans l'imaginaire humain.

Dans un article consacré à l'esprit géométrique de Claude Simon⁷, nous avons constaté un fort penchant de l'écrivain pour la symétrie et la régularité des formes. Un outil lexicométrique élaboré par une équipe de chercheurs de la Sorbonne Nouvelle⁸ permet d'appuyer cette réflexion : un survol statistique d'une vingtaine de ses œuvres romanesques, à partir du *Tricheur* (1945) jusqu'au *Tramway* (2001), témoigne d'une prédilection marquée de Simon pour la figure du cercle,

² Platon, *Timée*, É. Chambry (trad.), Bibliothèque électronique du Québec, Collection « Philosophie » (éd. de référence : Classiques Garnier) ; <<https://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Platon-Timée.pdf>> [consulté le 11/01/2023].

³ H. de Bingen, *Le Livre des œuvres divines*, B. Gorceix (trad.), Albin Michel, Paris 1982, p. 77.

⁴ P. de Ronsard, *Discours des misères de ce temps — Response de Pierre de Ronsard aux iniures & calomnies, de ie ne sçay quels Predicantereaux, & Ministreaux de Genève*, Barthelemy Macé, Paris 1617, pp. 79–114, p. 110.

⁵ « [U]n énoncé peut faire entendre, en plus de sa propre voix, celle d'un énoncé antérieur » (B. Laurent, « Comme de longs échos qui se confondent... dans le nom de marque et de produit », *Cahiers de praxématique* 43, 2004, PULM, Montpellier, pp. 57–80) et encore : « [L]e locuteur est aux prises avec la mémoire des dits inscrits en langue » (F. Dufour, « Dialogisme et interdiscours : des discours coloniaux aux discours du développement », *Cahiers de praxématique* 43, 2004, PULM, Montpellier, pp. 145–164).

⁶ J. Bres, « Vous les entendez ? Analyse du discours et dialogisme », *Modèles linguistiques* 40, 1999.

⁷ J. Kotowska-Miziniak, « Claude Simon et l'esprit géométrique de l'écriture », *Romanica Wratislaviensia* LXIX, 2022, pp. 121–129.

⁸ La première version de la base de données a été réalisée en 1993 à partir des textes numérisés par Patrick Rebollar et Pascal Mougin. Elle comprend dix-huit romans de Simon — du *Tricheur* (1945) à *L'Acacia* (1989) — et reste toujours consultable à l'adresse : <<https://web.archive.org/web/19990418005440/http://www.cavi.univ-paris3.fr/phalese/rdfl.htm>>. La deuxième version voit le jour en mars 2019 et complète le corpus de deux romans postérieurs, en l'occurrence *Le Jardin des Plantes* (1997) et *Le Tramway* (2001). Elle est accessible à l'adresse : <https://associationclaudesimon.org/IMG/pdf/index_CS.pdf>.

celle-ci présente aussi bien sous une forme directe, géométrique, qu'indirecte, métaphorique. La première est facilement identifiable et dénombrable : le lexique relatif au cercle atteint mille occurrences, soit — statistiquement parlant — une cinquantaine par roman. Et nous n'avons compté que les occurrences les plus évidentes, telles que les figures planes : « cercle » (184 occurrences), « ovale » (95), « demi-cercle » (25), « spirale » (17) ou « ellipse » (10) ; les volumes : « boule » (140), « cylindre » (66) et « sphère » (15) ; et encore certains termes appartenant au même champ lexical : « rond » (174), « roue » (164), « arrondi » (73), « circulaire » (20), « encerclé » (9), « diamètre » (6), etc.

Cependant, ce qui est beaucoup plus difficile à cerner, ce sont les occurrences symboliques du cercle dans leurs formes diverses, comme les motifs réitérés qui constituent les points nodaux autour desquels tourne l'intrigue, les boucles compositionnelles et temporelles minutieusement conçues, les structures narratives récurrentes, ou simplement, le processus de la réécriture, ce dernier tenant « pour une grande part dans l'insatisfaction critique de Claude Simon vis-à-vis de ce qu'il tente de décrire (le "magma" de ses expériences personnelles) »⁹. La présence de toutes ces formes circulaires ou spiralées, au niveau à la fois structurel, diégétique et thématique, entraîne les récits simoniens dans un mouvement *révolutionnaire* — le mot étant utilisé ici dans son sens copernicien, étymologique, de rotation. D'ailleurs, le romancier met lui-même en épigraphe du *Palace* une définition tirée du dictionnaire Larousse, d'après laquelle le terme « révolution » se réfère à un mouvement d'« un mobile qui, parcourant une courbe fermée, repasse successivement par les mêmes points » (*Pa*, 7). Ainsi, comme l'affirme Dominique Lancelraux, les dimensions historique et astronomique se confondent dans une narration enroulée sur elle-même et articulée par « des 'points' de retour périodique »¹⁰.

Dans le présent article, nous allons rebondir sur les réflexions de Lancelraux afin de démontrer que cette boucle répétitive qui s'installe au cœur même du *Palace*, dépasse le cadre d'un seul récit et fait partie d'une tendance géométrique qui parcourt la création littéraire de Simon : il s'agit du cercle en tant que principale réalisation de l'esprit géométrique de l'écrivain. Et puisque, symboliquement, le cercle se réfère avant tout à la figure de la répétition, celle-ci se décline dans ses divers aspects : rythmique, historique, linguistique et temporel, chacun d'eux constituant un vaste champ de recherche. Quoique ces éléments aient déjà été abordés par, entre autres, Stéphanie Orace¹¹ et Alina Cherry¹², il reste encore bien

⁹ A. Clément-Perrier, « Un si "fatidique" tramway. À propos du roman de Claude Simon », *Poétique* 4, 2003, pp. 469–486, p. 486.

¹⁰ D. Lancelraux, « Modalités de la narration dans *Le Palace* de Claude Simon », *Littérature* 16, 1974, pp. 3–18, p. 3.

¹¹ S. Orace, *Le chant de l'arabesque : poétique de la répétition dans l'œuvre de Claude Simon*, Rodopi, Amsterdam–New York 2005 ; *eadem*, « Désir du rythme, rythme du désir : autour d'un éventail », *Sofistiké* 1, 2009, pp. 133–163.

¹² A. Cherry, *Claude Simon: Fashioning the Past by Writing the Present*, Fairleigh Dickinson University Press, Vancouver 2016.

des choses à explorer ou à approfondir. Sans ambition d'être exhaustif, le présent article propose d'étudier les versants narratif et temporel du cercle qui traduisent les différents degrés de relation entre la figure géométrique et la figure rhétorique.

2. LA QUESTION DU REFRAIN

Dans son étude sur la récurrence intertextuelle, Mokhtar Belarbi remarque :

Les classiques et les modernes entretiennent un rapport diamétralement opposé face à la répétition. Pour les classiques, le monde se redouble sans cesse. Toutes les figures de l'univers s'y apparentent et s'y rapprochent. [...] Il ne s'agit pas d'une simple identité entre les choses, mais d'un enchaînement indéfini, et par cela même « parfait » [...]. Il n'est pas étonnant que la forme du Savoir de la pensée classique soit le cercle. Le cercle est la figure géométrique qui convient parfaitement à ce système de similitudes, qui, tout en se redoublant indéfiniment, s'enroule sur lui-même¹³.

Certes, comme l'affirme Belarbi, la répétition pourrait bien constituer le principe même de l'écriture simonienne. Nous illustrerons ces dires par des exemples tirés de trois Nouveaux Romans choisis parmi les plus célèbres ouvrages de l'écrivain, à savoir *Le Palace*, *La Route des Flandres* et *La Bataille de Pharsale* : il s'agit de formules récurrentes, pareilles à un refrain, qui apparaissent souvent sous la forme d'interrogations rhétoriques.

La question qui préoccupe le protagoniste du *Palace* est celle de la mémoire : « Mais comment était-ce, comment était-ce ? » (*Pa*, 134 deux fois, 135 deux fois), concernant probablement le déroulement de la guerre d'Espagne, que Simon lui-même a observée de très près en 1936. Qu'est-ce que le narrateur du *Palace* cherche à découvrir, sinon la Vérité, indépendante de la perception et du niveau individuels de compréhension ? Ou peut-être l'acte de s'interroger là-dessus suggère-t-il plutôt une anamnèse littéraire, un long processus cathartique consistant dans un retour douloureux à la mémoire du passé vécu et refoulé, sinon oublié. Si, selon Lanceraux, la répétition dans *Le Palace* s'opère au niveau diégétique par « l'enroulement de la volute narrative, caractérisé par un trajet circulaire »¹⁴, la question redoublée que se pose le narrateur à quatre reprises piège la narration pendant un court moment dans un cercle temporel et ne la laisse avancer qu'à force de revenir en arrière dans un mouvement de flash-back interrogatifs. Or, c'est dans la répétition même que se trouvent les conditions de son dépassement : Catherine Rannoux constate, à propos d'un autre roman simonien, *Le Tramway*, que la « reprise ne boucle pas » mais « permet au contraire de faire dévier la trajectoire

¹³ M. Belarbi, « Rhétorique de la répétition dans l'œuvre de Claude Simon : cas de la répétition intertextuelle », *Rhétoriques méditerranéennes* 7, 2003 ; <<https://journals.openedition.org/babel/1421>> [consulté le 18/01/2023].

¹⁴ D. Lanceraux, *op. cit.*, p. 3.

vers un autre lieu de mémoire »¹⁵, bref, d'avancer d'un mouvement elliptique ou spiralé.

Un écho du *Palace* hante le narrateur de *La Route des Flandres*, le soldat Georges. Parmi les deux questions qu'il se pose de manière obsessionnelle, la première est d'ordre temporel : « Quelle heure est-il ? » (*RF*, 20, 74, 278, 293, 296), comme si ce détail, insignifiant, voire déplacé dans la réalité de la guerre, témoignait des efforts désespérés du soldat pour « apprivoiser » la vie militaire et la rapprocher de celle du quotidien, connue, régulée par l'horloge (les horaires de travail, des repas, etc.). La question, même si elle est anodine en apparence, ponctue le roman du début à la fin à une cadence irrégulière, comme les cinq coups d'une horloge dérégulée. La narration revient à cette interrogation obstinée, devenue un point nodal, et trace autour de ce centre cinq ellipses, pareilles à des pétales d'une fleur. D'ailleurs, le vocabulaire végétal semble être justifié dans le contexte de *La Route des Flandres*, puisque Simon lui-même emploie le mot « trèfle » pour décrire la forme géométrique que dessine la narration articulée par des motifs récurrents : « les cavaliers dans leur errance (ou le narrateur errant dans sa forêt d'images) repassent par ou reviennent toujours à ces points fixes que sont Corinne ou, topographiquement, le cheval mort au bord de la route, suivant ainsi un trajet fait de boucles qui dessinent un trèfle »¹⁶.

Par ailleurs, cette question innocente, « Quelle heure est-il ? », peut également signifier une recherche de repère. Enfermés dans le sombre wagon à bestiaux, les soldats ainsi transportés ne savent ni la direction de leur transport, ni la date, ni même le temps qui s'est écoulé depuis leur enfermement. Dans cet univers dépourvu de repères spatio-temporels, le simple fait de demander l'heure devient une tentative de reprise de contrôle sur sa propre vie. Posséder quelque savoir — même sur un détail peu significatif — donne, au moins psychologiquement, la possibilité de s'accrocher à quelque chose de sûr, de mesurable et de connu. Pendant la guerre, c'est ce sentiment de stabilité qui semble le plus manquer aux hommes.

La deuxième question qui se répète comme un refrain dans *La Route des Flandres* — et qui s'avère être particulièrement importante pour l'auteur lui-même — est une réflexion profondément humaniste : « Comment savoir ? » (*RF*, 295, 297, 301, 302, 306). Selon Catherine Borel, dans cette interrogation épistémologique, Simon « n'avoue pas seulement un trou de mémoire, mais l'impossibilité, on aurait presque envie de dire le refus, de rendre compte avec précision et une fois pour toutes, d'expériences vécues, que celles-ci soient rapportées par l'auteur, le narrateur ou des personnages du livre »¹⁷. D'ailleurs, dans un entretien avec

¹⁵ C. Rannoux, « Aiguillages et voies de traverse, les trajectoires de la phrase dans *Le Tramway* de Claude Simon », *Sofistikê* 1, 2009, pp. 165–198, p. 181.

¹⁶ C. Simon, *Œuvres*, Gallimard, Paris 2006, p. 1196.

¹⁷ C. Borel, « Un réalisme impressionnant. Essai sur *L'Acacia* de Claude Simon », Université de Neuchâtel, 2008, p. 4 ; <<https://www.unine.ch/files/live/sites/alumni-ne/files/shared/documents/Prix%20d%20Excellence/PrixdexcellenceCBorel-essai-Simon.pdf>> [consulté le 19/01/2023].

André Clavel, le romancier affirme que c'est précisément cette interrogation qu'il aimerait qu'on retienne de lui, voire qu'on la mette en exergue de tous ses livres, parce que c'est pour répondre à cette question qu'il écrit¹⁸.

En ce qui concerne *La Bataille de Pharsale*, le protagoniste y réitère une comparaison incomplète, étonnamment pareille à celle qui apparaît chez Proust, auteur préféré de Simon, dans le quatrième¹⁹ et le septième²⁰ tome d'*À la recherche du temps perdu* : « je souffrais comme » (*BP*, 20, 22, 25, 40, 44, 46, 59). Cette figure de style mystérieuse qui indique le comparé mais ne dévoile jamais le comparant prend fin de façon inattendue avec une simple constatation qui n'éclaircit ni la nature ni la cause de la peine du narrateur : « je ne souffrais pas » (*BP*, 73 deux fois). Et si le contexte des pages 20 à 59 laisse deviner qu'il s'agit là d'une souffrance plutôt physique que morale, ancrée dans le cadre érotique (le protagoniste éprouve probablement une frustration due à son impossibilité de trouver la satisfaction sexuelle), la dernière constatation, celle de la page 73, deux fois répétée comme pour insister sur un fait dont les causes exactes échappent au lecteur, apparaît déjà dans le contexte de la mort — et il ne s'agit pas de la « petite mort » au sens bataillien, signifiant l'orgasme, mais plutôt de la mort au sens propre du terme : la fin ultime, la disparition définitive.

3. UN OUROBOROS TEMPOREL

La figure du cercle se réfère également à la notion du temps. Dans une étude consacrée à l'hypotypose dans *L'Herbe* de Simon, Stéphane Gallon postule que la répétition — c'est-à-dire la réduplication à l'infini — représente une des variantes de la réalité ultime (l'*eidōs* husserlien) et que « la confrontation de toutes les variantes, doit amener à découvrir l'invariant. Or l'invariant de la successivité,

¹⁸ C. Simon, « La guerre est toujours là », [entretien avec André Clavel], *L'Événement du Jeudi*, 31 août – 6 septembre 1989 ; <<https://christinegenin.fr/blog/2011/05/entretien-andre-clavel-1989/>> [consulté le 01/02/2023].

¹⁹ « Les jours qui suivirent, je pleurai beaucoup. Certes cela tenait à ce qu'ayant été moins sincère que je ne l'avais cru quand j'avais renoncé à Gilberte, j'avais gardé cet espoir d'une lettre d'elle pour la nouvelle année. Et le voyant épuisé avant que j'eusse eu le temps de me précautionner d'un autre, je souffrais comme un malade qui a vidé sa fiole de morphine sans en avoir sous la main une seconde » (M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, t. IV : *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (deuxième partie), Gallimard, Paris 1946–1947, p. 237).

²⁰ « À l'heure du dîner les restaurants étaient pleins ; et si passant dans la rue je voyais un pauvre permissionnaire, échappé pour six jours au risque permanent de la mort, et prêt à repartir pour les tranchées, arrêter un instant ses yeux devant les vitres illuminées, je souffrais comme à l'hôtel de Balbec quand des pêcheurs nous regardaient dîner, mais je souffrais davantage parce que je savais que la misère du soldat est plus grande que celle du pauvre [...] » (M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, t. VII : *Le Temps retrouvé* (première partie), Gallimard, Paris 1946–1947, p. 84) [nous soulignons].

du cyclique, de la répétition, de l'infini, de l'éternel est [...] le Temps »²¹, conclut le chercheur. Orace, quant à elle, est plus directement géométrique et déclare qu'à l'origine de chaque roman simonien se trouve un récit en forme de boucle ou de spirale qui détermine non seulement la structure de l'ouvrage, mais également son organisation temporelle²². *La Bataille de Pharsale* en est un bon exemple, car sa forme circulaire est manifeste. En fait, la description du début et de la fin du roman reprend la même image, celle du vol d'un oiseau, et crée ainsi une composition en boucle qui commence par :

Jaune et puis noir temps d'un battement de paupières et puis jaune de nouveau : ailes déployées forme d'arbalète rapide entre le soleil et l'œil de ténèbres un instant sur le visage comme un velours une main un instant ténèbres puis lumière [...] Obscure colombe auréolée de safran. (*BP*, 9)

et se termine par la même observation aviaire :

un pigeon passe devant le soleil, dans cette phase du vol où les ailes sont déployées. O. sent l'ombre du pigeon passer rapidement sur son visage, comme un frottement rapide. [...] O. écrit : Jaune et puis noir temps d'un battement de paupières et puis jaune de nouveau. (*BP*, 271)

L'« intrigue » (le mot ne convient qu'à peine dans le contexte du Nouveau Roman...) revient à son point de départ. Le temps qui s'est écoulé entre le début et la fin du roman n'est plus linéaire mais se courbe et dessine un cercle. L'idée simonienne se rapporte ici à la cyclicité temporelle de Mikhaïl Bakhtine :

De jour en jour se répètent les mêmes actes habituels, les mêmes sujets de conversation, les mêmes mots. [...] Le temps y est dénué d'événements et semble presque arrêté. Ni « rencontres » ni « séparations ». C'est un temps épais, visqueux, qui rampe dans l'espace ; c'est pourquoi il ne peut devenir le temps principal du roman. Le romancier peut y avoir recours comme à un temps accessoire²³.

Certes, il n'y a pas de « séparations » dans *La Bataille de Pharsale*. Avec les mêmes scènes, décorations et mots répétés au début et à la fin, le temps se fige dans sa course — l'image fait explicitement écho à l'épigramme de la première partie du roman, « Achille immobile à grand pas », vers emprunté au poème « Le cimetière marin » de Paul Valéry²⁴. Ainsi, le temps simonien se voit non seulement paradoxal, mais aussi accessoire, et ce, dans les deux sens du terme : comme (1) opposé à l'essentiel, c'est-à-dire jouant un rôle secondaire, complémentaire, dans l'intrigue, et (2) réifié pour devenir un objet à manipuler, un accessoire de théâtre, nécessaire à une scène et écarté une fois son utilité passée. Loin du temps des horloges, il se placera du côté de la mémoire pour devenir un temps subjectif,

²¹ S. Gallon, « Les hypotyposes de Claude Simon », *Sofistiké* 1, 2009, pp. 61–96, p. 86.

²² S. Orace, *op. cit.*

²³ M. Bakhtine, « Formes du temps et du chronotope dans le roman », [dans :] *idem, Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris 1978, pp. 235–398, p. 389.

²⁴ P. Valéry, « Le cimetière marin », [dans :] *idem, Œuvres*, N.R.F., Paris 1933, pp. 157–163.

celui de la « durée intérieure » dont parlent Henri Bergson²⁵ et Georges Poulet²⁶. Apparemment, l'univers romanesque de Simon tourne donc autour de son propre centre de gravité et se soumet à sa propre loi de la relativité qui opère librement sur le temps, le dilatant, le courbant ou le pliant de manière à former une boucle temporelle. Cet éternel retour au point de départ constitue-t-il une promesse de renouveau, un espoir reconfortant de pouvoir tout recommencer et re-saisir les occasions qui, d'habitude, ne se présentent qu'une seule fois ? Ou serait-il plutôt un fatum vertigineux, une cruelle condamnation à courir sans fin en rond, dans le désespoir de l'effort sisyphéen ?

Dans *L'écriture et la différence*, Jacques Derrida remarque qu'« en redoublant la clôture du livre, on la dédouble. On lui échappe alors furtivement, entre deux passages par le même livre, par la même ligne, selon la même boucle »²⁷. Les réflexions d'Irene Albers sur la dynamique de la répétition et de la différence chez Simon vont exactement dans le sens derridien. Pour la chercheuse, la circularité de l'incipit et de l'explicit de *La Bataille de Pharsale*, cité antérieurement, n'est qu'apparente :

le O. qui écrit ici la première phrase de *La Bataille de Pharsale* sur une feuille de papier blanc (*BPh* 271) se trouve à la fenêtre à l'intérieur de la maison, et non sur la place comme celui dont on donnait la perspective au début. Tandis que dans la reconstruction géométrique, il était clairement signifié que l'observateur à la fenêtre doit forcément voir le pigeon autrement parce qu'il a le soleil dans le dos (*BPh* 185), à présent c'est la façon dont le soleil vient frapper sa fenêtre qui est décrite. Un texte identique est ainsi référé à deux personnages différents à la fois (à la fenêtre et sur la place) et à deux instants distincts (autre position du soleil, par exemple le matin et l'après-midi). Le début et la fin de *La Bataille de Pharsale* ne dessinent pas un cercle fermé, mais plutôt une bande de Moebius où chaque fois, sans avoir changé de côté, on se retrouve quand même de l'autre côté²⁸.

Ce passage de la circularité plane à la circularité dans l'espace tridimensionnel semble possible grâce à la plasticité de la matière géométrique qui transforme un cercle en une boucle de Möbius. Et grâce à la plasticité de la matière textuelle, Simon évite la question du terme définitif et contourne la problématique ontologique de la finitude, inhérente à la vie des êtres et à la durée d'existence des choses. Dans *La Bataille de Pharsale*, tout est paradoxal : le temps progresse sans vraiment progresser, la fin du roman n'est pas sa clôture mais son (re)commencement, même l'unicité du récit s'avère être illusoire, car il se (re/dé)double et se décline en variantes... *La Bataille de Pharsale* mérite bien son étiquette néo-romanesque, car sa structure narrative et temporelle dépasse le cadre d'une « géométrie littéraire plane » vers une « géométrie littéraire dans l'espace » et plus précisément, dans l'espace-temps.

²⁵ H. Bergson, *Durée et simultanéité. Édition augmentée*, Arvensa Editions, Paris 2015.

²⁶ G. Poulet, *Études sur le temps humain*, tome 1 : *La Durée intérieure*, Pocket, Paris 2017.

²⁷ J. Derrida, *L'écriture et la différence*, Seuil, Paris 1979, p. 430.

²⁸ I. Albers, *Claude Simon : moments photographiques*, Septentrion, Villeneuve d'Ascq 2007, p. 184.

4. VERS UNE CONCLUSION

Le motif du cercle, très présent dans l'œuvre de Simon, exprime, au niveau symbolique, la répétitivité, envisagée comme un « élément architectural » des romans tels que *Le Palace*, *La Route des Flandres* ou *La Bataille de Pharsale*. Bergson considère la réitération comme principe universel du monde, fondée sur « une série de répétitions ou de quasi-répétitions infiniment rapides qui se somment en changements visibles et prévisibles »²⁹. En corollaire de cette constatation, « l'être vivant dure essentiellement [...] parce qu'il élabore sans cesse du nouveau et parce qu'il n'y a pas d'élaboration sans recherche, pas de recherche sans tâtonnement »³⁰. Certes, la prose novatrice de Simon fait preuve de ce tâtonnement, notamment sur le plan géométrique. Ce n'est d'ailleurs pas sans raison que le philosophe du XX^e siècle Gaston Bachelard appelle l'esprit géométrique « un facteur d'auto-psychanalyse »³¹. Dans ses récits autofictionnels — car c'est ainsi que Simon considère toutes ses œuvres publiées à partir de 1958³² —, l'écrivain joue sur la répétition au niveau linguistique, sur la notion de la cyclicité temporelle et sur les différentes formes de composition en boucle, en explorant ainsi l'idée de l'infinitude ou, au moins, en contournant celle de la finitude (étant donné que les questions existentielles telles que le (non-)sens de l'existence humaine l'ont hanté tout au long de sa vie, comme en témoigne son discours de réception du prix Nobel³³).

Certaines formules récurrentes parcourent ses récits et reviennent de manière obsessionnelle d'un roman à l'autre, légèrement changées dans leur forme grammaticale, mais pas dans leur portée métaphysique (« Comment était-ce ? », « Comment savoir ? »), ce qui met en jeu la problématique de la vérité et de la mémoire — pour Borel, Simon s'interroge jusque sur « la validité de sa propre mémoire »³⁴. Même les questions les plus anodines (« Quelle heure est-il ? ») s'avèrent être, pendant la guerre, révélatrices au-delà des apparences. S'y ajoutent encore les comparaisons mystérieuses faisant écho à Proust, écrivain que Simon admire profondément. Ces formules obstinément réitérées constituent, sur le même pied que les leitmotivs, les points nodaux qui réancrent le flux de conscience et dessinent un schéma diégétique bouclé, voire spiralé.

En outre, Simon situe la répétition également sur un axe temporel et plonge la structure narrative de ses récits dans un continuum spatio-temporel circulaire, à l'instar d'un ouroboros cosmique mordant sa queue. La progression se confond

²⁹ H. Bergson, *op. cit.*, p. 101.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ G. Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*, Corti, Paris 1948, p. 49.

³² « À partir de *L'Herbe*, mes livres sont tous à base de vécu, expression que je préfère à "autobiographie" » (C. Simon, « La guerre est toujours là », [entretien avec André Clavel], *op. cit.*).

³³ C. Simon, « Le Discours de Stockholm », [dans :] *idem*, *Œuvres*, Gallimard, Paris 2006.

³⁴ C. Borel, *op. cit.*, p. 12.

parfois avec la régression, lorsque le temps de l'intrigue avance et, au même moment, s'écoule à rebours. Ainsi, la linéarité se boucle et la fin du roman acquiert un double statut de clôture et d'ouverture du livre, de son point de départ et de son point d'arrivée. La narration s'anime donc d'un mouvement *révolutionnaire* et, accompagnée du temps paradoxal, repasse *ad infinitum* par les mêmes points de référence du début à la fin.

Or, le vrai dynamisme ne s'affirme que par la transgression de la répétitivité, comme l'affirme Giuseppe Caglioti. Le chercheur italien constate que l'âme humaine est constamment en quête d'un équilibre entre deux attitudes contradictoires : d'un côté, la tendance à s'abandonner à une régularité apaisante, et de l'autre côté, le désir ardent de rompre la routine et de s'arracher à cette suffocante monotonie³⁵. Chez Simon, la dynamique de la progression (qu'elle soit spatiale ou temporelle) et celle de la transgression (le Nouveau Roman étant considéré comme le dépassement des règles littéraires conventionnelles) se rencontrent dans la circonférence d'un cercle.

ŒUVRES ANALYSÉES DE CLAUDE SIMON

La Route des Flandres, Éditions de Minuit, Paris 1960 (RF).

La Bataille de Pharsale, Éditions de Minuit, Paris 1969 (BP).

Le Palace, Éditions de Minuit, Paris 1962 (Pa).

FROM A GEOMETRIC SHAPE TO A RHETORIC FIGURE: THE CIRCLE AS A NARRATIVE AND TEMPORAL METAPHOR IN CLAUDE SIMON'S NOVELS

Abstract

One of the most important authors of the [French] New Novel, Claude Simon, perceives scriptural work as being in correlation with mathematical concepts, such as symmetry and geometrics, which manifest themselves both structurally and thematically. The motif of the circle provides the best representation of repetition, which is reflected in the diegetic composition of the novel — looped or spiraled — as well as in the non-linear conception of time, forming a Möbius strip. Thanks to such plasticity of geometric and textual matter, Simon circumvents the ontological problematic of finitude, inherent in the existence of beings and the duration of things.

Key words: Claude Simon, geometry, circle, repetition, rhetorical figure.

Mots-clés : Claude Simon, géométrie, cercle, répétition, figure rhétorique.

³⁵ G. Caglioti, *The Dynamics of Ambiguity*, A. Olacchia Bucci (trad.), Springer Verlag, Berlin 1992, p. 56.

CHRISTINE RAGUET
ORCID : 0000-0001-7864-9975
Université Sorbonne Nouvelle
craguet@wanadoo.fr

LA TRADUCTION —
FACTEUR ET/OU VECTEUR D'IDENTITÉ.
UNE LECTURE DES *SALAZIENNES*
D'AUGUSTE LACAUSSE

*I fall upon the thorns of life! I bleed!*¹

Auguste Lacaussade est un poète français, né à Saint-Denis (île Bourbon, aujourd'hui La Réunion) en 1815, d'un père commerçant bordelais, établi dans l'île depuis 1791, et d'une jeune « libre de couleur », Fanny Desjardins, ancienne esclave affranchie. Bien que l'enfant fût enregistré au registre des Blancs, étant né hors mariage et d'une mère noire, il est considéré comme bâtard. Il n'a donc pas accès au « collège royal » de Bourbon pour étudier, mais en 1830, sa mère réussit à l'envoyer en pensionnat à Nantes.

Après un retour de deux années à Bourbon, il repart en France en 1836 pour commencer des études médicales qu'il abandonne rapidement, plus intéressé qu'il est par tout ce qui touche à la littérature. En 1839, il publie son premier recueil de poèmes, *Les Salaziennes*² :

Je me contenterai de dire que *Les Salaziennes* forment un volume de poésie palpitante d'intérêt et de mérite, qui placent M. Lacaussade au rang de nos plus gracieux poète (sic), son ouvrage mérite

¹ « Sur les épines de la vie, je tombe et saigne ! » (P.B. Shelley, *Ode to the West Wind*, 1820 ; <https://www.poetryfoundation.org/poems/45134/ode-to-the-west-wind> > [consulté le 09/12/2022]).

² Toutes ces informations sont issues des recherches biographiques faites par M.P. Counillon qui a bien voulu me les céder ; *Les Salaziennes*, J.-P. Aillaud, Paris 1839. Le volume est dédié à Victor Hugo.

d'être lu ; c'est une œuvre consciencieuse, qui ne se contente point d'être littéraire ; elle vise plus haut, elle attaque des abus : c'est donc une œuvre morale (signé H.)³.

À seulement 24 ans, Lacaussade, jeune métisse à Paris, soucieux de légitimer sa personne et son œuvre poétique, cherche à construire son identité. Il le fait en partie à l'aide d'une fréquentation de certains représentants des courants littéraires de l'époque, mais surtout par la lecture, notamment celle des romantiques anglais, et il y ajoute la pratique de la traduction. Ainsi, en 1842, il publie une remarquable version française des *Poems of Ossian* de James Macpherson⁴.

Si j'ai choisi de placer en tête de mon article un vers, en anglais, de Shelley, c'est que Lacaussade l'avait également placé ainsi en exergue à la XXII^e Salazienne, « À une femme ». Par ce choix, il semblait manifester une intention de lecture et d'écriture : renvoyer à la lecture de poètes d'ailleurs et s'inspirer de leur manière dans sa production. Jeune homme déjà meurtri par la vie, comme le poète anglais, il engage, dans son œuvre, une quête d'identité que j'avais commencé à explorer en 2017 dans ma communication « Le “Je” lacaussadien dans la traduction »⁵. On pressent que dans ce vers, il revendique le souffle de l'inspiration et un mode d'écriture. Cette quête constituera la première étape de mon argumentation.

Au-delà de ces remarques touchant à construction de sa personnalité, les raisons du choix de cette épigraphe tiennent autant à la forme elle-même — l'ode — qu'au lyrisme qui y est insufflé ainsi qu'à la structure — cinq strophes composées de quatre tercets et d'un distique — et à l'analyse qui peut être faite de ce vers unique, en écho aux deux vers qui le suivent chez Shelley⁶ dans sa relation au poème de Lacaussade et de sa situation de jeune poète récemment débarqué dans la capitale française, en provenance d'un ailleurs méconnu dont les ressortissants sont ignorés⁷. Ces réflexions déterminent le deuxième volet de mon approche : la place du poète dans son rapport à l'art, en général, comme à son art propre, mais aussi dans sa relation à l'autre — l'autre-poète et tous les récepteurs de ses poèmes. Enfin, il faut prendre en compte que le vers cité n'est pas traduit, mais reproduit en anglais, ce qui le démarque des vers français qui l'entourent. Alors, c'est bien la question de la traduction, ou de la non-traduction, qui devient centrale.

³ *Journal des artistes*, XIII^e année, 2^e volume, n°19, 20 octobre 1839, p. 249.

⁴ J. Macpherson (trad.), *The Poems of Ossian*, [reprint of 1773 edition], Phillips, Sampson & Company, Boston 1851 ; *Ossian : œuvres complètes. Traduction précédée d'une notice sur l'authenticité des poèmes d'Ossian*, H.L. Deloye, Paris 1842.

⁵ Colloque qui s'est tenu à l'Université de Nice : *Auguste Lacaussade au regard du comparatisme : quête esthétique, identité, modernité*.

⁶ A heavy weight of hours has chain'd and bow'd
One too like thee: tameless, and swift, and proud.
Le lourd fardeau des heures a enchaîné et courbé
Un être trop pareil à toi : indompté, vif et fier.

⁷ N'oublions pas que l'esclavage fut aboli sur les territoires français d'outre-mer en 1848.

Ce qui constituera le dernier point étudié de la construction identitaire de ce jeune poète français et francophone, encore inconnu⁸.

⁸ Rappelons qu'en 1839, au moment de la publication des *Salaziennes*, Auguste Lacaussade avait 24 ans et était effectivement inconnu, aussi bien du monde littéraire que d'un potentiel lectorat. Après un séjour à Bourbon entre 1834 et 1836, il repart en France pour y débiter des études de médecine qu'il ne poursuit pas. C'est alors qu'il rencontre Auguste Brizeux avec qui il se lie d'amitié. Nous pouvons également ajouter que l'accueil du volume n'est pas toujours favorable, comme en atteste l'article de *La Revue des deux mondes* du 1^{er} juillet 1839, 4^e série, tome XIX, pp. 433-434. C'est en 1841 qu'il révèle véritablement son intérêt pour la traduction poétique en publiant dans *La France littéraire* du 8 août, pp. 136-152, et du 20 août, pp. 190-204, « Les rimes de l'ancien marinier » de S.T. Coleridge. En 1842, alors qu'il n'a que 27 ans, il publie *Ossian : œuvres complètes. Traduction précédée d'une notice sur l'authenticité des poèmes d'Ossian*, travail remarquable que j'ai eu l'occasion de partiellement analyser à plusieurs reprises : publications 2005, 2006, 2007, 2013, 2014, 2015. Il espère que ce travail lui apportera la notoriété, ce qui l'encourage à retourner à Bourbon. Toutefois il n'en est rien et au bout de deux années, il retourne définitivement à Paris. Alors, il devient secrétaire de Sainte-Beuve de 1844 à 1852, soit entre 29 et 37 ans.

Sur A. Lacaussade, on peut consulter, entre autres documents :

- R. Barquisseau, *Le poète Lacaussade et l'exotisme tropical*, NID, Paris 1989 [1952].
- È. Prosper, *Un franc-créole en France*, vol. 1, et *Le critique littéraire*, vol. 2, OCÉAN éditions, Saint-André (Réunion) 2006.
- È. Prosper (dir.), *Auguste Lacaussade (1815-1897), le fils d'une affranchie et d'un noble de Guyenne*, OCÉAN éditions, Saint-André (Réunion) 2005.
- , *Auguste Lacaussade (1815-1897), une voix du monde noir*, OCÉAN éditions, Saint-André (Réunion) 2006.
- , *Un Bourbonnais sur les traces du père*, OCÉAN éditions, Saint-André (Réunion) 2007.
- , *Auguste Lacaussade, poète des deux rives*, OCÉAN éditions, Saint-André (Réunion) 2008.
- , *Une ville, un destin : l'espoir du Bourbonnais Auguste Lacaussade*, OCÉAN éditions, Saint-Denis (Réunion) 2009.
- , *Auguste Lacaussade, frère de cœur, frère de plume*, OCÉAN éditions, Saint-Denis (Réunion) 2010.
- È. Prosper, P. Quillier (dir.), *Musicalité et créolité chez le poète Auguste Lacaussade*, OCÉAN éditions, Saint-Denis (Réunion) 2011.
- È. Prosper (dir.), *La Poétique d'A. Lacaussade et des auteurs mauriciens*, OCÉAN éditions, Saint-Denis (Réunion) 2013.
- , *Lacaussade et Leopardi : entre poésie et éthique*, OCÉAN éditions, Saint-Denis (Réunion) 2013.
- , *Auguste Lacaussade (1815-1897). Lacaussade en fraternité mauricienne et les questions de son temps*, Epica éditions, Saint-Denis (Réunion) 2014.
- , *Auguste Lacaussade en fraternité polonaise*, Epica éditions, Saint-Denis (Réunion) 2015.
- , *Auguste Lacaussade, bilan de huit années de travaux dans l'exil*, Epica éditions, Saint-Denis (Réunion) 2016.
- , *Auguste Lacaussade, Un homme de couleur libre d'une société insulaire*, Epica éditions, Saint-Denis (Réunion) 2017.
- On pourra également écouter :
- Les Dossiers de l'arcc*, vol. 22 (coffret 6 CD audio), Le Sénat, Paris 2006 ; publication ARCC (association réunionnaise communication et culture), Paris 2006.
- , vol. 52 (1 : coffret de 4 CD audio) et (2 : coffret de 3 CD audio), Maison des Sciences de l'Homme, Bordeaux 2007 ; publication ARCC, Paris 2008.

EN QUÊTE D'IDENTITÉ⁹

Parler de quête d'identité pour le jeune poète Auguste Lacaussade, c'est envisager la construction de soi dans son rapport aux ensembles auxquels il peut s'identifier. Il ne faut pas oublier qu'en 1839, la France n'avait pas aboli l'esclavage dans ses colonies, par contre en 1833, la Chambre des Communes à Londres avait voté l'abolition progressive de l'esclavage dans toutes les colonies britanniques. En conséquence, l'on peut s'interroger sur l'intérêt qu'il porta à la traduction en français de poètes anglo-saxons. Cette situation soulève une première question : comment, lorsque l'on est issu d'une communauté esclavagiste et que l'on est fils d'une esclave affranchie, peut-on s'identifier à des hommes libres depuis des siècles ? Donc quelle identité nationale pour un franc-créole ?

Deuxième point, la question de la relation à soi-même et aux autres n'a cessé de nourrir la recherche et de donner lieu à de nombreux travaux depuis Aristote en passant par ceux de Saint Augustin et de Saint Thomas¹⁰. Diverses étapes ont été franchies au fil des siècles pour parvenir à tout ce que la pensée postcoloniale a développé comme travaux autour du concept de relation. Chose évidente pour les traducteurs, non seulement puisque l'individu se construit dans sa relation à l'autre, mais parce que la traduction n'existe que par cette relation. Dans cette étude, je choisirai donc d'appuyer ma réflexion sur un rappel diachronique de la pensée de l'identité, notamment en tissant un rapport avec l'évolution de la pensée du traduire. N'oublions pas que Jérôme, homme du IV^e siècle, est le saint patron des traducteurs et qu'après les travaux des septante au III^e siècle avant Jésus-Christ, il représente une ouverture vers une pratique plus libre. Pour comprendre l'évolution de la notion d'identité dans son rapport à la traduction, je signalerai, en passant, la notion de « conscience de soi » de Locke, reprise par Ricœur ; celle de reconnaissance réciproque de soi et de l'autre de Hegel dans un phénomène d'interaction¹¹ ; les questionnements que la psychanalyse a soulevés, pour finalement aboutir au « Tout-Monde » d'Édouard Glissant. Il est clair qu'un tel survol peut paraître vertigineux, mais non seulement les traducteurs ont toujours eu une fonction difficile dans le monde de la pensée et de l'écriture, et j'aimerais ajouter, dans le cas de Lacaussade, que la place de l'écrivain métisse est paradoxale : il est entre deux mondes, tout comme le traducteur. Tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. C'est pour cette raison que l'interrogation autour du rôle de la traduction dans la construction de l'identité littéraire d'Auguste Lacaussade reste ouverte à bien des interprétations.

⁹ Sur la question, on peut lire les deux volumes d'Alain de Libera, *Archéologie du sujet*, tome 1 : *Naissance du sujet*, Vrin — Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie, Paris 2007, et tome 2 : *La quête de l'identité*, Vrin — Bibliothèque d'Histoire de la philosophie, Paris 2008.

¹⁰ Voir A. de Libera, *Archéologie du sujet*, t. 1, pp. 343–345.

¹¹ Idée reprise et développée dans les superbes notes de Victor Segalen dans son *Essai sur l'exotisme* (1904–1918), Le Livre de Poche, Paris 1986 [1978].

Comme le précise Francis Affergan dans son article de la revue *Hermès* en 2018¹², le domaine conceptuel auquel rattacher l'identité est délicat à cerner. Il propose néanmoins d'examiner cinq points de vue – logique, ontologique, épistémologique, anthropologique, existentiel – qui guideront le lecteur. Toutefois, dans le cadre du présent article, je ne les retiendrai pas tous, car seule la question de la relation de soi à l'autre, dans sa fonction esthétique, va s'appliquer à la traduction en tant qu'énonciation créatrice. George Steiner, qui s'appuie notamment sur Hegel pour qui l'être ne se définit qu'en affrontant l'autre, rappelle à propos de la traduction : « L'art du traducteur est [...] profondément ambivalent : il s'inscrit au centre de tiraillements contraires entre le besoin de reproduire et celui de recréer soi-même »¹³.

IDENTITÉ CRÉATRICE : CONSCIENCE DE SOI, IDENTITÉ PERSONNELLE, SOCIALE ET TRADUCTION

À présent, il s'agit davantage de se pencher sur la question de la sensibilité artistique qui aboutirait à l'aide d'une pratique à mi-chemin entre technicité et créativité à l'élaboration d'une figure créatrice, ou plus simplement tenter de comprendre quelles affinités entretient cette figure initiale avec la création. Car comment aborder la question de l'identité littéraire, concept hautement versatile et ambigu, de façon cohérente et constructive dans le cas de Lacaussade poète-traducteur ?

Partant, au Moyen-Âge, de l'identité comme affirmation de sa conformité au groupe, il s'agit dans la France de la Renaissance d'établir la langue française¹⁴ et de la développer, ce que la naissance du livre imprimé va permettre. Au XVII^e siècle, John Locke donne une autre dimension au concept d'identité : « il est certain qu'on ne saurait placer l'Identité personnelle dans aucune autre chose que dans la *conscience*, qui seule fait ce qu'on appelle *soi-même* »¹⁵ ; à la même période, les courants de traduction nommés « les belles infidèles » justifient toutes les modifications-appropriations des traducteurs au nom de la conception de beauté de la

¹² Pour un développement de la pensée de l'identité voir Francis Affergan, « De l'identité », *Hermès. La Revue* 80, 2018/1, pp. 80–86.

¹³ G. Steiner, *Après Babel. Une poétique du dire et du traduire*, Albin Michel, Paris 1978, p. 223.

¹⁴ Pour rappel : l'ordonnance de Villers-Cotterêts est signée par François 1^{er} en 1539.

¹⁵ Voir J. Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. M. Coste, P. Mortier, Amsterdam 1735 [1690], p. 273 ; <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54249426>> [consulté le 08/12/2022]. Ricœur reprend la « conscience de soi-même » sous le terme « ipséité » dans *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris 1990. Dans ce même ouvrage, il explique qu'une personne étant un être pensant et donc conscient, cette conscience de soi-même suffit à se considérer comme tel. Cette « conscience de soi » exclut l'immutabilité (qu'il nomme « mêmété »).

langue en vigueur, cette langue française qu'il faut toujours imposer¹⁶ : « Je ne traduis pas un passage mais un Livre, de qui toutes les parties doivent estre unies ensemble »¹⁷. La seconde moitié du XVIII^e marque un tournant majeur, l'enjeu devenant politique : le livre et les idées circulent plus facilement, à tel point que non seulement le statut et la stature des traducteurs commencent à évoluer, mais les traductions influent les rapports sociaux. Au XIX^e siècle, Hegel propose une théorie dynamique de la conscience de soi et introduit la notion de relation : « *La conscience de soi ne parvient à sa satisfaction que dans une autre conscience de soi* »¹⁸. Selon lui, c'est dans le rapport aux autres que se fonde l'identité. Idée reprise et développée par Robinson Baudry et Jean-Philippe Juchs : « L'identité résulte alors de la reconnaissance réciproque du moi et de l'autre, elle naît d'un processus conflictuel où se construisent des interactions individuelles, des pratiques sociales objectives et subjectives »¹⁹. En lisant ces lignes, comment ne pas penser à la condition des traducteurs ; comment ne pas y voir un pas vers les nouvelles méthodes de traduire, telles que Walter Benjamin va les redéfinir en reliant traduction et création autour d'une langue nouvelle, celle que les traducteurs vont mettre en œuvre. Ce faisant, ils pourront enfin accéder à la liberté créative dans le plus grand respect de l'œuvre : « La liberté du traducteur dans sa propre langue s'atteste bien plutôt en faveur de la pure langue. Racheter dans sa propre langue cette pure langue quand elle est exilée dans la langue étrangère, la délivrer par la récréation quand elle est captive dans l'œuvre, telle est la tâche du traducteur »²⁰. Le pas suivant mène à la reconnaissance de l'altérité, à l'accueil de l'autre — concept que Ricœur élaborera en lien avec la construction identitaire, excluant ce qu'il nomme « mêmété » (ou identité-*idem*), qui suppose une permanence dans le temps ; alors que l'ipséité (ou identité-*ipse*) accueille une part de pluralité et de diversité au cœur de l'identité personnelle irréductible à la seule identité sociale. Notons que Paul Ricœur est l'auteur de trois articles majeurs sur la traduction repris dans un ouvrage paru en 2004²¹, dans lesquels il évoque la « dialogicité de l'acte de traduire » et forge l'expression « hospitalité langagière »²². On voit alors nettement comment la pensée glissantienne du « tout-monde » trouve ici sa place : « Nous n'écrivons plus aujourd'hui de manière monolingue, mais au contraire en présence de toutes les langues du monde »²³.

¹⁶ L'Académie française fut fondée en 1635.

¹⁷ N.P. d'Ablancourt, *Lettres et préfaces critiques*, Librairie Marcel Didier, Paris 1972, p. 120.

¹⁸ G.W.F. Hegel, *La phénoménologie de l'Esprit*, trad. J.-P. Lefebvre, Garnier-Flammarion, Paris 2012, p. 111 [l'italique est dans le texte].

¹⁹ R. Baudry et J.-P. Juchs, « Définir l'identité », *Hypothèses* 10, 2007/1, Éditions de la Sorbonne, Paris, pp. 158–159.

²⁰ W. Benjamin, *La tâche du traducteur*, trad. M. Broda, *Po&sie* 55, 1991, p. 157.

²¹ P. Ricœur, *Sur la traduction*, Bayard, Paris 2004.

²² *Ibidem*, p. 19.

²³ Voir É. Glissant, « Traduire : relire, relier », [dans :] *Onzièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1994)*, ATLAS/Actes Sud, Paris 1995, p. 25.

Néanmoins, pour tout un chacun, à fortiori pour tout poète, « se réclamer de », ce n'est pas s'attacher aux réactions des autres, celles des critiques ou des amis par exemple, ce n'est pas non plus emprunter à cet autre créateur, mais plutôt signaler la place que l'on souhaiterait occuper, le mode d'écrire que l'on souhaiterait adopter, le style que l'on revendique. Bref, on désigne le courant poétique dans lequel on aimerait s'inscrire. En d'autres termes on s'entraîne à se forger une individualité au sein d'un groupe, par affinité.

VERS UNE CONSTRUCTION IDENTITAIRE DANS LE RAPPORT DE SOI-MÊME À L'AUTRE

J'avais déjà évoqué le cas de Robert Burns, également cité en anglais dans « Le Poète et la vie »²⁴, pour tenter de démontrer le type de lien que Lacaussade cherchait à établir avec certains contemporains et leurs idées²⁵.

Or avant d'envisager toute tentative de construction identitaire, je voudrais expliquer pourquoi et en quoi l'épigramme shelleyenne est significative. Shelley qui, rappelons-le, est mort à 30 ans, et a composé son ode à 27 ans, y inscrit en substance que le « Je » du poème croule sous le poids des ans, pourtant en nombre bien réduit, que son esprit en est affaibli, mais que tel le vent d'ouest, indomptable, vif et fier, il réagit. Dans le contexte des violents bouleversements politiques sur le continent, si le poète est, par sa voix, une figure centrale, le vent, auquel il veut s'identifier, évoque le changement espéré. Alors pour lui, le seul moyen de parvenir à ses fins sera d'endurer la douleur, voire la mort, afin de connaître la renaissance — ou la résurrection — d'où le vers sélectionné.

Lacaussade proche de l'âge du Shelley de l'Ode au moment de la parution des *Salaziennes*, n'est pas très loin non plus de celui du Byron de *Childe Harold*²⁶, 28 ans, également cité et sur lequel je reviendrai. Ces présences intertextuelles interrogent sans doute la notion même d'identité littéraire, mais la situent également dans un paysage social surtout si on la place dans son rapport à la traduction.

Maintenant, il faut se pencher sur la question de la sensibilité artistique qui aboutirait, à l'aide d'une pratique à mi-chemin entre technicité et créativité, à l'élaboration d'une figure créatrice, ou bien tenter de comprendre quelles affinités entretient cette figure initiale avec la création. Car comment aborder la question de l'identité littéraire, concept hautement versatile et ambigu, de façon cohérente et constructive dans le cas de Lacaussade poète-traducteur ?

²⁴ Long poème de Lacaussade, inclus à *Les Épaves*, E. Dentu, Paris 1862. Le poème de Robert Burns, cité en anglais en épigramme à ce poème, s'intitule « Second Epistle to Robert Graham, Esq., of Fintry » et date de 1791.

²⁵ C. Raguet, « Le "Je" lacaussadien dans la traduction » (voir la note 5).

²⁶ Lord Byron, *Childe Harold's Pilgrimage*, 1812–1818 ; <<https://www.gutenberg.org/files/5131/5131-h/5131-h.htm>> [consulté le 08/12/2022].

Que cette épigraphe ne soit pas traduite soulève une question à la fois esthétique et personnelle, puisque ce phénomène se reproduit dans l'œuvre de Lacassaude. C'est ce qu'on observe dans la IX^e Salazienne, où le vers de Byron, extrait du Canto III de *Childe Harold*, n'est pas traduit. De plus, deux autres épigraphes — une strophe de 16 vers anglais, placée en exergue de la II^e Salazienne, et les 4 vers anglais de la XXVIII^e Salazienne — posent un réel problème au chercheur ; je reviendrai plus en détail sur ces exemples. Toutefois, il me semble essentiel de préciser que la présence de ces fragments de texte en langue étrangère, toujours la même, l'anglais, si elle ne révèle pas avec certitude l'attachement de Lacassaude à une langue-culture particulière, elle en expose la connaissance et l'intérêt²⁷. Donc, dans un recueil prétendument voué au style poétique de Victor Hugo, comme en atteste la critique de la *Revue des Deux Mondes*, du 1^{er} juillet 1839²⁸, cet attrait pour l'expression anglaise témoigne d'une ouverture sur d'autres mondes. Chose somme toute assez peu surprenante chez un jeune écrivain pour qui son exil est une expérience vitale, ce que révèle la récurrence du mot « exil » dans ses poèmes : V^e, VI^e, XI^e, XIV^e, XVIII^e, XXVI^e, XXVIII^e, XXX^e Salaziennes²⁹. Les occurrences sont trop nombreuses pour ne pas retenir l'attention. Je n'envisage pas l'exil dans sa dimension historique ou politique, mais je tente simplement de comprendre comment bâtir une identité littéraire à partir d'un socle instable.

Le plus souvent, la question de l'exil géographique s'accompagne de celle de l'exil de la langue. Assez paradoxalement, Lacassaude passe de territoire francophone à France métropolitaine et ne vit pas, à proprement parler, de déracinement linguistique. Or, l'autre-étranger, celui auquel est confronté l'exilé, apporte par le biais de sa langue-culture un enrichissement. Ce « dépaysement » met le doigt sur le rôle de la langue maternelle et sur l'impossible repliement sur soi-même pour quiconque souhaite s'ouvrir au monde des lettres. Ainsi, outre l'ouverture sur la sphère littéraire, celle sur autrui, dans autrui et à autrui aide à établir une Relation, au sens glissantien du terme, même si la pensée d'Édouard Glissant s'est

²⁷ Bien que j'aie évoqué la question de l'abolition de l'esclavage en Grande Bretagne, aucun document ne m'a encore permis de reconnaître le moindre intérêt pour cette question socio-politique chez le poète.

²⁸ *Revue des Deux Mondes*, 4^e série, tome XIX, 1^{er} juillet 1839, pp. 433–434 : « M. Lacassaude est un admirateur de M. Victor Hugo, il a gardé, avec ce qu'elle a de vague et d'indécise, la manière des *Méditations* », p. 434 ; <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k86870f/f434.item>> [consulté le 09/12/2022].

²⁹ Les références au mot exil apparaissent sous diverses formes dans *Les Salaziennes*. V^e : « De l'exil choisi et assumé à l'exil imposé Anchaîne comme modèle » ; VI^e : « L'oiseau qu'un ciel sévère exile » ; IX^e : « le sensible exilé » et « tel qu'un exilé » ; XIV^e : « Mais tel qu'un exilé, sur ces plages lointaines » ; XVIII^e : « Mais si la soif de l'or et son ardeur servile / Loin de ces lieux si chers n'est pas ce qui m'exile » ; XXVI^e : « ... par mes pas seuls conduit, / J'erre ainsi qu'une ombre exilée » ; XXVIII^e : « Si d'un triste exilé... » ; XXX^e : « Détachaient pour charmer leur exil malheureux / La harpe de Sion ».

développée au XX^e siècle³⁰. Une relation qui dépasse l'échange. Comme la résume fort judicieusement Alain Ménil :

La Relation doit permettre de concevoir une problématique de l'identité qui échappe au cercle tautologique de l'égalité à soi-même ; *l'identité-relation* s'opposerait en ce sens à l'une des dimensions de l'identité, celle de la *mêmeté* ou *identité-idem* ; mais elle ne correspond pas pour autant à l'"autre" de l'identité, *l'identité-ipse*, selon la distinction rappelée par Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre*³¹.

Pour aller un peu plus avant dans l'exploration de cette mise en place identitaire, il faut comprendre que Glissant défend l'idée que la notion d'identité fixe (fixée par la nation, l'ethnie, la religion..) est préjudiciable à la sensibilité de l'homme. Par contre, ce qu'il nomme « identité-relation » (ou identité-rhizome, en référence à Gilles Deleuze et Félix Guattari³²) permet de sortir du noyau dur et étroit de la personne refermée sur elle-même, craignant l'étrangeté pour s'ouvrir sur autrui et ainsi construire une personnalité mouvante, créatrice dans cette identité-relation. Si j'introduis Glissant, penseur martiniquais et poète, issu comme Lacaussade d'une culture métissée, c'est pour comprendre comment en accueillant des langues-cultures étrangères au sein de son premier ouvrage, Lacaussade annonce son désir de construction d'un soi-artiste au sein d'un univers élargi. On retrouve d'ailleurs sous une autre forme de telles idées exprimées par Henri Meschonnic, idées qui s'appliquent parfaitement à cette impression de quête d'identité du poète exilé : « [...] il faut que je et tu soient dans une relation de sujet à sujet, pour qu'il y ait dialogue. [...] Pourquoi ? Parce que, en tant qu'actes éthiques, au lieu d'opposer *identité à altérité*, ils montrent que l'identité n'advient que par l'altérité »³³.

COMMENT SE CONSTRUIT LE POÈTE ?

En plus des facteurs précédemment mentionnés, penser à l'identité, c'est concevoir des ressemblances, des dissemblances, réfléchir à des caractéristiques individuelles. Toutefois une identité individuelle ne se forge-t-elle pas dans l'échange ? Et avec qui échanger sinon des poètes lorsque l'on aspire à l'univers poétique ? Dans quelles circonstances et sous quelles formes ? Va-t-il alors falloir examiner l'identité sociale ? Pourtant certaines activités solitaires, comme

³⁰ Selon Édouard Glissant, la relation est une manière d'aller vers l'autre et d'essayer de se changer en échangeant avec l'autre sans se perdre, ni se dénaturer (É. Glissant, *Poétique de la Relation : Poétique III*, Gallimard, Paris 1990).

³¹ A. Ménil, « La créolisation, un nouveau paradigme pour penser l'identité ? », *Rue Descartes* 66, 2009/4, pp. 8–19 ; p. 9.

³² La première occurrence du concept apparaît dans un petit volume de 74 pages : G. Deleuze et F. Guattari, *Rhizome*, Minuit, Paris 1976.

³³ H. Meschonnic, *Langage, histoire, une même théorie*, Verdier, Paris 2012, p. 609.

la lecture, l'écriture, tout comme la traduction (opération de lecture-écriture) apparaissent comme vecteurs d'échanges, et peuvent participer de la construction d'une identité telle que Hegel la concevait, à savoir au niveau des rapports sociaux, dans une reconnaissance réciproque de soi et de l'autre au cours d'un processus d'interactions. Néanmoins, en échangeant avec les autres étrangers, les poètes qu'il lisait et traduisait, Lacaussade ne bâtissait pas des rapports sociaux, mais il s'inscrivait dans un cadre socio-littéraire : il reconnaissait un courant pour mieux trouver sa place ou découvrait des qualités subtiles, nouvelles pour lui, qui pouvaient lui offrir des modèles.

C'est précisément ce qu'il énonce dans son long article sur George Crabbe, paru en 1847³⁴, où il explique que le contact avec autrui, avec une poésie étrangère, aux thèmes et aux modes différents, aide à la formation du poète :

[...] en quête de claires ondes et de fraîcheur, nous allons nous asseoir aux sources de la poésie étrangère. [...] Ces excursions poétiques ont d'ailleurs leur utilité ; elles élargissent les perspectives, elles multiplient les points de comparaison, et, nous entraînant sans cesse vers de nouveaux cieux, elles nous apprennent à connaître et à admirer les beautés de tous les climats³⁵.

Le grand paradoxe ici étant que Crabbe, malgré ses échappées à Londres, était un « sédentaire »³⁶, qui n'est jamais sorti du petit monde dont il était originaire, ce qui n'empêche pas Lacaussade l'exilé de trouver en lui un sujet d'admiration, sinon une « source » d'inspiration ; une telle rencontre contribue à élargir sa sphère poétique et à raffermir son identité littéraire. Comme l'explique assez clairement Anne-Marie Drouin on peut « déclarer semblables, ou identiques, des individus distincts, supposés partager une identité collective. Dans ce cas l'identité collective se construit de manière additive. [...] Cette dénomination est souvent prise comme équivalente de "culture" »³⁷. On peut mettre en relation cette formule avec ce qu'écrivait Lacassaude à propos de Crabbe : « Les hommes s'améliorent par le contact ; il en est de même des littératures : elles ont besoin de communion pour se compléter. On gagne beaucoup à l'étude des richesses d'autrui »³⁸. Ce qui semble correspondre à un phénomène consistant à lutter contre la désappartenance, contre le déracinement et le déficit identitaire, en se réinventant. Ce serait par ce biais, l'échange avec d'autres artistes, que le poète se renouvellerait.

Ceci n'est pas sans reposer la question de la nature de l'exil dans son rapport à la construction identitaire. Pour résumer, les études sur l'exil le divisent globalement en deux catégories, l'exil imposé et l'exil choisi ; on les trouve dans le dernier vers de la V^e Salazienne : « De l'exil choisi et assumé à l'exil imposé

³⁴ A. Lacaussade, « Étude sur la vie et les œuvres de Crabbe », *Revue Nouvelle*, 15 mai 1847.

³⁵ *Ibidem*, pp. 583–584.

³⁶ *Ibidem*, p. 584.

³⁷ A.-M. Drouin-Hans, « Identité », *Le Télémaque* 29, 2006/1, Caen, Presses universitaires de Caen, pp.17–26 ; p. 19.

³⁸ A. Lacassaude, « Étude sur la vie et les œuvres de Crabbe », *op. cit.*, p. 584.

Anchaine comme modèle »³⁹. La liberté. La liberté d'être, de survivre — et disons en passant que c'est le seul des poèmes du recueil où apparaît la Pologne en lutte et en souffrance. Si Lacaussade tente de se situer dans cet espace qui n'est pas sans lui poser problème en tant qu'homme, pour le poète, la situation est sensiblement plus claire ; il ne perçoit pas le mouvement vers l'ailleurs comme un exil-fuite, mais bien qu'il y eût d'abord exode contraint, comme un exil-quête. C'est la quête d'une nouvelle liberté créatrice qui, en se réfugiant d'abord sur un piton identitaire, a mené le poète à comprendre que c'est dans la relation de soi aux autres qu'il parviendra à reconstruire son identité créatrice grâce à une dynamique de relation, à la Glissant. À partir de là, se mettra en place ce que Ricœur a nommé « hospitalité langagière »⁴⁰, qui sera à l'œuvre aussi bien au niveau de la créativité du poète que de la créativité du traducteur. En accueillant l'autre on peut procéder sinon à la réinvention de soi, du moins à l'accomplissement de son soi-créateur.

LA PLACE DE LA TRADUCTION

Pour poursuivre, ne serait-ce qu'en partie, avec les références au même recueil, je voudrais m'arrêter sur le soi-créateur tel qu'il apparaît aussi dans le paratexte. Je vais m'attarder sur les trois épigraphes en anglais du recueil. La première, « The sky is changed! » est de Byron, extraite du Canto III, XCII^e strophe, de *Childe Harold*. Ce long poème en quatre chants, composé entre 1812 et 1818, est une succession de strophes spensériennes, à savoir de neuf vers rimés : huit pentamètres iambiques et d'un hexamètre iambique final, en respectant le schéma de rimes suivant : ABAB BCBC C ; ceci à l'exception de poèmes inclus à l'intérieur des chants. Cette quatre-vingt douzième strophe du chant trois décrit une tempête sur le lac Léman :

The sky is changed! — and such a change! Oh night,
 And storm, and darkness, ye are wondrous strong,
 Yet lovely in your strength, as is the light
 Of a dark eye in woman! Far along,
 From peak to peak, the rattling crags among
 Leaps the live thunder! Nor from one lone cloud,
 But every mountain now hath found a tongue,
 And Jura answers, through her misty shroud,
 Back to the joyous Alps, who call her aloud!⁴¹

³⁹ Anchaine est un « nègre-marron », esclave fugitif, qui a donné son nom à un piton de l'île de la Réunion.

⁴⁰ Qui peut se résumer à un accueil respectueux de l'altérité linguistique, comme il l'a décrit dans son discours « Défi et bonheur de la traduction » du 15 avril 1997 à l'Institut historique allemand, Paris, publié par la suite dans *Sur la traduction*, Bayard, Paris 2004, pp. 7–20.

⁴¹ « Le ciel a changé d'aspect ! et quel changement ! O nuit ! tempête et obscurité, vous êtes étonnamment puissantes ! cependant vous êtes belles dans votre force ; comme l'éclat de l'œil

Si « The sky is changed! » a servi d'épigraphe à la IX^e Salazienne, on constate que Lacaussade ne s'est pas arrêté à ce simple écho intertextuel :

Mais le ciel change ! et la nuit de ses ombres
 A sur les monts grandi l'obscurité ;
 Du firmament sous ses voiles plus sombres
 Elle a voilé la tremblante clarté.
 Dans le lointain la tempête s'avance :
 De tous côtés règne un morne silence ;
 Et l'on dirait, muette en sa terreur,
 Que la nature, à travers les nuages,
 Entend venir le bruit sourd des orages,
 Et contemple la nuit dans sa sublime horreur.

La suite de la strophe byronienne se retrouve largement, en version française, dans toute la IX^e Salazienne, « Orage à Salazie ». On pourrait qualifier cette transformation interlinguistique de « transversion »⁴² de la strophe byronienne. Un tel procédé pourrait être perçu comme une pratique intertextuelle, comparable à l'hypertextualité de Genette⁴³. Je l'analyse ici comme une technique d'appropriation stylistique.

Il y a bien ici échange intellectuel et intercontinental. Si la longueur des strophes est assez proche : neuf vers pour Byron et dix vers pour Lacaussade, ce dernier adopte en vérité le modèle de l'ode héroïque : en dizains, avec un schéma de rimes distribuées ainsi : ABAB CC DEED (croisées, plates, embrassées). Or, ce qui constitue véritablement le lieu du dialogue, c'est la description de la tempête. Que Lacaussade ne conserve que la première moitié du premier vers dans son épigraphe indique que le changement s'avère être sa préoccupation essentielle. Que cette citation soit faite en anglais souligne encore le désir de dialogue et d'échange interculturel. Ce n'est donc pas une traduction linguistique qui s'opère ici, mais une traduction d'ordre thématique.

Qu'en est-il du deuxième exemple ? Celui que j'ai placé en exergue à l'article. Cette fois encore, c'est en relation avec une autre forme de nature que le poète

noir d'une femme ! Dans le lointain, le tonnerre étincelant bondit de pic en pic, et fait retentir les crêtes fumantes des rochers, de ses lourds mugissements ! Ce n'est pas un nuage isolé qui lance la foudre, mais chaque montagne a trouvé une voix, et, à travers son voile ténébreux, le Jura répond aux bruyantes Alpes, qui semblent lui jeter d'orgueilleux défis » [traduction de M. Paulin, Dondey-Duprè, père et fils, Paris 1830 ; accessible sur : <<https://www.gutenberg.org/files/27144/27144-h/27144-h.htm>>].

⁴² Dans *Ada*, roman de Vladimir Nabokov, le personnage éponyme propose une « transversion » d'un poème anglais de Marvell, c'est-à-dire sa version personnelle d'un texte : « Oh, cried Ada, I can recite "Le jardin" in my own transversion » (V. Nabokov, *Ada or Ardor. A Family Chronicle*, The Library of America, New York 1996 [1969], p. 56).

⁴³ « J'appelle donc hypertexte tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple (nous dirons désormais *transformation* tout court) ou par transformation indirecte : nous dirons *imitation* » (G. Genette, *Palimpsestes, la littérature au second degré*, coll. « Poétique », Seuil, Paris 1982, p. 14).

exprime son désenchantement. Shelley, lui, cherche dans le vent beauté et expérience esthétique et trouve un lien entre la nature et l'intellect. La structure de l'ensemble est très complexe, sur le mode de la *terza rima*⁴⁴ :

Ô Vent d'ouest sauvage, âme et souffle de l'automne,
Toi qui, par ton invisible présence, chasse
Les feuilles mortes, fantômes fuyant un enchanteur,

Jaunes et noires et pâles, et rouges de fièvre,
Multitudes frappées de pestilence ! Ô toi
Qui transportes jusqu'à leur sombre lit d'hiver

Les semences ailées qui, froides, y reposent,
Chacune comme un mort en sa tombe, attendant
Que ta sœur azurée du Printemps sonne enfin

Son clairon sur la terre qui rêve, et, menant
Les troupeaux des bourgeons délicats paître l'air,
Remplisse plaines et monts de couleurs et d'odeurs

Vivantes, sauvage Esprit, qui te meus en tous lieux,
Qui détruis et préserve, entends ! Ô, entends-moi !⁴⁵

Les strophes sont constituées de quatorze vers, la forme du sonnet, tout en conservant le pentamètre iambique, que Shelley détourne en quelque sorte, en variant le nombre des syllabes et en terminant chaque section par un distique, ce qui donne : ABA BCB CDC DED EE. Ainsi Shelley s'inspire-t-il à la fois des éléments du sonnet anglais et du modèle de Dante. Que fait Lacaussade ?

Des ombres du malheur mon front triste se voile,
Mon horizon est sombre et mon jour est obscur ;
Mais dans mon ciel éteint, ô ma fidèle étoile,
Je vois briller toujours ton rayon doux et pur.
Lorsque pour me punir tout fuit et m'abandonne,
Tendre pour mes erreurs ton cœur me les pardonne ;
Sans me blâmer jamais tu gémiss avec moi ;

⁴⁴ Poème composé de tercets dont le premier et le troisième riment ensemble, le second fournissant les rimes extrêmes du tercet suivant. C'est une structure introduite par Dante dans la *Divine Comédie* ; cf. Dante Alighieri, *La Divina Commedia*, 1320 ; <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5455841k.pdf>> [consulté le 09/12/2022].

⁴⁵ P. Bensimon et al. (dir.), *Anthologie bilingue de la poésie anglaise*, La Pléiade, Gallimard, Paris 2005, p. 799 : « O wild West Wind, thou breath of Autumn's being, / Thou, from whose unseen presence the leaves dead / Are driven, like ghosts from an enchanter fleeing, // Yellow, and black, and pale, and hectic red, / Pestilence-stricken multitudes: O thou, / Who chariotest to their dark wintry bed // The winged seeds, where they lie cold and low, / Each like a corpse within its grave, until // Thine azure sister of the Spring shall blow / Her clarion o'er the dreaming earth, and fill / (Driving sweet buds like flocks to feed in air) / With living hues and odours plain and hill: // Wild Spirit, which art moving everywhere; / Destroyer and preserver; hear, oh hear! » [trad. P. Bensimon].

Et, sensible aux douleurs que ta bonté partage,
 Tu couvres de ta voix la clameur qui m'outrage.
 Non ! il n'est point au ciel d'ange meilleur que toi !

Sur le plan thématique, il mêle lui aussi nature et intellect, mais ses strophes sont plus longues : vingt alexandrins chacune, répondant au schéma rimique suivant : ABABCCDEED/FGFGCCDHHD. Même si elles se suivent pour former un tout compact de vingt vers, elles sont constituées de deux sections de dix vers chacune, répétant le même schéma, panachant rimes croisées, plates, embrassées, donc reprenant la forme de l'ode héroïque.

En outre, il faut rappeler que Shelley, comme Byron, était exilé, voici encore une autre proximité, et une raison de plus de s'abreuver au modèle de leur source. Échanger pour refonder son identité poétique, mais pas avec n'importe qui. Si dans chacun de ces cas, il n'y a pas traduction linguistique, il y a bien accueil de l'autre en tant qu'autre, avec tout le bagage intellectuel qu'il véhicule.

Cet accueil déroutant, sinon paradoxal, de poèmes en langue étrangère dans un recueil français, semble atteindre son sommet dans la troisième épigraphe en anglais, celle de la deuxième Salazienne, « À Victor Hugo », que je n'ai pas réussi à identifier. Après avoir poussé mes investigations un peu plus loin, je pense pouvoir dire aujourd'hui qu'il ne s'agit pas d'une citation, mais d'une création. Une imitation-création en langue étrangère. Le passage de l'autre côté serait alors total.

Yet there are souls, proud Bard, who feel thee not,
 Bounded and blind with but a single thought;
 Who'd tear the laurels from thine honoured brow,
 And force us grovelling to their gods to bow;
 Proudly thou answer'st in yet nobler strain
 And shak'st the vermin from thy regal mane.
 Thy fame hath been the theme of loftiest lyres,
 In their rich sweil my feeble song expires,
 Yet spurn not, laurelled head, the wreath I twine
 Though all unworthy this poor lay of mine!
 More than the rich man's gifts the orphan's mite
 Found larger favour in the Man-God's sight.
 I yet am young, and years may give me strength
 To reach the grandeur of my aim at length;
 Then will I tell thee all I've felt and feel
 And all my bosom's gratitude reveal.

En observant de près, nous constatons qu'il s'agit de pentamètres iambiques, rimes plates, c'est-à-dire, des distiques héroïques, la forme utilisée par Alexander Pope (1688–1744) et ce poème ressemble fort à un pastiche de Pope⁴⁶. Il n'est pas

⁴⁶ Éléments précisés et confirmés par Clíona Ní Ríordáin, professeure de traduction et traductologie à la Sorbonne Nouvelle, spécialiste de poésie, que je remercie ici.

rare que des poètes se soient mis au défi de composer dans une autre langue que leur langue maternelle. Outre l'effet de style que pourrait produire ce poème décacalé, surtout dédié à Victor Hugo, il me semble confirmer cet appel au large monde de la poésie, dans un processus d'appropriation par addition d'éléments étrangers à sa propre identité littéraire. Lorsque Ricœur parlait d'hospitalité langagière, il l'appliquait à la traduction, à un « régime » qui est « celui d'une correspondance sans adéquation »⁴⁷ et concluait par : « Hospitalité langagière donc, où le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger »⁴⁸. Ici, Lacaussade joue en quelque sorte à l'accueil de l'étranger avec lui-même. Il se place en différents lieux à la fois, il crée et en même temps vise à combler des écarts.

Ce jeu prend encore une autre dimension lorsque Lacaussade nous livre la *translation* de Goethe dans la XXVIII^e Salazienne :

A sad amorous flame
Consumes my heart's core
Oh! the peace of my bosom
Is lost evermore.

Pourquoi donc fournit-il un texte anglais ? Goethe compose en allemand, Lacaussade écrit pour des lecteurs français. De plus, une recherche assez approfondie des traductions anglaises de Goethe ne m'ayant conduite nulle part, il a fallu que je procède autrement. D'abord repérer l'origine, qui me paraissait évidente, mais dont les mots ne correspondaient que de très loin : ceux du refrain de la Marguerite de Faust dans sa chambre⁴⁹ :

Meine Ruh' ist hin,
Mein Herz ist schwer ;
Ich finde sie nimmer
Und nimmermehr⁵⁰.

On aura reconnu le *Gretchen am Spinnrade* adapté en lied par Schubert en 1814, le poème datant, lui, de 1804. Mais comment arrivons-nous à la version anglaise citée par Lacaussade, qui ne lisait pas l'allemand ? Le seul cheminement logique serait le passage par le français, et la version la plus éclairante serait le *Marguerite au rouet* de Gérard de Nerval, dans sa première version, traduction parue dans les *Poèmes d'Outre-Rhin* en 1827⁵¹ :

⁴⁷ P. Ricœur, *op. cit.*, p. 19.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 20.

⁴⁹ J.W. von Goethe, *Faust. Eine Tragödie*, J.G. Cotta'schen Buchhandlung, Tübingen 1808, chap. 18.

⁵⁰ « Le repos m'a fui / Mon cœur est lourd / Je ne le retrouverai plus / Jamais plus ».

⁵¹ G. de Nerval, *Poèmes d'Outre-Rhin*, Grasset, Paris 1827.

Une amoureuse flamme
 Consume mes beaux jours ;
 Ah ! la paix de mon âme
 A donc fui pour toujours !

Tandis que les vers anglais donneraient, une fois reportés en français : « Une triste amoureuse flamme / consume mon cœur au plus profond / Ah ! la paix de mon âme / est perdue pour toujours ». Cette fois-ci, Lacaussade semble s'être servi d'un texte-relais pour aboutir au résultat qu'il offre au lecteur. Seulement pourquoi ne pas avoir utilisé directement la version française ? Or, comme pour la recherche de l'origine du texte, je ne peux m'appuyer que sur des hypothèses et des déductions. La destinataire de la dédicace, Mlle ISIS R..., n'a, pour l'heure, pas encore été identifiée. Elle est présentée comme une Mlle, et pas une Miss, ce qui aurait pu justifier le détour par l'anglais. La seule possibilité serait que, dans ce poème de six strophes, où « pense à moi ! » revient dix-huit fois comme un leitmotiv, le poète préférerait introduire une traduction que lui-même aurait faite, plutôt que de citer celle d'un autre, locuteur de la même langue, préférant la langue étrangère comme vecteur d'identité, et l'intermédiaire d'une traduction-relais qui éloigne doublement l'original. Pourrions-nous parler de coquetterie ? Ou de voile de discrétion ? Toujours est-il que l'anglais revient, une fois de plus s'immiscer dans la composition.

Nous constatons donc que les méthodes varient. Le jeune poète s'essaie à différents procédés, tout en conservant une ligne linguistique et compositrice.

Du reste, il commente sa position vis-à-vis des traductions et de la réception des lettres étrangères dans son article sur Crabbe :

[les richesses d'autrui] nous mettent à même de mieux juger des nôtres ; puis on se corrige de ses répugnances ou de ses dédains, et les préjugés faisant place à la sympathie, on peut jeter sur l'ensemble des lettres un coup d'œil impartial. Des traductions comprises avec sentiment, exécutées avec tact et fidélité, faciliteraient à tous ce travail d'appréciation générale⁵².

Le mot « appréciation » situe bien le point de vue du récepteur dans une dimension à la fois artistique et personnelle : cette estimation du travail de l'autre, ici, la traduction qui le rend accessible, fonctionne comme un miroir tourné vers soi, mais aussi qui renvoie les reflets vers l'autre.

⁵² A. Lacaussade, « Étude sur la vie et les œuvres de Crabbe », *op. cit.*, p. 584.

EN CONCLUSION

Le lecteur-traducteur, intermédiaire entre l'auteur et le récepteur, prend la place du miroir : il reçoit et réfléchit. L'auteur-traducteur s'y voit, en même temps qu'il voit l'autre, c'est sans doute pour cette raison que répugnances, dédains et préjugés ne doivent pas s'y trouver. Lacaussade ne suggère-t-il pas que la sympathie, phénomène de concordance, remplace toutes les valeurs négatives qui peuvent se porter sur ce qui est méconnu, différent, dissemblable et donc inquiétant, relevant de ce que Freud allait nommer en 1919, *das Unheimliche*, l'inquiétante étrangeté⁵³ ?

Prenons ces quelques vers de la onzième strophe de la XXIX^e Salazienne, « À un ami », pour illustrer ces digressions :

Courbé sous le fardeau des préjugés humains,
Comme un autre Caïn, vierge du sang d'un frère,
Quand j'étais triste et seul, tu m'accueillis en mère,
Et, nourrissant mon âme à ta mamelle austère,
J'appris à mépriser leurs injustes dédains.

Outre le poids implicite de l'exil, on y retrouve explicitement nommés, les préjugés (humains) et les dédains (injustes), ainsi qu'une identification à une figure de l'altérité (autre) et de l'exil (Caïn). L'idée de reconnaissance, une fois surmontée la crainte de l'autre-double menaçant, permet d'abord une acceptation de l'autre et une reconnaissance de soi, menant à un équilibre entre permanence et singularité. La traduction-contact, faite « avec tact », aide justement à tisser ce lien entre étrangers, étrangetés, différences. Par conséquent, on peut penser que Lacaussade a élaboré une part de sa personnalité littéraire grâce à la fréquentation des auteurs étrangers et à l'aide de la traduction de certains de leurs textes. Travail de lecture, de compréhension dans l'ouverture à l'autre ; travail de plume, il a choisi d'écrire entre les mondes. Et je pourrais conclure sur ces paroles toutes simples de Freud : « L'auteur, qui dispose de nombreuses libertés, possède aussi celle de choisir à son gré le théâtre de son action, que celui-ci appartienne à la réalité familière ou s'en écarte d'une manière quelconque. Nous le suivons dans tous les cas »⁵⁴.

⁵³ S. Freud, *L'inquiétante étrangeté (Das Unheimliche)*, trad. M. Bonaparte et E. Marty, Gallimard, Paris 1933.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 22.

TRANSLATION AS AN ELEMENT AND/OR VEHICLE
FOR THE BUILDING OF AN IDENTITY:
AN APPROACH TO AUGUSTE LACAUSSE'S *SALAZIENNES*

Abstract

How can we study the making of a poet-translator's identity, of one who was born in a colony and decided to settle in Metropolitan France, especially when his ethnic and social backgrounds set him apart? Individual or literary identity is built on a person's relation to others, as established by Paul Ricœur's and Édouard Glissant's works. This is how Lacaussade tried to approach the matter; while being a budding poet, he turned to foreign, and in particular, anglophone poets. Beyond mere imitation, translation facilitates creative writing, so being acknowledged as a creator in his own right helped him.

Key words: Lacaussade, identity in relation, translation, poet, otherness, personality.

Mots-clés : Lacaussade, identité-relation, traduction, poète, altérité, personnalité.

ELŻBIETA SKIBIŃSKA
ORCID : 0000-0002-3484-3984
Université de Wrocław
Faculté des Lettres
elzbieta.skibinska@uwr.edu.pl

COMMENT ÉTUDIER LES TITRES DES ŒUVRES RETRADUITES ? REMARQUES PRÉLIMINAIRES

0. INTRODUCTION

0.1. QUEL EST L'INTÉRÊT D'ÉTUDIER LES TITRES DES RETRADUCTIONS ?

Le titre — « Ensemble de signes linguistiques [...] qui peuvent figurer en tête d'un texte pour le désigner, pour en indiquer le contenu global et pour allécher le public visé »¹ — appartient d'abord à l'histoire de la littérature, du livre et de l'édition. Longtemps sous-estimé, il fait depuis plusieurs décennies l'objet d'analyses dans différents domaines qui dévoilent ses spécificités linguistiques, sémiotiques, pragmatiques. Gérard Genette le traite comme un *paratexte*, c'est-à-dire « ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel [...] au public »². Comme tout paratexte, le titre est une « zone de transition », lieu privilégié d'une action sur le public pour assurer au texte un meilleur accueil et une lecture plus pertinente — « plus pertinente, s'entend, aux yeux de l'auteur et de ses alliés »³. Il est considéré comme un paratexte officiel, « ouvertement assumé par l'auteur et/ou l'éditeur »⁴.

¹ L. Hoek, *La marque du titre : Dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*, Mouton 1981, p. 17.

² G. Genette, *Seuils*, Seuil 1987, p. 7.

³ *Ibidem*, p. 8.

⁴ *Ibidem*, p. 15. En effet, le destinataire du titre n'est pas nécessairement l'auteur de l'œuvre ; les cas ne sont pas rares où c'est l'éditeur qui décide de la forme que prend le titre. Dans le cas

En étudiant le fonctionnement paratextuel du titre et, en particulier, son ancrage dans le temps, Genette souligne les changements qu'il peut subir et remarque : « Je rappelle d'autre part l'habitude fort courante de modifier le titre lors d'une traduction de l'œuvre. *Il faudrait toute une étude sur cette pratique, qui n'est pas sans effets paratextuels* »⁵. En effet, la fonction primordiale du titre est la *désignation* ou identification du livre : « Le titre [...] est le "nom" du livre ; et comme tel, il sert à le nommer, c'est-à-dire à le désigner aussi précisément que possible et sans trop de risques de confusion. [...] une fois ce nom choisi, imposé et dûment enregistré, il sera employé par tous dans un esprit et à des fins qui n'auront plus aucun rapport avec les raisons qui ont présidé à son choix »⁶.

Cette désignation définitive perd cependant sa validité dans le cas d'une traduction. L'œuvre traduite circule le plus souvent sous un nouveau titre, dans la langue de la traduction : c'est son nouveau « nom ». Les lecteurs de la traduction peuvent ignorer le titre original, d'autant plus que dans les épitextes produits dans la langue de la traduction, on désigne généralement l'œuvre en utilisant le titre de sa traduction, et pas celui de l'original.

Mais traduire un titre n'est pas toujours chose aisée. Comme le souligne Marie-Françoise Cachin :

le titre [...] ne saurait être limité à sa seule valeur de dénotation, liée à sa fonction de désignation et d'indicateur de contenu [...]. Il est aussi et quasiment toujours chargé de connotations, connotations essentielles à sa fonction de séduction du lecteur, mais susceptibles d'échapper à un lecteur ne partageant pas la même culture⁷.

d'une traduction, c'est le traducteur qui assume la fonction de l'auteur. Il peut proposer sa version du titre, mais celui-ci relevant du paratexte éditorial, la décision définitive est prise par l'éditeur. Dans la suite, cette double nature de l'agent décidant du titre sera signalée par la forme « traducteur/éditeur ».

⁵ *Ibidem*, p. 73, note 1 ; je souligne. Ailleurs, Genette rappelle que « le texte est par lui-même incapable de s'adapter aux modifications de son public, dans l'espace et dans le temps », et que c'est le paratexte — « Plus flexible, plus versatile » — qui sert d'instrument d'adaptation (*ibidem*, p. 411). L'étude systématique de la traduction des titres postulée par Genette reste toujours à faire, même s'il existe des contributions partielles qui mentionnent la relation entre les titres des œuvres littéraires et leurs versions dans d'autres langues. Il est flagrant que dans la vague croissante des études sur la retraduction, les variations et transformations des titres des œuvres retraduites occupent une place secondaire et qu'il est difficile de trouver des travaux consacrés uniquement à ce phénomène. On peut citer ici M. Papadima, *Ta πολλάπλά κάτοπτρα της μετάφρασης* [‘Les miroirs multiples de la traduction’], *Nefeli* 2012, p. 65 sq. ; C. Cabezón Doty, « Retranslation of Mario Vargas Llosa's Bildungsroman *La tía Julia y el escribidor* : Relaunching and Retitling as a Case in Point », [dans :] S.M. Cadera, A.S. Walsh (dir.), *Retranslation and Reception*, Brill 2022, pp. 285–304 ; A. Schäpers, « Good-for-Nothing, Idler or Vagabond ? The Spanish Fortunes of *Aus dem Leben eines Taugenichts* by Joseph von Eichendorff », [dans :] S.M. Cadera, A.S. Walsh (dir.), *op. cit.*, pp. 261–284.

⁶ G. Genette, *op. cit.*, pp. 83–84. Genette distingue aussi la fonction *descriptive* (caractériser le contenu du texte, p. 93) et celle de *séduction* (inciter à l'achat et/ou à la lecture, p. 95).

⁷ M.-F. Cachin, « À la recherche du titre perdu », *Palimpsestes*, [hors série], 2006 ; <<https://doi.org/10.4000/palimpsestes.410>>, paragraphe 8 [consulté le 05/01/2023].

Aussi la traduction du titre ne se limite-t-elle pas à des problèmes d'ordre linguistique : elle peut être conditionnée par des facteurs qui façonnent le mode du transfert culturel (propres à la culture d'accueil, mais aussi aux rapports entre les deux cultures, celle de départ et celle d'accueil). Si l'objectif principal du traducteur et de l'éditeur est d'assurer une bonne réception du titre et, à travers lui, de l'œuvre qui le porte, la charge culturelle dont ils sont censés tenir compte peut conduire à une modification du contenu du titre.

S'il arrive que, par décision du traducteur/éditeur, une même traduction se voie doter d'un nouveau titre⁸, les changements se produisent surtout à l'occasion d'une retraduction, comprise comme « une nouvelle traduction dans une même langue d'un texte déjà traduit »⁹.

Une nouvelle représentation de l'original peut ainsi s'accompagner d'un nouveau nom ; le lien entre l'original, la première traduction et la retraduction est révélé dans ce cas par le seul nom de l'auteur. Maria Papadima décrit cette situation en se servant de deux métaphores qui soulignent la rupture entre les traductions successives, visible dès la couverture du livre : « On assiste ainsi non pas à une simple rénovation de l'intérieur mais à un vrai ravalement de façade »¹⁰, et « Νεο ενδυμα σε νεο σωμα » ['De nouveaux vêtements sur un nouveau corps']¹¹. Mais elle remarque surtout une autre conséquence du changement de titre lors d'une nouvelle traduction : il donne à l'œuvre une nouvelle identité et marque sa « nouvelle vie dans une nouvelle patrie »¹². Identifier l'œuvre devient ainsi une tâche plus compliquée.

Les fonctions descriptive et de séduction que remplit le titre, selon Genette, peuvent s'en trouver affectées elles aussi, surtout si le titre de la première traduction a été formulé en prenant en compte les facteurs culturels. Aussi les titres des traductions successives d'une même œuvre peuvent-ils présenter des différences, dont les causes peuvent être variées, elles aussi (sans s'exclure mutuellement)¹³ ; elles peuvent aller de l'expression primaire de la subjectivité du traducteur (qui, dès le titre, signale son interprétation de l'œuvre), en passant par de nouvelles approches critiques du texte apparues depuis la première traduction, jusqu'à la position de l'éditeur et ses objectifs conditionnés par des facteurs externes, tels des droits légaux ou des contraintes du marché du livre (questions d'importance

⁸ C'est le cas de *L'Écume des jours* de Boris Vian qui, en polonais, porte deux titres : *Piana złudzeń* (édition de 1991) et *Piana dni* (édition de 2000).

⁹ Y. Gambier, « La retraduction, retour et détour », *Meta* 39(3), 1994, p. 413.

¹⁰ M. Papadima, « Le retraducteur : un traducteur pas comme les autres ? », *Romanica Wratislaviensia* LIX, p. 126.

¹¹ *Eadem*, Τα πολλαπλά κάτοπτρα της μετάφρασης ['Les miroirs multiples de la traduction'], Nefeli 2012, p. 65.

¹² *Ibidem*, p. 66.

¹³ Parfois, sans que ce soit une règle générale, le traducteur/éditeur explique (dans la préface ou des épitextes) les raisons du changement de titre.

majeure, mais qui ne seront pas étudiées ici, car elles concernent des cas à considérer individuellement).

Les commentaires de Papadima, qui concernent principalement les exemples de nouveaux titres de retraductions en grec, incitent à examiner la question de la retraduction des titres dans d'autres langues/cultures, dans une approche comparative qui pourrait mener à la découverte de phénomènes généraux de la retraduction que ne permet pas une étude de cas isolés¹⁴. Telle est la motivation de cette étude exploratoire, qui n'a nullement l'ambition de traiter de façon exhaustive la question des nouveaux titres donnés à de nouvelles traductions d'une même œuvre.

0.2. OBJECTIF ET MÉTHODE

Ce travail, qui se veut être une expérience pilote, menant à une première reconnaissance d'une problématique peu étudiée, a ainsi pour but de vérifier, sur un échantillon composé de titres d'œuvres retraduites en trois langues — français, grec et polonais —, dans quelle mesure le phénomène de « retitrage » (ce néologisme est proposé ici pour désigner le fait de doter une nouvelle traduction d'un nouveau titre) présente des traits communs à des contextes linguistiques, littéraires et culturels différents.

Le choix de langues de (re)traduction est motivé par la place qu'elles occupent dans l'espace littéraire mondial et l'économie des échanges qui s'y effectuent grâce à la traduction. Pour Johan Heilbron, le français est une langue centrale, alors que le polonais et le grec moderne appartiennent aux langues semi-périphériques ou périphériques¹⁵. Selon Pascale Casanova, le français est une langue dominante, tandis que le grec et le polonais sont des langues dominées, c'est-à-dire des « [...] langues de culture ou de tradition ancienne liées à de “petits” pays [...]. Elles ont une histoire et un crédit relativement importants, mais peu de locuteurs, sont peu pratiquées par les polyglottes et sont peu reconnues en dehors des frontières nationales, c'est-à-dire peu valorisées sur le marché littéraire mondial »¹⁶. Si la position forte du français en fait une langue à partir de laquelle on traduit beaucoup, le polonais comme le grec sont des langues qui intraduisent plus qu'elles n'extra-duisent¹⁷. Au-delà de cette caractéristique commune, les littératures polonaise et

¹⁴ Sur l'intérêt d'une telle approche, voir K. Koskinen, O. Paloposki, « New directions for retranslation research : lessons learned from the archaeology of retranlations in the Finnish literary system », *Cadernos de Tradução* 39(1), 2019, pp. 23–44, <<http://dx.doi.org/10.5007/2175-7968.2019v39n1p23>> [consulté le 05/01/2023].

¹⁵ J. Heilbron, « A Sociology of Translation », *European Journal of Social Theory* 2(4), 1999, pp. 429–444.

¹⁶ P. Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales* 144, 2002, p. 9.

¹⁷ Voir V. Ganne, M. Minon, « Géographies de la traduction », [dans :] F. Barret-Ducrocq (dir.), *Traduire l'Europe*, Payot 1992, pp. 55–95 ; G. Sapiro, « Situation du français sur le marché

grecque, où la traduction est donc davantage présente, ont, chacune, une histoire et une tradition propres, formées non seulement par des facteurs relevant de la vie littéraire, mais aussi par l'histoire compliquée de leurs peuples.

Inspirée de l'idée de *distant reading*¹⁸, la démarche adoptée ici consiste en une analyse quantitative et qualitative de listes de romans retraduits dans les trois langues : d'abord pour constater le nombre de traductions successives d'une même œuvre dans une des trois langues, la fréquence du retitrage selon la langue de traduction, et les époques de publication de l'original et de la traduction/des retraductions (section 1) ; ensuite, pour apprendre, à la suite d'une lecture comparative des titres successifs d'une même œuvre, quelles sont les modifications qu'ils subissent (section 2).

Ainsi, de caractère empirique, portant sur des données provenant de contextes littéraires et culturels différents, cette étude cherche à répondre aux questions suivantes : est-il fréquent et régulier de doter une nouvelle traduction d'un nouveau titre ? Le retitrage est-il un élément caractéristique général de la retraduction, indépendant de la langue/culture de la traduction ? Peut-on distinguer des périodes particulièrement propices au retitrage ? Peut-on détecter un mode général de retitrage ? Y a-t-il des titres qui résistent au changement ? Y a-t-il des œuvres plus facilement « retratables » ? Ces questions préliminaires servent à organiser l'analyse de l'échantillon constitué pour cette étude. Elles peuvent s'avérer peu pertinentes, mais elles peuvent aussi attirer l'attention sur des phénomènes imprévus. En effet, ce travail est conçu aussi comme un test de la démarche adoptée et de son efficacité dans la recherche sur un aspect peu étudié du phénomène de la retraduction.

0.3. CONSTITUTION DES LISTES

La traduction ou la retraduction sont traitées ici en tant que livre ou *publication* : résultat de l'activité éditoriale qui conditionne la diffusion de l'œuvre¹⁹.

mondial de la traduction », [dans :] *idem* (dir.), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, CNRS Éditions, pp. 65–106 ; T. Choremi, « La littérature néo-hellénique traduite en France de 1945 à 2005 : continuités et discontinuités », [dans :] C. Bobas (dir.), *D'une frontière à l'autre. Mouvements de fuites, mouvements discontinus dans le monde néo-hellénique. Présences néo-helléniques dans les pays francophones ici-maintenant et ailleurs*, Presses Universitaires Septentrion, Lille 2009, pp. 392–405.

¹⁸ Méthode de recherche littéraire qui utilise le calcul et l'analyse de données pour identifier des modèles significatifs dans de vastes collections de textes, proposée par Franco Moretti, « Conjectures on world literature », *New Left Review* 1, January-February 2000, <<http://newleftreview.org/II/1/franco-moretti-conjectures-on-world-literature>> [consulté le 05/01/2023].

¹⁹ B. Wilfert-Portal, C. Guérin, « La traduction littéraire en France, 1840–1915 : un projet d'histoire quantitative, transnationale et cartographique », *Artl@S Bulletin* 1(1), 2012, Article 5, <<https://docs.lib.purdue.edu/artlas/vol1/iss1/5/>> [consulté le 05/01/2023].

Le titre en est un élément indispensable pour identifier l'œuvre publiée, ne serait-ce que dans les catalogues des éditeurs et des bibliothèques.

Trouver ces publications dans les bases de données, même les plus traditionnelles, telles les bibliographies, n'est cependant pas facile. La rareté ou l'absence des bibliographies de traductions, y compris dans une même langue, souvent déplorées²⁰, obligent le chercheur à créer ses propres inventaires ou listes. Or, le contenu de ces nouvelles listes est déterminé par des données en tout genre, tirées habituellement des catalogues de bibliothèques ou d'éditeurs.

Pour un travail comparatif comme celui-ci, l'entreprise est plus compliquée, car avant de chercher les titres des (re)traductions, il faut établir un inventaire commun des œuvres originales traduites et retraduites dans les trois langues. Pour ce faire, deux listes ont été utilisées comme matériau de départ : (1) celle des *100 meilleurs livres de tous les temps selon le Cercle norvégien du livre*, constituée à partir des propositions de 100 écrivains issus de 54 pays différents (dernière actualisation : 2012)²¹, et (2) *Les cent livres du siècle*, liste établie par des libraires de la Fnac et des journalistes du *Monde* (1999)²². Puisque l'étude porte sur les traductions comprises comme publications, dans ce matériau, ont été choisis les romans : œuvres d'un auteur, dotées d'un titre qui les distingue des autres, et qui paraissent généralement sous forme de livre, facilement identifié par une notice bibliographique dans les catalogues.

Le recoupement des deux listes (certaines œuvres étaient présentes dans les deux) et l'élimination des œuvres qui n'appartiennent pas au genre romanesque ont conduit à un premier ensemble de 141 livres. La recherche dans les catalogues des bibliothèques nationales française, grecque et polonaise a permis de constituer un premier inventaire de romans retraduits en au moins une des trois langues²³.

Les lacunes et incohérences détectées lors de la consultation des catalogues, concernant le nom du traducteur, l'année de publication, le statut de l'œuvre (traduction, adaptation, version révisée, extraits) nous ont amenée à écarter certaines publications. Finalement, en retenant comme critère la présence d'information

²⁰ Voir C. Foz, M. Córdoba Serrano, « Dynamique historique des (re)traductions du *Quijote* en français : questions méthodologiques et premiers résultats », *Meta* 50(3), 2005, pp. 1042–1050, <<https://doi.org/10.7202/011613ar>> [consulté le 05/01/2023] ; M. Chrobak, « O normę dla bibliografii przekładów », *Między Oryginałem a Przekładem* 22/3(33), 2016, pp. 113–126; K. Koskinen, O. Paloposki, *op. cit.*

²¹ <<https://www.theguardian.com/world/2002/may/08/books.booksnews>> [consulté le 05/01/2023].

²² « Cent disques, cent films et cent livres pour un siècle », *Le Monde*, 15 octobre 1999, pp. 32–33.

²³ Accessoirement, nous avons consulté le *Western Canon* de Harold Bloom (traduction polonaise : *Zachodni kanon : książki i szkoła epok*, B. Baran, M. Szczubiałka (trad.), Fundacja Aletheia, Warszawa 2019) qui a permis de remplacer un roman non traduit par une autre œuvre du même auteur, traduite dans au moins deux des langues qui nous intéressent. Précisons qu'il s'agit de traductions directes, à la seule exception des premières traductions polonaises de *Don Quijote*, faites à partir du français (voir *infra*).

claire et univoque sur l'auteur et le titre de l'original, le titre de la traduction ou retraduction, le traducteur, l'éditeur et l'année de la première édition de la (re)traduction, un inventaire de base a été constitué. Il contient 66 romans de 58 auteurs appartenant à un canon mondial : on y trouve un roman du XVII^e siècle, cinq du XVIII^e, douze du XIX^e (quatre de la première moitié, huit de la deuxième moitié) et 48 du XX^e siècle (première moitié : 35; deuxième moitié : 13). À partir de cet inventaire, trois listes d'œuvres (re)traduites en français, grec et polonais ont été dressées.

1. CE QUE NOUS APPREND LA LECTURE DES LISTES

Si les romans (re)traduits le sont majoritairement d'une des langues classées par Heilbron comme centrales : l'anglais (dont 15 d'auteur britannique, 13 d'auteur américain)²⁴, le français (15), l'allemand (6), le russe (4), on trouve aussi, dans les trois listes, des traductions de langues semi-périphériques et périphériques : espagnol, italien, suédois... Un seul roman grec figure sur la liste, alors qu'aucun roman traduit du polonais n'a été indiqué dans les listes consultées.

Les premières retraductions enregistrées dans l'échantillon analysé remontent au XVII^e siècle pour le français, au XVIII^e siècle pour le polonais, et au XIX^e pour le grec. Près d'un tiers de la totalité des retraductions (27% pour le français, 31% pour le grec, 28% pour le polonais) ont paru à partir de l'an 2000. Ceci pourrait être interprété comme confirmation ou illustration d'un phénomène général, signalé dès 2004 par Isabelle Collombat qui considérait le XXI^e siècle comme âge de la retraduction²⁵. Certaines de ces retraductions sont sorties la même année : en 2021, dans chaque langue, ont été publiées deux retraductions différentes de *1984* de George Orwell ; en 2016, deux retraductions polonaises de *Macmep u Mapzapuma (Mastier i Margarita)* de Mikhaïl Boulgakov ; en 2013, deux retraductions françaises de *The Great Gatsby* de Francis Scott Fitzgerald ; en 2000, deux retraductions grecques de *Wuthering Heights* d'Emily Brontë. Il s'agit dans ce cas de retraductions parallèles pour lesquelles il est difficile d'établir un ordre chronologique. Il existe aussi des retraductions qui apparaissent quasi simultanément (qui se suivent d'année en année). Ces « moments aigus de reprise de textes, d'auteurs », ou de « moindre résistance ou de plus grande ouverture de la langue », comme les appelle Yves Gambier²⁶, attirent l'attention et invitent à poser la question de leur motivation. On peut, certes, les lier à des facteurs extralittéraires,

²⁴ L'anglais est aussi la langue d'un auteur irlandais et d'un auteur nigérian, présents dans la liste.

²⁵ I. Collombat, « Le XXI^e siècle : l'âge de la retraduction », *Translation Studies in the new Millennium*, Bilkent University, Ankara 2004, 2 (hal-01452331) [consulté le 05/01/2023].

²⁶ Y. Gambier, *op. cit.*, p. 416.

tels le passage de l'œuvre dans le domaine public²⁷ ou la sortie d'une adaptation cinématographique, mais d'autres raisons sont certainement à trouver.

Les figures 1a et 1b révèlent que les trois langues/cultures étudiées présentent des attitudes différentes face à la retraduction : si le grec semble ouvert aux nouvelles versions d'œuvres déjà intraduites (81% des romans traduits sont des retraductions), ce n'est pas le cas du polonais (56% des romans traduits sont des retraductions) ; 67% des livres traduits en français sont des retraductions ; ainsi, dans l'échantillon analysé, le statut de la langue de traduction (langue centrale vs périphérique) ne paraît pas jouer un rôle déterminant en faveur de la retraduction.

La figure 1b et le tableau 1 rendent compte de la richesse des séries de traductions d'une même œuvre selon la langue : c'est en grec que leur nombre est le plus important, mais c'est en français qu'elles peuvent être particulièrement longues, allant jusqu'à quinze traductions d'un même roman. Les œuvres les plus retraduites, quelle que soit la langue, sont principalement, et peut-être naturellement, celles des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. La consultation des titres révèle qu'il s'agit d'œuvres d'auteurs tels que Cervantes, Sterne, Goethe, Austen, Gogol, Melville, Flaubert. Mais l'ancienneté du roman n'est pas le facteur primordial qui pousse à la retraduction : en effet, ce sont les années 1901–1950 qui ont fourni le plus de romans retraduits, quelle que soit la langue de traduction, avec ceux de Conrad et Orwell en tête du palmarès ; on remarque aussi le nombre de retraductions françaises et grecques de *The Great Gatsby* (respectivement 10 et 8, contre 3 en polonais). Ce dernier appartient au groupe des romans ayant connu plusieurs retraductions dans les trois langues ; il faut cependant remarquer des situations où une œuvre connaît plusieurs traductions dans deux langues et une seule dans la troisième ; tel est le cas d'*Anna Karenina* (trois traductions françaises, deux traductions grecques, une traduction polonaise) ou *Master i Margarita* (une traduction grecque, trois traductions françaises, six traductions polonaises). Ainsi, le caractère canonique de l'œuvre ne détermine pas le nombre de ses traductions.

Sur le fond que constituent ces observations générales, se situent les données concernant les titres et leur modification. Les tableaux 2a, 2b et 2c montrent que le nombre de retraductions ne va pas nécessairement de pair avec l'attribution d'un (de) nouveau(x) titre(s) à l'œuvre. Si *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha* circule en français (onze traductions) et en polonais (six traductions) sous plusieurs noms différents, *The Life and Opinions of Tristram Shandy*, *Gentleman* de Stern ou *Die Wahlverwandschaften* de Goethe ont chacun huit traductions françaises et toutes portent le même titre. La première traduction française de *Die Leiden des jungen Werther* (1776) porte le titre de *Les Souffrances du jeune Werther*, mais il se voit concurrencé dès 1777 par *Les Passions du jeune Werther*, qui cependant cède de nouveau la place au premier titre, porté par plusieurs traductions

²⁷ E. Monti, « Introduction. La retraduction, un état des lieux », [dans :] E. Monti, P. Schnyder (dir.), *Autour de la retraduction. Perspectives littéraires européennes*, Orizons, Paris 2011, p. 19.

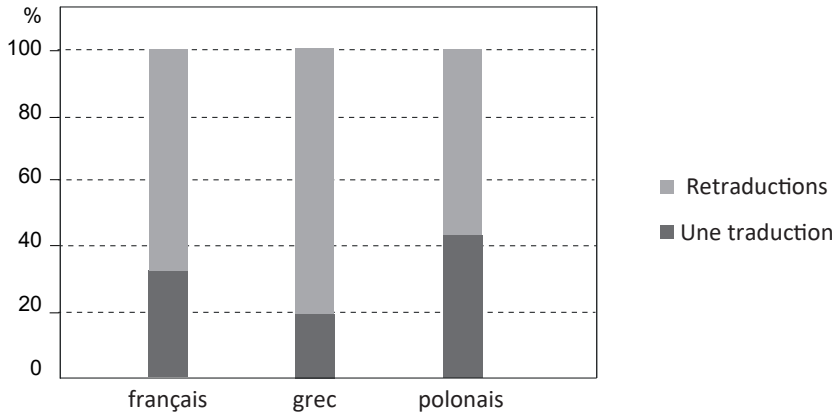


Figure 1a. Pourcentages de traductions uniques et de retraductions, par langue

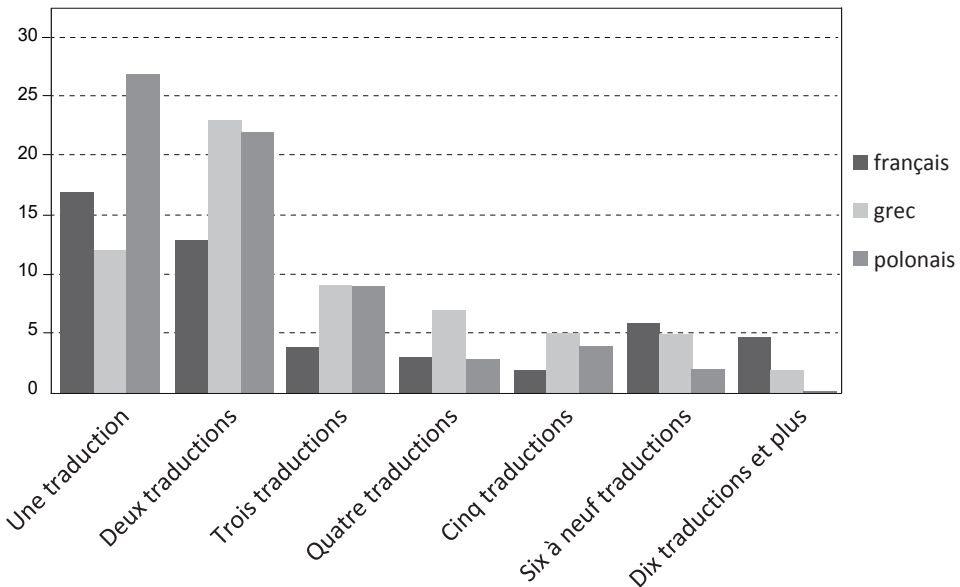


Figure 1b. Nombre de traductions d'une même œuvre, par langue

jusqu'en 1994, date de la dernière version. La même œuvre de Goethe est connue en polonais sous le même titre, porté par quatre traductions différentes, alors que les lecteurs grecs peuvent choisir entre neuf traductions portant quatre titres différents (Τά βάσανα τοῦ νεαροῦ Βέρθερου ['Les Souffrances du jeune Werther']; Τά πάθη τοῦ νεαροῦ Βέρθερου ['Les Passions du jeune Werther']; Μαθήματα τοῦ Νέου Βερθέρου ['Les Leçons du jeune Werther']; Ὁ Βέρθερος ['Werther']). *Pride and prejudice* circule en français en quinze traductions avec quatre titres différents, tandis que ses onze traductions grecques et quatre traductions polonaises

Tableau 1. Nombre d'œuvres retraduites selon l'époque de la parution de l'original (en gris, le nombre d'œuvres avec le nombre de leurs traductions ; exemples : 1x7 = une même œuvre traduite sept fois ; 2x6 = deux œuvres traduites six fois chacune)

	Époque de la parution de l'original	1601–1700	1701–1800	1801–1850	1851–1900	1901–1950	1951–2000
français	nombre d'œuvres retraduites	1	2	4	6	17	5
	nombre d'œuvres et nombre de traductions	1x11	1x8 1x14	1x8 1x9 1x11 1x15	1x7 2x6 1x5 2x3	1x10 2x6 1x5 3x4 10x2	2x3 3x2
grec	nombre d'œuvres retraduites	1	5	2	9	24	9
	nombre d'œuvres et nombre de traductions	1x9	1x9 2x4 1x3 1x2	1x11 1x9	1x11 1x5 2x4 2x3 3x2	1x8 1x6 4x5 1x4 6x3 11x2	2x4 7x2
polonais	nombre d'œuvres retraduites	1	6	4	7	14	5
	nombre d'œuvres et nombre de traductions	1x6	1x4 2x3 3x2	1x4 2x3 1x2	1x5 1x4 2x3 3x2	3x5 2x3 9x2	1x6 1x3 3x2

portent toutes le même titre. En revanche, *The Great Gatsby*, roman plus récent, porte toujours le même titre en français et en polonais, mais quatre en grec, de même que *The Murder of Roger Ackroyd* (quatre traductions grecques avec trois titres, contre deux en français et trois en polonais, publiées sous le même titre).

Si, dans les trois langues, la reprise d'un titre (qui n'est pas toujours celui de la première traduction) l'emporte sur le recours à un nouveau nom pour l'œuvre retraduite, on voit que la fréquence n'est pas la même. Les modifications surviennent le plus souvent en polonais et il est frappant de constater que c'est dans la catégorie « œuvres traduites deux fois » que ce changement est le plus fréquent.

Ces observations portent à croire que ce n'est pas le nombre de (re)traductions qui dicte le retitrage, ni l'époque de la publication de la retraduction, « l'ancienneté » de l'original ou son caractère canonique, ni enfin la forme du titre original lui-même. Des facteurs autres, propres à la langue ou la culture d'accueil (telles l'éventail de possibilités de rendre le titre dans la langue-cible ou la situation du marché éditorial d'accueil au moment de la sortie de la retraduction), semblent agir sur le nombre de « noms » que porte l'œuvre dans cette culture.

Tableau 2a. Traductions en français. Nombre de titres conservés ou changés selon le nombre de traductions (nombre de titres différents d'une même œuvre traduite : $3 \times 2 =$ trois œuvres avec deux titres différents)

Nombre de traductions d'une même œuvre	Nombre de cas de titres conservés	Nombre de cas de titres changés	Nombre de titres différents pour une même œuvre
2	10	3	3×2
3	4	0	0
4	1	2	1×4 ; 1×3
5	2	0	0
6	1	3	1×4 ; 1×3 ; 1×2
7	0	1	1×4
8	2	0	0
9	0	1	1×4
10	1	0	0
11	0	2	1×8 ; 1×2
14	0	1	1×3
15	0	1	1×4
	21	14	

Tableau 2b. Traductions en grec. Nombre de titres conservés ou changés selon le nombre de traductions (nombre de titres différents d'une même œuvre traduite : $4 \times 2 =$ quatre œuvres avec deux titres différents)

Nombre de traductions d'une même œuvre	Nombre de cas de titres conservés	Nombre de cas de titres changés	Nombre de titres différents pour une même œuvre
2	17	4	4×2
3	6	3	2×3 ; 1×2
4	2	4	1×3 ; 3×2
5	4	1	1×3
6	1	0	0
7	1	1	1×2
8	0	1	1×4
9	1	2	1×4 ; 1×2
11	2	0	0
	34	16	

Tableau 2c. Traductions en polonais. Nombre de titres conservés ou changés selon le nombre de traductions (nombre de titres différents d'une même œuvre traduite : $7 \times 2 =$ sept œuvres avec deux titres différents)

Nombre de traductions d'une même œuvre	Nombre de cas de titres conservés	Nombre de cas de titres changés	Nombre de titres différents pour une même œuvre
2	12	7	7×2
3	5	4	3×2 ; 1×3
4	2	1	1×2
5	2	2	2×2
6	1	1	1×6
	22	15	

2. CE QUE NOUS APPREND LA COMPARAISON DES TITRES

Avant de procéder à l'examen des changements que subissent les titres des œuvres retraduites, une remarque préliminaire s'impose concernant la constitution des titres.

Selon Genette²⁸, la structure virtuelle d'un titre comporte trois éléments : « [...] "titre" (*Zadig*), "sous-titre" (*ou la Destinée*), "indication générique" (*histoire orientale*) », dont seul le premier est obligatoire. L'auteur constate lui-même que dans la pratique, les formulations des titres ne respectent pas toujours le modèle proposé, et qu'il est parfois difficile de distinguer les constituants d'un titre. Par ailleurs, la pratique éditoriale concernant les œuvres traduites dans les trois langues étudiées ici et la pratique bibliographique que révèlent les catalogues de bibliothèque utilisés pour ce travail montrent des attitudes très variables dans le traitement des titres. On peut citer en exemple la deuxième traduction polonaise de *L'Éducation sentimentale, histoire d'un jeune homme* de Flaubert : la couverture des éditions successives ne contient que la partie *Szkoła uczuć* ['École des sentiments'] ; dans certaines éditions de cette traduction, à la page de titre, figure la traduction de la formulation entière (*Szkoła uczuć : dzieje pewnego młodzieńca* ['École des sentiments : histoire d'un jeune homme']) ; quant aux données du catalogue de bibliothèque, selon la notice, on trouve la version « abrégée » ou la version entière du titre.

Les disparités que présentent les catalogues et bibliographies et l'impossibilité de consulter directement tous les ouvrages traités ici pour vérifier la formulation de leurs titres, sous-titres compris, nous ont conduite à ne prendre en considération,

²⁸ G. Genette, *op. cit.*, p. 61.

dans cette étude exploratoire, que la partie « titre proprement dit », même si, dans certains cas, l'entrée du catalogue comportait aussi les autres éléments de titre²⁹.

La question sous-jacente à la lecture des titres retraduits porte essentiellement sur le *comment*, pour apprendre si les techniques de traduction utilisées présentent des régularités.

Notre revue comparative des procédés de retitrage s'ouvre par le « premier roman moderne », *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha*, œuvre non seulement la plus ancienne de l'échantillon analysé, mais aussi riche en retraductions et titres modifiés.

Sa très longue série de traductions françaises commence en 1665 par celle de la 1^{re} partie, par Caesar Oudin, qui a pour titre *Le Valeureux Dom Quixote de la Manche*, et celle de la 2^e partie, par François de Rosset, intitulée *L'Histoire de l'ingénieux et redoutable chevalier Dom Quixote de la Manche*. Ces titres présentent déjà quelques différences, dont l'une portant sur le caractère du personnage principal : d'*ingenioso* en espagnol, il devient *valeureux* ou *ingénieux et redoutable* en français, selon la traduction. Son statut social d'*hidalgo* disparaît du premier titre, mais est rendu par *chevalier* dans le second. Enfin, on voit des modifications dans son nom : le *Don Quijote de la Mancha* de l'original devient, dans les traductions, *Dom Quixote de la Manche*. Cette orthographe sera remplacée par *Don Quichotte*, et persistera jusqu'à nos jours. Ce n'est pas tout à fait le cas des autres éléments : on indique le caractère du personnage par le recours aux adjectifs *admirable* ou *incomparable*, et sa qualité de gentilhomme est parfois omise, parfois indiquée par le mot *chevalier*. À partir de la traduction de Viardot (1836–1837), c'est l'*ingénieux hidalgo* qui s'impose dans les titres suivants.

Le problème de la caractérisation du personnage a été résolu de façon radicale par les traducteurs grecs : selon les notices du catalogue de la bibliothèque nationale grecque, toutes les traductions de l'œuvre de Cervantes portent le même titre : Δόν Κιχότης. La dernière, différente, car elle propose une transcription Δον Κιχότε ντε λα Μάντσα ['Don Kijote de la Mancha'], omet elle aussi la qualité du personnage.

Ce n'est pas le cas des traductions polonaises dont les six titres présentent des différences minimales, mais suffisantes pour ne pas être considérées comme insignifiantes. Elles portent sur le nom du personnage, mais aussi sur sa qualité. Ainsi, la première (*Historya czyli dzieie i przygody przedziwnego Don Quiszotta z Manszy z hiszpańskiego na francuski a teraz na polskie przełożone przez F. H. P. K.* ['L'histoire ou la vie et les aventures du très étrange Don Quiszott de la Mancha traduit de l'espagnol en français et maintenant en polonais par F. H. P. K.'], 1786) et la deuxième traduction (*Don Kiszot z Manszy* ['Don Kiszot de la Man-

²⁹ Ce choix est corroboré par l'avis de Genette (*ibidem*, p. 74), selon qui le public — car c'est lui en particulier qui fait circuler et vivre le titre — utilise les formes courtes du titre. Les analyses plus détaillées de cas précis (*case studies*) devraient néanmoins porter sur tous les éléments du titre.

cha’], 1855), faites à partir du français, donnent les noms *Don Quiszot* et *Mansza*, dont la prononciation correspond à celle du français (avec orthographe adaptée au polonais). Si le statut social du personnage est omis dans les deux versions, la première le caractérise comme *przedziwny* (‘très singulier, très étonnant, très étrange’). C’est le même adjectif qui apparaît dans le titre de la première traduction faite à partir de l’espagnol : *Przedziwny Hidalgo Don Kichot z Manczy* [‘Le très singulier Hidalgo Don Kichot de Mancza’] (1932). Les autres éléments accentuent le caractère espagnol du roman : *Don Kichot* (une « synthèse » de la prononciation espagnole — le *ch* polonais se lit comme le *j* espagnol — et française — où le *e* final est muet) est un *hidalgo* de la Manche, province espagnole. La traduction suivante, *Przemysłny szlachcic Don Kichote z Manczy* [‘L’ingénieur noble Don Kichote de Mancza’] (1955) restitue phonétiquement la forme espagnole du nom du personnage, mais efface partiellement son « hispanité » (*hidalgo* est remplacé par *szlachcic* (‘noble’) ; son caractère est également restitué : il redevient ingénieur (*przemysłny*) comme dans l’original. Le dernier titre, *Przemysłny szlachcic Don Kichot z Manczy* [‘L’ingénieur noble Don Kichot de Mancza’] (2015), reprend la version du nom de 1932.

Derrière les titres changés des traductions successives en français et en polonais du roman de Cervantes — résultat des choix des traducteurs/éditeurs — se dessinent aussi, en filigrane, les changements des normes traductives propres à la culture d’accueil ; celles-ci concernent la langue, les conventions de formulation des titres, mais aussi, si l’on considère le sort du mot *hidalgo*, le rapport à une autre culture³⁰.

Le deuxième exemple est celui d’un titre qui semble ne présenter aucune ambiguïté : il s’agit de celui du roman *Nineteen Eighty-Four* d’Orwell (cette forme apparaît sur la couverture de la première édition ; mais la version en chiffres, *1984*, est utilisée aussi). Contrairement à ce que l’on pourrait croire, il n’est pas toujours reproduit tel quel, en chiffres, ou traduit littéralement. Si les cinq traductions grecques (dont une de 2020 et deux de 2021) circulent sous le même titre, *1984*, sur les couvertures des traductions françaises, on trouve les deux formes, en chiffres et en toutes lettres, et pour ces dernières, une variante orthographique : *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre* (traduction de Jaworski chez Gallimard) et *Mille neuf cent quatre-vingt-quatre* (traduction de Celia Izoard pour Agone). La première traduction polonaise (1953) reproduit la forme en chiffres, alors que la suivante (vers 1988), *Rok 1984* [‘An 1984’], a recours à l’explicitation, faisant précéder les chiffres du substantif *rok* (‘année’) ; les deux dernières versions (de 2021) reprennent la première forme. Cet exemple montre que même la traduction d’un titre apparemment non problématique, dont la forme semble se prêter à être reprise telle quelle

³⁰ Ce sont ces traits de la série, qui plonge ses racines dans un passé éloigné, qui m’ont fait introduire deux traductions indirectes dans cette étude.

et pourrait être considérée comme imperméable aux modifications, peut présenter des formes variées³¹.

Animal Farm, du même auteur, montre que quatre traductions d'une œuvre peuvent porter le même titre en polonais (*Folwark zwierzęcy* ['Ferme des animaux']), alors qu'elle est connue sous trois titres différents en français (pour six traductions), comme en grec (pour cinq versions). Dans les deux cas, on peut constater que les trois traductions les plus récentes portent le même titre, qui est aussi le plus proche du titre original ; ainsi, en français : *La Ferme des animaux* (1981 et trois traductions en 2021, après *Les Animaux partout !* en 1947 et *La République des animaux* en 1964), et en grec : Ἡ φάρμα τῶν ζώων ['Ferme des animaux'] (1976, 1980, 1998, après Τό τσιφλίκι τῶν ζώων ['Propriété agricole des animaux'] en 1951 et Τό κτῆμα τῶν ζώων : ένα παραμύθι ['Le domaine des animaux'] en 1971). Si ce rapprochement de l'original se manifeste surtout au niveau formel (phonétique en particulier, *ferme* et φάρμα ayant une morphologie et une prononciation proches de l'anglais *farm*), sa modification sémantique (avec effet sur la fonction descriptive du titre) porte sur des aspects différents. Les versions successives du titre français « corrigent » la signification du titre. En effet, le premier est très éloigné du titre original : *Les Animaux partout !* a un caractère intrigant, les raisons de l'omniprésence des animaux sont inconnues et le point d'exclamation ouvre la porte à diverses interprétations (constat ; appel ; peur ; admiration...). *La République des animaux* annonce la métaphore d'un mode particulier d'organisation du pouvoir. *La Ferme des animaux*, enfin, renvoie à une exploitation agricole dans laquelle les animaux jouent un rôle particulier, comme dans la version originale. Les titres successifs grecs annoncent *grosso modo* le même contenu. La modification porte sur les valeurs connotatives: τό τσιφλίκι (mot d'origine turque) renvoie à une grande propriété ou un village entier appartenant à un particulier, à l'époque de la Grèce ottomane ; cette marque historisante disparaît dans la deuxième version du titre : κτῆμα, 'propriété ou domaine privé', à caractère neutre. Ἡ φάρμα, emprunt à l'anglais, est aussi une désignation neutre pour une exploitation agricole ou d'élevage.

Les exemples des traductions des œuvres d'Orwell montrent deux attitudes face au titre : le choix de la traduction littérale (directe) vs la traduction-interprétation (nous proposons d'appeler ainsi la démarche qui consiste en une modification du contenu, résultat d'une interprétation du titre, et, au-delà, de l'œuvre, proposée par le traducteur/éditeur). L'examen des autres titres retraduits confirme la récur-

³¹ D'autres cas le confirment, en particulier les titres contenant des noms propres. Ainsi, cinq traductions polonaises et françaises de *Martin Eden*, celles de *Berlin Alexanderplatz* en français, ou celles de *Anna Karenina* en grec reprennent le titre original. Mais la présence dans le titre d'éléments qui imposent au nom propre une fonction syntaxique semble pousser à la modification, comme le montre l'exemple polonais de la traduction de *Adventures of Huckleberry Finn* (*Przygody Hucka*, 1898, et *Przygody Hucka Finna*, 2003) ou les retraductions grecques de *The Great Gatsby* (Γκάτσμπυ ο μέγας, Ὁ ὑπέροχος Γκάτσμπυ, Ὁ μεγάλος Γκάτσμπυ).

rence de ces attitudes, et permet en même temps d'apporter certaines précisions sur les mécanismes qui sous-tendent les choix.

Un exemple intéressant de traduction-interprétation est offert par les trois traductions grecques de *The Sound and the Fury* de Faulkner, titre original à interprétations multiples ouvertes par sa parenté avec *Macbeth*, ce qui ne fait que compliquer le travail de traduction³². Les titres successifs : Ἡ βουή καί τό πάθος ['Le Bruit et la passion'], 1963 ; Ἡ βουή καί ἡ ἀντίρα ['Le Bruit et la fureur de la nature'], 1974 ; Ἡ βουή καί ἡ μανία ['Le Bruit et la folie'], 2002, témoignent des façons différentes et subjectives de comprendre le mot *Fury* du titre original, qui orientent aussi la lecture de l'œuvre³³.

De même, les quatre traductions françaises du roman de Virginia Woolf *To the Lighthouse* (1927) sont chacune dotées d'un titre différent qui véhicule une interprétation différente : *La Promenade au phare*, 1929 ; *Voyage au phare*, 1993 ; *Vers le phare*, 1996 ; *Au phare*, 2009. Si les premiers titres contiennent une sorte de mot-clef absent dans l'original (*promenade, voyage*), qui explicite le thème de l'œuvre (tel que perçu par le traducteur/éditeur), le titre de la version de 1996, un simple syntagme prépositionnel, souligne la directionnalité de la même façon que le fait le titre original ; le dernier, quant à lui, présente toujours un syntagme prépositionnel, mais qui donne lieu à une lecture soit directionnelle, soit locative (les deux correspondant à l'histoire, qui raconte un projet de visite au phare qui a mis des années pour se réaliser). Il est intéressant de constater que les deux traductions grecques (Μέχρι το φάρο ['Jusqu'au phare'], 1981 ; Στο φάρο ['Au phare'], 1982) présentent les mêmes possibilités de lecture.

Si les traductions françaises et grecques de *To the Lighthouse* sont le résultat d'un choix qui n'est pas dicté par des contraintes linguistiques, *A Room of One's Own*, de la même auteure, offre un exemple de situation où le traducteur se trouve dans l'obligation de sélectionner une des lectures possibles du titre. Ainsi, la polysémie du mot *room* se manifeste dans les différents titres français : *Une chambre à soi*, 1965 ; *Une pièce bien à soi*, 2011 ; *Un lieu à soi*, 2016. Les traductions grecques montrent quant à elles la contrainte grammaticale qui impose d'indiquer la personne du propriétaire : Ἐνα δικό σου δωμάτιο ['Ta chambre à toi', 1993] ; Ἐνα δικό της δωμάτιο ['Sa chambre à elle', 2019].

Les romans *The Murder of Roger Ackroyd* d'Agatha Christie et *The Lady in the Lake* de Raymond Chandler ont été traduits deux fois en français, sous le même titre : *Le meurtre de Roger Ackroyd* ; *La Dame du lac*. Le titre de la seule traduction polonaise du roman de Christie est une traduction littérale, alors que le roman américain, traduit deux fois, circule sous des noms éloignés de la forme originale, qui modifient aussi le thème annoncé du livre (en en soulignant le

³² Sur la version polonaise du titre de ce roman, voir Krzysztof Umiński, *Trzy tłumaczenia*, Wydawnictwo Marginesy, Warszawa 2022, chap. IV : *Ukochana porażka*.

³³ Il serait intéressant de comparer, dans une étude à part, les versions grecques du titre avec les solutions adoptées dans les traductions grecques de la pièce de Shakespeare.

caractère sensationnel) : *Tajemnica jeziora* [‘Le Mystère du lac’, 1958] et *Topielica* [‘La Noyée’, 2000]³⁴. Le sort des titres des traductions grecques ressemble à celui du titre d’*Animal Farm* : Η γυναίκα της λίμνης [‘La femme du lac’, 1967] et Τό μυστικό της λίμνης [‘Le Secret du lac’, 1971] sont suivis d’une troisième traduction qui restitue le sens du mot *Lady* du titre original : Η κυρία της λίμνης [‘La dame du lac’, 1982]. Quant aux versions grecques du roman de Christie, son premier titre présente une modification profonde par rapport à l’original, en devenant une question explicite, Ποιός σκότωσε τον Άκρόυντ [‘Qui a tué Ackroyd’, 1926], et les deux titres suivants sont des traductions littérales : Η δολοφονία του Ρότζερ Άκρόυντ [‘Le meurtre de Roger Ackroyd’ ; 1970, 1972], quoique formellement différentes par le choix du synonyme renvoyant au meurtre (φόνος) dans la plus récente, Ο φόνοσ του Ρότζερ Άκρουντ [‘Assassinat de Roger Ackroyd’, 1986].

Le matériau analysé révèle que le répertoire de procédés de modification des titres des retraductions (quelle que soit la langue de traduction) est assez limité. Les modifications consistent à choisir une possibilité dans la situation de contrainte linguistique, à donner sa propre interprétation du titre (on pourrait parler dans ce cas de subjectivité du traducteur/éditeur) ou à « corriger » la version antérieure pour restituer la signification originale (en se rapprochant parfois aussi de la forme originale), quand le contenu du premier titre s’éloigne du contenu original (il s’agirait dans ce cas d’un retour au texte-source). Cette troisième attitude se laisse voir surtout dans les retraductions récentes qui semblent chercher à garder la fonction d’identification du titre ; elles pourraient être considérées aussi comme une manifestation d’une stratégie sourcière comprise ici comme le respect de la formulation et des fonctions du titre original.

3. CONCLUSION

La double lecture comparative des trois listes d’œuvres (re)traduites et de leurs titres mène aux constatations suivantes :

- (1) donner à une retraduction un nouveau titre est un phénomène présent dans les trois langues, visible dès les premières retraductions ; mais il est difficile de dire que c’est un phénomène fréquent et régulier ; l’examen montre, au-delà de certaines ressemblances, l’existence de facteurs propres à chaque langue-culture d’accueil ;
- (2) de même, les procédés de retitrage sont communs aux trois langues, mais leur utilisation n’a pas de caractère systématique ou ne semble pas déterminée par des éléments précis, tels que « l’ancienneté » de l’original, le

³⁴ On constate, dans ce cas, que les fonctions descriptive et de séduction sont privilégiées par rapport à celle d’identification. Un échantillon plus important de titres (re)traduits de romans policiers permettrait de vérifier si ce genre présente des spécificités propres à son contenu.

- nombre de traductions ou l'époque de la publication de la retraduction ; si l'on a pu constater que certains nouveaux titres « corrigent » un titre ancien, éloigné de l'original, dire qu'il s'agit d'une attitude à caractère régulier exigerait une étude appuyée sur un corpus plus large ;
- (3) dans les trois langues, une accélération du phénomène de retraduction se laisse observer dans les dernières décennies, sans que cela s'accompagne systématiquement d'un retitrage ; celui-ci, lorsqu'il a lieu, tend parfois vers un rapprochement de la forme originale ;
 - (4) cette accélération peut se manifester par des retraductions parallèles ou quasi simultanées d'une œuvre sans qu'elles se distinguent par un titre différent.

Ces constatations ne concernent qu'un échantillon limité d'œuvres (canonisées pour la plupart) et de langues. Si cette expérimentation pilote a permis de déceler des traits communs aux trois langues, elle a montré aussi l'efficacité de la méthode de recherche basée sur les observations quantitatives préliminaires. L'étude d'un corpus de retraductions plus étoffé, comprenant d'autres langues et genres, et prenant en compte la dimension diachronique, permettrait de mieux saisir les mécanismes de retitrage généraux et ceux qui dépendent de la langue-culture d'accueil.

Les résultats des analyses quantitatives ne peuvent cependant être traités que comme des indices ou manifestation de phénomènes dont la nature ou la motivation demandent à être expliquées. Aussi, pour que les nombres présentés dans les tableaux et graphiques « parlent » et éclairent, ils devraient être soumis à des interprétations qualitatives qui ont recours aux connaissances sur les œuvres et leurs auteurs, mais aussi sur les échanges littéraires qui s'effectuent par la traduction.

Mais les résultats obtenus ont révélé aussi des phénomènes qui devraient devenir sujets de réflexion sur le retitrage. Le premier est celui des retraductions parallèles et quasi simultanées, qui apparaissent à des « moments aigus de reprise de textes, d'auteurs ». Les effets de la multiplication des « noms » d'une même œuvre et la réaction du public face aux titres des œuvres retraduites pourraient devenir l'objet de questionnements empiriques sur l'efficacité de la fonction d'identification remplie par le titre d'une œuvre retraduite : les lecteurs sont-ils conscients du fait que sous des titres différents, se cache une même œuvre originale ? Et inversement, font-ils toujours la distinction entre les traductions différentes dotées du même titre ?

Une autre question concerne les réactions du public face à un nouveau titre, première manifestation de la retraduction, qui devient ainsi visible. Cette visibilité attire l'attention des critiques qui s'expriment dans des comptes rendus, souvent

favorables à la nouvelle traduction³⁵. Mais le public s'exprime, lui aussi, et il ne partage pas toujours les avis des critiques. Or, le nouveau titre est un des éléments qui attirent l'attention en premier lieu, et il peut être fortement désapprouvé par le public³⁶. L'échec de l'effet de séduction est-il lié à l'attachement du public à une forme consacrée par la tradition ou des années de fréquentation ?

Si l'on considère que les retraductions sont toujours une forme de réaction à une traduction antérieure avec laquelle elles sont en relation de dépendance³⁷, le changement de titre peut être traité comme une première manifestation — la plus visible — de « l'affranchissement » des traductions qui précèdent³⁸, alors que le même titre serait une des traces de la traduction précédente dans la retraduction. Quels que soient les objectifs et les effets, les motivations qui sous-tendent le choix d'un titre s'inscrivent dans la discussion sur les aspects éthiques de la (re)traduction.

Mais aussi — *last but not least* — sur la place du traducteur parmi les autres agents de la traduction, l'éditeur en particulier, et sa politique de publication, dans laquelle se heurtent les valeurs esthétiques et les facteurs commerciaux. En effet, le changement de titre, s'il est décidé par le traducteur, ou par le traducteur de concert avec son éditeur, peut être signe de subjectivité ; mais, imposé par l'éditeur, le titre relève d'une démarche commerciale et publicitaire, basée sur la conviction stéréotypée que la nouvelle traduction est « meilleure »³⁹.

Les questions indiquées, qui dérivent de nos observations d'un échantillon limité, n'épuisent pas tous les sujets de réflexion concernant les titres des œuvres retraduites. Elles montrent surtout que ce paratexte peu présent dans la réflexion sur la retraduction devrait y trouver une place, que ce soit dans des études de cas individuels ou dans une perspective « macroscopique ».

³⁵ Voir K. Koskinen, O. Paloposki, « Anxieties of influence. The voice of the first translator in retranslation », *Target* 27(1), 2015, p. 27.

³⁶ Les retraductions polonaises récentes de *Anne of Green Gables* le montrent bien. Voir : M. Karst-Adamczyk, « „Profanacja”. „Zdeptane dzieciństwo”. Dlaczego nowe tłumaczenie „Ani z Zielonego Wzgórza” budzi takie emocje », *Wysokie Obcasy*, 26.01.2022 ; <<https://lubimyczytac.pl/anne-z-zielonych-szczytow-czyli-klaszka-w-nowej-odslonie>> [consulté le 05/01/2023].

³⁷ Voir K. Koskinen, O. Paloposki, « Anxieties of influence », *op. cit.*, p. 26 ; P. Van Poucke, « The Effect of Previous Translations on Retranslation: A Case Study of Russian-Dutch Literary Translation », *Transcultural* 12(1), 2020, pp. 10–25, <<https://doi.org/10.21992/tc29486>> [consulté le 05/01/2023].

³⁸ Rappelons Kaisa Koskinen qui parle de « forceful avoidance of any influence » (K. Koskinen, « Revising and Retranslating », [dans :] K. Washbourne, B. Van Wyke (dir.), *The Routledge Handbook of Literary Translation*, Routledge, London 2018, p. 320).

³⁹ P. Van Poucke, *op. cit.*, p. 10.

HOW TO STUDY THE TITLES OF RETRANSLATED WORKS? PRELIMINARY REMARKS

Abstract

This study addresses the issue of titles of retranslated works, seldom discussed in studies on retranslation. A corpus of titles of novels retranslated into French, Greek and Polish was subjected to a quantitative and qualitative analysis: firstly, to answer questions about the frequency of “re-titling” according to the language of translation, the number of successive translations of a work, the time of publication of the original work and of the translation(s); secondly, a comparative analysis of the successive titles of a work informs on the nature of the undergone changes. The study shows that “re-titling” is a phenomenon present in all three languages, but it has a random nature: it would be difficult to indicate a category of novels, a period or a type of title in which this practice would be more regular. Similarly, the ways of “re-titling” are common to all three languages, but their use is not systematic nor conditioned by specific factors. Apart from these findings, the article points to possible directions for research on retranslated titles from a translational and socioliterary perspective.

Key words: retranslation, translation into French, Greek and Polish, titles, “re-titling”.

Mots-clés : retraduction, traduction en français, grec et polonais, titres, « retitrage ».

DANIEL SŁAPEK
ORCID : 0000-0002-3755-9778
Université Jagellonne de Cracovie
daniel.slapek@uj.edu.com

KATARZYNA BIERNACKA-LICZNAR
ORCID : 0000-0003-0541-5005
Université de Wrocław
Faculté des Lettres
katarzyna.biernacka-licznar@uwr.edu.pl

LES ÉTUDES ITALIENNES EN POLOGNE À LA LUMIÈRE D'UNE ANALYSE BIBLIOMÉTRIQUE DES PUBLICATIONS DES ANNÉES 2000 À 2020*

1. INTRODUCTION

Les néophilologies, c'est-à-dire les études consacrées à la langue, à la littérature et, dans un sens plus large, à la culture d'une aire linguistique donnée — dans le cas qui nous occupe, la philologie italienne, les études italiennes ou la langue italienne — représentent une part importante de l'offre d'études proposées par les établissements d'enseignement supérieur polonais¹. Les enseignants-chercheurs

* Contribution financée dans le cadre du programme « Inicjatywa Doskonałości — Uczelnia Badawcza » (Initiative d'excellence — Université de recherche) de l'Université Jagellonne de Cracovie.

¹ Les études consacrées à la langue maternelle — dans notre cas, les études polonaises — sont également classées parmi les néophilologies, c'est-à-dire les études portant sur les langues et les littératures modernes. Dans la pratique toutefois, les néophilologies sont souvent limitées aux langues étrangères, comme le montrent, par exemple, les divisions administratives de certaines universités où la faculté d'études polonaises est séparée de la faculté de néophilologie (par exemple,

de ces filières s'inscrivent (selon la classification en vigueur en Pologne en 2018)² dans les deux principales disciplines philologiques traditionnelles, c'est-à-dire la linguistique et les études littéraires, même si nombre de leurs recherches s'étendent également dans le champ des sciences de la culture et des religions (que, par exemple, certains spécialistes du théâtre choisissent pour des raisons formelles). En Italie, les études italiennes font partie du domaine scientifique et disciplinaire appelé « études de l'Antiquité, philologiques, littéraires, historiques et artistiques », dans lequel se distinguent deux champs de recherche familiers des italianistes polonais : les « études italiennes et études de littérature comparée » et la « glottologie et linguistique ». Les classifications des disciplines universitaires sont bien sûr conventionnelles et peuvent différer en fonction des systèmes juridiques et administratifs (de nombreuses études interdisciplinaires ne se laissent pas classer aisément dans une seule et même discipline), mais elles ont une incidence sur le travail des chercheurs au quotidien, car leur activité est évaluée, précisément, selon des critères formels, conformément aux classifications officielles.

En Pologne, la philologie italienne a gagné son autonomie en tant qu'orientation d'études en 1973, à la suite d'une initiative de l'Université Jagellonne³. Elle est aujourd'hui présente dans quinze centres universitaires et occupe ainsi une position bien établie parmi les néophilologies du pays⁴. Ce demi-siècle d'études italiennes en Pologne nous permet de tirer quelques conclusions et d'entreprendre une présentation de leurs apports.

Le présent article se donne pour objectif d'illustrer les apports des italianistes des universités polonaises, c'est-à-dire des auteurs de travaux académiques actifs

à l'Université de Varsovie), ou les thèmes de publication de certaines revues de néophilologie (par exemple, *Neophilologica. Études sémanctico-syntaxiques des langues romanes*).

² Voir le règlement du ministre de la science et de l'enseignement supérieur du 20 septembre 2018 sur les domaines et disciplines scientifiques et les disciplines artistiques (JO de 2018, texte 1818).

³ Le Conseil de la Faculté de philologie de l'Université Jagellonne a soutenu, lors de sa séance du 22 décembre 1972, l'idée de créer une spécialisation italienne distincte dans le cadre des études romanes à partir de l'année académique 1973–1974. Le Sénat de l'Université Jagellonne a adopté ce projet à l'unanimité le 31 janvier 1973. Les premiers candidats à la filière italienne ont commencé leurs études de maîtrise de cinq ans à Cracovie en 1973–1974 (S. Wiślak, « Dalla preistoria e dalla storia degli studi italiani a Cracovia », [dans :] A. Klimkiewicz, M. Malinowska, A. Paleta, M. Wrana (dir.), *L'Italia e la cultura europea*, Franco Cesati, Firenze 2015, pp. 17–28). Les années suivantes, des sections, chaires et instituts d'études italiennes ont fait leur apparition en Pologne, par exemple aux universités de Varsovie (1982), de Silésie et de Wrocław (1997), de Poznań, de Toruń et de Łódź (2011), et à l'Université Cardinal Stefan Wyszyński de Varsovie (2015).

⁴ Voir D. Słapek, « Ile „włoskości” w tekstach polskich italianistów? Uwagi bibliometryczne », [dans :] A. Gałkowski, J. Ozimska, I. Cola (dir.), *Sperimentare ed esprimere l'italianità. Aspetti linguistici e glottodidattici / Doświadczanie i wyrażanie włoskości. Aspekty językoznawcze i glottodydaktyczne*, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, Agent PR, Łódź–Kraków 2021, p. 256 ; M. Kaliska, *Model uczenia języków obcych w szkole wyższej na przykładzie języka włoskiego. Założenia teoretyczne, metodologia nauczania i zintegrowany rozwój kompetencji*, Wydawnictwo Naukowe Instytutu Komunikacji Specjalistycznej i Interkulturowej, Warszawa 2018, pp. 414–419.

en Pologne en tant qu'enseignants-chercheurs. Nous avons limité les données analysées aux publications des domaines de la littérature et de la linguistique italiennes correspondant aux années 2000 à 2020 (voir le détail à la section « Matériel et méthodes »). Nous chercherons à répondre aux questions suivantes :

— Comment les apports du groupe de chercheurs concerné se présentent-ils dans la période examinée ?

— Des tendances générales peuvent-elles être observées en ce qui concerne les modes de communication des résultats des études italiennes ?

Jusqu'à présent, aucune étude polonaise n'a jamais tenté d'estimer l'état des recherches des italianistes polonais sur une période étendue⁵. Un article de Daniel Słapek publié en 2021 a seulement présenté « quelques tendances spécifiques aux études italiennes polonaises » sur la base de données bibliométriques analysées par l'auteur et correspondant aux travaux de linguistique de l'année 2019⁶.

Notre article présente les premiers résultats du projet de recherche « Bibliography of Italian Studies in Poland : Digital Repository, Text Digitization, Bibliometrics » (ci-après : BISP) réalisé dans le cadre du Programme « Inicjatywa Doskonałości — Uczelnia Badawcza » (Initiative d'excellence — Université de recherche) de l'Université Jagellonne de Cracovie⁷.

⁵ Des essais de présentation des apports des italianistes locaux ont été entrepris en Macédoine et dans les pays scandinaves, mais ils ne se sont pas appuyés sur des analyses bibliométriques. Voir R. Ivanovska-Naskova, « Gli studi contrastivi dell'italianistica macedone: sviluppi e recenti prospettive », *Italica Wratislaviensia* 10(1), 2019, pp. 59–76 ; I. Korzen (dir.), *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata* 1, 2018, vol. XLVII : « La linguistica italiana nei Paesi nordici ». Pour les études italiennes en Pologne, seules des données très réduites se rapportant aux travaux de linguistique de l'année 2019 ont été présentées jusqu'à présent ; voir D. Słapek, *op. cit.*

⁶ D. Słapek, *op. cit.*, pp. 255–275.

⁷ Le projet BISP a eu pour objectif de créer une bibliographie complète des travaux des filières italiennes polonaises sous la forme d'un répertoire numérique en accès libre (la bibliographie est accessible sur le site <www.italianstudies.online>). Les publications enregistrées dans la BISP répondent aux critères suivants : 1) type de publication : monographie d'auteur, monographie collective (recueil), article destiné à une revue, ou chapitre de monographie (publications évaluées par les pairs) ; 2) affiliation polonaise de l'auteur (les données collectées sont complètes non seulement en ce qui concerne les universitaires actifs [voir ci-dessous], mais la base de données contient également de nombreux textes d'auteurs qui ne sont plus actifs professionnellement), la BISP contient également les publications portant sur des sujets italiens réalisées par d'autres chercheurs mais comprises dans des volumes publiés sous la direction d'italianistes polonais ; 3) sujet : langue, littérature et culture italiennes (y compris dans une perspective contrastive) et textes théoriques (linguistique générale, théorie littéraire, etc.). Dans sa version actuelle, la BISP contient 3814 entrées (les publications les plus anciennes datent de 1963, les plus récentes de 2022).

Le projet d'élaborer une bibliographie complète des études italiennes polonaises est parti de la « Chronique des études italiennes polonaises » publiée chaque année dans la revue *Italica Wratislaviensia* ; depuis 2020, cette chronique publie chaque année une bibliographie des publications de l'année précédente (sa liste annuelle reprend également d'autres types de textes, à savoir les recensions de publications et des éditions critiques de textes, qui ne sont pas enregistrés dans la BISP) ; voir D. Słapek, « Bibliografia dell'italianistica polacca del 2019 », *Italica Wratislaviensia* 11(1), 2020, pp. 253–274.

2. MATÉRIEL ET MÉTHODES

En Pologne, les publications scientifiques, qui constituent l'un des éléments de l'activité des chercheurs, sont soumises depuis les années 1990 à une procédure appelée « paramétrisation ». En 1991–1992, le Comité pour la recherche scientifique (KBN) de l'époque a proposé de noter les institutions scientifiques polonaises sur la base d'évaluations d'experts. Des préparatifs ont été ensuite entrepris pour établir un classement polonais des revues scientifiques. Dans les années suivantes, les centres universitaires ont été évalués à quatre reprises, en 1999, 2003, 2006 et 2010. Le processus d'évaluation s'est chaque fois déroulé suivant des principes légèrement différents, car il était tenu compte de l'expérience et des résultats des années précédentes. En 2005, le KBN a été intégré au nouveau Ministère de la science et de l'enseignement supérieur (MNiSW), désormais responsable de l'amélioration du système d'évaluation des centres académiques polonais. Une nouvelle version très élargie du système de paramétrisation a été adoptée en 2012 et les centres universitaires ont été réévalués sur la base de celle-ci en 2013 et en 2017⁸. La dernière évaluation a été décrite dans le règlement du ministre de la science et de l'enseignement supérieur du 22 février 2019 relatif à l'évaluation de la qualité de l'activité scientifique⁹, et les résultats de l'évaluation des centres universitaires pour les années 2017–2021 ont été publiés en 2022.

Au cours de la période examinée, c'est aux publications d'articles que le système institutionnel polonais d'évaluation des centres de recherche et des disciplines a reconnu le plus de valeur. Ce sont en effet les articles qui rapportaient le plus de points aux centres académiques, les notes attribuées pouvant varier considérablement en fonction des revues dans lesquelles ils étaient publiés¹⁰. Les listes de revues cotées sont mises à jour régulièrement, et cette opération suscite souvent de grandes controverses¹¹. En Italie, ce sont, de même, surtout les articles de revues qui ont été et restent considérés comme les plus précieux, car la procédure d'habilitation italienne (mais aussi d'autres procédures de concours) impose aux candidats d'obtenir un certain nombre de points grâce à leurs publications. Si la gradation prévue par le système italien ne prévoit pas de nombreux seuils de points pour les articles, l'Agence nationale d'évaluation de l'université et de la recherche

⁸ E. Kulczycki, *Procedury ewaluacji jednostek podstawowych i instytucji*, UAM, Poznań 2019.

⁹ À propos des publications académiques relevant de l'ancienne procédure d'évaluation, voir par ex. R. Dowgier, U.K. Zawadzka-Pąk, « Scientific publications as an element of evaluation of scientific output in Poland », *Annual Center Review* 9, 2016, pp. 30–38.

¹⁰ Les publications constituent l'élément le plus important de l'évaluation, mais d'autres critères d'activité ont été également pris en considération, par exemple les bourses accordées, les brevets déposés, la participation aux conférences.

¹¹ Voir la dernière communication du ministre de l'éducation et de la science du 1^{er} décembre 2021 portant la liste des revues scientifiques et actes de conférences internationales faisant l'objet d'une évaluation par les pairs ; les listes peuvent également être consultées grâce au moteur de recherche officiel de revues et publications <<https://wykazy.net.pl>>.

(ANVUR)¹² italienne publie également des listes de revues scientifiques parmi lesquelles elle distingue celles dites de « classe A », c'est-à-dire les revues dont la qualité des publications est « supérieure à la moyenne du domaine scientifique et disciplinaire »¹³. Ces listes sont également mises à jour régulièrement et diffèrent des listes en vigueur en Pologne¹⁴.

Les réglementations officielles et les listes de revues scientifiques en vigueur dans les deux pays ont une incidence sur le choix des revues dans lesquelles les italianistes polonais se décident à publier les résultats de leurs recherches, même si leur choix repose aussi sur d'autres critères. Il peut en effet aussi être dicté, entre autres, par le sujet et le volume de leur recherche (monographie ou article), une participation à une conférence prestigieuse dont les contributions donnent ensuite lieu à la publication d'un recueil collectif, une invitation ciblée à publier dans une monographie collective (chapitre de monographie), et surtout, la volonté d'être lus par le plus grand nombre possible de personnes intéressées par le sujet de leur recherche.

La base de données des publications italianistes créée dans le cadre du projet BISP a servi de principale source de données numériques et de point de départ à la série d'analyses bibliométriques effectuées pour la présente étude, qui couvre les années 2000–2020 et deux disciplines — les études littéraires et la linguistique (voir les détails à ce propos dans la section « Analyse des données »). Conformément à la définition de la bibliométrie que propose *Encyklopedia księżki* [l'« Encyclopédie du livre »]¹⁵, ces analyses se sont attachées à examiner l'état quantitatif et les tendances de développement de la « production » des italianistes polonais en appliquant des méthodes mathématiques et statistiques à une liste et à une description bibliographique dressées pour les besoins de l'étude¹⁶.

¹² *Agenzia Nazionale di Valutazione del Sistema Universitario e della Ricerca*, voir <www.anvur.it>.

¹³ Voir *Chiarimenti sul regolamento di classificazione delle riviste del 14/09/2016* (Éclaircissements concernant les règles de classification des revues du 14/09/2016).

¹⁴ Par exemple, dans le domaine des philologies, la revue *Studia Romanica Posnaniensia* (dont les articles rapportent 100 points) figure sur la liste des revues italienne, mais pas dans la Classe A.

¹⁵ A. Żbikowska-Migoń, M. Skalska-Zlat, *Encyklopedia księżki*, vol. 1, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 2017, pp. 258–259.

¹⁶ Le recours aux méthodes bibliométriques pour analyser la production de publications d'un groupe donné d'universitaires est préconisé par un certain nombre de chercheurs qui travaillent, par exemple, sur la bibliométrie des études de traductologie, notamment par D. Gile, « Analyzing Translation studies with scientometric data: from CIRIN to citation analysis », *Perspectives. Studies in Translatology* 23/2, 2015, pp. 240–248 ; N. Grbić, « Where do we come from? What are we? Where are we going? A bibliometrical analysis of writings and research on sign language interpreting », *The Sign Language Translator & Interpreter* 1/1, 2007, pp. 15–51 ; B. Wang, « A bibliometrical analysis of interpreting studies in China: based on a database of articles published in the CSSCI/CORE journals in recent years », *Babel* 61/1, 2015, pp. 62–77 ; Q. Huang, F. Liu, « International

Les textes publiés entre 2000 et 2020 et recensés dans la BISP que nous avons analysés ont été écrits par des italianistes polonais¹⁷ représentants de deux disciplines (la littérature et la linguistique¹⁸) et actifs sur le plan professionnel et académique, c'est-à-dire des auteurs qui : a) en 2021, étaient employés dans une université polonaise ou inscrits aux études doctorales ou dans des écoles doctorales (l'étape de collecte des données de la BISP s'est achevée en février 2022, c'est pourquoi nous prenons en considération l'année précédente), b) ont publié des résultats de recherche sur la langue ou la littérature italienne entre 2019 et 2021 (nous supposons que les auteurs qui n'ont pas produit de publications scientifiques au cours des trois années précédant la date de fin du projet ne sont pas employés à des postes d'enseignant-chercheur ou ne s'occupent qu'accessoirement de sujets relevant des études italiennes).

Notre analyse a porté sur un total de 2576 publications de 139 auteurs, dont 132 monographies d'auteur, 105 monographies collectives¹⁹, 1046 articles publiés dans des revues scientifiques, et 1293 chapitres de monographies collectives.

L'analyse a porté sur les éléments suivants : 1) la langue de publication : italien (IT), polonais (PL), autre ; 2) le pays de publication : Italie (IT), Pologne (PL), autre ; 3) l'éventuelle collaboration de plusieurs auteurs : publications d'un seul auteur/directeur de volume (1) et publications co-écrites ou co-dirigées (≥ 2) ; 4) le statut de la maison d'édition de la publication : interne (INT) si le texte a été publié par le centre universitaire (ou par une maison d'édition rattachée à celui-ci) auquel l'auteur ou le responsable du volume est affilié, externe (EXT) si le texte a été publié par une autre institution, ou local (LOC) si le texte a été publié par une institution basée dans la même localité que le centre auquel l'auteur ou le responsable du volume est affilié²⁰, ou si le responsable de la monographie collective

Translation Studies from 2014 to 2018: a Bibliometric Analysis and its Implications », *Translation Review* 105/1, 2019, pp. 34–57.

¹⁷ Nous avons pris en considération les chercheurs affiliés aux instituts ou chaires d'études italiennes des universités polonaises, les doctorants et les étudiants des écoles doctorales, ainsi que les membres de l'Association des italianistes polonais.

¹⁸ Pour les besoins de la présente analyse, nous avons distingué deux catégories de chercheurs, les littéraires et les linguistes, selon les informations de la base de données Nauka Polska (<<https://nauka-polska.pl>>) qui recense les milieux académiques polonais et les titulaires de doctorat ou de grades supérieurs. Dans le cas des personnes sans grade académique, le classement repose sur leurs réalisations ou les informations reçues de leurs directeurs de thèse de doctorat.

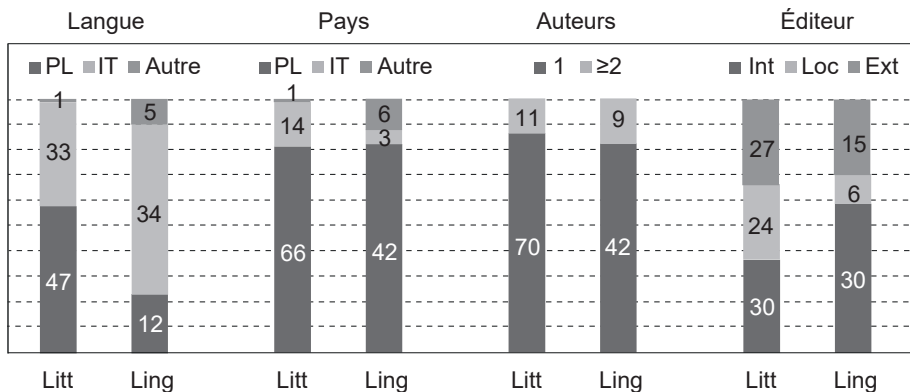
¹⁹ Par « monographie d'auteur », nous comprenons les études écrites par un ou plusieurs auteurs ; par « monographie collective », nous comprenons un ouvrage de plusieurs auteurs préparé sous la direction d'un ou plusieurs responsables et dont chaque chapitre ou section est l'œuvre d'un auteur différent (il s'agit, par exemple, des monographies publiées à la suite d'une conférence).

²⁰ Les données se rapportant aux maisons d'édition locales (Loc) peuvent se révéler intéressantes, car de nombreuses maisons d'édition scientifiques polonaises ont été fondées par des universitaires (anciens ou en activité) qui connaissent bien les procédures universitaires et les attentes des auteurs ; les universités coopèrent souvent de longue date avec ces maisons d'édition et le processus d'édition s'en trouve facilité.

ou de la revue dans laquelle le texte a été publié est affilié au même centre que l'auteur (étant donné que tous les auteurs ont des affiliations polonaises, les textes publiés à l'étranger devraient en principe faire partie de la catégorie EXT, mais il arrive qu'un responsable de revue étrangère ou de monographie collective soit un italianiste polonais invité travaillant dans le même centre que l'auteur du texte pris en considération ; ces données seront évoquées dans un point à part de l'analyse)²¹. Dans les graphiques, les données chiffrées sont présentées en chiffres absolus, et dans les commentaires, sous forme de pourcentages.

3. RÉSULTATS DE L'ANALYSE

Les calculs effectués nous ont permis d'établir que dans le cas des monographies d'auteur (132), la langue prédominante est : a) pour les études littéraires (litt.), le polonais (58%), b) pour la linguistique (ling.), l'italien (66,7%). Les textes, dans leur grande majorité, ont été publiés par des maisons d'édition polonaises (litt. 81,5% ; ling. 82,4%), et dans de nombreux cas, celles-ci sont directement liées au centre d'affiliation des auteurs²² (litt. 37% ; ling. 58,8%). Les données détaillées en chiffres absolus sont présentées dans le graphique 1.



Graphique 1. Données des 132 monographies d'auteur, 2000–2020

La situation est semblable dans le cas des monographies collectives (105) : elles ont été publiées en général en Pologne (68%), plus rarement en Italie (16%), généralement en italien (50,9%) et plus rarement en polonais (24,5%), ou contiennent des textes écrits dans les deux langues (9,4%) ; les publications entrant dans cette catégorie ont également été principalement publiées par des maisons d'édition

²¹ On peut supposer qu'il est plus facile de publier un texte sous la direction d'un collègue, par exemple après avoir été personnellement invité à participer au volume concerné.

²² Par exemple les Éditions de l'Université de Varsovie, les Éditions de l'Université de Łódź.

internes (INT : 39,6%, LOC : 25,5%, EXT : 34,9%), et il s'agit principalement de volumes co-dirigés (58,5%)²³.

Sur les 237 volumes (132 monographies d'auteur, 105 monographies collectives), 181 (soit 76% de l'ensemble) ont été publiés en Pologne, et la plupart l'ont été par des maisons d'édition universitaires ou en coopération avec celles-ci (108 volumes, soit 59,7%). La plupart des maisons d'édition scientifiques polonaises non universitaires impliquées sont basées dans la même ville que l'université de l'auteur ou du directeur de la publication (5 des 29 maisons d'édition polonaises reprises dans notre base de données sont à elles seules responsables de la publication de 52% de tous les ouvrages de cette catégorie ; voir les données détaillées dans le tableau 1). Il s'agit principalement d'éditeurs basés à Cracovie ou à Varsovie ; les propriétaires de ces maisons d'édition (par exemple Collegium Columbinum, DiG) sont souvent des personnes liées aux milieux universitaires et bien au courant des pratiques de publication des chercheurs polonais.

Parmi les volumes publiés à l'étranger, les ouvrages publiés en Italie ou en coopération avec des éditeurs italiens sont prédominants (39 ouvrages, soit 16,4% de l'ensemble des publications de volumes ; 18 éditeurs) ; seuls 3 éditeurs étrangers ont cependant publié au moins 5 volumes (voir tableau 2).

Tableau 1. Maisons d'édition polonaises non universitaires les plus souvent choisies dans les années 2000–2020

N — Nombre total de monographies d'auteur et collectives ;
Loc — Nombre de monographies publiées par un éditeur local

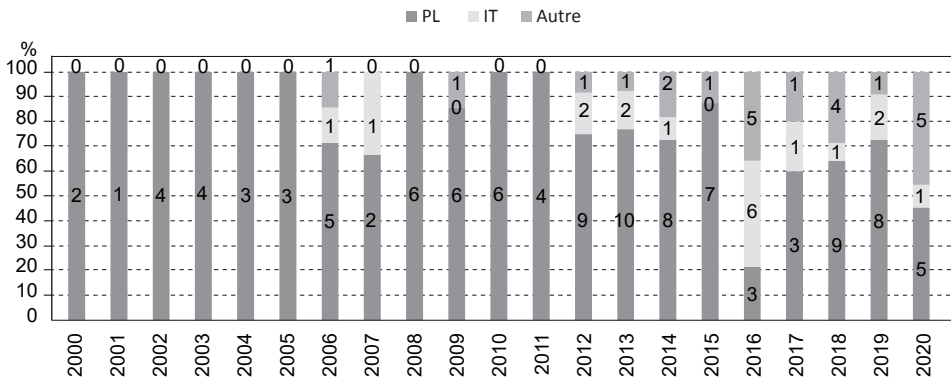
Nom et ville de la maison d'édition	N	Loc
Collegium Columbinum — Cracovie	9	9
Universitas — Cracovie	8	7
DiG — Varsovie	8	7
Księgarnia Akademicka — Cracovie	7	6
Semper — Varsovie	6	6

²³ Les données relatives aux monographies collectives ne sont pas ventilées par discipline car les publications de cette catégorie enregistrées dans la BISP contiennent pour la plupart des textes d'auteurs des deux disciplines.

Tableau 2. Maisons d'édition étrangères ayant publié au moins 5 monographies d'italianistes polonais dans les années 2000–2020

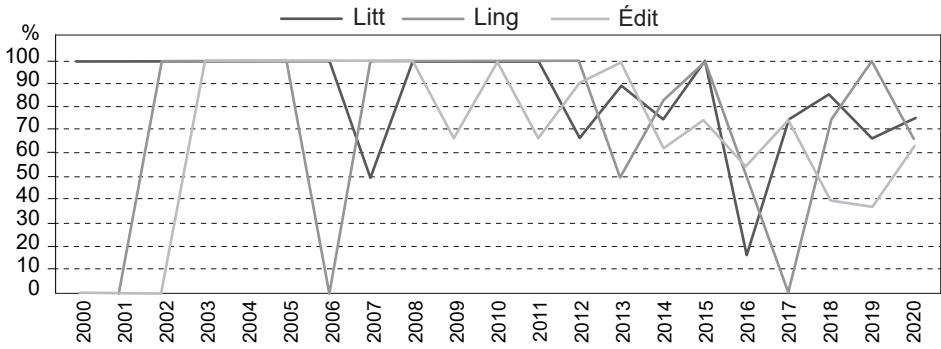
Nom de la maison d'édition	Pays	N
Peter Lang ²⁴	D	12
Aracne	IT	6
Franco Cesati	IT	5

On a pu assister cette dernière décennie à une internationalisation progressive des publications sous forme de volumes. Même si les publications en Pologne demeurent largement prédominantes, de plus en plus de résultats de recherche sont également publiés à l'étranger (par exemple, en 2016, 11 volumes ont été publiés à l'étranger, soit 78,6% des ouvrages de cette année-là). Le graphique 2 montre le pourcentage de publications de volumes (monographies d'auteur et collectives confondues) publiées en Pologne, en Italie et dans d'autres pays. Une augmentation relative des publications à l'étranger est observable depuis 2012. Le graphique 3 montre le pourcentage de volumes publiés en Pologne par rapport à l'ensemble des publications de cette catégorie ; les courbes colorées du graphique se rapportent : a) aux monographies d'auteur littéraires, b) aux monographies d'auteur linguistiques, c) aux monographies collective (Édit.) ; les chiffres détaillés sont présentés sous le graphique (pour chacune des catégories, la même tendance à l'internationalisation est perceptible, avec une diminution progressive des publications éditées en Pologne).



Graphique 2. Pays d'édition des publications sous forme de volume (monographies d'auteur et collectives confondues)

²⁴ Cette maison d'édition scientifique fondée à Francfort possède une filiale à Varsovie depuis 2015. Au départ, la « filiale de Varsovie » publiait des monographies d'auteurs polonais financées par l'un des programmes de subventions du NPRH (Programme national de développement des sciences humaines). Les éditions Peter Lang proposent actuellement des séries, par exemple *Romance Studies*, *Slavic Studies*, dans lesquelles les universitaires polonais, dont les italianistes, publient leurs recherches.

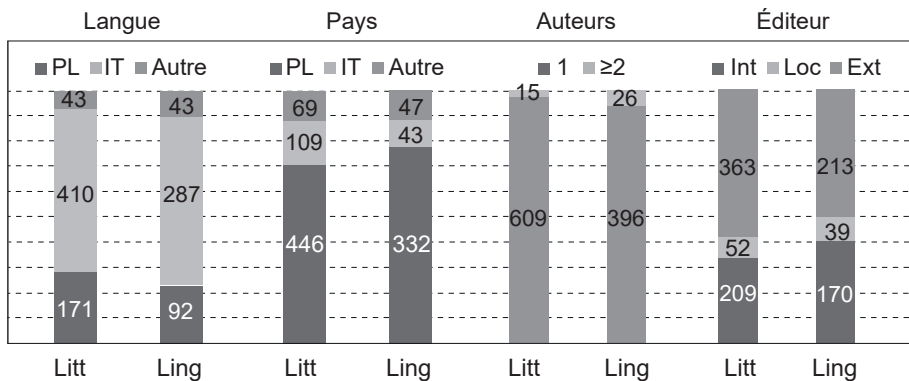


Données chiffrées :

	Litt			Ling			Édit		
	PL (N)	PL (%)	Total (N)	PL (N)	PL (%)	Total (N)	PL (N)	PL (%)	Total (N)
2000	2	100%	2	0	—	0	0	—	0
2001	1	100%	1	0	—	0	0	—	0
2002	3	100%	3	1	100%	1	0	—	0
2003	3	100%	3	1	100%	1	2	100%	2
2004	2	100%	2	1	100%	1	2	100%	2
2005	1	100%	1	2	100%	2	1	100%	1
2006	5	100%	5	0	—	2	2	100%	2
2007	1	50%	2	1	100%	1	3	100%	3
2008	4	100%	4	2	100%	2	3	100%	3
2009	4	100%	4	2	100%	2	2	67%	3
2010	2	100%	2	4	100%	4	1	100%	1
2011	1	100%	1	3	100%	3	2	67%	3
2012	4	67%	6	5	100%	5	10	91%	11
2013	8	89%	9	2	50%	4	2	100%	2
2014	3	75%	4	5	83%	6	5	63%	8
2015	5	100%	5	2	100%	2	9	75%	12
2016	1	17%	6	2	50%	4	6	55%	11
2017	3	75%	4	0	—	0	9	75%	12
2018	6	86%	7	3	75%	4	4	40%	10
2019	4	67%	6	4	100%	4	3	38%	8
2020	3	75%	4	2	67%	3	7	64%	11

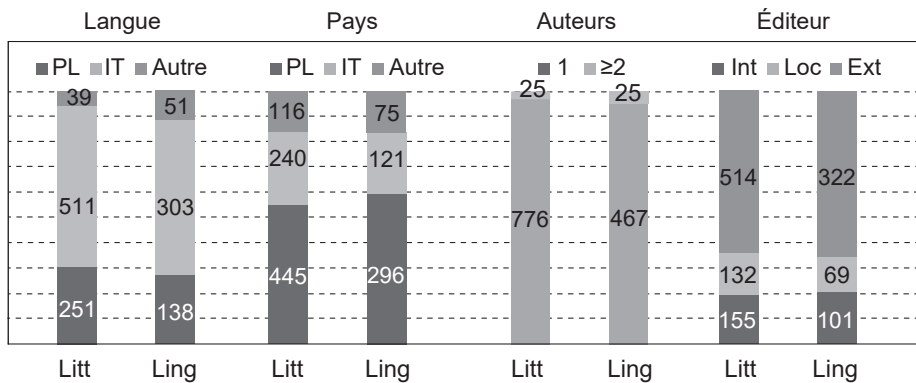
Graphique 3. Pourcentages de publications de volumes édités en Pologne (monographies d'auteur et collectives confondues) par rapport à l'ensemble des publications de cette catégorie

Parmi les articles et les chapitres publiés dans la période examinée, on observe une prédominance de publications en italien (littérature : 65,7% des articles, 63,8% des chapitres ; linguistique : 68% des articles, 61,6% des chapitres) et en polonais (littérature : 27,4% des articles, 31,3% des chapitres ; linguistique : 21,8% des articles, 28% des chapitres) parues en Pologne (pour les articles, le pourcentage est très élevé : 71,5% des articles de littérature, 78,7% des articles de linguistique ; pour les chapitres, ces pourcentages sont respectivement de 56% et 60%). Les articles publiés en Italie sont relativement peu nombreux (linguistique : 10,2%, littérature : 17,5%). D'autre part, le nombre de publications éditées par des maisons d'édition externes (Ext) augmente, principalement pour les chapitres (litt. : 64,2% ; ling. : 65,4% ; dans ce cas, il s'agit surtout de publications à la suite d'une conférence), bien que les éditeurs internes (Int) représentent encore un pourcentage élevé (litt. : 33,5% des articles, 19,4% des chapitres ; ling. : 40,3% des articles, 20,5% des chapitres). Si l'on prend seulement en considération les ouvrages publiés en Pologne, le pourcentage de publications « Int » est encore plus élevé : litt. : 47,4% des articles, 44,6% des chapitres ; ling. : 51,7% des articles, 41,9% des chapitres. Les données détaillées sont présentées dans les graphiques 4 et 5²⁵.



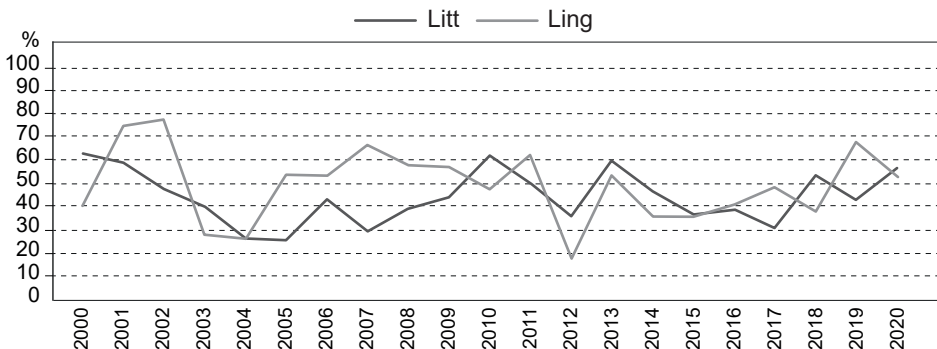
Graphique 4. Données relatives aux articles publiés dans des revues scientifiques, 2000–2020

²⁵ En ce qui concerne les publications à l'étranger, il y a lieu de noter les articles et les chapitres publiés dans des revues ou des monographies collectives sous la direction de chercheurs provenant des mêmes centres que leurs auteurs. Les pourcentages de ces publications parmi les publications éditées à l'étranger sont les suivants : litt. : 7,9% des articles, 14,9% des chapitres ; ling. : 17,8% des articles, 13,8% des chapitres.



Graphique 5. Données relatives aux chapitres de monographies, 2000–2020

Le graphique 6 montre les pourcentages d'articles publiés dans des revues (par rapport aux chapitres) par année. Comme le montrent les données, les valeurs sont fluctuantes et il n'est pas possible d'observer d'évolution nette ou de régularité périodique telle que, par exemple une augmentation du nombre d'articles par rapport aux chapitres au cours des périodes successives d'évaluation des universités polonaises (hormis toutefois une légère augmentation de la proportion d'articles dans la période correspondant à la dernière évaluation, c'est-à-dire 2017–2021).



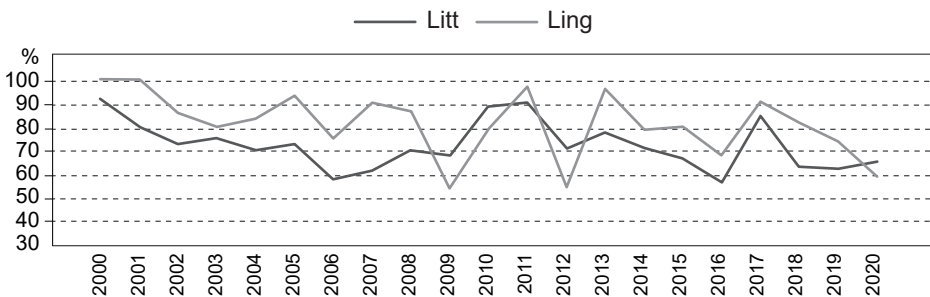
Données chiffrées :

	Litt		Ling	
	Chapitres (N)	Articles (N)	Chapitres (N)	Articles (N)
2000	7	12	3	2
2001	7	10	1	3
2002	12	11	2	7
2003	18	12	13	5
2004	28	10	17	6
2005	32	11	12	14

	Litt		Ling	
	Chapitres (N)	Articles (N)	Chapitres (N)	Articles (N)
2006	25	19	7	8
2007	31	13	5	10
2008	31	20	16	22
2009	32	25	18	24
2010	27	44	21	19
2011	30	30	18	30
2012	56	31	51	11
2013	27	40	20	23
2014	51	45	59	33
2015	72	42	45	25
2016	48	30	36	25
2017	101	45	45	42
2018	47	54	44	27
2019	64	48	20	42
2020	55	72	39	44

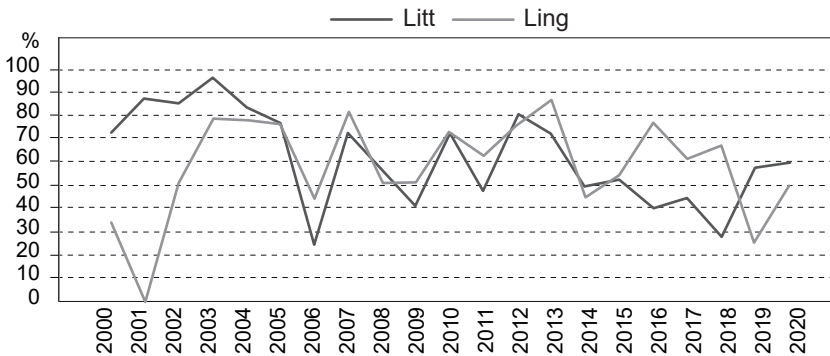
Graphique 6. Pourcentage d'articles publiés dans des revues (par rapport aux chapitres de monographies collectives)

Comme nous l'avons déjà signalé, la grande majorité des articles et des chapitres ont été publiés en Pologne. La part de ces textes par rapport aux publications à l'étranger (en Italie ou ailleurs) au cours des deux dernières décennies est illustrée par les graphiques 7 (pour les articles) et 8 (pour les chapitres). Sur les deux graphiques, les données sont présentées séparément pour la littérature et la linguistique. Il n'est possible d'observer de corrélation — dans une certaine mesure — que dans le cas des chapitres écrits par des chercheurs en littérature : entre 2012 et 2018, la part des publications à l'étranger augmente progressivement. Il est toutefois difficile de parler de tendance susceptible de se poursuivre, car après 2018, la proportion de publications en Pologne remonte.



Données chiffrées :

	Litt			Ling		
	PL (N)	PL (%)	Total (N)	PL (N)	PL (%)	Total (N)
2000	11	92%	12	2	100%	2
2001	8	80%	10	3	100%	3
2002	8	73%	11	6	86%	7
2003	9	75%	12	4	80%	5
2004	7	70%	10	5	83%	6
2005	8	73%	11	13	93%	14
2006	11	58%	19	6	75%	8
2007	8	62%	13	9	90%	10
2008	14	70%	20	19	86%	22
2009	17	68%	25	13	54%	24
2010	39	89%	44	15	79%	19
2011	27	90%	30	29	97%	30
2012	22	71%	31	6	55%	11
2013	31	78%	40	22	96%	23
2014	32	71%	45	26	79%	33
2015	28	67%	42	20	80%	25
2016	17	57%	30	17	68%	25
2017	38	84%	45	38	90%	42
2018	34	63%	54	22	81%	27
2019	30	63%	48	31	74%	42
2020	47	65%	72	26	59%	44

Graphique 7. Pourcentage d'articles publiés en Pologne
(par rapport à l'ensemble des articles publiés)

Données chiffrées :

	Litt			Ling		
	PL (N)	PL (%)	Total (N)	PL (N)	PL (%)	Total (N)
2000	5	71,43%	7	1	33,33%	3
2001	6	85,71%	7	0	0,00%	1
2002	10	83,33%	12	1	50,00%	2
2003	17	94,44%	18	10	76,92%	13
2004	23	82,14%	28	13	76,47%	17
2005	24	75,00%	32	9	75,00%	12
2006	6	24,00%	25	3	42,86%	7
2007	22	70,97%	31	4	80,00%	5
2008	17	54,84%	31	8	50,00%	16
2009	13	40,63%	32	9	50,00%	18
2010	19	70,37%	27	15	71,43%	21
2011	14	46,67%	30	11	61,11%	18
2012	44	78,57%	56	38	74,51%	51
2013	19	70,37%	27	17	85,00%	20
2014	25	49,02%	51	26	44,07%	59
2015	37	51,39%	72	24	53,33%	45
2016	19	39,58%	48	27	75,00%	36
2017	44	43,56%	101	27	60,00%	45
2018	13	27,66%	47	29	65,91%	44
2019	36	56,25%	64	5	25,00%	20
2020	32	58,18%	55	19	48,72%	39

Graphique 8. Pourcentage de chapitres publiés en Pologne
(par rapport à l'ensemble des chapitres publiés)

Dans le cas des articles publiés en Pologne, il est possible de distinguer quelques revues dans lesquelles les auteurs des publications analysées présentent le plus souvent les résultats de leurs recherches. À elles seules, 8 revues (sur 151) ont publié plus de la moitié (50,9%) de tous les textes de cette catégorie (voir les données détaillées dans le tableau 3). Il y a lieu de noter toutefois que l'on trouve dans ce groupe principalement des publications « Int », dont la proportion dans une même revue peut atteindre les 82%. Il s'agit de publications éditées par les centres universitaires auxquels les auteurs sont affiliés. La seule revue à présenter une prépondérance d'auteurs extérieurs à l'université qui la publie est *Italica Wratislaviensia* (76%).

Nous avons également identifié les revues étrangères que les italianistes polonais choisissent le plus volontiers (en tablant sur un seuil de publication d'au moins 5 articles). Ces données sont présentées dans le tableau 4.

Tableau 3. Nombres d'articles publiés dans les revues polonaises dans les années 2000–2020
N — nombre total d'articles ; Int — nombre d'articles émanant d'auteurs affiliés au centre qui publie la revue ; Autre — nombre d'autres articles

Titre	N	Int	Autre
Kwartalnik Neofilologiczny	82	48 (59%)	34 (41%)
Italica Wratislaviensia	68	16 (24%)	52 (76%)
Studia Romanica Posnaniensia	52	34 (65%)	18 (35%)
Acta Philologica	49	40 (82%)	9 (18%)
Romanica Cracoviensia	46	34 (74%)	12 (26%)
Neophilologica	38	26 (68%)	12 (32%)
Romanica Silesiana	37	23 (62%)	14 (38%)
Annales Universitatis Paedagogicae Cracoviensis. Studia de Cultura	24	12 (50%)	12 (50%)

Tableau 4. Revues étrangères dans lesquelles les italianistes polonais ont publié le plus d'articles
N1 — nombre total d'articles ; N2 — nombre d'auteurs

Titre	Pays	N1	N2
Nuova corrente. Rivista di letteratura e filosofia	IT	7	6
Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata	IT	6	6
pl.it / rassegna italiana di argomenti polacchi	IT	6	5
Études Romanes de Brno	CZ	10	8
Studia Scientifica Facultatis Paedagogicae Universitas Ružomberok	SK	9 ²⁶	6
Rivista di Studi Italiani	CA	7	7
Narrativa. Nuova serie	FR	6	5
Cuadernos de Filología Italiana	ES	5	5

4. CONCLUSIONS

L'image des études italiennes en Pologne qui se dégage de l'important volume de données relatives aux apports des chercheurs polonais dans la période 2000–2020 et de nos calculs statistiques est celle d'une sous-discipline relativement jeune. Nous avons analysé les apports de près de 140 universitaires actuellement en activité, représentant de deux disciplines — études littéraires et linguistique —, en nous basant sur leur « production académique » (monographies d'auteur, monographies collectives, articles, chapitres dans des monographies

²⁶ Cinq textes ont été publiés dans un recueil consécutif à une conférence.

collectives). L'analyse a mis en lumière la fréquence et les formes de publication des résultats polonais de ces deux disciplines d'études italiennes.

Les résultats présentés dans cette étude montrent clairement que sur les vingt années étudiées, les auteurs de publications n'ont pas encore développé de stratégie de publication : d'une part, les textes demeurent écrits principalement en italien (et s'adressent donc à un public italien ou italoophone), et d'autre part, la plupart des publications ont un caractère local (polonais) et sont souvent publiées par des maisons d'édition basées dans la même ville que le centre universitaire auquel est affilié l'auteur du texte ou le directeur du volume concerné²⁷.

Certaines tendances se laissent observer en ce qui concerne les publications de résultats de recherche du groupe de chercheurs analysé. Nous les présentons ci-dessous tout en essayant également de les expliquer.

1) Monographies :

— les monographies d'auteur (132) sont généralement publiées en Pologne, et dans la plupart des cas, par des maisons d'édition universitaires ; le choix de s'adresser à celles-ci tient probablement (voire surtout) dans les coûts de publication, qui sont en général plus élevés chez les éditeurs externes, en particulier s'ils sont basés à l'étranger ; un autre facteur incitant à publier les monographies en Pologne tient probablement aussi dans les listes de maisons d'édition scientifiques reconnues par le Ministère polonais des sciences et de l'enseignement supérieur (actuellement Ministère de l'éducation et des sciences) ; ces listes (la version actuelle date du 22 juillet 2021) sont contraignantes pour les auteurs de monographies évaluées par les pairs, car les publications chez ces éditeurs ont un impact sur l'évaluation de la qualité des centres universitaires par le ministère ; or la liste contient principalement des éditeurs polonais (on peut toutefois observer que dans la BISP, le pourcentage de monographies publiées à l'étranger est faible, indépendamment du fait que les listes en question n'existent que depuis 2020) ;

— la plupart des monographies collectives (61 sur 105) portent plusieurs noms de directeurs de volume, ce qui peut refléter la nature de ces publications : il s'agit dans une large mesure de recueils de textes présentés lors de conférences, publiés ensuite sous forme de monographie thématique évaluée par les pairs (et certaines stratégies des directeurs de volumes peuvent être observées dans leur cas : a) indication du nom de la conférence dans le (sous-)titre de la monographie, b) présentation de cette information dans l'introduction de la monographie, ou c) absence de référence à la conférence qui est à l'origine de la monographie) ; le nombre de directeurs des volumes monographiques reflète donc la manière dont les conférences sont organisées : le comité d'organisation se compose de plusieurs

²⁷ Le caractère local de l'édition n'est évidemment pas un obstacle à la diffusion internationale des résultats des recherches : l'accès aux publications est aujourd'hui facilité par les nombreuses bases de données, bibliothèques numériques et systèmes de publication en accès libre. Dans le cas des éditions locales n'offrant pas ce libre accès, le risque persiste toutefois qu'un texte ne reste accessible qu'à un public très restreint.

personnes qui se chargent ensuite de recueillir les textes après la conférence, pratique également observable dans d'autres pays européens (par exemple, en Italie, en Angleterre ou en France) ;

— les monographies collectives sont le seul type de publication à avoir été, pour la plupart, publiées ailleurs que dans le centre universitaire des directeurs du volume (69), et dans leurs cas, une stratégie de publication différente se laisse observer. Contrairement aux monographies d'auteur, les directeurs de monographies collectives cherchent à publier en dehors des maisons d'édition universitaires, et même, à l'étranger. Cela peut s'expliquer par une « recherche de visibilité », un désir de présenter les résultats d'un groupe donné de chercheurs à un public plus large, mais aussi, une volonté de relever de nouveaux défis pour promouvoir les travaux des italianistes polonais.

2) Chapitres de monographies :

— il s'agit de la catégorie de publications présentant clairement le pourcentage d'édition par des maisons d'éditions externes (Ext) le plus élevé (sans être écrasant) comparativement aux autres types de textes ; c'est également la catégorie où l'internationalisation de la diffusion des résultats des recherches est la plus visible (ces dernières années, près de la moitié des chapitres isolés ont été publiés à l'étranger²⁸, voir ci-dessus) ; ces données peuvent confirmer l'hypothèse que la plupart des monographies collectives dans lesquelles ces chapitres sont inclus sont de fait des recueils consécutifs à une conférence (voir ci-dessus).

3) Revues scientifiques :

— les italianistes polonais publient leurs articles de littérature et de linguistique essentiellement dans des revues polonaises, et en général, dans la revue du centre universitaire auquel ils sont affiliés ; le choix des revues polonaises, pendant la période examinée, peut avoir été dicté par les listes de revues scientifiques et d'actes de conférences évalués par les pairs publiées par le Ministère de l'éducation et des sciences (voir l'introduction ; sur ces listes, une augmentation constante du nombre de points attribués aux revues polonaises se laisse observer, tandis que les cotes des revues étrangères sont souvent restées inchangées) ;

— les revues néophilologiques polonaises (au sens large, c'est-à-dire consacrées aux langues et littératures étrangères en général) publient principalement des articles d'auteurs affiliés au centre universitaire éditeur de la revue, en tout cas pour ce qui est des publications des italianistes (voir tableau 3) ; les revues présentant une prédominance de publications « Ext » sont des revues très spécialisées (comme *Italica Wratislaviensia*) qui, compte tenu des thèmes qu'elles abordent, doivent s'ouvrir à des auteurs d'autres centres académiques ;

²⁸ La part de Peter Lang est notable à cet égard. Cet éditeur étant implanté à Varsovie depuis plusieurs années, les universitaires polonais peuvent donc déposer leurs projets de publication de monographie en Pologne. Dans de nombreux cas, cette situation a grandement facilité les démarches, étant donné notamment les procédures administratives de signature des contrats d'édition et de libération des financements auxquelles ils sont soumis.

— les revues internationales strictement consacrées aux études italiennes et publiées ailleurs qu'en Pologne ou en Italie sont minoritaires (dans la BISP, nous n'avons identifié que 15 revues d'études italiennes et, dans celles-ci, 34 articles), ce qui peut surprendre, car les milieux italianistes internationaux sembleraient constituer le public de prédilection des textes concernés ; il y a lieu de noter toutefois que la plupart de ces revues ne sont pas incluses dans la liste polonaise la plus récente de revues cotées (qui ne comprend que trois des revues relevées dans la BISP ; en outre, leur cote est relativement faible)²⁹, ce qui peut inciter les auteurs d'articles à les éviter.

L'image des publications des italianistes polonais que nous venons d'esquisser montre une augmentation visible de celles-ci et une tendance à la hausse, ce qui tendrait à indiquer que la discipline se développe. Elle permet également d'observer des initiatives individuelles visant à améliorer la visibilité des textes publiés et à promouvoir les apports des études italiennes de notre pays.

ITALIAN STUDIES IN POLAND: A PERSPECTIVE FROM BIBLIOMETRIC RESEARCH, 2000–2020

Abstract

The paper offers an analysis of the complete body of research writings produced between 2000 and 2020 by all Polish Italian Studies scholars currently affiliated with university faculties and departments of the two major disciplines of modern philology: linguistics and literary studies. The argument is based on the bibliometric data compiled as part of the research project “Bibliography of Italian Studies in Poland: Digital Repository, Text Digitization, Bibliometrics,” under which 2716 publications authored by 139 scholars from 19 Polish research institutions were analysed. The statistics presented in the paper cover the type of research publication, language, place of publication, the author's affiliation relative to the place of publication and the number of authors. Our findings indicate that Polish Italian Studies scholars mainly choose to publish chapters in collected volumes (mostly conference proceedings), with their contributions being single-authored and written in Italian (meaning that their research is largely geared to an Italian-speaking readership, and collaborative research projects are very rare). Their research papers were as a rule published in Polish journals, often those published by university faculties, and the internationalisation of research (publishing in languages other than Polish) was only apparent. Slow changes in publishing practices have been observable in recent years as a consequence of the guidelines of the Ministry of Education and Science on the assessment of research performance and the promotion of publication in foreign journals and publishing houses.

Key words: Italian Studies, Academic journals, researches, scholarly publication, journal ranking, bibliometric data.

Mots-clés : études italiennes, revues académiques, recherches, publications académiques, classement des revues, données bibliométriques.

²⁹ *Forum Italicum* : 40 points ; *Italian Studies* : 70 points , *Italica Belgradensia* : 20 points ; certains titres n'apparaissent pas non plus dans la liste de revues de classe A de l'ANVUR (voir « Introduction »).

COMPTES-RENDUS

SIMPLE COMME BONJOUR ?
LES FORMULES DE SALUTATION ET D'ADIEU
DANS LES LANGUES ROMANES

Las fórmulas de saludo y de despedida en las lenguas románicas: sincronía, diacronía y aplicación a la enseñanza, par Andrzej Zieliński (dir.), coll. « Études de linguistique, littérature et art / Studi di lingua, letteratura e arte », Katarzyna Wołowska et Maria Załęska (dir.), vol. 48, Peter Lang, Berlin–Bern–Bruxelles–New York–Oxford–Warszawa–Wien 2021, 297 pp., ISSN : 2196-9787, ISBN : 978-3-631-85060-2 (pour le livre relié).

<https://doi.org/10.19195/0557-2665.70.12>

La monographie consacrée aux formules de salutation et d'adieu publiée sous la direction d'Andrzej Zieliński dans la collection « Études de linguistique, littérature et art » (dirigée par Katarzyna Wołowska et Maria Załęska) se compose de 16 contributions, précédées d'une introduction et de la liste des auteurs, des chercheurs intéressés par les ouvertures et les clôtures de différents types d'interactions verbales en six langues romanes. Les articles présentent des méthodologies complémentaires et sont consacrés aux variantes synchroniques et diachroniques, diatopiques, diastratiques et diaphasiques des unités discursives en question. La rigueur méthodologique a été renforcée par le choix de leur description en leur langue source, à l'exception du latin — une langue morte — et des langues roumaine et frioulane — que l'on pourrait classer dans les MoDiMEs (moins diffusées et moins enseignées)¹ —, traitées en anglais et en français, respectivement, afin de leur donner plus de visibilité.

L'ouvrage commence par une section générale et « panromane » dans laquelle Andrzej Zieliński indique, par le biais de l'analyse de huit corpus électroniques, les modalités récurrentes de pragmatization des salutations et des adieux dans les langues romanes. Par la pragmatization, il comprend le processus de transformation d'un contenu propositionnel originel en une unité discursive routinière à syntaxe

¹ F. Kakoyianni-Doa *et al.* (dir.), *Langues moins Diffusées et moins Enseignées (MoDiMEs). Langues enseignées, langues des apprenants*, Peter Lang, Berlin–Bern–Bruxelles–New York–Oxford–Warszawa–Wien 2020.

modifiée (souvent par l'ellipse du verbe), dépourvue de condition de sincérité. Du point de vue de leurs fonctions pragmatiques, les formules d'ouverture feraient partie des stratégies de politesse négative, puisqu'elles atténuent l'ingérence dans le territoire d'autrui, tandis que les formules de fermeture s'inscriraient dans la politesse positive, puisqu'elles misent sur l'équilibre futur des relations avec l'interlocuteur. Ces différences sont atténuées grâce aux apports des plus importantes théories pragmatiques afin de démontrer que les formules de salutation sont des éléments dont l'utilisation est régie par des règles sociopragmatiques délimitées par une communauté linguistique, et que les formules d'adieu manifestent un spectre de formes beaucoup plus développé résultant de leur caractère collaboratif (puisque la fermeture du canal doit être acceptée par le destinataire). Notamment, en fonction de la distance sociale entre les interlocuteurs, les salutations, dans les langues romanes, peuvent avoir la forme d'interjections, de vocatifs, d'actes de langage désidératifs et assertifs reflétant un rapport hiérarchisé. Pour terminer une interaction, les utilisateurs des langues romanes puisent dans le répertoire de bénédictions, souhaits de bonne chance ou souhaits de retrouvailles rapides des temps anciens. La plupart de ces rituels initiaux ont été établis en latin et transférés aux langues romanes par des calques et emprunts.

Dans la suite, Iwona Piechnik se concentre sur les salutations chrétiennes qui ont intégré les langues romanes à partir du latin et qui sont restées inchangées durant des siècles, même si leur usage est parfois très limité. On peut les classer en quatre catégories : salutations d'origine biblique évoquées pendant les messes jusqu'à nos jours ; la salutation angélique de l'Annonciation, source d'autres salutations mariales ; la salutation pascale, répandue parmi les catholiques orthodoxes ; et les salutations quotidiennes, utilisées jadis par les croyants en guise de *bonjour*.

La section latine est représentée par la contribution de Łukasz Berger qui revisite la fonction de salutation dans les questions *quid agis?* (comment vas-tu ?) et *quid agitur/fit?* (que se passe-t-il ?) dans les comédies romaines. En identifiant la structure organisationnelle de l'ouverture du dialogue, il souligne les propriétés pragmatiques et discursives de la salutation qui ouvre le canal de communication et assure la reconnaissance des interlocuteurs. L'étude du corpus de Plaute et de Térence par le biais de l'analyse conversationnelle suggère que l'expression interrogative peut avoir un statut varié, allant d'une véritable enquête à une salutation de routine et à une ouverture de dialogue.

Les deux contributions suivantes portent sur la langue roumaine. Tout d'abord, Anna Oczko présente, dans la perspective diachronique, les formules de salutation qui ont été empruntées par le roumain à d'autres langues à la suite de contacts politiques, sociaux et culturels à diverses époques. La question est étudiée dans une perspective diachronique et illustre le fait que la langue roumaine agit comme un indicateur des puissances politiques qui ont dominé l'Europe centrale jusqu'à l'époque moderne. Les manières de se saluer ont évolué à partir de formes

impliquant un profond respect, qui reflétaient les structures d'une société de classes, aux formes plus simples et égalitaires. Aujourd'hui, les quelques formules de salutation subsistant des différentes périodes historiques fonctionnent principalement comme des preuves d'influences étrangères et ont un statut de culturèmes. Ensuite, Tomasz Klimkowski s'intéresse aux formules de salutation et d'adieu dans deux variantes sociales du roumain de la seconde moitié du XIX^e siècle : la langue populaire et la langue des élites urbaines, illustrées respectivement par les contes de fées – essence de l'expression populaire – de P. Ispirescu, et une pièce de théâtre — la principale forme de divertissement de la haute société et souvent son reflet — de I.L. Caragiale. Il démontre la corrélation des variations diastratiques du roumain avec les formules traditionnelles, généralement périphrastiques et désidératives (souhaits de bonne journée, santé, longue vie, bonne chance, bénédictions) dans la langue populaire, et des formules modernes, calques et emprunts aux langues occidentales (basées sur des énoncés et des interjections assertifs), dans le langage des élites urbaines.

L'article de Luca Palmarini est l'un des quatre consacrés à la langue italienne. Il analyse les formules de salutation d'ouverture et de clôture dans les dictionnaires bilingues italien-polonais couvrant la période de 150 ans comprise entre 1856 (date de publication du *Dokładny słownik włosko-polski* d'Erazm Rykaczewski) et la première décennie du XXI^e siècle. Il observe non seulement les changements diachroniques et les variations diaphasiques de ces formules, mais aussi une évolution de l'explication lexicographique, qui s'ouvre aux formes moins formelles du langage parlé. L'article de Magdalena Bartkowiak-Lerch s'intéresse pour sa part à la conversation orale formelle. Elle commence par cerner la question de la norme linguistique en Italie, définit les formules de salutation et passe en revue leurs recommandations d'utilisation dans trois ouvrages didactiques de la langue italienne, puis examine leur mise en œuvre dans le cadre universitaire en se basant sur le corpus *KIParla* (disponible exclusivement en transcription), qui confirme le respect des normes malgré de légers symptômes de la « démocratisation des relations sociales » promue par les nouvelles générations. À l'opposé, Anna Dyda examine les formules de clôture en vigueur dans les entreprises italiennes à partir d'un corpus de courriers extraits de manuels italiens et bilingues (italien-polonais) de correspondance commerciale. De la comparaison des productions, il ressort une gamme assez large de salutations, caractérisée cependant par une certaine rigidité dans le choix linguistique : les salutations finales sont en fait représentées par des formules plutôt fixes et routinières recourant à des syntagmes verbaux et nominaux, mais aussi prépositionnels et adverbiaux. Finalement, Alicja Paleta examine la place des salutations dans le cadre de l'enseignement de l'italien langue étrangère au niveau A1. Elle analyse notamment une gamme de supports pédagogiques du point de vue de la réalisation de la fonction de salutation et en conclut que toutes les zones d'ombre (par exemple le moment où l'on passe du *buongiorno*

au *buonasera*, ou encore les situations où l'on peut se permettre l'usage de *salve*) sont laissées à l'appréciation de l'enseignant.

Barbara Cynarska-Chomicka présente des salutations en frioulan, langue minoritaire employée principalement sous sa forme orale par environ 600 000 locuteurs dans la région du Frioul-Vénétie julienne. La formule de salutation universelle propre au frioulan est *mandi*, dont l'étymologie est encore débattue. Les autres formules relevées dans les dictionnaires, les manuels et les conversations ne diffèrent pas du modèle connu d'autres langues romanes.

La contribution d'Anna Bochnakowa ouvre la partie consacrée au français par une analyse de 70 formules de salutation trouvées dans dix pièces de Molière. Les formes répertoriées correspondent à trois classes morphosyntaxiques : substantifs et/ou interjections, locutions, tournures développées, et sont décrites à l'aide de deux dictionnaires du français du XVII^e siècle, en apportant un éclairage important sur leur origine, résidant dans les formes liturgiques latines, et sur leur évolution, car la plupart, déjà figées et sans connotation religieuse dans la conscience des utilisateurs au XVII^e siècle, sont utilisées en français contemporain comme des formules de politesse à valeur phatique. L'auteure suivante, Renata Krupa, en insistant sur le caractère à la fois verbal et non verbal des salutations comme rituels verbaux interpersonnels et en se basant sur une enquête menée auprès d'étudiants français, distingue quatre types de salutations en français moderne : les salutations simples (limitées à un seul mot), les salutations composées (enrichies d'un terme d'adresse), les salutations complexes (accompagnées d'autres actes de langage tels que les excuses, compliments, questions) et les salutations créatives (informelles, qui expriment le tempérament et l'originalité du locuteur). Finalement, Dorota Pudo propose une étude de 13 méthodes de français pour débutants afin de donner un aperçu de certains aspects du processus d'enseignement des salutations. Il en résulte que la technique de présentation la plus utilisée réside dans les dialogues courts, souvent illustrés, qui présentent les formes dans leur contexte socioculturel. Malheureusement, comme dans le cas de l'italien (*cf.* ci-dessus), les explications méta-communicatives sont le plus souvent absentes, sinon trop simplifiées, désorientantes, fausses ou inutiles. Cependant, l'apprentissage des salutations et des adieux n'est plus tellement un apprentissage des formes qu'une compréhension de l'ethnorelativité et de la conventionnalité des rituels de la politesse, ainsi que de la gestion des malentendus potentiels avec les allophones. Les exercices accompagnant ces contenus sociopragmatiques n'assument cependant pas suffisamment cette tâche, se focalisant surtout sur les registres formel/informel en français.

Le volume se termine par la partie consacrée à l'espagnol. Agata Komorowska analyse les tendances dans l'utilisation des formules d'ouverture et de fermeture dans la communication électronique formelle, dont elles sont l'un des éléments les plus stables et les plus reproductibles, voire obligatoires. Elle y relève deux tendances principales : d'une part, la prédilection pour les formules d'ouverture

puisées dans les genres dialogiques oraux, en dépit du caractère asynchrone du courriel électronique, et l'omission des formules de clôture ; d'autre part, l'évitement de formules qui instaurent une distance entre les interlocuteurs, la proximité et l'informalité étant privilégiées. Dans l'étude suivante, Marta Wicherek analyse des salutations relevées dans les tribunaux espagnols, à Valence et à Madrid. Elle relie l'apparition de *hola* ou *buenas* dans les salles d'audience à la réalisation du postulat de rapprocher les tribunaux des citoyens et de renforcer la confiance de ces derniers dans les institutions judiciaires par une qualité de la langue qui n'est pas forcément très formelle. Finalement, Barbara Pihler, Kim Collewaert et An Vande Castele étudient les expressions et les stratégies utilisées par des allophones en espagnol langue étrangère (en l'occurrence, 19 Belges néerlandophones et 11 Slovènes de niveau A2-B2 d'espagnol) et par 5 locuteurs natifs espagnols, faisant tous partie d'un réseau social d'apprentissage virtuel. Il résulte de leur étude que la formule d'ouverture la plus fréquente est *hola* en tant qu'énoncé indépendant chez les allophones, contrairement à la situation chez les locuteurs indigènes où le salut est presque toujours accompagné d'une question sur la santé de l'interlocuteur. Sans surprise, la formule d'adieu la plus utilisée est *adiós*, suivie de *chao* et *hasta luego*, souvent accompagnés de stratégies d'atténuation d'acte menaçant la face. D'autre part, les auteures signalent que les formules utilisées par les natifs ou les apprenants de niveau supérieur (B2) étaient souvent répétées dans le même échange par leurs interlocuteurs de niveau inférieur (A2 ou B1), ce qui prouve un apprentissage informel collaboratif des actes pragmatiques sur le vif.

Les salutations font indubitablement partie des compétences essentielles pour aborder la dimension sociale de l'usage de la langue. Le volume dresse un panorama diachronique et synchronique des interactions en langues romanes situées dans le système des actes de parole expressifs. Les différentes contributions s'appuient sur des références pertinentes — tant classiques que récentes — pour proposer des analyses de la politesse linguistique. Elles cernent les caractéristiques, fonctions et contextes de diverse nature qui ont une incidence sur l'interprétation des salutations qui, malgré leur caractère universel et une certaine continuité diachronique dans les langues romanes à partir de leur source latine, font partie de pratiques sociales différentes dans chaque culture. Il résulte de l'ensemble des articles que, bien qu'elles ne véhiculent pas de nouvelles informations, ces formules ritualisées peuvent être porteuses d'un degré variable d'affectivité (en fonction des dimensions culturelle et personnelle) et instaurer une « communion phatique »² entre les partenaires de l'échange. Certaines des contributions ne négligent pas non plus les aspects non-verbaux idiosyncrasiques aux salutations et adieux, enrichissant ainsi la conceptualisation générale de ces tours de parole basiques du développement linguistique de l'être humain et de la communication interculturelle. Elles

² H. Haverkate, *La cortesía verbal : estudio pragmalingüístico*, Gredos, Madrid 1994, p. 85.

mettent en relief la complexité pragmatico-discursive de ces actes de parole que la didactique des langues étrangères introduit au niveau de la leçon 0, mais qui ne se laissent véritablement apprécier dans toute leur richesse qu'au niveau C1-C2 de compétence.

Monika Grabowska
 ORCID : 0000-0001-7828-0821
 Université de Wrocław
 Faculté des Lettres
 monika.grabowska@uwr.edu.pl

LA PAROLE AUX TRADUCTEURS

Polites tis Vavylonias. Oi metafrastes kai o logos tous [Citoyens de Babylonie. Les traducteurs et leur parole], par Maria Papadima (dir.), éditions Nissos, Athènes 2021, 420 pp., € 18 (paperback), ISBN : 978-960-589-141-1.

<https://doi.org/10.19195/0557-2665.70.13>

L'ouvrage collectif *Polites tis Vavylonias* emprunte son titre à la légende de la tour de Babel et à Babylone, berceau de notre civilisation multilingue et multiculturelle, pour mettre en avant la prise de parole des traducteurs, citoyens plus ou moins délaissés de notre *République mondiale des lettres*¹. En effet, depuis quelques années, se multiplient les études traductologiques qui s'intéressent à la figure du traducteur² et qui problématisent « [son] identité et son statut (ontologique, professionnel, institutionnel, social, culturel...), mais également les formes, modes, fonctions et conséquences de sa pratique »³. Or, contrairement à des études fondées sur des portraits, archives, brouillons, préfaces ou interviews de traduc-

¹ P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Le Seuil, Paris 1999.

² Voir, entre autres, des monographies et des ouvrages collectifs (par exemple, L. Venuti, *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, Routledge, London–New York 1995 ; F. Wuilmart et V. Duché (dir.), *Présences du traducteur*, Classiques Garnier, Paris 2021 ; A.-R. Hermetet et C. Lechevalier (dir.), *La place des traducteurs*, Classiques Garnier, Paris 2022) et des numéros thématiques (« Figures du traducteur/Figures du traduire », *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction* 19, 2006/1 ; « Figure(s) du traducteur », *Romanica Wratislaviensia* LIX, 2012 ; « Quand les traducteurs prennent la parole : préfaces et paratextes traductifs », *Palimpsestes* 31, 2018 ; « Dans l'archive des traducteurs », *Palimpsestes* 34, 2020).

³ E. Skibińska, « Introduction », *Romanica Wratislaviensia* LIX (*Figure(s) du traducteur*), 2012, p. 8.

teurs, ce volume rassemble exclusivement des textes inédits et autonomes, écrits par des traducteurs professionnels et illustrant le paysage actuel de la traduction littéraire en Grèce.

À l'origine de ce projet se trouve Maria Papadima, professeure de théorie et de pratique de la traduction à l'Université nationale et capodistrienne d'Athènes, auteure d'une monographie sur la retraduction (*Ta pollapla katoptra tis metafrasis* [Les miroirs multiples de la traduction], éditions Nefeli, Athènes 2012) et traductrice reconnue des littératures francophone et lusophone (prix national de traduction littéraire 2008 pour *To vivlio tis anisychias* [Le livre de l'intranquillité] de Fernando Pessoa). Dans la préface (pp. 11–17), elle explique son idée d'inviter quelques-uns des traducteurs de haut niveau (le plus souvent lauréats de prix de traduction littéraire ou écrivains eux-mêmes), traduisant des langues variées de ou vers le grec, à ouvrir les portes de leurs ateliers au public et à dévoiler un sujet qui leur tient à cœur et qui les a particulièrement préoccupés pendant leur parcours de traducteur. Cette initiative, tout à fait originale dans sa conception et sa réalisation, s'inscrit dans un courant qui promeut la visibilité des traducteurs, notamment littéraires, et qui commence à se généraliser sous différentes formes⁴.

Le souci de cette visibilité est confirmé par la couverture du livre⁵ : à côté de la fameuse Bible polyglotte d'Anvers, s'affichent les noms des contributeurs (17 hommes, 13 femmes). Le lecteur reconnaîtra facilement plusieurs noms dans cette liste, mais il sera heureux de découvrir, en lisant les notices biographiques à la fin du volume (pp. 409–419), de plus amples informations sur l'envergure de leur œuvre, leurs récompenses, mais aussi leurs multiples identités qui viennent s'ajouter à celle de traducteur (auteurs, poètes, essayistes, dramaturges, artistes, éditeurs, correcteurs, critiques, universitaires...).

Les 30 textes réunis sont soigneusement organisés par Papadima en quatre sections thématiques, clairement délimitées, bien équilibrées et parfaitement cohérentes, qui correspondent chacune à un axe de réflexion différent, allant d'un niveau plus large, théorique et universel, vers un niveau concret, personnel, voire intime.

La première partie (« Approches théoriques — Traductologiques », pp. 21–106) contient six textes qui abordent les questions théoriques et les dichotomies méthodologiques les plus fondamentales et les plus récurrentes dans la littérature de la traduction, telles que liberté/fidélité, traduisibilité/intraduisibilité, différences entre langues et cultures, entre autres. Milto Frangopoulos, traducteur, écrivain et

⁴ Dans le monde francophone, par exemple, la collection « Contrebande », consacrée à des monographies de traducteurs, a été lancée en 2019 par la maison d'éditions lilloise La Contre Allée (cinq titres à ce jour).

⁵ La mention du nom du traducteur sur la couverture soulève une revendication de plus en plus prégnante auprès des éditeurs, comme le montre le mouvement « Name Translators on the Cover » lancé en septembre 2021 par les traducteurs Jennifer Croft et Mark Haddon ; <<https://www2.societyofauthors.org/translators-on-the-cover/>>.

déjà auteur d'un essai sur la traduction⁶, s'interroge sur le fameux binarisme interprétation/rhétorique et, retraçant l'histoire des traductions (John Florio, Giordano Bruno, Étienne Dolet, Martin Luther, Chateaubriand), conclut que le traducteur ne cesse de prendre des risques en marchant sur un fil tendu entre deux terrains culturels, celui de l'auteur et celui du lecteur. Thanassis Hatzopoulos, traducteur, poète et psychanalyste, partant des enjeux des traductions de Sigmund Freud et insistant sur la notion de précision dans les textes psychanalytiques et littéraires, définit le traducteur comme un « poète contraint à rester sur des rails », car il est obligé de chercher le « mot juste » (dans le sens de Freud), celui-ci lui étant imposé par l'original. Néo-helléniste, traductologue mais aussi traducteur de Hatzopoulos en espagnol, Vicente Fernández González souligne, en paraphrasant le poème de Gabriel Celaya, que : « La [traduction] est essentielle, elle est nécessaire / comme le pain de chaque jour / comme l'air dont nous avons besoin treize fois par minute »⁷ (p. 51) et, à travers des références (Eugenio Coseriu, Mona Baker, Antoine Berman, ...) et des cas de figure choisis, montre que la traduisibilité n'est jamais un prérequis nécessaire pour pouvoir traduire, alors que la supposée intraduisibilité ne fait qu'augmenter le désir (et la nécessité) de traduire. Maurizio de Rosa, traducteur d'auteurs grecs en italien, considère la traduction tout d'abord comme un voyage de découverte de soi-même et de son patrimoine linguistique, culturel et historique, mais aussi comme un acte de violence et d'appropriation qui présuppose l'élimination du texte-source et son sacrifice à la langue-cible. Pour Elena Noussia, traductrice, écrivaine et essayiste, les obstacles linguistiques, la distance entre langue courante et langue poétique, le non-dit et l'inaccessible de l'original (comme de toute œuvre d'art, d'ailleurs, « tel un morceau de vie piégée dans les textes », p. 82) font que la traduction ne finit jamais, dans un sens aussi bien négatif (en termes de pertes) que positif (en termes de fécondation et de renouvellement des littératures et des langues dans le temps et dans l'espace). Nikos Pratsinis, traducteur et interprète, se penche sur la notion du temps et ses diverses manifestations en traduction : la distinction entre traduction (asynchrone) et interprétation (synchrone), les deux axes du temps, celui du chronomètre (durée) et celui du calendrier (date), l'écart temporel entre l'original et ses traductions (macrohistorique), le temps écoulé avant de rendre ou réviser une traduction (microhistorique) ou la durée de l'écriture (sans délai) et de la traduction (avec des délais plus ou moins serrés).

Dans la deuxième partie, intitulée « De la théorie à la pratique » (pp. 117–214) et constituée de sept textes, sont traités les aspects pratiques du métier, comme un

⁶ M. Frangopoulos, *To ergastīri tou metafrastī* [L'atelier du traducteur], éditions Polis, Athènes 2003.

⁷ Notre traduction. Cf. l'original en espagnol : « Poesía para el pobre, poesía necesaria / como el pan de cada día, / como el aire que exigimos trece veces por minuto » (G. Celaya, « La poesía es un arma cargada de futuro », [dans :] *Cantos iberos*, Verbo, Alicante 1955).

réseau de relations qui se nouent autour du traducteur dans la chaîne éditoriale, allant de sa formation à son contact avec l'éditeur ou le lecteur, et qui, bien que visibles, restent finalement assez flous dans la pratique. Cette section s'ouvre avec les textes de trois universitaires. David Connolly, traductologue et traducteur d'auteurs grecs en anglais, met en avant la formation théorique et professionnelle des traducteurs, proposant un programme d'études qui tient compte des compétences requises d'un traducteur littéraire⁸ et des besoins du marché ; sans nier la nécessité d'une expérience pratique qui serait acquise bien au-delà du temps des études, il souligne que la formation permettra au traducteur d'assurer sa présence dans le milieu, mais aussi, dans une visée plus large, de contribuer à l'amélioration du statut du métier et des conditions de sa rémunération. Konstantinos Paleologos, traductologue et traducteur de l'espagnol, vise à renverser le stéréotype du traducteur isolé et solitaire en montrant non seulement que la traduction est un processus collectif qui implique différents acteurs (correcteurs, réviseurs, éditeurs, etc.), mais aussi que la traduction de groupe, pratique courante dans les ateliers de traduction et confirmée par la réalité éditoriale, devrait être davantage encouragée et reconnue. La coordinatrice du volume, Maria Papadima, s'interroge sur les « liaisons dangereuses » entre correcteurs et traducteurs, une relation plus qu'indispensable mais encore mal définie dans la pratique, et propose d'instaurer impérativement un cadre de collaboration plus formel dans ce sens. Par la suite, deux correcteurs d'édition, Ilias Kafaoglou et Gioula Kougia, exposent leurs témoignages qui relatent leur lutte incessante avec les mots et les textes au fil des années. Du côté des éditeurs, Maria Gyparaki, à la fois traductrice et responsable de maison d'édition, se focalise sur leur rôle et leur responsabilité dans la production de traductions de qualité et suggère qu'une collaboration plus étroite avec les institutions permettrait de former des traducteurs plus compétents et mieux avertis. Le sujet de la critique des traductions est abordé par Katerina Schina, traductrice et critique littéraire, qui déplore le manque de véritable critique des traductions, c'est-à-dire d'une démarche qui ne se limiterait pas à une simple mention du type « traduction fluide et facile à lire » ou à une liste de fautes linguistiques, mais qui pourrait, par contre, autant que possible, incorporer les apports de la traductologie et de la théorie de la traduction et procéder à une « analyse rigoureuse d'une traduction, de ses traits fondamentaux, du projet qui lui a donné naissance, de l'horizon dans lequel elle

⁸ L'auteur adopte dans ses grandes lignes, comme il le signale, le *Quick Guide: Literary translation* de la Society of Authors, ce qui s'explique d'ailleurs du fait qu'il s'agit d'un texte remanié à partir d'une conférence donnée en 2010. Toutefois, une note serait au moins nécessaire pour mentionner des initiatives plus récentes, par exemple, le cadre de référence du réseau européen PETRA-E (<<https://petra-education.eu/>>), un instrument analytique pour l'enseignement et la formation du traducteur littéraire et une base de données des cours disponibles dans les pays membres du réseau, dont la Grèce.

a surgi, de la position du traducteur », ce qui permettrait de dégager « la vérité d'une traduction », comme le préconisait Berman⁹.

La troisième partie (« Les traducteurs au travail », pp. 227–330) est consacrée à l'acte traduisant proprement dit et aux difficultés traductives de textes spécifiques ; sept traducteurs de grandes œuvres et de grands auteurs partagent leurs angoisses, hésitations et risques personnels en faisant preuve de leur sens de la responsabilité envers l'auteur, le texte, le lecteur. Cecile Inglessis Margellos, traductrice entre autres de Berman et de Louis-Ferdinand Céline, décrit la relation entre langue de départ et langue d'accueil en termes d'hospitalité, les deux langues — celle qui reçoit et celle qui est reçue — devant mutuellement s'ouvrir à l'Autre afin de pouvoir communiquer, et choisit, à titre d'illustration, de décrire sa démarche lors de la traduction de la langue poétique de Kiki Dimoula en anglais¹⁰. Maria Efstathiadi, traductrice de prose et de théâtre, partage les péripéties de son expérience de travail en tandem sur la traduction en français d'une pièce de Dimitris Dimitriadis à l'occasion de l'hommage rendu au dramaturge grec par l'Odéon Théâtre de l'Europe en 2010, et conclut que « cette aventure, à la fois charmante et pénible, a duré presque deux ans et fut pour nous une expérience singulière, pendant laquelle la faiblesse ou l'arrogance de l'un se compensait par l'audace ou l'humilité de l'autre » (p. 264). Alexandra Ioannidou, traductrice du russe, du bulgare et du polonais (d'Olga Tokarczuk, entre autres), problématise la traduction poétique et ses techniques (rime, rythme, versification, métrique, prosodie) et pèse les pertes et les gains du traducteur en comparant quatre traductions grecques du *Requiem* d'Anna Akhmatova. Melina Panagiotidou, traductrice récompensée pour *Don Quichotte*¹¹, explique les défis linguistiques et culturels posés par l'emploi des idiotismes et des proverbes du XVII^e siècle dans ce grand roman classique et dévoile les secrets de sa créativité tout en respectant à la fois le lecteur contemporain et le style de l'original. Yannis Kalifatidis, traducteur de W.G. Sebald, s'intéresse à l'intertextualité de son œuvre en général et, en particulier, du livre *Die Ringe des Saturn* [Les anneaux de Saturne]¹² ; pour lui, la mission du traducteur est de distinguer comment et pourquoi l'auteur choisit de dialoguer avec d'autres textes afin d'être en mesure d'exploiter de façon créative ses connaissances et ses expériences et d'encadrer l'ouvrage d'éléments qu'il considère comme indispensables (p. 300). Athina Dimitriadou, traductrice de l'anglais, à l'occasion de sa retraduction de *The Catcher in the rye* [L'Attrape-

⁹ A. Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, Paris 1995, pp. 13–14.

¹⁰ K. Dimoula, *The Brazen Plagiarist*, C. Inglessis Margellos et R. Lesser (trad.), The Margellos World Republic of Letters, Yale University Press, New Haven–London 2012.

¹¹ M. de Cervantes, *Don Kichote de la Mantsa* [Don Quijote de la Mancha], M. Panagiotidou (trad.), éditions Hestia, Athènes 2009 (1^{re} partie) ; Athènes 2018 (2^e partie).

¹² W.G. Sebald, *Oi daktylioi tou Kronou* [Les anneaux de Saturne], Y. Kalifatidis (trad.), éditions Agra, Athènes 2009.

cœurs] de J.D. Salinger¹³, expose ses dilemmes, fait des comparaisons avec les traductions précédentes ou celles existant dans d'autres langues (français, allemand, espagnol) et explique ses propres choix : pour elle, l'objectif majeur du traducteur est, avant tout, de respecter la manière dont la phrase est organisée dans son matériel le plus élémentaire, ainsi que de faire en sorte de sensibiliser à la fois les yeux et les oreilles du lecteur, comme le fait si bien Salinger (p. 320). Yannis Haris, traducteur des œuvres de Milan Kundera, se réfère à la retraduction qu'il a réalisée de *L'insoutenable légèreté de l'être*, et explique spécifiquement le problème posé par l'infinitif substantivé du titre, la série de paramètres dont il a tenu compte, et sa décision de prendre finalement le risque de modifier le titre bien établi et reconnaissable de la première traduction et de remplacer *einai* (être) par *yparxi* (existence)¹⁴.

La quatrième et dernière partie (« Parcours de traducteurs — De profundis », pp. 339–407) aborde les aspects plus intimes et affectifs du travail des traducteurs et révèle leurs parcours personnels, conscients ou inconscients. Alexandros Issaris, poète, peintre et traducteur de l'allemand, à travers sa propre relation avec les auteurs qu'il a traduits (Thomas Mann et Robert Musil, entre autres), montre que la relation entre traducteur et auteur est une relation souvent fusionnelle, telle une symbiose ou une cohabitation plus ou moins longue, mais absolument nécessaire, afin de faire face à l'angoisse qui découle du fait que « chaque texte à traduire ressemble à un terrain miné que le traducteur est invité à traverser » (p. 345), mais qui à la fin lui apporte énormément et l'enrichit en connaissances, compétences et expériences. Stratis Paschalis, poète et traducteur, aborde les subtilités et les difficultés de la traduction théâtrale ; selon lui, le traducteur doit interpréter, imiter et donner corps à un texte étranger dans sa propre langue et, dans ce sens, la traduction devrait être classée parmi les arts interprétatifs, à côté des interprétations théâtrale et musicale (p. 359). Dimitris Dimitriadis, traducteur mais aussi auteur de théâtre (traduit par Efstathiadi évoquée plus haut), explore la relation du traducteur avec sa propre traduction et avec lui-même, à travers une auto-retraduction qui lui a été demandée pour un livre de Kostas Axelos qu'il avait traduit en 1978¹⁵ ; il décrit cette expérience comme un processus d'analyse, de confrontation et de bilan et comme une « renaissance joviale » qu'il résume ainsi : « je n'étais pas en train d'effectuer simplement une révision profonde d'une de mes traductions, mais de moi-même, [...] je me retrouvais face à moi-même, face à celui que j'avais été il y a 45 ans » (p. 364). Pour Marina Kounezi, traductrice du français,

¹³ J.D. Salinger, *O fylakas sti sikali* [The Catcher in the rye], A. Dimitriadou (trad.), éditions Patakis, Athènes 2020.

¹⁴ M. Kundera, *I avastachti elafrotita tou einai* [L'insoutenable légèreté de l'être], K. Daskalaki (trad.), éditions Hestia, Athènes 1986. Nouvelle traduction : *I avastachti elafrotita tis yparxis*, Y. Haris (trad.), éditions Hestia, Athènes 2016.

¹⁵ K. Axelos, *O Irakleitos kai i filosofia* [Héraclite et la philosophie], D. Dimitriadis (trad.), éditions Exantas, Athènes 1978 (1^{re} éd.) ; éditions Hestia, Athènes 2022 (2^e éd.).

la traduction devient une réconciliation avec la langue maternelle, alors que pour Persa Koumoutsi, traductrice de l'arabe qui a passé son enfance en Égypte, la traduction entraîne une réappropriation du passé à travers la traduction du prix Nobel Najib Mahfouz. Andreas Pappas, traducteur et correcteur d'édition depuis 1969, raconte les conditions sous lesquelles il est entré dans le métier pendant la dictature des colonels et dans un contexte historique particulièrement symbolique et marquant, en dressant un tableau du milieu éditorial et de ses grandes figures de l'époque. Odette Varon-Vassard, historienne et traductrice, raconte l'histoire récente de la traduction en Grèce à travers deux revues emblématiques : *To Prisma* [Le Prisme] (1980–1981, quatre numéros) et *Metafrasi* [Traduction] (1995–2008, onze numéros) ; ayant été rédactrice en chef de cette dernière, elle présente en détail la structure, le contenu et la politique éditoriale de la revue, mais aussi son empreinte sur ce qu'elle appelle le « printemps traductif » de cette période et sur le développement de la traductologie en Grèce.

Entre les quatre sections s'intercalent trois textes, hors-série, tels des interludes musicaux (appelés dans l'ouvrage « intermezzos »), qui sont signés par trois auteurs-traducteurs qui avouent traduire plus pour créer que pour gagner leur vie et essaient de répondre, à leur façon, aux questions « pourquoi traduire » et « comment traduire ». Pour Haris Vlavianos (pp. 107–114), le traducteur de la poésie est une « abeille maladroite », comme le disait le poète polonais Zbigniew Herbert, mais « son dard est assez puissant et nécessaire pour arriver à combler le fossé babélien ». Dimitris Kalokyris (pp. 215–224) considère le processus traductif comme « une écriture à inspiration donnée, une création sur commande » et non pas un service ou un travail de médiation, car la traduction ne peut pas être une copie conforme de l'original — soit elle le dépasse, soit elle le réduit —, pourtant elle le présuppose, et au moins provisoirement, elle en devient donc « une photocopie provisoire ». Quant à Achilleas Kyriakidis (pp. 331–335), « ouvrier de la traduction » ayant à son actif une longue liste d'auteurs, il préfère souligner que le traducteur ne peut que s'identifier à l'auteur qu'il traduit (Jorge Luis Borges, dans son cas) et que, même si la traduction, comme toute technique, s'apprend et s'enseigne, un traducteur évolue surtout grâce au talent et à l'expérience.

Dans son ensemble, ce recueil de 30 textes d'une qualité et d'une finesse remarquables offre un panorama de réflexions, de parcours et d'approches sur la traduction, dont un compte-rendu comme celui-ci ne peut être qu'un modeste aperçu, forcément sélectif et réducteur. Le livre n'est pas un manuel, mais sa valeur pédagogique est évidente, car il fournit des réponses à des questions aussi bien théoriques que pratiques. Il se présente comme un réseau dense, tissé de métaphores et de définitions classiques de la traduction (voyage, pont, accueil, hospitalité, imitation, moyen de démocratisation, acte politique, devoir moral, ouverture à l'autre...), de références théoriques rigoureuses et diverses (Berman, Steiner, Benjamin, Ricœur, Venuti, Mounin, Ladmiral...), d'exemples d'auteurs et d'extraits traduits et de citations qui se recourent et s'entrecroisent. Néanmoins,

un index détaillé des termes et des noms aurait fait ressortir la cohérence de l'ouvrage et facilité la consultation ponctuelle, autant pour les lecteurs que pour les chercheurs ou étudiants en traduction. L'ouvrage est une source précieuse d'informations sur l'histoire et la sociologie de la traduction des cinq dernières décennies en Grèce, et comme tel, sa traduction éventuelle pourrait bien intéresser des lecteurs et chercheurs étrangers. De plus, l'idée originale de Maria Papadima pourrait (et devrait) être une source d'inspiration et servir d'exemple à reproduire dans d'autres langues.

Mavina Pantazara

ORCID : 0000-0002-9963-2635

Université nationale et capodistrienne d'Athènes

mavinap@frl.uoa.gr

ENTRE L'ANALYSE DU DISCOURS CONTRASTIVE ET LES ÉTUDES INTERCULTURELLES

L'analyse du discours contrastive : théorie, méthodologie, pratique,
par Patricia von Münchow, Lambert-Lucas, Limoges 2021, 128 pp.,
ISBN: 978-2359352979 (brossé).

<https://doi.org/10.19195/0557-2665.70.14>

L'ouvrage de Patricia von Münchow porte sur l'analyse du discours contrastive (dorénavant ADC), et plus particulièrement sur les manifestations d'un même genre discursif¹ dans deux communautés discursives différentes², genre dont l'auteure tente ici de décrire et d'interpréter les régularités et les variations, tout

¹ Selon Patricia von Münchow, « Le genre discursif est une catégorie (prototypique) de pratiques discursives déterminées par les critères suivants : qui doit, peut et/ou ne peut pas dire quoi et comment » (p. 31). On trouvera un développement bien plus étendu sur le genre discursif dans P. von Münchow, *Contribution à la construction d'une linguistique de discours comparative : entrées dans le genre journal télévisé français et allemand*, thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle, 2011, pp. 112–118.

² D'après von Münchow, « La notion de "culture discursive" recouvre les manifestations/constructions discursives des représentations sociales circulant dans une communauté donnée sur les objets sociaux, d'une part, et sur les discours à tenir sur ces objets sociaux, d'autre part. Autrement dit, une culture discursive se définit par ce qu'on peut/doit/ne peut pas/ne doit pas penser, d'une part, et dire, d'autre part, d'un objet social donné. Et une "communauté discursive" réunit des membres qui "partagent" ces règles, ce qui veut dire non pas qu'ils y adhèrent ou les suivent

en cherchant les causes de celles-ci. *L'analyse du discours contrastive* révèle les spécificités des cultures discursives française et allemande à travers l'observation de productions verbales et de normes linguistiques de chacun de ces deux groupes.

L'ouvrage se compose d'une introduction et de douze chapitres brefs, suivis d'une conclusion et d'une ample bibliographie.

Le livre reprend les longues années de recherche menée par l'auteure sur l'ADC et est fondée sur différents corpus de travail, tels que des journaux télévisés en Allemagne et en France, des guides parentaux, des manuels scolaires français et allemands³.

Von Münchow porte une attention particulière aux différences relevées entre les corpus allemands et français et les met en relation avec des réalités culturelles, sociales, etc. Elle puise dans l'analyse du discours dite « française » et développe l'analyse du discours contrastive. Elle opte pour la dénomination « analyse du discours contrastive », au lieu de parler de « discours comparé », puisque le point de départ de ses recherches est l'observation des *différences* dans les contextes culturels⁴.

L'une des vertus de ses travaux est de proposer des démarches analytiques ; en effet, comme le fait remarquer Sophie Moirand, l'intérêt du contraste réside, « dans les contraintes méthodologiques qu'elle impose : se doter d'outils fiables devient un préalable nécessaire à toute entreprise contrastive »⁵. Les travaux de von Münchow s'inscrivent dans le champ de l'analyse du discours et, plus spécifiquement, dans le cadre d'une « linguistique de discours », privilégiant « une analyse qui décrit le fonctionnement des systèmes linguistiques, tels qu'ils s'actualisent dans les textes et les conversations [...] [et] qui permet de comprendre le fonctionnement d'un domaine, à partir de l'observation de discours qui circulent en son nom »⁶.

nécessairement, mais qu'ils les connaissent (plus ou moins) et que cette connaissance laisse des traces dans leurs productions verbales » (p. 17).

³ L'auteure a traité deux de ces corpus de manière approfondie dans son ouvrage : P. von Münchow et G. Lochard, *Les journaux télévisés en France et en Allemagne. Plaisir de voir ou devoir de s'informer*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris 2004, et aussi dans P. von Münchow, *Lorsque l'enfant paraît... Le discours des guides parentaux en France et en Allemagne*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse 2011.

⁴ Ce choix a également été apprécié par Jürgen Siess, dans : « Patricia von Münchow. 2021. *L'analyse du discours contrastive. Théorie, méthodologie, pratique* (Limoges : Lambert-Lucas) », *Argumentation et Analyse du Discours* 29, 2022 [en ligne], mis en ligne le 18/10/2022 [consulté le 15/01/2023] ; URL : <<http://journals.openedition.org/aad/6813>> ; DOI : <<https://doi.org/10.4000/aad.6813>>.

⁵ S. Moirand, « Des choix méthodologiques pour une linguistique de discours », *Langages* 105, 1992, pp. 28–41.

⁶ S. Moirand, « Pour une linguistique de discours adaptée à des objectifs didactiques », *Journal of Applied Linguistics* 6, 1990, pp. 59–74. Selon von Münchow, « L'ADC se place avant tout dans la filiation de l'analyse du discours française (voir Pêcheux 1990 ; Maingueneau 1995 ; Moirand 2006), mais a également été influencée par la linguistique textuelle (Harweg 1979 [1968] ;

Von Münchow a mis en place la démarche, qu'elle a fait évoluer systématiquement, depuis une vingtaine d'années ; d'autres chercheurs ont adopté sa démarche ou s'en sont inspirés dans des proportions variables⁷. L'ouvrage présente la démarche du point de vue théorique, méthodologique et pratique. L'ADC a pour objet, selon l'auteure, la mise en lumière de différentes cultures discursives par l'intermédiaire des productions verbales qui en relèvent. Dans cette optique, l'auteure « cherche à mettre en rapport non pas différentes langues, comme le fait traditionnellement la linguistique contrastive, mais les manifestations d'un même genre discursif » (chapitre 1, p. 17). Son analyse a pour but non seulement de décrire, mais aussi d'interpréter les différences culturelles observées. Et une culture discursive se définit par ce qu'on peut ou ne peut pas penser et dire d'un objet social donné.

L'introduction de l'ouvrage expose les fondements de l'ADC avant de fournir des outils méthodologiques pour accéder aux représentations sociales par l'intermédiaire des opérations discursives. Les analyses de l'auteure se sont fondées sur l'observation des différences dans la manière dont les événements sont rapportés dans les journaux télévisés ainsi que dans la manière dont la parentalité est décrite dans les guides parentaux en France et en Allemagne. L'analyse de la structure des ouvrages permet de mieux comprendre comment la religion est représentée dans les guides parentaux : dans les guides français, elle est abordée de façon explicite mais discrète, alors qu'elle est considérée comme allant de soi dans les guides allemands étudiés. Il est à souligner que l'auteure admet elle-même que « pour aller plus loin dans cette analyse, il faut l'étendre à un corpus de textes d'une certaine taille, c'est-à-dire, respectivement, à un ensemble de manuels scolaires ou de guides parentaux français et allemands » (p. 12). De plus, il est nécessaire « de mobiliser d'autres entrées d'analyse que celles constituées par les présupposés et la composition des ouvrages » (p. 12). Cependant, comme il sera constaté plus loin (chapitre 9), le corpus de textes étudié est plutôt limité. En effet, par exemple, les corpus de guides parentaux se composent principalement de six livres de puériculture français et allemands publiés entre 1973 et 2004, les éditions analysées se situant entre 2000 et 2004.

Le corps principal de l'ouvrage est divisé en deux parties principales englobant douze chapitres. La première traite des questions de méthodologie de l'ADC (chapitres 1 à 8), tandis que la seconde (chapitres 9 à 12) porte sur des exemples tirés des corpus de travail, avec des observations particulièrement perspicaces et

de Beaugrande 1980 ; Adam 2005 ; Adamzik 2010) et se situe *de facto* dans le champ des approches contrastives ou "transculturelles" (Kerbrat-Orecchioni 1994, 2005 ; Béal 2010 ; Fix, Habscheid et Klein 2007 [2001]) » (p. 19).

⁷ Par exemple : C. Claudel, « La notion de figure : propositions méthodologiques pour une approche comparée du genre interview de presse en français et en japonais », *Tranel* 40, 2004, pp. 27-45 ; E. Anderson, *Représenter les femmes au travail. Une analyse du discours contrastive de manuels d'anglais et de français des affaires*, thèse de doctorat, Université Paris Descartes, 2019.

intéressantes sur les guides parentaux français et allemands. Cette problématique revêt une importance cruciale dans le contexte actuel, étant donné que l'analyse révèle des disparités notables en ce qui concerne les questions de sexisme et les représentations sociales qui sont transmises et construites par le discours français et le discours allemand respectivement (chapitre 9, p. 57).

Après avoir précisé certaines options théoriques et méthodologiques de l'ADC, le premier chapitre fournit d'abord une définition de celle-ci : elle a pour objet la découverte de cultures discursives à travers l'étude des productions verbales associées aux cultures. Contrairement à la linguistique contrastive qui se concentre sur les différences entre langues, l'ADC examine les similitudes et les différences entre deux communautés à partir d'un même genre discursif en cherchant à décrire et à interpréter les régularités et les divergences. Le chapitre soulève des questions sur les liens entre l'ADC et d'autres disciplines, l'interaction entre langues, discours et cultures, la capacité des études de genres discursifs à extrapoler au-delà de leur domaine d'application et la relation entre individuel et collectif. Les réponses à ces questions permettront d'élaborer une définition plus concrète de l'ADC et de ses concepts clés dans les chapitres suivants.

L'auteure présente ainsi une réflexion sur le rapport entre langues, discours et cultures, dont un certain nombre de défis à relever pour l'ADC (chapitre 4). L'un des deux défis majeurs est celui de décider à quel type de généralisation on peut procéder à partir des résultats obtenus lors d'une analyse de corpus. L'auteure explique comment les genres discursifs peuvent être définis en fonction de différents critères tels que les locuteurs, les circonstances temporelles et locales, les thèmes abordés, etc. Elle souligne que la notion de genre est importante non seulement pour la comparaison des discours, mais également pour la description et l'interprétation du discours. Le chapitre met également en évidence la nécessité de tenir compte des influences des autres genres et champs discursifs, ainsi que de la société dans son ensemble, dans l'analyse du genre discursif. La méthodologie de l'ADC est présentée comme permettant d'éviter les problèmes de la généralisation excessive et de l'attitude culturaliste. Le chapitre montre comment l'analyse de différents genres discursifs peut permettre de comprendre les logiques sous-jacentes qui régissent la communication dans ces cultures, et peut révéler des caractéristiques individuelles atypiques qui suggèrent des possibilités d'évolution des genres et des cultures discursives. Enfin, l'auteure souligne que la culture discursive ne peut être comprise que si l'on prend en considération les genres dans leur intégralité, avec leurs constantes et leurs variabilités.

Un autre grand défi réside dans la conception et la gestion du rapport entre individu et collectivité dans le discours (chapitre 6). L'ADC considère que ce sont les représentations cognitives qu'un individu se construit de la situation sociale qui influencent la production et la compréhension du discours. Les représentations

sociales et mentales sont importantes dans l'ADC et permettent d'accéder aux représentations sociales en cours dans une communauté. Les marques linguistiques peuvent aider à établir des hypothèses sur les représentations qui circulent dans un groupe ou une société. Cependant, la reconnaissance de l'influence des représentations sociales ne doit pas être utilisée pour surestimer la maîtrise de l'individu sur son discours. Un défi théorico-méthodologique tient aussi dans la délimitation du genre pour établir un corpus.

Ensuite, l'auteure présente son modèle d'analyse et les différentes étapes de la démarche mise en œuvre (chapitre 7) et répond à la question de savoir comment on peut envisager la construction des corpus (chapitre 8). Le critère essentiel pour la construction d'un corpus dans le cadre de l'ADC est la pertinence. L'auteure décrit brièvement les corpus auxquels elle fait allusion, et la nécessité d'assurer la comparabilité et la représentativité des corpus par rapport au genre discursif étudié.

Le choix de chaque corpus dépend de la finalité de la recherche, mais l'élément clé est le genre discursif étudié. Pour bien comprendre les paramètres influençant le fonctionnement du genre et construire un corpus pertinent, il est parfois indispensable d'ajouter des critères supplémentaires, tels que la période, la thématique, ou la présentation du texte. Pour assurer la représentativité du corpus, il est important d'étudier plusieurs exemples de genres discursifs différents. Cependant, cela peut entrer en conflit avec la faisabilité de l'étude, qui est limitée par la période couverte par le corpus et l'étendue de celui-ci. Le chercheur doit donc négocier entre la comparabilité, la représentativité et la faisabilité, sachant que plus le corpus est représentatif, plus la faisabilité peut être remise en question (chapitre 8, p. 52).

Dans la seconde partie de son ouvrage, von Münchow entreprend une étude plus approfondie sur la comparaison des guides parentaux en France et en Allemagne (chapitre 9). L'ADC représente une approche qualitative qui exige une interprétation minutieuse des données pour parvenir à des conclusions significatives. En effet, cette méthode requiert une compréhension fine des nuances linguistiques et culturelles entre les différents contextes étudiés, ainsi que de prêter une attention particulière aux spécificités des discours analysés. D'autre part, la linguistique de corpus se concentre sur l'analyse quantitative et qualitative des grands ensembles de données linguistiques généralement stockés dans des corpus. Cette approche permet d'identifier des régularités et des modèles dans l'utilisation de la langue, ainsi que de fournir des preuves empiriques pour étayer les analyses linguistiques. En effet, ces deux approches ont des objectifs et des méthodes de recherche complémentaires, ce qui les rend particulièrement adaptées à une utilisation conjointe. Selon Thierry Guilbert, « l'objectif commun est à la fois de penser le dépassement de l'opposition entre le qualitatif et le quantitatif et de souligner l'intérêt qu'il y a à penser leur articulation dans le contexte de la recherche actuelle et des

outils mis à la disposition des chercheurs »⁸. L'outil informatique propose aux chercheurs de nouvelles pistes de réflexion⁹.

Comme le souligne Siess, « les guides parentaux sont interprétés au niveau discursif, le discours étant relié au contexte culturel — où jouent représentations sociales et stéréotypes. Dans son analyse, l'auteure montre le poids de la tradition qui marque les représentations du père et de la mère, en dépit de l'intention d'auteurs qui se veulent critiques par rapport aux images stéréotypées »¹⁰. La formulation, les tournures de phrases et les registres utilisés sont mobilisés pour mettre au jour des différences révélatrices de normes et de représentations distinctes de la maternité. Les guides allemands reconnaissent que les hommes peuvent être compétents pour s'occuper des enfants, tandis que le guide français présente la mère comme ayant le pouvoir de décision et la connaissance de l'enfant.

L'étude des guides parentaux révèle également l'importance des représentations discursives, mentales et sociales qui influencent le positionnement des acteurs sociaux dans les textes. Le concept de « culture discursive » est exploré, montrant comment les cultures sont construites et influencées par des représentations, des normes et des valeurs spécifiques. L'étude souligne l'importance de l'analyse contrastive en linguistique appliquée et la nécessité de tenir compte des différences culturelles dans l'analyse du discours. Par exemple : « Comme le fait de s'occuper de l'enfant est souvent représenté comme étant une activité professionnelle en Allemagne, il semblerait logique qu'une autre activité professionnelle simultanée ne soit pas envisageable » (p. 65).

Von Münchow estime que cette différence est due aux différentes traditions socioculturelles des deux pays. L'auteure a mené une étude sémantique des prédicats dont « le père » est le sujet, et cette étude montre que la paternité est présentée comme une option (p. 59). C'est une similarité importante : « Les guides parentaux français et allemands sont unanimes quant aux représentations du père, peu présent dans la vie de l'enfant, parce que la volonté lui en manque. Dans tous les cas, le fait de s'occuper de l'enfant n'est donc qu'une option pour le père, alors qu'il est représenté comme un devoir pour la mère » (p. 70). Cet ouvrage innovant s'intéresse à la manière dont les mères sont culpabilisées, aux attentes latentes, aux représentations dominantes et aux contradictions des experts de la petite

⁸ T. Guilbert, « Complémentarité des approches qualitatives et quantitatives dans l'analyse des discours », *Corela* HS-15, 2014 [en ligne] ; DOI : <<https://doi.org/10.4000/corela.3523>>.

⁹ Par exemple : M. Pantazara et E. Tziafa, « Les termes de la crise économique grecque dans les corpus », *Meta* 63, 2018/3, pp. 739–765 ; T. Kyriacopoulou, O. Tsaknaki et E. Tziafa, « (Mis) understanding Memoranda of Understanding », *Procedia — Social and Behavioral Sciences — Elsevier* 95, 2013, pp. 644–650 ; O. Tsaknaki et E. Tziafa, « 'Democracy's Cradle, Rocking the World': Figurative Language Regarding Greek Crisis », [dans :] G. Philip *et al.* (dir.), *Corpus-Based Approaches to Figurative Language. Metaphor and Austerity*, A Corpus Linguistics Workshop, The University of Birmingham, Cognitive Science Research Papers, Birmingham 2013.

¹⁰ J. Siess, *op. cit.*

enfance. Il montre comment ces différences profondes existent dans deux sociétés européennes et comment elles peuvent avoir un impact significatif sur la façon dont les mères perçoivent leur rôle dans la vie. Les représentations sociales sur le genre et la parentalité exercent une influence sur les représentations discursives dans les guides parentaux.

Les deux chapitres suivants portent respectivement sur l'*hétérogénéité* (chapitre 10) et sur le rapport entre le *dit* et le *non-dit* dans les corpus de travail (chapitre 11). « Le défi n'est pas de savoir ce que le destinataire a voulu dire ou ce que le destinataire a pu attendre, mais de créer les conditions dans lesquelles il est justement possible d'identifier ce qui est pertinent du point de vue discursif » (p. 92). D'après les guides parentaux, « alors qu'une argumentation explicite est mise au service de l'affirmation que le père a les compétences nécessaires pour s'occuper de l'enfant, la mère est considérée, sans que cela ne soit jamais explicite, comme indubitablement compétente » (p. 95). L'auteure note que dans son propre travail, elle a toujours pris en compte un certain degré d'hétérogénéité, mais que ce n'est que dans son analyse des guides parentaux qu'elle a pris conscience d'un nouveau type d'hétérogénéité — l'hétérogénéité intratextuelle. Les auteurs de guides parentaux reproduisent souvent la représentation du père comme ne faisant pas partie des destinataires, même s'ils ont consciemment décidé d'adresser leurs ouvrages aux deux parents. Les auteurs peuvent également adopter une rhétorique de l'égalité pour se conformer à ce qui est considéré comme « politiquement correct ». Finalement, le chapitre 10 met en évidence la complexité des représentations sociales et leur vulnérabilité à l'influence de plusieurs facteurs, notamment la culture discursive et la rhétorique de l'égalité. L'hétérogénéité peut être utilisée comme outil d'analyse pour révéler ce qui n'est pas dit ou ce qui est peu dit dans le discours, et l'hétérogénéité intratextuelle permet d'explorer plus en détail le peu-dit et le non-dit dans le discours.

Sur le rapport entre le *dit* et le *non-dit*, le chapitre 11 traite des non-dits dans le discours et explique comment ils sont possibles. Selon l'approche socio-cognitive du discours, le locuteur compte sur le destinataire pour compléter l'information explicite par de l'information contenue dans différents modèles mentaux plus ou moins partagés. Il existe différents types de *non-dits* qui n'ont pas la même origine ni les mêmes conséquences. Le *non-dit* est essentiel au discours et sa présence est indispensable. Le chapitre décrit l'évolution de l'analyse du discours française, qui cherche à identifier les constructions antérieures qui influencent la production et l'interprétation du sens dans le discours. Les prédiscours sont des cadres prédiscursifs collectifs qui échappent aux locuteurs individuels, tandis que les préconstruits laissent des marques indirectes dans la matérialité discursive. L'auteure propose des procédés d'analyse pour repérer ces marques et comprendre les représentations évidentes pour la communauté. Elle suggère que pour accéder aux représentations les moins conscientes, il faut dépasser le niveau local de la matérialité observée.

Le dernier chapitre (12) est une application des nouveaux procédés proposés sur un extrait de corpus. La communication de représentations inacceptables qui sont en marge des modèles mentaux d'une culture discursive peut être entravée par le *non-dit*. Dans une étude comparative des manuels scolaires d'histoire en France et en Allemagne, un discours controversé est présenté de manière indirecte à travers le discours rapporté direct, mettant en lumière un certain nombre de représentations sociales qui, bien qu'elles soient inacceptables, ont été largement diffusées. Ces représentations sont évaluées de manière négative, mais sont considérées comme des opinions plutôt que des faits historiques, car elles sont encore assez récentes. Bien que le locuteur rapporté ne soit pas identifié de manière précise, il est probable que ce discours ait été répété maintes fois par des locuteurs anonymes au fil des décennies. Le discours est dominé par la représentation selon laquelle le régime national-socialiste était criminel et mérite une évaluation entièrement négative. L'étude porte sur la représentation de l'histoire allemande, en particulier celle de l'Allemagne sous le régime national-socialiste, dans les manuels scolaires. L'auteure souligne qu'il y a une différence entre le discours qui néglige la gravité des crimes commis par ce régime et celui qui les approuve ou les justifie. Le premier peut être présenté et critiqué, tandis que le second est inacceptable et doit être exclu de la communauté. L'auteure note également que certaines représentations ne sont pas présentes dans les manuels, car elles ne semblent pas pertinentes ou nécessaires pour comprendre l'histoire. Le chapitre souligne l'importance de se poser des questions sur ce qui est absent dans les manuels scolaires et sur la façon dont les représentations de l'histoire sont intégrées dans les textes.

Au final, le livre de Patricia von Münchow est une tentative novatrice et notable de présentation des fondements de l'ADC et d'observation des différences entre les deux cultures. L'ouvrage offre une analyse claire, lucide et perspicace, et pour cette raison, il peut être une source d'inspiration. Les exemples facilitent la lecture du livre, ce qui constitue un grand atout.

La manière dont les corpus sont analysés et les interprétations qui en résultent sont extrêmement intéressantes, même si on aurait souhaité voir une étude qui prend aussi en considération des données quantitatives. En comparant les corpus de discours de différentes cultures discursives, on peut établir des différences significatives dans les schémas de langage, les thèmes et les valeurs mis en avant par les différents discours.

En combinant l'approche de l'analyse du discours contrastive et la linguistique de corpus, les chercheurs peuvent également explorer les relations complexes entre la langue, la culture et le discours ; ils peuvent étudier l'influence des représentations culturelles sur la construction des genres discursifs dans une langue donnée, ou les valeurs et les normes culturelles reflétées par les stratégies discursives. Par exemple, on peut utiliser la linguistique de corpus pour identifier les mots et les structures linguistiques les plus fréquemment utilisés dans les manuels scolaires d'histoire français et allemands, puis utiliser l'analyse du

discours contrastive pour comparer ces choix linguistiques et mettre en évidence les différences dans la façon de présenter l'histoire dans les deux cultures. Cette approche hybride peut apporter une contribution significative à la compréhension des différences interculturelles et de la façon dont elles sont transmises à travers le langage et le discours. L'association de l'ADC et de la linguistique de corpus permettrait une approche multidimensionnelle et précise pour explorer la relation complexe entre la langue, la culture et le discours. Cette méthode permettrait de mettre en évidence les caractéristiques discursives et linguistiques spécifiques des langues et des cultures comparées, tout en identifiant les représentations sociales, les stéréotypes et les valeurs culturelles qui sous-tendent les discours. Par conséquent, la combinaison de ces deux approches offrirait une perspective nuancée et profonde sur les différences interculturelles et sur la manière dont elles sont représentées et construites dans le discours.

Eleni Tziafa

ORCID : 0000-0002-2268-0639

Université nationale et capodistrienne d'Athènes

eltziafa@frl.uoa.gr



Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego sp. z o.o.
pl. Uniwersytecki 15
50-137 Wrocław
sekretariat@wuw.com.pl

wuw.eu
[Facebook/wydawnictwouwr](https://www.facebook.com/wydawnictwouwr)